

MICHÈLE PETIT  
CHANTAL BALLEY  
RAYMONDE LADEFROUX  
avec la collaboration  
d'ISABELLE ROSSIGNOL

# DE LA BIBLIOTHÈQUE AU DROIT DE CITÉ

Parcours de jeunes



ÉTUDES ET RECHERCHE

Bibliothèque  
publique d'information



Centre  
Georges Pompidou

---

# De la bibliothèque au droit de cité

*Parcours de jeunes*

**Michèle Petit, Chantal Balley, Raymonde Ladefroux et Isabelle Rossignol**

---

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1910  
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information  
Année d'édition : 1997  
Date de mise en ligne : 31 juillet 2018  
Collection : Études et recherche  
ISBN électronique : 9782842462192



<http://books.openedition.org>

## Édition imprimée

ISBN : 9782842460143  
Nombre de pages : 368

## Référence électronique

PETIT, Michèle ; et al. *De la bibliothèque au droit de cité : Parcours de jeunes*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1997 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1910>>. ISBN : 9782842462192. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1910>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 février 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1997  
Conditions d'utilisation :  
<http://www.openedition.org/6540>

*« C'était la découverte d'un lieu où on pouvait consulter le monde. » « C'est une boîte à idées, une boîte à découverte. Chaque fois que j'y allais et que je ressortais, je me sentais plus grand. La bibliothèque, c'est de l'eau. » « Je lis pour apprendre ma liberté. » « Il faudrait repenser la société comme une sorte de bibliothèque. »*

Cette recherche est fondée sur des entretiens avec 90 jeunes dont le parcours a été infléchi par la fréquentation d'une bibliothèque publique.

Quand on vit dans des « quartiers sensibles », comment la bibliothèque aide-t-elle à résister aux processus d'exclusion et à construire son droit de cité ? Elle est un point d'appui crucial dans des stratégies de poursuite ou de reprise d'études : un forum informel, où s'ébauchent de nouvelles formes de sociabilité ; un lieu donnant accès à des lectures qui aident à élaborer une identité singulière, à devenir un peu plus sujet de son destin, et pas seulement objet du discours des autres : enfin, quelquefois, une source d'informations sur des thèmes politiques, qui peut soutenir un désir d'inscription citoyenne

## SOMMAIRE

### *Remerciements*

#### *Introduction*

Michèle Petit

Sortir des places assignées

La lecture, chemin de traverse d'une intimité frondeuse vers la citoyenneté

Des résistances à la mesure des enjeux

Des parcours singuliers

#### *Six terrains d'enquête*

Chantal Balley

Bobigny, la ville « rouge » devenue préfecture

Bron, une commune tranquille devenue ville sensible

Hérouville-Saint-Clair, une ville nouvelle à part entière

Mulhouse, une ville à long passé industriel en reconstruction

Auxerre, une ville coupée en deux

Nyons, une « ville rurale »

Le déroulement des entretiens

#### *Chapitre 1. Bibliothèque et apprentissages*

Michèle Petit

Un point d'appui crucial dans des stratégies de poursuite du cursus scolaire

Un cadre structurant

Maîtriser la langue

Vers un mode d'apprentissage plus autonome ?

Les limites de l'accompagnement scolaire

L'autodocumentation sur des sujets tabous

Des formes d'utilisation autodidactes

#### *Chapitre 2. Bibliothèque et construction de soi*

Michèle Petit

#### *Chapitre 3. La bibliothèque, un espace pour l'échange*

Chantal Balley

Un lieu proche

Un lieu d'accueil

Un lieu de sociabilité

Se sentir bien dans la bibliothèque

Les bibliothécaires : des passeurs de cultures pour ceux qui sont à la marge

La bibliothèque idéale ? Un espace-forum immergé dans la ville

#### *Chapitre 4. La bibliothèque, voie d'accès à la citoyenneté ?*

Raymonde Ladefroux

Des jeunes intéressés par la politique

Des jeunes préoccupés par l'état du monde, mais des sources d'information souvent peu diversifiées

Des jeunes solidaires, fortement impliqués dans la vie associative

La citoyenneté, un concept complexe au gré de vécus divers

Citoyens, mais où ?

#### *Chapitre 5. D'un seuil à l'autre*

Isabelle Rossignol

L'entrée dans la bibliothèque : la découverte d'un autre monde

Être autorisé ou s'autoriser de soi-même

Des parcours entre besoins scolaires et plaisir de lire

La section adultes, l'autre bibliothèque : de nouveaux mondes difficiles à approcher

Des repères fragiles dans l'univers des livres

**Conclusion**

Michèle Petit

Des usages multiples

Des passages difficiles

Tirer le « social » vers la Cité...

**Annexe**

*Liste des jeunes usagers avec qui des entretiens ont été effectués*

*Bibliographie sélective*

# Remerciements

---

- 1 *Cette recherche a été réalisée en 1995 par un groupe de chercheurs du laboratoire STRATES (Université Paris I, associé au CNRS), composé de Gladys Andrade (sociolinguiste), Chantal Balley (géographe), Raymonde Ladefroux (géographe), Michèle Petit (anthropologue) et Isabelle Rossignol (enseignante en lettres).*
- 2 *Michèle Petit en a assuré la coordination.*
- 3 *Elle a été financée par la Direction du livre et de la lecture du ministère de la Culture, sous la responsabilité scientifique du Service des études et de la recherche de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges-Pompidou. Les auteurs remercient très vivement Anne-Marie Bertrand et Patrick Mignon, ainsi que Jean-François Hersent et Jean-Claude Van Dam, pour leurs encouragements chaleureux et leurs conseils pertinents, tout au long de son déroulement.*
- 4 *L'enquête n'aurait pu être menée à bien sans le concours très actif des responsables des bibliothèques où nous sommes allées, et des membres de leurs équipes, qui ont donné beaucoup de leur temps pour nous accueillir, transmettre leurs connaissances, et nous mettre en rapport avec la plupart des jeunes avec qui les entretiens ont été réalisés. Notre reconnaissance va tout particulièrement à Françoise Duvernier et Geneviève Klæckner (Auxerre), Dominique Tabah et François Denis (Bobigny), Véronique Bouchard et Joëlle Guidez (Bron), Christiane Le Bossé (Hérouville-Saint-Clair), Danielle Taesch et Isabelle Ramon (Mulhouse), Joëlle Pinard, Guy Masson et Sylvie Delhomme (Nyons).*
- 5 *Que soient aussi remerciées toutes les personnes qui, par leurs fonctions locales, leur métier ou leur engagement associatif, agissent contre l'exclusion et ont bien voulu nous recevoir.*
- 6 *Aux jeunes femmes et aux jeunes gens qui ont fait part de leurs parcours et de leurs expériences, nous exprimons notre très vive gratitude : leurs paroles sont le cœur même de ce livre.*
- 7 © BPI-Centre Georges-Pompidou – 1997
- 8 ISSN 0993-8958
- 9 ISBN 2-84246-014-6

# Introduction

Michèle Petit

---

« Ne te hâte pas vers l'adaptation. Toujours garde  
en réserve de l'inadaptation ! »

*Henri Michaux<sup>1</sup>*

« La science est grossière, la vie est subtile, et  
c'est pour corriger cette distance que la  
littérature nous importe. »

*Roland Barthes<sup>2</sup>*

- 1 On connaît l'histoire du chanteur de rap M C Solaar, qui l'a souvent contée dans les médias. Adolescent d'origine tchadienne ayant grandi à Villeneuve-Saint-Georges, un jour, à Paris, « [il] *entre dans un trésor, une grande bibliothèque où on n'est pas orienté par des obligations scolaires, où on peut choisir le livre qu'on veut, le journal qu'on veut, regarder des microfilms, des films... On peut prendre son temps. Et puis il y a le choix, plein de choses qu'on n'a pas trouvées à l'école<sup>3</sup>* ». Il y revient, y prend goût aux écrivains, notamment à Queneau. Et il devient un « *torero lexical* », fou de la langue, à laquelle il fait subir quelques tours à sa façon, la tirant un peu à l'écart de là où elle était. Et bougeant lui-même de là où il se trouvait : « *J'ai dû bouger, m'en aller, j'ai dû partir, bifurquer, j'ai dû m'enfuir, m'éclipser.* »
- 2 Pourquoi introduire par ce petit apologue une recherche initialement intitulée « *Intégration sociale et citoyenneté : le rôle des bibliothèques municipales* » ? Pour attirer d'emblée l'attention sur le fait que ce sont des « *éclipses* », des « *bifurcations* », autrement dit des *déplacements* qu'une bibliothèque rend possibles. Pour indiquer aussi que c'est du côté de l'utilisateur, de ses manières de faire, de sa façon singulière de *s'approprier* une bibliothèque et les biens qui s'y trouvent que l'on entend se situer, afin d'apprécier quelle peut être la contribution des bibliothèques à une lutte contre les processus d'exclusion. Et pour se démarquer, par là même, d'une approche courante.
- 3 Cette approche, on la trouve notamment dans des discours d'hommes politiques, mais aussi d'intellectuels, qui affichent une hantise de la « *fracture sociale* », appellent à la restauration d'une cohésion perdue ou menacée, en mettant l'accent sur la totalité sociale, l'unité du tout et des parties, le « *social* » étant une sorte de bloc déjà là dans lequel il faudrait entrer, pour s'y agréger. De fait, la cohésion est bien mise à mal, en ces

temps de désarroi où les disparités s'accroissent, qu'elles touchent à la formation, à l'accès au marché du travail, aux revenus, à la représentation politique, au logement. En ces temps où la xénophobie donne le ton à bien des débats, et où certains sont tentés de retourner l'ostracisme en participant de mythes communautaires à fondement religieux ou ethnique. Alors on appelle la culture, que l'on voudrait réparatrice, réconciliatrice, à la rescousse. On s'alarme, en particulier, de ce que les jeunes, surtout ceux qui vivent sur les bords de nos villes, ne partageraient plus « le patrimoine commun », florilège de valeurs, de références, qui tel un filet de mots devrait tenir ensemble ceux qui composent une société. Et aux bibliothécaires, nouveaux travailleurs sociaux, incomberait d'introduire ces jeunes marginalisés à une sorte de rite de passage, de devoir d'appartenance, parachevant la mission républicaine de l'école, ou palliant ses éventuelles carences. Il y a là cette croyance, ancienne, que les écrits pourraient modeler ceux qui les déchiffrent, et que des textes supposés fondateurs pourraient s'imprimer sur eux comme sur des pages blanches, jusqu'à ce qu'ils deviennent peu à peu semblables à ce qu'ils ingurgitent.

- 4 Ce n'est pas le point de vue que l'on a privilégié ici. Qu'elle concerne un jeune peu nanti dont les parents sont nés en France ou dont les parents ont immigré, « l'intégration » ne nous semble pas tant procéder de la conformité à un modèle, de l'adhésion à une certaine conception de « l'identité française », inoculée au fil d'œuvres éducatives, que de la possibilité d'accomplir un certain nombre de déplacements : déplacements dans les parcours scolaires et professionnels, qui permettent à des jeunes d'aller plus loin que là où la programmation sociale aurait pu les mener ; déplacements dans le type de relations entretenues avec la famille, le groupe d'appartenance et la culture d'origine, notamment quand on est d'origine étrangère ; déplacements des assignations liées au fait d'être né garçon ou fille ; déplacements dans les formes de sociabilité avec les jeunes du même âge ; déplacements dans la façon d'habiter et de percevoir le quartier, la ville, le pays où l'on vit.
- 5 En effet, la question n'est peut-être pas tellement d'entrer dans quelque chose – le « bloc » social évoqué plus haut, ou le rang des fidèles du patrimoine commun –, mais déjà de *sortir* de quelque chose : de sortir, pour prendre des exemples, de ces ornières qui vont des formations peu qualifiantes au chômage et à la galère ; ou dans un tout autre ordre d'idée, de sortir, si vous êtes une fille d'origine turque, de la maison, et de la voie toute tracée qui mène bien souvent au mariage arrangé ; ou si vous êtes un garçon d'origine maghrébine, de vous dégager de ces clichés qu'on vous colle à la peau, et que vous-même vous vous collez quelquefois à la peau. Ou encore de sortir, très concrètement, du quartier où vous vivez, si vous n'osez pas en franchir les limites. De sortir, autrement dit, de tout ce qui vous assigne à demeure, vous somme de rester à une place, et de n'en pas bouger. D'ailleurs, les jeunes vivant dans des quartiers dits « difficiles » ne se présentent-ils pas eux-mêmes plus comme reclus, enfermés, que comme exclus ?

## Sortir des places assignées

- 6 Dans cette optique, ce qui devenait le cœur même de la recherche, c'est tout ce qui, dans le fait de fréquenter une bibliothèque, permet de s'esquiver des places prescrites, de trouver un peu de jeu dans l'échiquier social, de se démarquer aussi bien des images qui vous mettent au ban, que des attentes des proches, ou même de ce que l'on croyait,

jusque-là, le plus apte à vous définir. Ou encore, en d'autres termes, tout ce qui contribue à faire que l'on devient un peu plus acteur de sa vie, un peu plus sujet de son destin, et pas seulement objet du discours des autres. Tout ce qui confère une distance critique, une intelligence de soi, de l'autre, du monde, tout ce qui permet d'ouvrir un peu l'espace des possibles, et par là de trouver une place, dans un monde, dans une société que l'on transforme, où l'on a sa part, où l'on s'inscrit.

- 7 C'est donc une approche délibérément très large qui a été choisie, et cela parce que « l'intégration », ou l'exclusion, sont des processus complexes, composites, dont les dimensions sont multiples – économique bien sûr, mais aussi sociale, culturelle, politique. Et s'ils résultent de transformations structurelles à vaste échelle, ces processus se déclinent dans des *parcours* singuliers au cours desquels il y a le jeu de temps différents, long et court. Par exemple, il est des lignes de partage social, ou des stigmatisations, avec lesquelles il faut faire quelquefois la vie durant. Ou il est des histoires de famille, que l'on raconte ou sur lesquelles on fait silence, des places attribuées dans la fratrie, des façons de dire ou de faire, des représentations et des goûts hérités, qui pèsent de tout leur poids sur le temps long. Mais il existe aussi des discontinuités, des moments-clés, dans un sens ou dans un autre, soit que l'on décroche, soit que l'on se saisisse, à l'inverse, d'une occasion, d'une opportunité, ouverte par le biais d'une rencontre, pour bouger un peu, réorganiser son point de vue, et ne pas être seulement bouclé dans sa tribu, affecté à son groupe d'appartenance, à son lieu, à une place dans l'ordre social. C'est toujours dans l'intersubjectivité que les humains se constituent, c'est à l'occasion de *rencontres* que ces parcours peuvent s'infléchir. Et ces rencontres, elles sont quelquefois offertes par une bibliothèque, qu'il s'agisse d'une rencontre avec un bibliothécaire, avec d'autres usagers, avec un écrivain de passage. Qu'il s'agisse aussi, bien sûr, de rencontres avec les objets qui s'y trouvent. De quelque chose que l'on apprend. Ou de la voix d'un poète, de l'étonnement d'un savant ou d'un voyageur, du geste d'un peintre, qui peuvent être retrouvés et s'offrir aux plus larges partages, mais en nous touchant *un par un*. Et la bibliothèque contribue là, non pas à une homogénéisation, non pas tant à une identité collective, mais plutôt, à l'inverse, à une subjectivation.
- 8 On rejoint là ceux qui pensent que la subjectivation, la structuration du sujet sont au cœur même de la question de l'intégration sociale<sup>4</sup>, ou ceux qui envisagent l'intégration par des approches interactionnistes<sup>5</sup>. Et on est proches aussi de ceux qui ne dissocient pas l'intégration de l'exercice de la citoyenneté<sup>6</sup>, du droit de prendre part activement aux différentes dimensions de la vie de la société où on se trouve, d'avoir voix au chapitre.
- 9 En fait, ce à quoi une bibliothèque peut contribuer, c'est à de véritables *recompositions identitaires* – l'identité n'étant pas comprise ici comme quelque chose de fixe, d'arrêté sur l'image, mais au contraire comme un processus ouvert, inachevé, un agencement de traits multiples, toujours en devenir. Ces recompositions s'effectuent dans un rapport avec ce « déjà là », les contenus d'une bibliothèque, une culture, un patrimoine. Mais ce n'est pas un patrimoine immuable, gelé, auquel on se soumet passivement, pour être rendu conforme à des normes. Et la question n'est pas d'estimer dans quelle mesure les jeunes usagers reçoivent sur la tête la pluie de bonnes valeurs censées garantir leur intégration, mais de repérer comment certains *s'approprient*, activement, ce lieu des livres sans maître, tel ou tel bien qui s'y trouve, et ce qu'ils en font. En effet, tout comme notre chanteur de rap aujourd'hui... « patrimonialisé » dans les festivals de la

francophonie, l'usager des bibliothèques inscrit sa marque. Il rencontre des mots, des images qu'il fait signifier autrement. Par les ruses de la réception, il opère un travail productif, de réécriture. Il détourne, il réemploie, introduit des variantes, déplace les bons usages. Il interprète, il bricole, il braconne, comme disait Michel de Certeau<sup>7</sup>. Il bouge le sens. Mais il est lui-même altéré : il trouve ce qu'il n'attendait pas, et il ne sait jamais jusqu'où cela peut l'entraîner.

- 10 Toutes les interactions qu'une bibliothèque rend possibles, toutes les pratiques auxquelles elle convie, mais également celles que les usagers inventent, détournant quelquefois la vocation initiale du lieu, sont donc à prendre en compte. Qu'il s'agisse de celles qui sont « socialisantes », souvent mises en avant par les professionnels, qui insistent par exemple sur l'apprentissage des règles qu'appelle le partage d'un espace public. Ou, tout aussi fondamentales, et peut-être moins abordées, de celles qui sont « individuantes », qui permettent d'élaborer sa singularité, de se construire. Parce que dans ces quartiers « fragiles », ce n'est pas seulement le bâti qui est fréquemment délabré, ce n'est pas seulement le tissu social qui peut être mis à mal. Mais c'est encore, pour certains de ceux qui y vivent, la capacité de symboliser, la capacité d'imaginer, et par là de penser un peu par soi-même, de se penser, et d'agir dans la société. À cet égard, la construction psychique, ou la reconstruction psychique, s'avèrent aujourd'hui aussi urgentes que la réhabilitation des quartiers. D'autant qu'à élaborer une identité propre, on est moins vulnérable devant ceux qui vous tendent des prothèses identitaires, vous assurant d'être « intégralement » membre de quelque chose, une secte, une bande, une ethnie, un territoire, une religion. Et la cellule de base de la démocratie française, est-il besoin de le rappeler, n'est pas la communauté ethnique ou religieuse, le village, le quartier, ou la famille, mais l'individu-citoyen, sujet du droit, cet ennemi premier de tous les totalitarismes et intégrismes.
- 11 Cela ne signifie pas qu'il faille renvoyer chacun à une médecine individuelle des âmes, les pouvoirs publics étant déchargés de leurs responsabilités. Mais plutôt qu'il leur incombe aussi de mettre à la disposition de chacun, dans ces bibliothèques qui comptent parmi les rares équipements publics ouverts à tous, des moyens de penser son humanité, singulière et partagée, en toute dignité<sup>8</sup>. Ce qui ne dispense évidemment pas d'agir, de toutes les autres façons possibles, contre un partage du monde toujours plus « à deux vitesses »...

## La lecture, chemin de traverse d'une intimité frondeuse vers la citoyenneté

- 12 Si l'une des questions essentielles, c'est de sortir des places prescrites, la lecture est dans une position emblématique, parmi les pratiques auxquelles invite la bibliothèque. Véhicule privilégié pour accéder au savoir, aux connaissances formalisées, à la maîtrise de la langue, elle peut déjà faire bouger les lignes du destin professionnel et social. Mais elle engage encore autrement qui s'y livre : elle touche aux formes d'appartenance. En particulier, elle peut rendre les *allégeances communautaires, religieuses, politiques, familiales, plus fluides*.
- 13 C'est là un aspect qu'une recherche antérieure sur la lecture en milieu rural avait rendu sensible<sup>9</sup> : on y a retrouvé les deux versants de cette activité, marquée, comme l'a dit Roger Chartier, par la tension entre la toute-puissance prêtée à l'écrit et l'irréductible

liberté de l'usager<sup>10</sup>. D'un côté la lecture « territorialise », elle peut assujettir, permettre de contrôler à distance, apprendre à « se tenir » les uns les autres, par des gestes d'identification à des modèles largement diffusés : c'était le cas pour ceux qui subissaient les lectures édifiantes des curés ou des instituteurs cherchant à leur inculquer une identité religieuse ou nationale. De l'autre, c'est une pratique d'écart, qui permet de sortir discrètement des mailles du filet social, du temps et du lieu où il faut, toute la journée, tenir sa place. Le lecteur s'expose alors au risque d'être bousculé dans ses assurances, dans ses appartenances. Et le groupe à celui de voir l'un des siens le lâcher.

- 14 D'exercice prescrit au départ, pour plier les lecteurs à la force des mots, la lecture peut en effet toujours se retourner en un geste d'affirmation d'une singularité. Car on n'est jamais assuré de contrôler ceux qui lisent. Ils s'approprient les textes, ils les font signifier autrement, on l'a dit plus haut. Et puis ils s'échappent : en lisant, à notre époque, on s'isole, on se tient à l'écart des siens. La lecture est une *chambre à soi*, pour parler comme Virginia Woolf. On s'y détache du plus proche, des évidences du quotidien. On lit sur les bords de la vie. Et si la lecture suscite l'esprit critique, qui est la clé d'une citoyenneté active, du droit de cité de chacun, c'est parce qu'elle assure une prise de distance, une décontextualisation<sup>11</sup>, mais aussi parce qu'elle ouvre cet espace de rêverie, où penser d'autres possibles. « Nous pensons toujours ailleurs », disait Montaigne. À cet égard il ne faut pas opposer la lecture dite instructive à celle qui incite à la rêverie. L'une et l'autre, l'une avec l'autre peuvent concourir à la pensée, qui veut du loisir, des détours, des pas de côté.
- 15 Par surcroît, dans la lecture de fiction, les mots d'un écrivain permettent quelquefois à ce qu'on a de plus secret de se dire, dans ces rencontres où l'on pense, tel Breton dans *l'Amour fou* : « C'est vraiment comme si je m'étais perdu et qu'on vînt tout à coup me donner de mes nouvelles<sup>12</sup>. » Faut-il rappeler que ce qui détermine la vie des humains, c'est beaucoup le poids des mots, ou le poids de leur absence ? A avoir voulu faire descendre les lettres de leur piédestal, des chercheurs en ont parfois oublié en route que le langage n'est pas réductible à un instrument, une caisse à outils, et que l'inégale habileté à en jouer n'augure pas simplement d'une position plus ou moins prestigieuse dans l'ordre social. Le langage touche à la construction du sujet parlant. Plus on est capable de nommer ce qu'on vit, plus on est à même de le vivre, et de le changer. Et à gagner un peu de jeu dans la langue, on peut quelquefois s'ouvrir à d'autres mouvements. À être limité dans ce jeu, au contraire, on n'est pas seulement moins agile pour se glisser dans le monde social, on est encore privé de ces rivages de la vie d'où l'on peut, à son rythme, symboliser, imaginer, résister aux adversités, et à tous ceux qui voudraient vous boucler dans un espace sans lignes de fuite et sans ombre.
- 16 À cet égard tout ne se vaut pas, et la poésie, la littérature, l'essai quelquefois, où un écrivain accomplit un travail de *déplacement* sur la langue<sup>13</sup>, la nettoyant des poussières des stéréotypes et des discours de bois, ne sont pas à mettre sur le même plan qu'un manuel d'informatique – même si l'accès à celui-ci est vital, en l'époque où nous vivons. C'est bien pourquoi certains bibliothécaires travaillant dans des banlieues « fragiles », conscients des enjeux de « l'or de la langue », font de la promotion du roman auprès des enfants et des adolescents une priorité<sup>14</sup>. Comme le dit Daniel Fabre : « Seul l'écrivain se dresse contre cet ordre du langage et de la lettre qui le constitue comme sujet social, il déjoue les lieux communs, les clichés qui traînent et viennent plus facilement encore sous la plume que dans la bouche<sup>15</sup>. » Ajoutons que la littérature est

l'un des rares lieux où l'ambivalence, la contradiction, ces dimensions humaines essentielles, se disent et se travaillent. Où est mise en déroute, quelquefois, la logique de l'un ou l'autre, qui est peut-être au principe même de l'exclusion... Dire cela, ce n'est pas une pose aristocratique où l'on rejoindrait les nostalgiques des lettres mortes. C'est une curieuse transmutation d'ailleurs, celle par laquelle des œuvres qui sont le fruit des mouvements les plus intimes du cœur des écrivains, des artistes, des philosophes, qui disent leurs détresses ou leurs joies, sont agrégées les unes aux autres et converties en une sorte de monument officiel et pompeux, voire même funèbre<sup>16</sup>. Si les écrivains, les artistes sont précieux, ce n'est pas en raison d'une grandeur écrasante. C'est, à l'inverse, du fait de l'extrême dénuement de leurs questionnements. Là où ils touchent au plus profond de l'expérience humaine, il n'y a aucune raison pour qu'ils ne touchent pas chacun. Et c'est bien là où peuvent les rencontrer de jeunes lecteurs qui, dans des mots parfois zébrés de « fautes » dans une langue empruntée, mais sonnante si juste, disent combien des textes, humbles ou nobles – mais aussi des films ou des chansons –, les ont aidés à vivre, à se penser, à bouger un peu leur destin. Et pas seulement à l'adolescence.

- 17 Et puis les formes d'expression littéraire donnent l'idée que l'on peut prendre place dans la langue, inventer sa propre façon de dire, se risquer à prendre la parole, ou même la plume, plutôt que de devoir toujours s'en remettre à d'autres. La lecture peut être ainsi un chemin de traverse qui mène d'une intimité un peu frondeuse à la citoyenneté. Cette intimité, en effet, ne signifie pas un repli sur soi, et il ne faut pas confondre cette élaboration d'un monde à soi, cette subjectivation, et l'individualisme : les jeunes qui lisent de la fiction, par exemple, ne se coupent pas du monde, loin de là<sup>17</sup>. Et si la lecture met à mal les formes sociales où l'on n'existe que pour et par l'agrégation à un groupe, elle ouvre à d'autres façons d'appartenir à une société. Lire c'est rencontrer l'expérience d'hommes et de femmes, d'ici ou d'ailleurs, d'aujourd'hui ou de temps lointains, transcrite dans des mots qui peuvent nous en apprendre long sur nous-mêmes, sur des régions de nous-mêmes que nous n'avions pas explorées, ou que nous n'avions pas su dire. Les expériences relatées dans ces biens qu'on nous passe, qu'à notre tour nous passons, font lien, identification, rapport à l'autre.
- 18 De Winnicott à Olivier Schwartz<sup>18</sup>, on a appris, loin de toute vision puritaine de la consommation, qu'un objet pouvait être le support de bien des partages. La pauvreté matérielle est redoutable parce qu'elle prive non seulement des bienfaits d'une vie rendue moins âpre et plus amusante, par des biens de consommation, mais aussi des échanges qui se tissent autour de ces biens. Jusqu'où une bibliothèque peut-elle contribuer à réparer cela ? Elle ouvre quelquefois une alternative à ceux qui sont démunis : plutôt que de n'avoir plus, pour se définir, que l'appartenance à une communauté mythique, ou à un sol, un territoire « propre », ils peuvent faire partie d'une société, tenir au monde, à travers ce qu'ont produit ceux qui le composent : ces objets qui circulent et ouvrent sur d'autres cercles que la parenté ou la localité, qui sont le lieu de l'intime et du partagé par-delà les frontières de l'espace familial.

## Des résistances à la mesure des enjeux

- 19 Le rapport à la lecture, en fait, c'est peut-être une voie privilégiée pour interroger la forme du lien social. Parce qu'on dit toujours « le lien social », comme s'il n'y en avait qu'un. Or il est des formes de lien où l'on se tient serrés comme un seul homme autour

d'une culture, d'un drapeau, d'un chef, d'un Livre unique. Il en est d'autres où l'on participe d'échanges, de partages, plus décentrés, pluriels<sup>19</sup>. Et les résistances qui se profilent envers la diffusion de la lecture sont à la mesure des enjeux, si ce qu'elle engage, ou ce qu'elle risque d'engager, c'est la façon dont on tient à un groupe, à une société. C'est bien pourquoi l'un des premiers gestes des pouvoirs musclés, c'est de veiller à contrôler les usages de l'imprimé. C'est bien pourquoi aussi, plus largement, la solitude du lecteur face au texte a toujours inquiété.

- 20 Un exemple extrême de ces résistances, de cette peur du livre, nous est donné par les fondamentalistes, qui diffusent à leurs ouailles, plutôt que le Livre et ses récits, sa poésie, sujets à interprétations incontrôlables, des versions audiovisuelles, des fiches : surtout pas le jeu d'un texte... Et qui appellent à tuer des écrivains pour avoir écrit des textes de fiction, des rêveries subjectives, irréductibles à du même. « A travers Rushdie, les religieux iraniens ont adressé une mise en garde à tous ceux qui rêvaient de faire sortir les sociétés musulmanes de l'ère théologique, de les faire passer de l'un au pluriel, du dogme à la controverse », écrivait Rabah Belamri. Et Fethi Benslama : « Avec la littérature, nous passons d'une humanité faite par le texte à une humanité qui fait le texte<sup>20</sup>. »
- 21 Sans doute ne faut-il pas se croire à l'abri de telles résistances, même si elles n'ont aucune commune mesure avec ces folies. C'est du moins l'une des hypothèses que l'on avait au départ de cette étude : derrière les leurres des discours changeants au fil du temps, règnent peut-être toujours, de la part des professionnels de la culture comme de celle des « publics », la *peur du livre*, la peur de la solitude du lecteur face au texte, facteur de désordre, la *crainte du partage* du pouvoir symbolique. Ce partage, lourd d'enjeux, serait toujours l'objet de conflits, de luttes d'intérêts, sans doute d'autant plus agissants qu'ils sont plus déniés. Et avec Anne Kupiec, on peut se demander si « le rapport au livre ne cristallise pas les craintes, les inquiétudes de sociétés aux mouvements inédits<sup>21</sup> ».
- 22 Du côté de l'« offre », des responsables des politiques culturelles, des professionnels de la culture, à l'évocation des dangers auxquels aurait exposé la large diffusion de la lecture a pourtant succédé, depuis les années soixante, la déploration unanime de son insuffisant partage<sup>22</sup>. Mais tant de discours qui proclament son urgence, en érigeant les œuvres en une sorte de monument, souvent écrasant, intimidant, par rapport auquel on n'est jamais en règle, jamais à jour de ses devoirs, ne contribuent-ils pas, en une sorte de *double bind*, à mettre à distance ce qu'ils prétendent vouloir faire partager ? Nombre de professionnels travaillent sans relâche à « l'élargissement des publics ». Pourtant en bien des lieux, la faiblesse des moyens octroyés aux bibliothèques, mais aussi quelquefois le choix du site, l'architecture, l'agencement interne, les repérages malaisés, le marquage social du livre, les éventuelles pratiques de rétention, peuvent dissuader, démentir les discours bienveillants, créer toutes les conditions du malentendu<sup>23</sup>. S'y ajoute le paradoxe d'un discours d'État tenu sur la lecture, cette pratique « libertaire<sup>24</sup> ». De l'accueil dans des espaces transparents, sous le regard, alors que la lecture est aujourd'hui plutôt le lieu de l'intime, du secret, de l'échange restreint<sup>25</sup>.
- 23 Du côté de la « demande », des usagers, virtuels ou réels, rencontrer des biens culturels ne va pas de soi, et la rencontre se fait-elle, qu'elle est souvent tout sauf harmonieuse. Pour tout un chacun, ces biens s'inscrivent déjà dans la lignée des objets transitionnels<sup>26</sup>, sur lesquels le contrôle est incertain. À l'ambivalence de l'inconscient

s'ajoutent les conflits culturels : quand on n'est pas nanti, la langue que l'on rencontre en bibliothèque, c'est avant tout la langue de ceux qui ont le pouvoir, ou même des colonisateurs. D'où des conduites défensives pour gérer sa marginalisation culturelle, son exclusion symbolique, politique. Des révoltes là où on se sent acculé à une sujétion, à une impuissance. Dans une version dure, c'est la haine de la culture. Dans une version plus *soft*, la destruction des formes par le « photocopillage » – cette autre mise en pièces du livre –, les trafics d'ouvrages déplacés sur les étagères... Ou l'évitement de tout ce qui pourrait emporter trop loin.

- 24 Aux sentiments contradictoires de l'utilisateur s'ajoutent ceux de ses proches. Car les effets de la fréquentation d'une bibliothèque vont bien au-delà de lui. Ils peuvent prendre différentes formes : l'utilisateur peut « tirer » les siens, partager ses trouvailles, ou devenir un transfuge. Articuler ce qu'il découvre et sa culture d'origine, élaborer des formes de métissage, ou accomplir un travail de deuil culturel. Conforter un sentiment d'appartenance, ou s'ouvrir à un « sentiment d'appareillage<sup>27</sup> », et effectuer une sortie, passer à d'autres représentations, d'autres fidélités, une autre mémoire, d'autres façons de faire du lien social. Dans tous les cas, le milieu d'origine s'en trouve altéré, interpellé. Dans tous les cas aussi, l'utilisateur engage différemment l'avenir de ses enfants, venus ou à venir – c'est particulièrement vrai pour les jeunes femmes, dont on sait le rôle comme médiatrices du développement culturel, et dans les stratégies d'ascension sociale.
- 25 Alors du côté de la famille, on peut tout à la fois exhorter les jeunes à lire, désirer qu'ils accomplissent une mobilité sociale, et être effrayés à l'idée de les voir prendre leurs distances. Du côté de la bande des copains, on fustige ou on met au ban celui qui se démarque en s'adonnant à cette pratique bizarre, solitaire, associée à l'effort, au travail scolaire. La sortie du temps, des lieux où prime le groupe, est toujours difficile. Et les rappels à l'ordre, l'ostracisme envers le lecteur autosuffisant ne manquent pas... même si aujourd'hui tout le monde chante d'une seule voix : « Il faut lire ! » De telles formules, on le sait, feraient tomber les livres des mains des plus fervents lecteurs...

## Des parcours singuliers

- 26 Il s'agissait donc dans notre étude d'analyser des déplacements, d'apprécier leurs impacts sur l'entourage. Mais aussi de voir comment ils s'opèrent, à quelles occasions, dans quelles rencontres, dans quels dialogues avec quels textes, quelles images. D'analyser les représentations du livre, du lieu, le sens qui est donné aux usages, aux façons de faire. Tout cela appelait une méthodologie *qualitative*. Et c'est donc d'emblée du côté de la *singularité*, pas de la représentativité, que l'on a situé cette recherche : on a écouté, un par un, des jeunes dont la vie avait bougé du fait d'une bibliothèque, dans un domaine ou dans un autre, à un moment ou à un autre ; et cela lors d'entretiens aussi libres que possible, aussi ouverts que possible, notamment aux digressions imprévues. Au total, ce sont 90 d'entre eux que nous avons écoutés : âgés de quinze à un peu plus de trente ans, ils habitent dans six villes, qui sont situées dans différents contextes économiques, sociaux, spatiaux. Ils ont fait part de leurs expériences, de leurs parcours, de leurs découvertes. Des usages qu'ils faisaient de la bibliothèque, et ils sont multiples.
- 27 Pourquoi privilégier des jeunes ? La bibliothèque n'est-elle pas un espace tous publics ? Déjà... parce que tel était le souhait des demandeurs de l'étude. Mais également parce que, pour toutes les générations, l'adolescence, la jeunesse, c'est un peu le temps où

l'on se dit, comme l'écrivait Dostoïevski dans *Notes d'un souterrain*, « Moi je suis un et eux, ils sont tous ». Et plus encore parce que notre époque est féroce à leur égard : dans tous les domaines, qu'ils touchent à l'emploi, au revenu, au logement, au patrimoine, la situation des moins de trente ans s'est constamment dégradée depuis 1970, le mouvement étant particulièrement net depuis 1987<sup>28</sup>. Ils, et plus encore elles, ont été les principales victimes du chômage et de la précarisation de l'emploi. Si l'on croise plusieurs variables – l'âge, le sexe, l'origine – il apparaît que ce sont les jeunes filles de moins de 25 ans de nationalité étrangère (hors Union européenne) qui sont les plus touchées : parmi elles, on compte 46 % de chômeuses<sup>29</sup>. Notons encore que deux millions de jeunes – soit un sur quatre – adoptent des conduites à risques et présentent des troubles du comportement<sup>30</sup>.

- 28 Tous parmi eux ne sont évidemment pas logés à la même enseigne, et c'est à celles et ceux qui sont peu nantis que l'on s'est intéressées. Quand ils ne sont pas dotés, au départ, d'un capital culturel relativement élevé, sans doute sont-ils peu nombreux à fréquenter durablement une bibliothèque<sup>31</sup>. Et ce sont donc des jeunes un peu « atypiques » que l'on a rencontrés : on compte parmi eux nombre de bons élèves, d'« enfants sages », ou bien de fortes personnalités. Mais ce qui fait l'histoire, ce sont aussi les décalages entre les processus sociaux lourds et les mouvements singuliers. D'autant, on l'a dit, que les effets de ces parcours atypiques vont bien au-delà de celles et de ceux qui les accomplissent : ils ont un impact sur les proches, qu'il s'agisse de la famille ou des copains. Et même sur d'autres : ces jeunes peuvent représenter une alternative, donner une autre image du destin possible à ceux qui suivent. Pour parler comme Jean-Luc Godard, ce sont les marges qui tiennent la page...

## NOTES

1. *Poteaux d'angle*, L'Herne, 1971 (cité par Christian David dans *La Bisexualité psychique. Essais psychanalytiques*, Paris, Payot, 1992, p. 216).
2. Leçon inaugurale prononcée le 7 janvier 1977 au Collège de France, Paris, Points-Seuil, 1989, p. 18.
3. Entretien au cours de l'émission *Fréquentstar*, M 6, en 1993.
4. Voir par exemple Yvonne Johannot, *Illettrismes et rapport à l'écrit*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994 : « La vraie question pourrait être alors : "Comment la maîtrise de l'écrit peut-elle favoriser un travail de (re)structuration d'un individu ?", et ceci, non pas dans le but affiché de trouver un emploi, mais d'abord dans celui d'acquérir les qualités et les forces nécessaires pour se prendre en main, pour être responsable et adulte, c'est-à-dire pour constituer un espace symbolique dans lequel on se sente à sa place. Se jouent là autour, toutes les questions qui ne sont pas du tout maîtrisées aujourd'hui, concernant l'intégration sociale indépendamment d'une intégration professionnelle dont le statut va fondamentalement changer. » (p. 180).
5. Voir notamment Jean-Manuel de Queiroz, « Exclusion, identité et désaffection », *L'Exclusion. L'état des savoirs*, Serge Paugam (dir.), Paris, La Découverte, 1996, pp. 295-310. Ou Chantal Nicole-Drancourt et Laurence Roulleau-Berger, *L'Insertion des jeunes en France*, Paris, PUF, 1995.
6. Jacqueline Costa-Lascoux, *De l'immigré au citoyen*, Paris, La Documentation française, 1989.

7. « Lire : un braconnage », *L'Invention du quotidien*. 1) *Arts de faire*, Paris, 10/18, 1980, pp. 279-296.
8. Comme le remarque Jacqueline Costa-Lascoux : « Plutôt que de claquemurer les identités culturelles, l'avenir tient peut-être au développement des droits culturels fondamentaux, par extension des droits de l'homme, tels que le Conseil de l'Europe a commencé à les définir » (« Immigration : de l'exil à l'exclusion ? », *L'Exclusion. L'état des savoirs*, *op. cit.*, pp. 158-171).
9. Raymonde Ladefroux, Michèle Petit et Claude-Michèle Gardien, *Lecteurs en campagnes*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993.
10. Cf. Roger Chartier, « Textes, imprimés, lectures », *Lire en France aujourd'hui*, Martine Poulain (dir.), Paris, Cercle de la librairie, 1993, pp. 15-29.
11. Voir les travaux de Jack Goody, et en particulier *La Raison graphique*, Paris, Minuit, 1979.
12. *L'Amour fou*, Paris, Gallimard, 1966, p. 11.
13. Roland Barthes, *op. cit.*, p. 17.
14. C'est en particulier ce que réalise, depuis déjà une douzaine d'années, l'équipe de la bibliothèque municipale de Bobigny. Voir Dominique Tabah, « La bibliothèque municipale de Bobigny », *La Bibliothèque dans la cité*, Actes du colloque de Poitiers, 4-7 décembre 1992, APPEL/BPI, 1993, ainsi que *L'Or de la langue* et *La Fureur de lire* édités par cette bibliothèque.
15. Daniel Fabre, *Écritures ordinaires*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou/P.O.L., 1993, p. 13.
16. Cf. Maurice Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, Paris, Tel-Gallimard, 1992, pp. 102-106.
17. François de Singly remarque que pour les jeunes, c'est là où il ouvre au rêve que le livre bat les autres supports (télévision, radio, magazines...), les investissements dans la fiction ne diminuant pas l'attention portée au monde réel, au contraire (*Les Jeunes et la lecture*, ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, Dossiers Éducation et formations, 24, janvier 1993, p. 32 et p. 82).
18. Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975, et Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990.
19. Cf. Jean-Christophe Bailly, « La tâche du lecteur », *Villa Gillet*, 1, novembre 1994. Sur cette question, on peut aussi penser à Levinas, quand il évoquait une autre forme de lien social que la participation à l'ordre social, où l'on ne vise pas à reproduire la logique de cet ordre ou à en fonder un nouveau, mais où, par l'exercice de sa « liberté de parole », le sujet conteste en permanence cet ordre, et introduit ainsi une rupture de la totalité. Dimension essentielle de la vie politique, la libre discussion publique peut alors faire équilibre à la logique étatique toujours en connivence avec la « tyrannie de l'universel et de l'impersonnel » (voir par exemple Pierre Hayat, *Emmanuel Levinas, Éthique et société*, Paris, Kimé, 1995).
20. Cf. *Pour Rushdie, cent intellectuels arabes et musulmans pour la liberté d'expression*, Paris, La Découverte/Carrefour des littératures/Colibri, 1993, p. 73 et p. 90. C'est aussi ce que dit, d'une autre façon, Milan Kundera, dans *Les Testaments trahis* : « La société occidentale a pris l'habitude de se présenter comme celle des droits de l'homme ; mais avant qu'un homme pût avoir des droits, il avait dû se constituer en individu, se considérer comme tel et être considéré comme tel ; cela n'aurait pas pu se produire sans une longue pratique des arts européens et du roman en particulier qui apprend au lecteur à être curieux de l'autre et à essayer de comprendre les vérités qui diffèrent des siennes. En ce sens, Cioran a raison de désigner la société européenne comme la "société du roman" et de parler des Européens comme des "fils du roman". » (Paris, Gallimard, 1993, p. 18.)
21. Anne Kupiec, « Émancipation et lecture », *Lire en France aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 79.
22. Cf. Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture : 1880-1980*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1989.
23. Cf. Jean-Claude Passeron, « Le polymorphisme culturel de la lecture », *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991.
24. Anne Kupiec, art. cit., p. 79.

25. Voir ce que Michel de Certeau disait à propos du Centre Georges-Pompidou, dans « Le sabbat encyclopédique du voir », *Esprit*, février 1987 : « Ce qui manque, c'est du secret, c'est de l'ombre, de l'invisible, et donc aussi la séduction qu'instaure le caché. »
26. Au sens de Winnicott, notamment dans *Jeu et réalité*, *op. cit.*
27. Pour reprendre une expression de Julien Gracq lors d'un entretien paru dans *Préférences*, Paris, José Corti, 1961.
28. *Le Monde* du 25 août 1995, citant des travaux de l'INSEE.
29. Jacqueline Costa-Lascoux, « Immigration : de l'exil à l'exclusion ? », *L'Exclusion. L'état des savoirs*, *op. cit.*, p. 160.
30. Selon une étude de l'INSERM citée par *Le Nouvel Observateur* du 4 novembre 1995.
31. Claude Poissenot, « Les Raisons de l'absence », *Bulletin des Bibliothèques de France*, 39, 1, 1994.

# Six terrains d'enquête

Chantal Balley

---

- 1 Déchiffrer les interactions entre jeunes et bibliothèques municipales, faire « remonter à la surface » les échos de leurs expériences par rapport aux bibliothèques qu'ils fréquentent habituellement, cela nécessitait de choisir comme terrains d'étude des sites où il était possible d'observer non seulement les usages que les jeunes font des bibliothèques, mais aussi les effets des actions engagées par les équipes de bibliothécaires auprès de ce type de public. L'ancienneté de la participation de la bibliothèque à la lutte contre l'exclusion et l'engagement du personnel dans des actions auprès de publics « défavorisés » sont donc apparus comme des conditions déterminantes pour le sujet qui nous importait et pour le bon déroulement des enquêtes. Les directeurs des bibliothèques et leurs collaborateurs devaient être de précieux relais, aussi bien pour la constitution du corpus de jeunes auprès desquels les entretiens seraient effectués que pour la connaissance de la bibliothèque elle-même, de son personnel, de son histoire et ses interventions dans la ville.
- 2 Par ailleurs, si l'objet de l'étude n'impliquait pas de comparer les données recueillies, et si le type de méthodologie choisi l'interdisait, il a semblé indispensable de rechercher des sites dans des contextes socio-spatiaux qui reflètent – autant qu'il est possible dans la limite de six sites – la diversité des milieux géographiques de la France. La pauvreté et les politiques menées pour la combattre ne se déclinent pas de la même façon selon qu'il s'agit d'une zone urbaine ou rurale, d'une commune de banlieue construite à la hâte pour répondre en priorité aux besoins en logement ou d'une petite ville de province bousculée par l'arrivée de ruraux ou d'immigrés en quête d'emploi, d'une région anciennement industrialisée en voie de complète restructuration (par exemple les régions minières qui ont pris leur essor à la fin du siècle dernier), du Midi tertiaire peu favorable à l'emploi, ou de régions récemment vivantes du fait d'activités agricoles mais à présent socialement resserrées. L'attitude des élus municipaux vis-à-vis de l'application des politiques nationales, les particularités des contextes locaux influent sur les décisions prises à l'échelle de la commune. Il était intéressant d'observer le positionnement des bibliothèques et les modes d'action des bibliothécaires vis-à-vis de populations et de quartiers urbains spécifiés.

- 3 Nous avons donc retenu six villes, qui font l'objet dans ce chapitre d'une rapide présentation. Tout en présentant des valeurs élevées pour les paramètres significatifs de pauvreté, elles ont eu des histoires différentes et connaissent actuellement des situations non similaires. Trois d'entre elles sont situées en banlieue : Bobigny au sein de l'agglomération parisienne, Bron dans l'agglomération lyonnaise, Hérouville-Saint-Clair à proximité de Caen ; des banlieues qui se démarquent les unes des autres du fait de la grande inégalité de taille de la ville-centre de l'agglomération, et de leur position dans des histoires régionales distinctes. Deux autres villes, Mulhouse et Auxerre, font plutôt figure, dans le réseau urbain français, de pôles pour leur région environnante, assurant des fonctions centrales – Mulhouse est sous-préfecture du Haut-Rhin, Auxerre, préfecture de l'Yonne –, et desservant un espace proche à dominante anciennement industrielle et en reconversion dans le cas de Mulhouse, à dominante rurale dans le cas d'Auxerre. Enfin, un bourg, Nyons, dans la Drôme, représente le dernier échelon de la hiérarchie des villes, celui qui est en contact direct avec les petites communes rurales qui l'entourent.

## Bobigny, la ville « rouge » devenue préfecture

- 4 Bobigny a derrière elle tout un passé de vie sociale et urbaine fortement marqué par la présence d'élus communistes au pouvoir communal, depuis 1920. Par la priorité donnée à la gestion locale, ils ont constitué, aux marges de la capitale, un ensemble urbain en « symbiose avec une société ouvrière<sup>1</sup> » et ont mis en place les éléments structurants d'une vie collective forte. C'est au travers de formes de sociabilité qui s'exprimaient notamment dans le cadre de multiples associations qu'une identité s'est progressivement forgée. Bobigny était, dans l'entre-deux-guerres, l'un des bastions de la « banlieue rouge » qui ceinturait Paris.
- 5 Sa vie fut bousculée, au cours de la décennie cinquante, par la croissance rapide de l'agglomération parisienne qui nécessita de construire des logements en grand nombre. C'est alors que démarra, sur des terrains agricoles de plaine aux limites de la commune, la mise en chantier, par l'Office public des HLM de la Seine, de trois cités : celle de l'Abreuvoir, qui est présentée avec plus de détails ci-dessous, celles du Pont-de-Pierre et de l'Étoile. Cette première phase de réalisation de grands immeubles fut ralentie au début des années soixante pour faire place à des travaux de rénovation urbaine. La construction reprend lorsque Bobigny est désignée comme siège de la préfecture de Seine-Saint-Denis (1965) et retenue comme l'un des pôles de structuration de la banlieue. La réalisation de nouveaux immeubles d'habitat collectif fait disparaître progressivement les terrains maraîchers : 10 000 logements sont construits sur six cités de 1965 à 1969, tandis que le centre reçoit les bâtiments symbolisant la nouvelle fonction administrative de la ville : Préfecture, Archives départementales, Bourse du travail, Palais de justice, Hôtel du département...
- 6 La population a doublé de 1954 (18 520 habitants) à 1962 (37 010) ; elle est alors essentiellement composée de familles avec enfants, à revenus modestes ; les moins de 20 ans représentaient 30,6 % de la population en 1954, 38,6 % en 1962. Près de la moitié des nouveaux habitants venaient de Paris, 16 % étaient des étrangers et les autres des provinciaux<sup>2</sup>. Puis la croissance a ralenti ; la population stagne depuis 1975 : 44 660 habitants en 1990.

- 7 Bobigny, commune ouvrière : cette réalité, nettement affirmée par la prépondérance des ouvriers dans le profil de la population active de la ville, commence à évoluer avec la baisse de leur représentation à partir du début des années cinquante : 58,6 % en 1954, 54 % en 1968, 36,7 % en 1990<sup>3</sup>. Parallèlement, la catégorie des employés prend de l'importance : 37 % au dernier recensement. La chute rapide des emplois ouvriers est à l'origine de la hausse du chômage dont les valeurs sont nettement supérieures aux moyennes françaises, qu'il s'agisse du taux global (13,6 % contre 10,9 % pour la France en 1990) ou de celui des femmes (16,2 % contre 14,4 %). La faiblesse des revenus est révélée par quelques indicateurs : la ville de Bobigny est en tête du département pour le taux de familles non imposables, 68 % des résidences principales sont en location et dans plus du tiers d'entre elles, les ménages n'ont pas de voiture.
- 8 Un certain nombre de contraintes fortes handicapent l'aménagement du territoire communal de Bobigny et contribuent à tenir à distance du centre plusieurs quartiers périphériques : son étirement d'est en ouest, l'emprise de l'hôpital Avicenne et du parc départemental des sports au nord-ouest qui isolent deux quartiers l'un de l'autre d'une part, et du centre ville d'autre part ; la traversée côte à côte de deux voies routières à grande circulation, la RN186 et l'autoroute A86, qui coupent la commune en deux, séparant les quartiers pavillonnaires et, au-delà, les cités de l'Abreuvoir, du Pont-de-Pierre et de l'Étoile du reste de la ville, où se trouvent notamment un grand centre commercial et tous les équipements publics communs (hôtel de ville, théâtre MC93, conservatoire de musique, bibliothèque...).
- 9 La cité de l'Abreuvoir (1 200 logements HLM en location), dont une petite partie est située sur la commune voisine de Drancy, fait l'objet, depuis plusieurs années, d'actions de développement social urbain. Pourtant, à l'origine, son concepteur, l'architecte Émile Aillaud, grand prix de Rome, a voulu réagir face à « la monotonie et l'affligeante banalité des grands ensembles » en introduisant de la diversité dans les lignes et l'agencement des volumes. « La construction d'une ville, disait-il, est avant tout un événement humain. » De fait, la cité n'est pas un grand ensemble mais au fil du temps elle s'est dégradée et elle abrite à présent une population qui se différencie de celle du reste de la ville : elle est plus jeune (39,6 % de moins de 20 ans contre 32 % pour l'ensemble de la ville) ; la proportion de ménages de six personnes et plus y est nettement plus forte (16,2 % contre 7,4 %) ; une famille sur quatre est monoparentale (15,3 % pour l'ensemble de la ville) ; la population étrangère est un peu plus importante (25,2 % contre 21,5 %) ; plus de la moitié de la population occupe le même logement qu'au recensement précédent (54,9 % contre 47,9 %). Mais les différences les plus significatives se trouvent dans les chiffres du chômage : 25,3 % dans le quartier de l'Abreuvoir (13,6 % pour l'ensemble de la ville), 42,8 % pour les moins de 25 ans (contre 24,7 %), 25,2 % pour les étrangers (contre 18,5 %). Enfin, deux autres traits singularisent le quartier : les fortes proportions d'ouvriers – 47,6 % des actifs (contre 36,7 %) – et de personnes de plus de quatorze ans sans diplôme – 48,8 % (contre 37 %). Ce quartier a fait l'objet d'une procédure de développement social des quartiers (DSQ) et son aménagement est maintenant inclus dans le contrat de ville signé en mai 1994 entre le maire Georges Valbon (PC) et l'État.
- 10 Dans le domaine culturel, la municipalité a une politique offensive visant à la démocratisation de la culture et à la rencontre de tous les publics. Son action s'est concrétisée notamment avec l'ouverture de la maison de la culture (« MC93 », 1985) suivie de celle de la bibliothèque (1986). Située en centre ville, en plein quartier

d'habitation, largement ouverte sur l'extérieur par ses grandes baies vitrées, celle-ci est organisée de façon à répondre aux besoins de la consultation sur place et de la desserte des populations éloignées ; un bibliobus se rend dans les quartiers périphériques. De plus, du fait de son implantation dans la ville-préfecture, elle exerce une fonction de relais de la politique départementale du livre et de la lecture. La municipalité de Bobigny a poursuivi son effort en faveur du livre en ouvrant un autre chantier dans le nord de la commune. Depuis mai 1995, une annexe de grande qualité architecturale et particulièrement étudiée quant à l'agencement intérieur, dessert le quartier de l'Abreuvoir.

- 11 Le livre est considéré par les responsables de la bibliothèque comme un axe prioritaire du développement culturel pour toutes les catégories de la population. Les lieux eux-mêmes doivent être attractifs ; une petite équipe se charge de créer un environnement artistiquement composé et changeant, qui retienne l'attention de l'utilisateur dès son entrée dans la bibliothèque : par une décoration qui accroche le regard sur un événement (une exposition, un thème de lecture, une conférence...), par le souci du détail apporté à la disposition des éléments à l'intérieur de la bibliothèque (sièges, organisation des étagères...).
- 12 Avant même l'installation de la bibliothèque dans ses nouveaux locaux en 1986, l'équipe de bibliothécaires avait défini les grandes orientations à suivre dans la durée, et notamment l'éveil des enfants et des jeunes à la lecture par la promotion de la fiction. En 1981-1982 débuta une importante opération concernant les enfants de moins de six ans : *Je ne sais pas lire ! Qu'est-ce que je peux lire ?* « Les bibliothécaires de Bobigny ont voulu joindre les adultes qui s'occupent de la petite enfance, là où ils se trouvent<sup>4</sup>. » L'opération se poursuit en 1996 par un travail hebdomadaire avec le personnel des crèches et par des réunions avec les parents. À l'intention des 8-12 ans, c'est l'opération *Bobigneries*, lancée en 1983, qui est renouvelée chaque année. Les jeunes sont introduits au cœur des textes par la lecture d'auteurs et de livres de qualité. Le journal *Bobigneries*, distribué aux élèves du CE2 à la 5<sup>e</sup> par le biais de l'école, présente une sélection annuelle de romans, un choix de titres autour d'un thème, un jeu-concours sur les romans. Le dixième anniversaire du journal a été fêté avec les écrivains « qui avaient fait escale » à la bibliothèque, et Daniel Pennac comme invité d'honneur. En plus de cette activité, un jury d'enfants décerne chaque année un prix littéraire, le *Prix des lecteurs de Bobigneries*, à un roman français paru dans l'année.
- 13 Les adolescents font aussi, depuis 1982, l'objet d'une attention particulière. Dans la perspective clairement tracée de « sensibiliser les jeunes à la lecture d'œuvres romanesques », ils sont invités à faire connaissance avec des livres et des auteurs sur un thème différent chaque année, et à s'exprimer sur les romans qu'ils ont lus par la rédaction d'articles dans leur journal *La Fureur de lire*. Pour 1995-1996, le projet envisage un travail en profondeur et des réalisations variées autour de cinq romans contemporains (expositions, production audiovisuelle, travail journalistique, débats...). Il a été intégré dans l'opération financée par le ministère de la Culture *Un livre, une ville*, dont l'objectif est de « réunir les jeunes autour d'un livre<sup>5</sup> et les inviter à en assurer la promotion dans la ville ». Pour les bibliothécaires, la lecture est acte de plaisir dans la mesure où les jeunes se sentent partie prenante de quelque chose.
- 14 D'autres manifestations jalonnent le parcours de la bibliothèque. Depuis 1986, une série d'expositions est consacrée aux illustrateurs, dans le cadre du partenariat entre la bibliothèque de Bobigny et le Salon du livre de jeunesse. L'année 1990 a été marquée

par la promotion de la littérature soviétique de 1953 à nos jours. En 1991, la langue française a été à l'honneur. Un ensemble de réalisations ont célébré *L'Or de la langue* : chants, débats, ateliers d'expression, jeux littéraires et même un dictionnaire fantaisiste « où se côtoient pêle-mêle une sélection de livres sur l'histoire, les origines de la langue, les expressions françaises, l'argot, les jeux de mots, les jeux littéraires, la francophonie et des textes d'écrivains ». En 1994, à l'occasion du cinquantenaire de la libération des camps, une exposition « contre l'oubli », *La Shoah*, a rassemblé livres et films.

- 15 L'année 1996 est celle du dixième anniversaire de l'ouverture de la bibliothèque Elsa Triolet. C'est le moment choisi par l'équipe de bibliothécaires pour « initier un travail de regard et de questionnement sur l'institution... permettre un échange entre le public... et les créateurs. La bibliothèque comme lieu de mémoire, de communication, de médiation et de rencontre ». Les manifestations organisées à la fin de l'année, notamment les expositions, symbolisent ce désir de relier le passé à l'avenir.

## Bron, une commune tranquille devenue ville sensible

- 16 Le choix d'un site dans l'agglomération lyonnaise s'imposait, eu égard à l'importance qu'y a connu le mouvement beur dans les années quatre-vingt, et au développement, aujourd'hui, des associations de réislamisation. Ne souhaitant pas retenir des communes aussi marquées par leur passé récent que Vénissieux ou Vaulx-en-Velin, nous avons recherché une ville au profil moins typé mais où l'ouverture en direction des populations défavorisées est manifeste, notamment à travers la politique socio-culturelle de la municipalité et l'action de la bibliothèque. Le choix de Bron a été fait.
- 17 La position de cette commune par rapport à la ville de Lyon, qu'elle jouxte sur sa partie orientale, diffère nettement de celle de Bobigny par rapport à Paris, ne serait-ce que du fait de la taille et du rôle historique de la ville-centre. Lyon n'a pas connu la sur-concentration d'emplois qui fut celle de Paris, et les communes qui l'entouraient ont pu davantage fonder leur développement sur des activités propres. Ainsi à Bron, l'activité économique a tourné pendant longtemps en partie autour de l'aéroport avant qu'il ne soit remplacé par celui de Satolas.
- 18 Dans la période récente, la croissance de Lyon s'est faite en implantant sur les communes périphériques ce qui ne trouvait pas place dans les limites de la ville ou ce qui n'y était pas souhaité. Le territoire communal de Bron, de surface réduite, est grevé d'emprises au sol très importantes par des équipements et services d'intérêt régional ou national : un complexe hospitalier au nord-ouest, un fort et l'école du Service de santé des armées à l'est, l'hippodrome et l'université Lumière-Lyon 2 à l'extrême sud-est. De plus, la commune est traversée par deux axes autoroutiers de très grande importance qui morcellent l'espace : l'A43 qui conduit de Lyon à Grenoble en passant à travers le grand ensemble de Parilly, « une autoroute plantée dans le cœur<sup>6</sup> », et le boulevard périphérique de direction nord-sud isolent le quartier des Essarts au sud-ouest, celui des Genêts au nord. Deux autres voies assurant la communication entre Lyon et l'Est lyonnais traversent également la ville.
- 19 Sociologiquement, Bron est une ville de contrastes : banlieue « chic » de l'est lyonnais avec ses pavillons individuels implantés au centre de la commune, quartiers beaucoup plus diversifiés de part et d'autre avec une dominante de populations pauvres et

d'origine étrangère : grand ensemble de Parilly au sud-sud-ouest, quartier des Genêts au nord, quartier de Terrailon au nord-est.

- 20 Comme à Bobigny, la croissance rapide de la ville a démarré dans les années cinquante. La population a triplé entre 1954 (14 195 habitants) et 1968 (41 620 habitants). Depuis 1975 elle régresse : 39 700 habitants en 1990. 87 % des logements actuels ont été construits depuis 1949. Cette croissance s'est faite par quartier, selon la disponibilité en terrains. Le grand ensemble de Parilly (2 650 logements), où la bibliothèque s'implique depuis une quinzaine d'années, a été construit à partir de 1958 sur les plans de René Gagès, élève de Le Corbusier. À l'époque, cet ensemble apparaissait comme un exemple de la modernité des conceptions architecturales de l'après-guerre, « une cité de l'an 2000 ». « Pour la première fois depuis des décennies, le logement, et surtout le logement social, était au centre de l'acte de construire... La modernité, c'était réinventer l'organisation sociale. Tout remettre en cause... imaginer un nouveau type d'habitat pour le logement social, qui donne droit à la vue, au dégagement. Nous pensions que le bien-être, c'était donner de l'espace<sup>7</sup> ». Pour la première fois aussi, des procédés de fabrication industrielle en série étaient utilisés. Le résultat, c'est un ensemble de huit « unités de construction », sous forme de tours et de barres d'une centaine de mètres de long encadrant de vastes espaces verts ou bétonnés.
- 21 Mais cet ensemble n'a pas répondu aux promesses de vie heureuse annoncée. Les travaux d'entretien n'ont pas suivi, qui auraient permis de pallier certains des dysfonctionnements. Beaucoup des premiers occupants sont partis et ont été remplacés par des familles plus pauvres ou « défavorisées ». La proportion d'étrangers augmenta. Aujourd'hui, plus de cinquante nationalités cohabitent à Parilly. Le quartier fait l'objet, depuis quelques années, d'opérations de requalification d'envergure. Une grande partie des investissements réalisés à Bron au titre de la politique de la ville l'a été à Parilly où la presque totalité des logements appartient au parc locatif public. Une vie associative dynamique a permis que les opérations de reprise du cadre de vie soient discutées avec les habitants : réhabilitation des logements, nouvelle implantation de commerces, localisation de services publics (Poste) et d'un pôle « Emploi-formation » (ANPE, mission locale), création d'un mur anti-bruit le long de l'autoroute.
- 22 Dans le quartier du Terrailon (4 800 habitants), la situation est toute différente. Les immeubles ont été érigés par des promoteurs privés (1960) qui louent les logements ; cela rend plus difficile une intervention des pouvoirs publics pour des opérations d'aménagement. La population qui vit là est plus jeune que la moyenne de la ville, les familles nombreuses sont plus fréquentes, la proportion d'étrangers y est plus élevée. Depuis deux ans, des Turcs s'installent dans ce quartier précédemment habité essentiellement par des Maghrébins et des Français. L'intégration du quartier dans la ville se fait sur un mode conflictuel entre le pouvoir municipal et une partie des habitants qui refusent l'immixtion des élus dans la gestion de ce qu'ils considèrent comme leur territoire. Néanmoins des travaux de restructuration du quartier ont été entrepris, notamment sa traversée par une voie communale.
- 23 La municipalité de Bron a engagé depuis plusieurs années déjà la lutte contre l'exclusion ; en 1985, ont été créés le Conseil communal de prévention de la délinquance et le Groupe d'analyse et de suivi de l'intégration. La politique de la ville fut d'ailleurs officiellement lancée à Bron et la ville tira parti des nouvelles procédures. Les quartiers de Parilly et du Terrailon ont fait l'objet de conventions de développement social des quartiers. En 1992, le maire, Jean-Jack Queyranne (PS) lança

un plan intercommunal d'insertion financé à 45 % par le Fonds social européen, associant les communes du bassin d'emploi, l'État et les entreprises. Deux ans plus tard, 2 000 personnes avaient suivi des formations de réinsertion, dont la moitié avait moins de 25 ans. Le quart de ces jeunes ont trouvé un emploi.

- 24 La bibliothèque municipale Jean Prévost a ouvert ses portes en mars 1974 ; c'est un quadrilatère de béton d'un étage seulement, sans signe distinctif particulier, situé en retrait de la rue principale qui traverse le centre-ville, et donnant sur un petit jardin public. De larges baies vitrées, et pas de bâtiment en vis-à-vis direct. Elle fonctionne depuis ses débuts en liaison avec l'annexe des Genêts ouverte en 1975. L'augmentation de la fréquentation a nécessité l'extension de la bibliothèque en 1994 dans une partie du bâtiment qui jusqu'alors ne lui était pas destinée, et une réorganisation intérieure des lieux, notamment la dissociation de l'espace consacré aux livres et aux revues par la création d'un kiosque. À cette occasion furent également créés un secteur musique, un service vidéo (sur place), un auditorium-salle d'exposition, et le hall d'accueil fut réaménagé.
- 25 À ses débuts, la bibliothèque était surtout un équipement de prestige pour la ville. Une association, « Lire à Bron », créée en 1979 pour favoriser le rayonnement de cet équipement dans la ville et à l'extérieur, a organisé avec elle, depuis 1986, l'événement annuel qu'est « La Fête du livre<sup>8</sup> », qui attire un public venant de la France entière. Mais depuis le début des années quatre-vingt, les responsables de la bibliothèque ont senti la nécessité de mener une ouverture en direction des publics défavorisés, qui ne venaient pas en bibliothèque. Elles se sont rendues dans le quartier de Parilly notamment, puis ont entrepris un travail de réflexion sur l'illettrisme, suivi de premières actions en collaboration avec des instituteurs. À la suite de démarches auprès des chefs de projet mis en place dans les quartiers en difficulté, la bibliothèque est peu à peu devenue un lieu reconnu dans la lutte contre l'exclusion.
- 26 Trois opérations importantes conduites sur Parilly ont été inscrites dans cette perspective. *Habiter Parilly : échanges autour du livre et de l'écriture* (1990-1991) fut la première. Tout un quartier a vécu pendant deux ans au rythme du livre : rencontres avec des écrivains, spectacles de contes, recueil d'écrits spontanés<sup>9</sup>. La deuxième opération, *Voyages en écriture* (1993), a invité les habitants à s'exprimer sur leur quartier par des textes libres, des poèmes, des dessins ou des peintures<sup>10</sup>. Enfin, un projet soutenu par le ministère de la Culture se déroule en ce moment (1996) : *Je t'écris de Bron*. C'est le seul, sur les vingt-neuf projets retenus pour cette année, à associer la lecture et l'écriture. Il comprend trois phases : de janvier à juin 1996, Michèle Reverbel, éveilleuse d'écriture, transporte ses plumes d'oie et ses encres de toutes les couleurs de lieu en lieu (bibliothèque, maison de quartier et bibliothèque annexe du quartier des Genêts, Monoprix, la Poste, ANPE, écoles, commerces, cafés...) et recueille les messages et les lettres des habitants. Durant cette même période, l'écrivain Ahmed Kalouaz conduit l'écriture d'un scénario de pièce de théâtre avec dix-sept participants. De juillet à décembre, l'opération se termine avec l'affichage des écrits des habitants : « Les mots envahissent la ville », et avec quatre représentations de la pièce de théâtre par des comédiens et des jeunes données dans le complexe culturel de la ville, l'Espace Albert Camus<sup>11</sup>. Une bibliothécaire est spécialement chargée d'assurer le déroulement et la coordination de toutes les phases de cette opération.

## Hérouville-Saint-Clair, une ville nouvelle à part entière

- 27 Hérouville avait 1 780 habitants en 1954 ; c'était un village rural à la périphérie nord de Caen. Six ans plus tard, on en comptait 9 040, et en 1975, 23 710. Depuis cette date, la population s'est stabilisée : 24 800 habitants en 1990. C'est le type même de ville nouvelle en périphérie urbaine. L'acte de création de la ville, qui a été construite sur des terrains de grande culture céréalière (selon la procédure de ZUP), remonte à 1961. Il s'agissait alors d'enrayer l'émigration de jeunes de Basse-Normandie vers le Bassin parisien. En même temps était envisagée l'implantation d'activités industrielles nouvelles dans la partie occidentale de la ville<sup>12</sup>.
- 28 Le plan de la ville porte la marque de l'état d'esprit qui anime les équipes municipales depuis le début de la construction : créer un ensemble urbain dont les liens seraient forgés dans les échanges culturels. Le centre-ville regroupe donc, outre l'hôtel de ville et l'église, les principaux équipements culturels : théâtre, cinéma, bibliothèque. Il est entouré par les quartiers d'habitation. Mais la réalisation tardive du centre-ville, dont les travaux n'ont commencé qu'en 1984, et la dissociation de la fonction commerciale de la ville – les commerces sont concentrés en limite – de sa fonction culturelle n'ont pas permis à ce jour de faire du centre un lieu réellement attractif. Il est en reprise actuellement : le cinéma est en cours de surélévation et la bibliothèque va s'agrandir.
- 29 La population venue s'installer à partir de 1964 était surtout composée de familles avec enfants. En 1975, la moyenne d'âge est de 30 ans. Pendant plusieurs années, les occupants des premiers logements ont vécu dans la boue et le bruit des chantiers, au rythme de la construction de la ville. L'habitat est essentiellement de type collectif, avec cependant quelques maisons individuelles en bordure de certains quartiers. La plupart des immeubles « anciens » ont fait l'objet d'une réhabilitation haute en couleurs, obtenue en mêlant parois peintes et revêtements divers (parements en pierre rose, briques rouges, tomettes de bois...). Les équipements et services, publics et privés, sont venus progressivement mais tardivement aussi par rapport à la date de mise en service des premiers logements : un réseau d'autobus entre Hérouville et Caen en 1975, le centre commercial en 1974 avec Carrefour et Castorama, la bibliothèque municipale, le centre socioculturel, la maison des jeunes et de la culture en 1978...
- 30 En 1971, un candidat aux élections municipales d'origine lorraine est élu maire : François Geindre (PS). C'est toujours lui qui est aux commandes de la ville. Sous le gouvernement socialiste, il exerça des fonctions au ministère de la Ville ; cette position ne fut pas étrangère à la venue à Hérouville, en 1984, de Jack Lang, ministre de la Culture, et en 1987, de François Mitterrand.
- 31 Hérouville est une ville jeune : en 1990, 31,7 % de moins de 20 ans (France : 26,5), 26 % de 20-29 ans (France : 15 %), où la présence des étrangers est significative, moins par leur nombre : 7,7 % sur l'ensemble de la ville – proportion importante toutefois pour une commune de l'Ouest – que par la très grande diversité des nationalités représentées. 50 % des logements se situent dans le parc des HLM, 26 % seulement des ménages sont propriétaires de leur logement.
- 32 Le profil socioprofessionnel de la population se situe entre celui de Bron et celui de Bobigny : sur-représentation des professions intermédiaires et des employés, très légère pour les ouvriers par rapport à la moyenne française. Tous les taux de chômage ont des valeurs fortes par rapport aux taux régionaux et nationaux, aussi bien le taux

global : 15,5 % (qui atteint des valeurs de 17 % à 24 % dans plusieurs quartiers de la ville), que celui des femmes de 20-59 ans (19 %, France : 14,4 %), ou celui des 20-24 ans (25,3 %, France : 19,7 %), ou encore celui des 25-29 ans (16,5 %, France : 13 %). La situation de l'emploi est critique en Basse-Normandie ; l'emploi ouvrier notamment a chuté, suite à la fermeture de plusieurs entreprises dont la Société métallurgique de Normandie.

- 33 La municipalité a engagé une politique de lutte contre l'exclusion, concrétisée par une série d'actions : soutien à une association intermédiaire « Le Défi », promulgation d'une « charte pour le droit au logement »... Un contrat de ville a été signé avec Caen pour une durée de cinq ans, qui concerne principalement trois quartiers de la ville, qui avaient fait l'objet antérieurement de procédures exceptionnelles de développement social urbain. Des structures de soutien et d'encadrement s'adressent spécifiquement aux jeunes : le centre socioculturel (ouvert en 1978), la maison des jeunes qui, depuis 1995, abrite aussi les activités du centre de loisirs éducatifs de la ville (CLEHSC), l'animation quartier-jeunes, la mission locale (ouverte en 1985), l'association « Agnam » d'échanges entre jeunes Sénégalais et jeunes Hérouvillais, une boutique « santé » et une mutuelle « jeunes » confiée à la mission locale...
- 34 La politique clairement affichée par la municipalité est de faire d'Hérouville une ville à part entière, vivant et se développant au sein de l'agglomération caennaise : « On lui avait assigné un rôle unique dans l'agglomération : celui de loger les travailleurs nécessaires au développement économique de Caen et de sa région. Assumant fièrement cette fonction, elle a voulu démontrer que, de cité-dortoir, elle pouvait devenir ville<sup>13</sup> ». Cette volonté, renforcée par le désir de faire également de la ville « un laboratoire permanent des innovations sociales et culturelles », se traduit par une incitation constante de tous les acteurs à travailler en synergie les uns avec les autres. Dans ce contexte, les équipements culturels ont toute leur place.
- 35 La bibliothèque municipale actuelle, qui comprenait dès l'origine la discothèque, a été inaugurée en avril 1978 et remplaçait plusieurs petits équipements de quartier qui avaient vu le jour en attendant la réalisation d'un équipement public d'importance. L'objectif qui lui était assigné était triple : être un lieu de communication, de connaissance et de réflexion, de création. Les horaires ont été établis pour s'adapter aux temps de loisir des Hérouvillais, d'où notamment l'ouverture le dimanche, très prisée par les familles et les jeunes. Dès les premières années de son fonctionnement, ce qui caractérise l'activité actuelle de la bibliothèque était déjà manifeste : ouverture au public étranger, notamment par la constitution d'un fonds conséquent de livres en langues d'origine (arabe, turc, kurde, portugais, espagnol, langues du Sud-Est asiatique...), création d'un secteur audiovisuel pour enfants, expositions et animations successives (mise en valeur de différents genres littéraires), implication de la bibliothèque dans les activités et manifestations de la ville, notamment la *Fête des communautés* qui se déroule chaque année au printemps.
- 36 Dans la période récente, des opérations ont associé la bibliothèque à d'autres partenaires pour des projets dans la durée : ateliers d'écriture à la MJC, accueil de groupes dans le cadre de la lutte contre l'illettrisme, organisation des *Rencontres pour lire* avec l'association *La Voix des femmes*. La collaboration avec l'association franco-maghrébine *Trait d'Union* s'est concrétisée lors de deux manifestations : l'accueil en résidence de l'écrivain Abdellatif Laabi (1993-1994), qui a conduit un atelier d'écriture avec une classe de CE2<sup>14</sup> et animé plusieurs rencontres dans la ville ; et la réalisation des

rencontres « Cultures du Maghreb : Acte 2 » (1995), à laquelle la bibliothèque participa en organisant un colloque sur « la création au féminin » et un débat sur les femmes au Maghreb.

- 37 Certaines de ces opérations ont eu un éclat particulier, telle *Les mots courent la ville* (1992-1993), qui a réuni les habitants volontaires dans des ateliers d'écriture et des ateliers graphiques pendant plusieurs mois, les a invités à des rencontres avec des écrivains et des comédiens, et conviés à une exposition de photos sur le lecteur ; le tout se concluant par l'affichage des mots dans la ville, des récitations de poèmes par des comédiens et la présentation des productions des ateliers. L'opération *Portraits de famille : lire et écrire l'entreprise de leurs parents* (1995), initiée par le ministère de la Culture à l'occasion du cinquantième anniversaire des comités d'entreprise, a associé l'écrivain Annie Cohen à un groupe d'enfants et à des représentants du comité d'entreprise d'une usine pharmaceutique, dans la découverte du monde du travail et un travail d'écriture<sup>15</sup>. Au cours de l'année 1996, la bibliothèque participe, aux côtés de la MJC et en collaboration avec un professeur de français, à une opération suscitée par le ministère de la Culture, *Mémoire de ville*, qui conduit des collégiens d'une section spécialisée à « remonter » dans l'histoire de leur quartier et de leur ville sur trente ans, à partir des témoignages de leurs habitants et de leurs représentations personnelles.
- 38 La collaboration est étroite avec la municipalité pour des interventions dans les écoles : ateliers de lecture en dehors du temps scolaire, aide à la constitution de bibliothèques centres documentaires (BCD) dans les maternelles et les écoles primaires ; et aussi pour la bibliothèque de rue, projet fortement soutenu par l'ancienne adjointe à la culture, qui démarra en 1992-1993.
- 39 L'extension de la bibliothèque, prévue au budget de 1997, est l'occasion d'une réflexion sur l'élargissement des fonctions du service et des publics. L'introduction de nouveaux supports (vidéo, cédérom, CD interactif) est pensée corrélativement à l'accueil de populations défavorisées (chômeurs, jeunes en difficulté, jeunes travailleurs, femmes étrangères...) et en relation avec les associations et organismes en contact avec ces différents groupes. Pour les responsables de la bibliothèque, le multimédia doit être saisi comme l'instrument qui facilite l'accès à la connaissance pour tous, et la bibliothèque devenir un espace tous publics.

## Mulhouse, une ville à long passé industriel en reconstruction

- 40 C'est la plus grande des villes de l'étude en taille de population : 108 370 en 1990. Et c'est aussi une ville très différente des autres, par son passé – l'industrie s'y est tôt développée au XIX<sup>e</sup> siècle –, par son histoire récente – une dégradation économique rapidement suivie d'une dégradation générale des conditions de vie –, et par le fait qu'elle est située dans une région, l'Alsace, fortement spécifiée (par sa position frontalière, le droit local, le Concordat, la situation linguistique).
- 41 L'industrie a tellement imprégné la ville que tout ce qui a été construit, décidé depuis plus d'un siècle, encore une grande partie de ce qui se joue actuellement, est en rapport avec son emprise sur la ville et dans les mentalités. Ce passé dans la fabrication, la production, remonte loin. Les fumées des manufactures obscurcissaient le ciel de Mulhouse dans les années 1830, comme le rappellent les observateurs de l'époque. Les

enfants y ont travaillé pendant longtemps à une époque où la scolarisation n'était pas obligatoire et où la loi ne faisait que limiter leur emploi.

- 42 Un autre trait original caractérise l'histoire de Mulhouse, c'est la capacité des acteurs de la ville à mener conjointement essor économique et évolution socioculturelle. Le mécénat industriel a été très efficace tout au long du siècle dernier. La Société industrielle de Mulhouse, groupement d'industriels mécènes et humanistes, est à l'origine des musées techniques. Dans le domaine social, rappelons que Mulhouse a été la première ville française où ont été construites des cités ouvrières. « La cité de Mulhouse, construite à partir de 1853, est la première réalisation française d'habitations à bon marché. Le patronat mulhousien protestant invente l'accession à la propriété dans l'habitat ouvrier, suivi dans cette voie par le catholicisme social local<sup>16</sup>. »
- 43 Dans le domaine du livre et de la lecture, le mécénat a été actif également. Des grands patrons, des responsables municipaux, des gens d'Église, des dirigeants de mouvements populaires, des particuliers, participèrent au mouvement général de développement de la lecture. Instruire, éduquer, moraliser en étaient les finalités. Selon Danielle Taesch, directrice de la bibliothèque municipale, les origines de celle-ci sont très anciennes : « On peut parler en 1840 de l'existence d'une bibliothèque municipale publique, qui commence à jouer son rôle dans la vie intellectuelle de Mulhouse<sup>17</sup>. »
- 44 Les « bibliothèques de fabriques » apparurent en 1848-1849 dans les manufactures textiles. En 1864, à l'initiative de Jean Macé, vingt-sept « bibliothèques populaires » étaient ouvertes aux moins instruits. Les multiples bibliothèques, publiques ou privées, implantées dans les écoles, les fabriques, à la Chambre de commerce, totalisaient en 1876 près de 50 000 volumes<sup>18</sup>. La bibliothèque populaire fondée en 1863 à Dornach et la première annexe de la bibliothèque municipale créée en 1864 dans les cités ouvrières font aujourd'hui partie du réseau de la bibliothèque municipale de Mulhouse. Il est permis de penser que cette longue tradition de mécénat social associée au dynamisme des associations d'éducation populaire a façonné un mode particulier de traitement social qui perdure de nos jours dans les politiques municipales, lesquelles, quel que soit leur objet, convergent toutes vers une finalité sociale.
- 45 Car le maintien de la cohésion sociale est l'un des problèmes majeurs de la ville soumise à des tensions permanentes : manifestations racistes (comme la profanation de tombes de musulmans morts pour la France) ; attitude de rejet vis-à-vis des étrangers et de la population d'origine étrangère ; affrontements de jeunes avec les policiers (à Bourzwiller en 1994, dans différents quartiers après la mort de Khaled Kelkal<sup>19</sup> en 1995) ; insécurité nocturne dans certains quartiers ; enfermement dans les cités (le taux de rotation dans le parc des 8 000 logements de l'OPAC est de 6 % !) ; méfiance inter-ethnique (notamment à Bourzwiller, quartier marqué par une forte présence maghrébine, dont des harkis, où des Turcs achètent les logements mis en vente par les Mines de potasse d'Alsace, les rénovent et s'installent ; et dans le quartier du Drouot, où la population tzigane sédentarisée dans les immeubles anciens est mal perçue par les Maghrébins qui vivent dans les HLM de la partie nouvelle du quartier). La part des étrangers dans la population mulhousienne est près de trois fois supérieure à la moyenne française (16,9 % contre 6,3 % en 1990). C'est au cours de la période 1962-1975 qu'ils sont arrivés en nombre, des Maghrébins surtout, à l'appel des entreprises mécaniques et chimiques. Leur nombre a alors quadruplé. Plus récemment, des Turcs venant d'Allemagne reconstituent des communautés dans certains quartiers de la ville.

- 46 Dans la période récente, la chute des activités industrielles, et notamment de celles qui avaient contribué à donner à Mulhouse son identité, a entraîné un déclin de la ville dans tous les domaines. Entre 1979 et 1986, le quart des emplois industriels a disparu et au début des années quatre-vingt-dix, Peugeot supprimait 2 500 emplois. Bien que le chômage reste dans les limites des moyennes françaises (en 1990), même chez les jeunes – sans doute grâce à la politique locale de formation qui vise à la professionnalisation de toutes les filières d'enseignement, technique et général, du CAP à bac + 5 –, le profil socioprofessionnel des actifs laisse entrevoir de graves problèmes de reconversion : en 1990, 40,4 % sont ouvriers (France : 29,4 %). La population de la ville, en augmentation de 1954 (99 000 habitants) à 1968 (116 340 habitants), a ensuite stagné avant d'amorcer une décroissance. Cette baisse, qu'on observe dans beaucoup de villes qui sont centres d'agglomération, peut être expliquée dans le cas de Mulhouse par la dégradation du cadre de vie et le grand retard pris en matière de logements depuis la fin des années soixante-dix. Près de la moitié des logements ont été construits avant 1949 ; 42 % environ datent de la période 1950-1975 ; c'est à ce moment-là qu'ont été construits les grands ensembles des quartiers périphériques : Wagner, Victor Hugo, Brossolette au nord, les Coteaux à l'ouest. Seulement 10 % des logements datent des vingt dernières années, la rénovation du centre historique de la ville ayant pris le pas sur la construction de logements sociaux.
- 47 Cette crise urbaine profonde a atteint la ville dans ses fondements et ses ressorts. La nouvelle équipe municipale arrivée en 1989, conduite par Jean-Marie Bockel (PS), a entamé une réflexion sur les réponses à apporter aux nombreux problèmes, à moyen et long terme. Les résultats, sous forme de directions à suivre et d'opérations à envisager, ont été inscrits dans un document, le *Projet de ville*, adopté par le conseil municipal en décembre 1991. Ce document, édité et diffusé à trois mille exemplaires, est le texte fondamental qui contraint tous les acteurs de la ville, publics et privés, économiques, politiques et sociaux. Il doit être l'instrument qui redonne du sens à la ville. Il est doublé du *Projet urbain* qui en est la traduction spatiale. La ville est en reconstruction. Elle doit devenir attractive pour les chefs d'entreprise, qui, pour l'instant, la délaissent au profit de Strasbourg, et pour les habitants, grâce à un cadre de vie urbain adapté à la vie moderne.
- 48 La municipalité a joué un rôle moteur pour accélérer la construction de logements et la mise aux normes des logements dégradés. En 1990, 17 % des résidences principales n'ont toujours pas de WC à l'intérieur, ce qui donne une idée de l'état de confort dans l'habitat ancien. Plusieurs organismes ont été créés par la municipalité dans le but de fournir des services aux constructeurs. D'autres ont été réactivés pour assurer le suivi des opérations programmées pour l'amélioration de l'habitat (OPAH) et du programme social thématique de rénovation des logements destinés aux ménages en difficulté. L'OPAC Mulhouse-Habitat, autre organisme réactivé, a en charge la construction de nouveaux logements et la réhabilitation en profondeur de son patrimoine immobilier dans quatre quartiers de la ville : les Coteaux, Drouot, Wolf, Bourtzwiller. En 1991, 19 % seulement de ce patrimoine avaient été repris alors que la moyenne nationale était de 46 %.
- 49 La municipalité a élaboré une politique soutenue de lutte contre l'exclusion, en association avec de nombreux partenaires sociaux : création d'un conseil de prévention de la délinquance et de conseils consultatifs de quartier, recrutement de plusieurs dizaines de personnes en contrat emploi-solidarité dans les services municipaux, mise

en œuvre d'un plan local d'insertion par l'économique (PLIE), ouverture d'un centre d'hébergement de transition pour les personnes sans logement, regroupement dans un même bâtiment (1995) des bureaux de plusieurs organismes spécialisés dans les questions d'emploi et d'insertion. La Charte de développement social urbain (février 1993) prévoit des opérations de reprise de l'habitat dans le parc de logement social et dans le parc privé. La requalification des quartiers et une plus grande insertion des populations en difficulté dans leur environnement sont considérées comme des priorités pour la cohésion sociale. C'est l'axe directeur de toutes les actions prévues au titre du contrat de ville signé en février 1994, qui concerne surtout les quartiers de Bourzwiller, Wolf-Wagner, les Coteaux et le Péricentre : réhabilitation des logements, renforcement de la qualité urbaine, lutte contre l'échec scolaire, aide aux programmes d'animation en direction des jeunes, soutien à la vie associative, accès aux soins pour les populations fragiles, prévention de la délinquance. « Un habitant sur trois est aujourd'hui concerné par une procédure de développement social urbain<sup>20</sup>. » En 1996, Mulhouse a reçu une aide européenne destinée à l'amélioration du cadre de vie et à la création d'emplois dans le quartier des Coteaux.

- 50 Le réseau de bibliothèques a toujours eu une place importante dans les différentes politiques de la ville. Dès 1947, le maillage créé au siècle dernier a été développé par l'implantation de nouvelles annexes au cœur des quartiers, près des populations ouvrières. La bibliothèque est la seule structure municipale à avoir essaimé dans les quartiers depuis si longtemps. Actuellement, « aucun Mulhousien n'est éloigné de plus d'un kilomètre d'une bibliothèque et la presque totalité des établissements scolaires en sont situés à moins de 500 mètres<sup>21</sup> ». La dernière-née des annexes, celle du quartier Wolf, est due à l'action conjuguée d'enseignants de la zone d'éducation prioritaire et d'associations d'habitants. Son personnel est en partie municipal, en partie associatif.
- 51 Le réseau comprend aujourd'hui, outre la bibliothèque centrale, située en centre-ville et agrandie il y a quelques années, six annexes, dans les quartiers des Coteaux, de Bourzwiller, Dornach, Drouot, Salvator et Wolf, un bibliobus (qui dessert les quartiers éloignés, des écoles, les maisons de retraite, la prison) et une médiathèque. Celle-ci, ouverte en 1993, est intégrée à l'espace culturel de La Filature, équipement récent installé dans le quartier en construction du Bassin. Tout le fonds audiovisuel anciennement déposé à la bibliothèque centrale y a été transféré, quel que soit le support. Ce fonds, qui comprend notamment 16 400 partitions musicales, est en rapport avec les activités de La Filature : théâtre, musique, danse, cinéma. L'accessibilité de tous ces lieux est renforcée par la gratuité du prêt pour les jeunes jusqu'à 18 ans et de larges plages horaires d'ouverture qui vont de 25 à 50 heures par semaine. La bibliothèque centrale qui a été agrandie (1982) et qui dispose d'un cabinet des estampes, d'une artothèque, d'une documentation régionale et d'un espace langues, remplit des fonctions qui dépassent les limites de la ville.
- 52 Les bibliothèques reçoivent le soutien actif de la municipalité : le taux de dépenses par habitant pour la lecture publique (220 F) est le plus élevé de France ; de nombreuses actions de formation du personnel ont accompagné la réorganisation des services amorcée en 1990. Réciproquement, elles sont étroitement associées aux actions engagées par la municipalité dans le cadre de la politique de développement social urbain. Ceux qui les animent doivent tenir compte, dans la définition de leurs actions, des spécificités de la ville. Des liens très forts les unissent au monde scolaire. Suite à la convention signée en 1990 entre le ministère de l'Éducation et la ville, concernant le

développement des bibliothèques centres documentaires (BCD) dans les maternelles et les écoles primaires, les bibliothèques participent au développement de la lecture en milieu scolaire. Depuis 1993, les liens ont été renforcés avec les enseignants et les documentalistes des collèges pour « repenser l'accueil des adolescents ». Des cafés littéraires fonctionnent entre midi et deux heures, une fois par mois, soit dans une bibliothèque, soit dans l'établissement scolaire. Des ateliers-théâtre sont mis en place dans les lycées professionnels et les centres de formation d'apprentis ; il leur est proposé d'écrire un scénario et de le mettre en scène avec des comédiens. Les bibliothèques de quartier sont des supports de la politique de la ville dans ces espaces et les bibliothécaires sont en relation suivie avec des services de protection maternelle et infantile (PMI), des crèches, des associations de lutte contre l'illettrisme... En 1996, la bibliothèque est engagée dans un projet *Livre et cinéma*, à l'initiative du ministère de la Culture. Des jeunes de 18-25 ans du quartier des Coteaux, très marginalisés, réalisent un film musical sous la conduite de Patrick Raynal et de Paul Vecchiali. Pour que les jeunes des autres quartiers n'aient pas l'impression d'être délaissés, les bibliothécaires organisent des rencontres autour de livres de la *Série noire*.

## Auxerre, une ville coupée en deux

- 53 Auxerre fait partie de ces villes de taille moyenne qui jouent le rôle de relais entre les métropoles et grandes villes régionales d'une part, le milieu à dominante rurale qui les entoure d'autre part. En tant que chef-lieu du département de l'Yonne, et de la Communauté des communes de l'Auxerrois, elle exerce une fonction de pôle dans le développement économique et social de sa région. Malgré des licenciements dans l'industrie et des fermetures de commerces, la situation de l'emploi est moins dégradée qu'en d'autres lieux. Néanmoins, le chômage mesuré au cours du recensement de 1990 reste supérieur aux moyennes françaises, pour l'ensemble des actifs et pour les femmes. Celles-ci ont par ailleurs un taux d'activité très élevé (77 % chez les 20-59 ans, alors que le taux pour la France est de 70 %), qui est à mettre en relation avec la fonction administrative et de services de la ville : 36 % des actifs sont des employés<sup>22</sup>.
- 54 Mais ces moyennes masquent la réalité dichotomique de la ville créée par l'histoire récente. À partir des années cinquante, le développement d'activités économiques fait venir ruraux et main-d'œuvre étrangère. La vieille ville au passé médiéval, à l'étroit dans ses limites, avec ses magasins, sa grande place-parking, ses rues étroites et sinueuses qui ne peuvent absorber la croissance du trafic automobile, ne pouvait accueillir autant de nouveaux habitants. Aussi est-ce à sa périphérie que furent construites de nouvelles zones d'habitation. La population croît rapidement entre 1954 et 1975, passant de 26 580 habitants à 38 340, chiffre qui a stagné par la suite – 38 800 habitants en 1990. Près de la moitié des logements actuels ont été construits de 1950 à 1975.
- 55 La plus grande partie de cette population nouvelle s'est installée dans un quartier surgi de terre, sur la colline Sainte-Geneviève à l'ouest d'Auxerre. Là, un grand terrain rectangulaire, nettement délimité par des voies de circulation, à deux kilomètres du centre-ville, a reçu, de 1964 à 1968, 994 logements sociaux, deux immeubles en copropriété et des pavillons. Les tours, la barre « Ingres » et les autres immeubles d'habitation, tous en contiguïté, donnent un aspect « compact » au quartier. Tout un programme paysager est exécuté pour créer espaces verts et cheminements pour

piétons<sup>23</sup>. Les premiers occupants représentent diverses catégories de la population : cadres, employés, ouvriers, inactifs. Il y a alors un certain brassage social. Le quartier, malgré sa taille réduite et le rôle joué par le marché du dimanche matin qui attire toute la population auxerroise, fait figure de ville nouvelle à côté de l'autre. En 1978, une annexe de la bibliothèque a été ouverte, en plein centre piétonnier, près du mail et des commerces.

- 56 Puis il arriva ce qui s'est passé dans beaucoup d'autres Zup. Au fil des années, le quartier changea de visage et se dissocia peu à peu du reste de la ville. À partir du milieu de la décennie soixante-dix, les familles les plus aisées commencent à partir vers des zones mieux équipées. Les logements libérés sont progressivement occupés par d'autres catégories de population, notamment des travailleurs immigrés portugais et marocains. La configuration sociale du quartier se resserre. En 1984, la situation est préoccupante, tant sur le plan spatial (dégradation des parties intérieures des immeubles, équipements sous-employés...), que social (problèmes de cohabitation interethnique, logements vacants sans repreneurs à cause de la mauvaise image du quartier, 42 % de moins de 20 ans, 27 % d'étrangers, 16,5 % de chômeurs...).
- 57 La municipalité conduite par Jean-Pierre Soisson (Mouvement des réformateurs), ancien ministre du Travail, a mis en œuvre depuis une vingtaine d'années une politique de la ville, marquée par la conclusion avec l'État d'un contrat de développement (1971), par un engagement dans le développement social des quartiers (1985), et récemment par la signature d'un contrat de ville pour 1994-1998. Un plan local d'insertion par l'économique (PLIE) est en cours d'élaboration.
- 58 Dans le cadre de cette politique, et notamment d'une convention de développement social des quartiers (DSQ), l'amélioration du cadre de vie et le désenclavement du quartier Sainte-Geneviève sont en cours depuis une dizaine d'années en relation avec l'Office des HLM gestionnaire du parc locatif social : réaménagement des espaces collectifs, réhabilitation des logements, initiatives en faveur de l'insertion économique et sociale, dynamisation des relations entre les diverses populations du quartier et avec les autres habitants d'Auxerre. Cette volonté politique de rapprocher le quartier et la ville a été traduite par la construction, dans le quartier Sainte-Geneviève, d'un bâtiment, « Le Phare », qui regroupe les principaux organismes chargés de répondre aux problèmes d'emploi, de chômage, de formation, d'exclusion, notamment pour les jeunes. Ce lieu, « bras armé de la ville pour lutter contre l'exclusion » selon l'expression du maire, est ouvert aussi bien à la population auxerroise qu'à celle des alentours.
- 59 Dans ce contexte, il a fallu reformuler la mission des équipements culturels, d'autant plus que de nouveaux équipements étaient implantés à la périphérie de la ville. En 1979, la bibliothèque municipale, très ancienne, classée, possédant un riche fonds (notamment 35 000 documents antérieurs à 1810), a été installée dans un nouveau bâtiment, de style mi-traditionnel mi-moderne, proche du centre-ville, au sein d'un quartier en cours de reconstruction et à forte prédominance d'HLM. La nouvelle directrice reçut comme objectif, en 1982, de développer la lecture publique. Elle créa une discothèque et, en collaboration avec l'association « Lecture Jeunesse » qui s'occupe de la promotion de la lecture des adolescents, une section « jeunes adultes » (1984).
- 60 À ses débuts, la nouvelle bibliothèque recevait à peu près autant d'utilisateurs non auxerrois que de la ville même. Proportion qui diminue maintenant avec la mise en place de bibliothèques dans les petites villes entourant Auxerre. Mais son public

continue de croître : en 1995, elle compte 12 000 inscrits contre 3 500 il y a douze ans. Public intéressé par le fonds local (qui concerne le département) et le riche fonds patrimonial (ce qui a été publié avant 1810 et qui ne concerne pas le département), beaucoup de jeunes, et, plus récemment, des étudiants – des conventions vont être passées avec l'université.

- 61 La bibliothèque du quartier Sainte-Geneviève a évolué avec le quartier, s'adaptant à ses transformations et aux changements de population. Elle accueille actuellement surtout des enfants et des jeunes des HLM voisines, plus des retraités et des femmes, et compte 700 inscrits. Elle sert de « passerelle » vers la bibliothèque centrale. Depuis cinq ans, des relations ont été établies avec d'autres organismes : la maison de quartier (installée depuis 1977), le centre social de la caisse d'allocations familiales, le collège... Une autre bibliothèque est implantée dans le secteur voisin de Saint-Siméon depuis 1976, mais son intégration au sein d'un espace scolaire l'a tenue à l'écart du quartier.

## Nyons, une « ville rurale »

- 62 Cette sous-préfecture, située en Drôme provençale, à l'écart de la vallée du Rhône, au contact d'une zone montagnaise et d'une plaine viticole, a vu sa population augmenter régulièrement depuis les années cinquante : 3 640 habitants en 1954, 6 400 en 1990.
- 63 La vieille ville est située sur la rive droite de l'Aygues. Constructions et activités urbaines se sont développées tout autour. Le centre actuel est légèrement en contrebas de la partie la plus ancienne. Commerces, hôtels, restaurants entourent une place, carrefour routier. L'aspect urbanistique de la ville ne laisse pas entrevoir de planification rigoureuse de l'occupation du territoire communal. Petits immeubles, maisons individuelles, équipements publics s'entremêlent sans qu'il soit possible de lire des tracés préalables à leur installation.
- 64 La réputation du climat de la région, ensoleillée et protégée de la violence du mistral, a favorisé l'installation de plusieurs centres de soins : un hôpital, deux maisons de retraite, un centre climatique pour insuffisance respiratoire qui comprend lui-même un secteur hospitalier, un atelier protégé, un foyer d'hébergement, une maison de retraite. Les activités tertiaires sont dominantes dans la ville, d'autant plus que les autres secteurs, notamment celui des entreprises industrielles, sont en perte de vitesse : fermeture du Mas d'Auge et reprise de Ducros.
- 65 La ville accueille aussi de nombreux retraités, ce qui contribue à expliquer l'extraordinaire gonflement de la pyramide des âges aux âges élevés : 38 % de plus de 60 ans en 1990 ! Les rapports sociaux entre autochtones et « importés » sont parfois difficiles, notamment avec les jeunes qui s'accommodent mal d'une politique peut-être davantage tournée vers le troisième âge et le tourisme.
- 66 Le profil socioprofessionnel de la population active présente à la fois les caractéristiques de tout bourg rural – bonne représentation des commerçants et des artisans –, et les traits d'une ville – représentation des employés peu différente de la moyenne française, forte présence des ouvriers (30,6 %), présence significative des professions intermédiaires (17,4 %, France : 19 %) à relier à la présence de centres médicaux et paramédicaux. En parlant de Nyons, certains disent que c'est « une ville rurale ».

- 67 La part de la population étrangère n'est pas négligeable (8,9 % de la population totale) à l'instar de ce qu'on observe dans bien des petites villes du Midi. La présence étrangère n'est pas récente : Italiens arrivés pendant l'entre-deux guerres, puis Espagnols, Portugais, et à partir des années soixante-dix, Algériens, Tunisiens, Marocains, les plus nombreux, venus pour des travaux saisonniers dans la viticulture ou le bâtiment. Les immigrés européens ont essaimé dans la ville tandis que les Maghrébins se sont regroupés par nationalité et selon leur date d'arrivée. Les Algériens, les plus anciennement installés, occupent les vieux appartements non rénovés de la vieille ville, loués par des bailleurs privés ; les Tunisiens, arrivés après eux, se sont fixés près de l'actuel centre-ville ; les Marocains, dont la venue est plus récente, logent dans trois immeubles collectifs gérés par l'Office départemental de l'habitat (HLM), dans le quartier de Sauve, au sud de la ville. Là, les femmes, analphabètes, ne sortent pas ; ce sont leurs enfants qui font les courses. Cependant plusieurs d'entre elles ont participé à des ateliers d'écriture qui ont eu lieu, sur place, en 1995.
- 68 Le développement socio-culturel de la ville se fait lentement. Il a sans doute été freiné par la difficulté, pour une ville de cette taille, de réaliser des équipements dont la fréquentation ne permettrait pas l'amortissement des investissements. Les deux principales structures d'accueil à l'adresse des jeunes desservent la ville et quatre cantons autour d'elle. L'Université populaire, dans la définition de sa nouvelle ligne d'action, donne la priorité à la lutte contre l'exclusion, aux rencontres intergénérationnelles et aux rencontres interculturelles. Elle abrite dans ses locaux le point Info-jeunesse (PIJ), créé en 1993 pour répondre aux besoins d'accueil et d'information des 16-25 ans. La mission locale, créée en 1991 et logée en centre-ville dans le même bâtiment que d'autres services s'occupant d'emploi, travaille essentiellement à l'insertion des jeunes dans la société et à l'amélioration de leur qualité de vie : santé, mobilité, formation, emploi.
- 69 Dans le domaine de la lecture publique, la ville de Nyons offrait jusqu'en 1991 les services d'une ancienne bibliothèque, à l'étroit dans ses locaux. Elle a fait place, en janvier 1992, à la « Médiathèque de la Drôme provençale », conformément au Plan départemental de la lecture publique arrêté en 1982 dans le cadre d'une convention de développement culturel entre l'État et le conseil général. En effet, comme cela se passe dans tous les départements, la desserte des petites villes de moins de 10 000 habitants et des communes rurales est assurée par le service départemental de la lecture publique, généralement au moyen de bibliobus rayonnant à partir d'un équipement central ; celui-ci fait office de dépôt de livres et n'est pas ouvert au public. Les bibliobus effectuent le va-et-vient des livres utilisés dans les petites bibliothèques de communes, le plus souvent tenues par des bénévoles, système original puisqu'il intègre le recours au bénévolat dans l'accomplissement d'un service public. Ce qui est spécifique au département de la Drôme, c'est qu'à côté de l'équipement central, situé à Valence, et pour tenir compte, entre autres choses, des difficultés de circulation dues au relief, trois médiathèques ont été ouvertes, successivement à Die, Saint-Vallier et Nyons, accessibles au public local et desservant les populations environnantes par bibliobus. La médiathèque départementale de Nyons (livres, disques, cassettes vidéo, cédéroms), dont le fonctionnement est assuré à 95 % par le conseil général, est donc ouverte au public de la ville (25 % des habitants y sont inscrits), 25 heures par semaine. Son accessibilité est facilitée par sa situation au cœur de la ville, entre mairie et établissements scolaires. Le fonds peut être consulté à distance sur son minitel

personnel 24 heures sur 24. Le prêt est gratuit pour les moins de 16 ans. De là part le bibliobus qui alimente quinze bibliothèques communales et huit relais (mairies ou écoles), sur sept cantons. Les livres restent en dépôt quelques semaines puis sont échangés contre d'autres. Les bénévoles de ces petites bibliothèques sont assurés du soutien du service départemental, dont les responsables ont initié en 1985 un plan de formation qui leur permet de se professionnaliser ; ils sont régulièrement informés de ce qui se passe dans le domaine de la lecture sur le département par le magazine *Lire en Drôme* à parution mensuelle.

- 70 La médiathèque est par ailleurs dépositaire des archives iconographiques de l'association « Mémoires de la Drôme », qu'on peut consulter par écran tactile, d'une base bibliographique sur les Baronnies et du cédérom *Mémoire et actualité de la région Rhône-Alpes*. Deux bornes de consultation se trouvent en salle « adultes ».
- 71 L'un des problèmes majeurs de la ville de Nyons, la cohabitation entre les jeunes et les « vieux », est ressenti à la médiathèque. Depuis l'entrée en service du nouveau bâtiment, situé à proximité immédiate des établissements scolaires (2 000 élèves au total), son « envahissement » par les collégiens et lycéens, qui ne disposent pas d'un véritable centre de documentation et d'information (CDI) sur place, a progressivement fait s'éloigner un public d'adultes, notamment de retraités. À la suite d'une étude effectuée par des étudiants québécois, une réflexion est en cours à ce sujet<sup>24</sup>.
- 72 De très nombreuses manifestations ont eu lieu depuis l'ouverture de la médiathèque. Pour la seule année 1994, on compte 15 expositions et 9 animations dans la médiathèque, 9 expositions et 3 animations à l'extérieur. Progressivement, l'habitude se prend de travailler sur des thèmes avec les associations ou institutions concernées. C'est ainsi qu'une exposition a eu lieu à l'automne 1995 sur le racisme en liaison avec le Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix (MRAP). Le responsable de la médiathèque participe, aux côtés des directeurs d'école, du proviseur du collège et d'autres directeurs d'organismes, à une réflexion générale engagée par la municipalité sur le thème : Qu'est-ce qu'être citoyen aujourd'hui ? Où se situent les jeunes par rapport à cette question ? En marge de ce débat, les bibliothécaires s'interrogent sur ce que peut apporter la médiathèque en tant qu'équipement structurant.

## Le déroulement des entretiens

- 73 Dans une très large mesure, le choix des jeunes avec qui des entretiens ont été réalisés a été effectué avec la coopération active des bibliothécaires, soit qu'eux-mêmes, ou leurs collaborateurs, connaissaient ou avaient gardé le souvenir de quelques jeunes usagers, et évoquaient ce qu'ils pouvaient savoir de leur parcours ; soit qu'ils nous aidaient à trouver d'autres « pistes », par exemple en nous mettant en rapport avec des médiateurs interculturels. À Auxerre et Bobigny, quelques jeunes ont été pressentis directement par nous.
- 74 Les critères définis pour la constitution du corpus étaient *a priori* simples : avoir entre quinze et une trentaine d'années, être issu d'une famille à revenus modestes, fréquenter ou avoir fréquenté une bibliothèque municipale de façon prolongée. Et pourtant, trouver sur chaque site quinze jeunes présentant des caractéristiques et des parcours suffisamment différenciés n'a pas été de soi, en dépit de la bonne volonté des professionnels qui nous accueillaient. Cela ne veut pas dire que les jeunes issus de

milieux peu nantis et ayant vu leur parcours modifié par la fréquentation de la bibliothèque soient peu nombreux. C'est plutôt, semble-t-il, l'expression de la difficulté qu'ont la plupart des professionnels – même s'ils sont très impliqués dans les quartiers où ils se trouvent – à avoir une connaissance approfondie de leurs publics sur le temps long. Souvent, nous suggéraient-ils un nom, ils ignoraient par exemple le pays d'origine exact du jeune qu'ils recommandaient, ou bien le niveau d'études qu'il avait atteint, ou plus encore le type de famille dont il était issu. Pour une part, cette difficulté est imputable au caractère souvent intermittent de la fréquentation des bibliothèques ; elle semble aussi à mettre au compte d'une réserve, ou d'une timidité de la part du personnel des bibliothèques à avoir avec les usagers des échanges plus approfondis. Connaître suffisamment les origines familiales pour savoir s'ils appartenaient à des milieux sociaux « défavorisés » était chose très délicate si le, ou la, bibliothécaire ne le savait pas déjà par des échanges antérieurs avec les jeunes.

- 75 En définitive, on a pu, sur presque tous les sites, atteindre le nombre d'entretiens souhaité, tout en obtenant une diversité de profils et de parcours satisfaisante (voir liste en annexe) : 45 % de garçons, 55 % de filles ; 31 % ayant de 15 à 19 ans, 43 % de 20 à 24 ans, 26 % plus de 25 ans. Quant aux pays d'origine, ils se répartissent sensiblement comme suit : dans 47 % des cas, les jeunes rencontrés – ou leurs parents – sont originaires de l'un des trois pays du Maghreb, 32 % ont des parents nés en France, 5,5 % sont d'origine espagnole ou portugaise, 5,5 % d'origine africaine sub-saharienne, 5 % de Turquie, et 5 % de pays asiatiques. Ceux dont les parents sont nés en France sont sous-représentés dans trois des sites les plus urbains (Bobigny, Bron, Mulhouse). Leur rapport à la bibliothèque n'y est pas le même que celui des jeunes issus de l'immigration, pour qui elle représente souvent une véritable bouée de sauvetage.
- 76 Les entretiens se sont déroulés de mars à juin 1995, d'une durée d'une heure et demie à deux heures et demie chacun. Dans la plupart des cas, les jeunes ont semblé très heureux d'avoir l'opportunité de s'exprimer et d'être écoutés, déplorant que de telles occasions soient si rares (« pour une fois qu'on nous écoute »). Fréquemment, nous avons été frappées par la qualité de l'échange, la vivacité et la maturité de leurs propos. Bien sûr, il s'agissait là, presque toujours, de jeunes qui avaient réussi un parcours auquel aucune facilité, aucune « reproduction » ne les prédisposait. Leur grande intelligence de la situation dans laquelle ils se trouvent est plus sensible chez des jeunes issus de l'immigration. Contrairement à notre attente, les garçons ont été plus fréquemment loquaces que les filles, plus « tenues », plus inhibées, davantage sur la réserve. Par ailleurs on prend plus facilement la parole dans les sites plus urbains. Remarquons enfin la facilité avec laquelle nombre de ces jeunes ont évoqué leur expérience, même intime : plus qu'au talent maïeutique des enquêtrices, elle est peut-être imputable à la généralisation d'une certaine façon de parler de soi, effet des *reality-show* ou d'émissions du type *Bas les masques*...
- 77 Dans chacun des sites d'enquêtes, ces entretiens auprès des jeunes usagers ont été complétés d'échanges avec les directrices ou directeurs des bibliothèques et avec plusieurs de leurs collaborateurs (notamment ceux qui sont en charge des « quartiers sensibles » ou des « publics difficiles »). Parallèlement, un travail d'observation a été effectué dans les différentes bibliothèques, portant sur l'agencement, le fonds, les façons de faire. Ont également été rencontrés divers informateurs privilégiés, variant selon les sites : personnes en charge de l'intégration ou de la culture au niveau

municipal et/ou régional, chefs de projets dans la politique de quartiers, médiateurs interculturels, animateurs d'associations, responsables de projets culturels.

#### Les villes de l'enquête : quelques indicateurs

	Nombre habitants en 1990	Variation 1982-1990 en %	20-29 ans en % de population totale	Chômage taux global en %	Chômage des femmes 20-59 ans en %	Étrangers en % de population totale	Chômage des étrangers (hors CEE) en %	Employés en % de population active	Ouvriers en % de population active
Auxerre	38 819	+ 0,2	17,0	12,0	15,4	6,7	28,8	36,2	28,9
Bobigny	44 659	+ 4,5	17,0	13,6	16,2	21,5	—*	37,0	36,7
Bron	39 683	– 2,4	—*	10,1	12,4	15,6	—*	31,6	27,7
Hérouville	24 795	+ 2,0	26,3	15,5	19,0	7,7	36,4	35,1	31,8
Mulhouse	108 367	– 3,4	18,6	12,3	15,9	16,9	22,8	29,2	40,4
Nyons	6 353	+ 4,8	—*	12,6	14,4	8,9	—*	26,5	30,6
<i>France</i>	<i>56615155</i>	<i>+ 8,1</i>	<i>15,2</i>	<i>10,9</i>	<i>14,4</i>	<i>6,3</i>	<i>20,3</i>	<i>26,5</i>	<i>29,4</i>

\* données non disponibles

Source : INSEE, Recensement général de la population, 1990.

#### Les bibliothèques : quelques informations

	Surface centrale + annexes	Nombre d'annexes	Personnel nombre (hors CES)	Équivalent plein temps	Collections livres en libre accès	Heures d'ouverture/ semaine (centrale)
Auxerre	3 750	2	20	18	93 300	24
Bobigny	4 950	1 + bibliobus	33	25,6	86 100	26
Bron	2 156	1	21	17,6	85 344	27
Hérouville	1 600	0	15	13,5	50 700	23,5
Mulhouse	9 740	6 + bibliobus	88	79,8	190 300	37,5
Nyons	800	1 bibliobus	9	8	24 000	25

Source : Enquête auprès des bibliothèques, 1995-1996.

## NOTES

1. Anne-Marie Fourcaut, *Bobigny, banlieue rouge*, Paris, Éditions ouvrières/Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1986.
2. Colette Therry, *Bobigny (1954-1969), un nouveau type d'urbanisation : l'habitat collectif et ses incidences sur l'organisation de la vie communale*, mémoire de maîtrise, Université de Paris-1, 1970.
3. Les données chiffrées d'un certain nombre d'indicateurs sont tirées du recensement de 1990. Bien que déjà ancienne, cette source est la seule qui permette des comparaisons entre les villes.
4. Marie-Isabelle Merlet, « L'expérience de la bibliothèque de Bobigny : les tout petits et les livres », *Revue des livres pour enfants*, 88, déc. 1982.
5. Le livre retenu est celui de François Bon. *Dans la ville invisible*.

6. *Le Monde* du 4 décembre 1990.
7. Propos de René Gagès rapportés dans *Le Monde* du 4 décembre 1990.
8. Voir dans *Bron Magazine* l'article « Fête du livre : la 10<sup>e</sup> », consacré au dixième anniversaire de cet événement.
9. Un ensemble de ces écrits, ainsi que deux textes d'« adaptation » réalisés par Azouz Begag et Jean-Yves Loude ont paru dans un numéro spécial de la revue *Aube Magazine*, 4<sup>e</sup> trimestre 1991, sous le titre « Habiter Parilly : quelque part ou la vie ». « Le pari était de montrer que l'écriture peut être parole » écrit Michèle Reverbel dans l'éditorial. « Les mots nous touchent là où les images nous aveuglent » confie Vincent Michel, chef de projet sur Parilly, dans la préface. Plusieurs ateliers d'écriture ont fait suite, dont on trouve des échos dans plusieurs publications : *Le Grand tour du quartier*, journal réalisé par des élèves et des parents d'élèves des écoles de la zone d'éducation prioritaire (ZEP), *Lettres à l'autre*, textes écrits par des collégiens, *Lignes d'espoir*, qui rassemble des écrits sur la drogue.
10. Cf. *Voyages en écriture*, catalogue d'une exposition itinérante de textes, photos, peintures.
11. Cf. la description du projet faite par Joëlle Guidez, chargée d'en assurer la coordination, document de la bibliothèque municipale de Bron.
12. Sur l'histoire de la ville, voir : Lucien Geindre, *Il était une fois Hérouville-Saint-Clair*, Association pour le développement d'Hérouville-Saint-Clair, 1988 ; Rémi Rouault, « Du village à la ville », *Caen, parcours dans l'agglomération*, Caen, Paradigme, 1994, pp. 181-190.
13. Extrait de l'allocution du maire lors de la visite de François Mitterrand, le 22 juin 1987.
14. Les textes ont été rassemblés dans le livre *Un poète passe au pays des enfants*.
15. Un recueil de textes, dessins et photos a été édité conjointement par le comité d'établissement Schering-Plough et la bibliothèque municipale d'Hérouville.
16. D. Grande et S. Jonas, « Mulhouse Habitat : à la reconquête des quartiers », « Le projet urbain mulhousien », *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, 1993, n° 2.
17. Danielle Taesch, « Bibliothèque municipale de Mulhouse : étapes d'une création », « Culture et industrialisation à Mulhouse au XIX<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, 1993, n°4.
18. Raymond Oberlé, « Panorama de l'activité culturelle et de son évolution à Mulhouse au cours du siècle de l'industrialisation », « Culture et industrialisation à Mulhouse au XIX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*
19. Ce jeune homme, habitant dans la banlieue lyonnaise, impliqué dans les attentats terroristes de l'été 1995, avec qui un chercheur allemand avait, quelques années auparavant, réalisé un long entretien. Cf. « Moi, Khaled Kelkal », propos recueillis par Dietmar Loch, *Le Monde*, 7 octobre 1995, pp. 10-12.
20. P. Freyburger, « Les quartiers dans le projet urbain », « Le projet urbain mulhousien », *op. cit.*
21. Danielle Taesch, « Les bibliothèques de Mulhouse : un réseau, des axes, une organisation transversale », *Bulletin d'informations de l'Association des bibliothécaires français*, 162, 1994, p. 12.
22. Pour des informations détaillées sur la ville d'Auxerre, ses quartiers et les communes du Syndicat intercommunal à vocation multiple (Sivom) de la région d'Auxerre, se reporter au document édité par la direction « urbanisme et foncier » de la ville, *Recensement général de la population, 1990 : analyse des principales données*, 1994.
23. Cf. R. Jehl, C. Géraud, L. Pawlotsky, *Sainte-Geneviève : projet de quartier*, 1985.
24. Linda Clermont, *Étude de satisfaction du public de la médiathèque départementale Drôme provençale*, 1995.

# Chapitre 1. Bibliothèque et apprentissages

Michèle Petit

---

« Apprendre comment naît la vie, comment elle agit dans les plus petits organismes, comment elle se ramifie et se déploie, comment elle fleurit et porte : tel est mon désir. Me lier plus étroitement, par une telle participation, à la réalité qui si souvent me nie – être-là non seulement selon une sensibilité, mais selon un savoir, inlassablement, voilà, je crois, ce dont j'ai besoin pour me sentir plus sûr, moins apatride. »

Rainer Maria Rilke<sup>1</sup>

- 1 « Celui qui rentre dans une bibliothèque, c'est qu'il veut savoir des choses. C'est qu'il veut lire. C'est qu'il veut apprendre », dit Mourad. Et Wassila : « Elle représente déjà le lieu du savoir, parce qu'il y a plein de livres sur la connaissance historique, scientifique, mathématique, astronomique. Il y a aussi l'art en général, la peinture, la sculpture... Le savoir équivalait à la liberté parce qu'on peut difficilement se faire avoir. »
- 2 Le lieu du savoir : parmi nos interlocuteurs, c'est la représentation sans doute la plus fréquente de la bibliothèque, qu'elle soit explicite ou implicite. Et qu'un jeune vienne y faire ses devoirs après les cours, ou qu'elle tienne lieu d'école un peu buissonnière s'il a interrompu ses études, c'est avant tout à des fins d'apprentissage qu'il s'y rend. L'usage le plus habituel, le plus visible aussi, de la bibliothèque, pour ces jeunes issus de milieux défavorisés, c'est ainsi l'accompagnement scolaire : celui-ci a été longuement évoqué sur tous les sites d'enquête, que ce soit au niveau du collège ou du lycée. Moins nombreux, d'autres ont raconté leurs démarches autodidactes. Et dans un cas comme dans l'autre, la bibliothèque a pu contribuer à l'infléchissement des destins scolaires ou professionnels.
- 3 N'imaginons pas, toutefois, que ces infléchissements soient spectaculaires. Parmi ceux que l'on a rencontrés, 61, soit les deux tiers, avaient plus de vingt ans au moment de l'enquête. 8 d'entre eux étaient encore lycéens (avec donc au moins deux ans « de

retard ») ; 19 étaient étudiants (là aussi, fréquemment, avec plusieurs années de retard, et dans des branches où il ne leur sera pas toujours facile de trouver du travail ; plusieurs avaient un emploi précaire, parallèlement, pour payer leurs études) ; 13 étaient engagés dans des « petits boulots » ou des stages ; 6 étaient en recherche d'emploi ; 2 élevaient leurs enfants ; 2 étaient objecteurs de conscience ; et 11 seulement avaient un « vrai » emploi<sup>2</sup>. Les métiers exercés par ces 11 jeunes adultes sont les suivants : une bibliothécaire et une documentaliste (les deux plus âgées de nos interlocutrices, ayant dépassé trente ans), une infirmière, une formatrice, une institutrice, une assistante de production dans une société d'ingénierie culturelle, une musicienne dans une association départementale à but culturel, une programmeuse d'exploitation, un employé à la RATP, un ouvrier-coffreux, une agricultrice.

- 4 Ceux que l'on a rencontrés n'ont donc pas fait des parcours d'exception, au sens où aucun n'a rejoint, par exemple, les rangs des professions libérales, ou des cadres supérieurs. Ils ont juste été plus armés pour ne pas glisser le long de la pente qui va si souvent des formations courtes au chômage et à la galère. Et ce n'est pas rien, même si l'on vérifie, une fois de plus, combien il est difficile de tourner les assignations sociales, quand bien même on est doté d'une grande vivacité, d'une forte volonté de s'en sortir, et assuré du soutien de sa famille.
- 5 Quelle est la part de la bibliothèque dans ces « réussites » ? Plusieurs ont dit que s'il n'y avait pas eu la bibliothèque à un moment ou à un autre de leur parcours, ils ne savent pas comment ils auraient fait : « *Sans une bibliothèque, c'est pas possible de réussir, il y aurait eu des problèmes, sûr.* » Mais s'il est indéniable que la fréquentation de la bibliothèque a contribué à la poursuite de leurs études, parce qu'ils y ont trouvé des conditions propices que leurs familles ne pouvaient assurer, il est impossible d'évaluer dans quelle mesure les trajectoires scolaires ou professionnelles ont pu être infléchies du fait de cette fréquentation. Ce n'est pas diminuer le mérite de la bibliothèque que de dire qu'elle est un élément parmi d'autres, dans une configuration, un point d'appui d'une grande importance dans des stratégies de poursuite ou de reprise d'études.
- 6 Au-delà de ces apprentissages appliqués, la bibliothèque est-elle, comme le suggérait Wassila, le lieu d'acquisition d'un savoir grâce auquel on peut moins « se faire avoir » ? Là encore, la réponse ne peut être que nuancée, on le verra : coexistent différents usages, les uns strictement utilitaires, induits par la demande scolaire ; et d'autres où est à l'œuvre une curiosité personnelle, où s'ébauche un questionnement propre. Dans tous les cas de figure, du moins la bibliothèque protège-t-elle, dans le contexte actuel, de certains prosélytismes. Car l'aide aux devoirs est devenu un mode privilégié d'implantation des associations de réislamisation. Plus largement, celles-ci montent au créneau culturel<sup>3</sup>, considéré comme fondamental, et revendiquent fréquemment la légitimation des savants et de la science. C'est dire l'ampleur des enjeux autour du savoir.

## Un point d'appui crucial dans des stratégies de poursuite du cursus scolaire

- 7 Pour ceux à qui rien n'est donné, qui n'ont pas droit à l'erreur et qui en sont très tôt conscients, l'existence d'une bibliothèque est donc souvent perçue comme un élément décisif dans une stratégie de poursuite des études. Et l'alternative est clairement posée : d'un côté il y a la bibliothèque, de l'autre la rue et ses pièges. Alors pourquoi ceux-là

ont-ils choisi l'une plutôt que l'autre ? Parmi ceux que nous avons rencontrés, c'est souvent une histoire de famille : il est des fratries où plusieurs enfants réussissent un parcours scolaire notable, en l'étayant d'une fréquentation assidue de la bibliothèque, alors qu'aucun capital économique, culturel, relationnel des parents n'y prédisposait. Mais ces parents ont investi très fortement les études de leurs enfants, et même s'ils ne pouvaient les aider, concrètement, pour les devoirs, ils leur ont signifié régulièrement, par des mots, par des gestes, leur désir qu'ils acquièrent de « l'instruction » et qu'ils réalisent l'ascension sociale qu'eux-mêmes n'avaient pu accomplir. Dans ces familles, fréquemment, les aînés montrent la voie aux suivants. Et leur rôle de grands frères ou de grandes sœurs va au-delà de leurs proches : beaucoup s'impliquent, de façon bénévole ou rémunérée, dans du soutien scolaire, de l'animation, des activités associatives<sup>4</sup>.

- 8 C'est ce que nous ont raconté un grand nombre de nos interlocuteurs. Pour ne prendre que quelques exemples, écoutons Manu : *« Mes parents ont toujours été derrière moi. À chaque fois ils me racontaient leur parcours, comment ils ont fait, de là à là, donc la vie pour eux n'a pas été facile. On prend conscience que si on travaille pas à l'école, si on n'a pas certains diplômes, certains acquis, on ne réussit pas. J'ai le modèle de mon frère qui a eu un bon niveau à l'école et il réussit, maintenant lui aussi souvent il me donne des conseils, donc moi aussi j'ai envie de réussir alors je reste à l'école... Je pense que si mes parents n'avaient pas été derrière moi, moi aussi j'allais être comme mes copains. »* Ou Agiba : *« Ils m'ont tous soutenue. Tout le monde m'a poussée à continuer... Et quand je réussis, tout le monde est content. Quand je rate, tout le monde est désolé... À la limite, l'ambition de mes parents, c'est que j'arrive au "top". Ce serait, plus je pourrais et plus ils diraient : "continue". »* Ou encore Malika : *« Dès le départ, mes parents me disaient que l'école, c'est important, faut avoir de bonnes notes et tout ça. Alors, je faisais de mon mieux : je rapportais de bonnes notes. La bibliothèque, c'était un moyen d'avoir des bonnes notes aussi je crois. »*
- 9 Ces exemples concernent des enfants d'origine étrangère, garçons et filles : ce n'est pas un hasard. Parmi ceux qui ont une stratégie explicite de poursuite de leur cursus scolaire, on compte une forte proportion de jeunes dont les parents sont des immigrés, presque toujours issus de milieux ruraux et analphabètes, mais qui ont attaché une grande importance à la dignité qu'il y avait à être « savant », cultivé. L'instruction est un bien en soi, la réussite des enfants une revanche sociale, et pour ceux-ci, un défi à relever, comme pour Malika : *« C'est pas parce qu'on est beur ou beurette qu'on est complètement bête, trisomique, on peut être aussi fort qu'eux. »* Ou pour Pilar : *« Il a fallu prouver plus que les autres. »*
- 10 On retrouve là ce que des chercheurs ont souvent souligné<sup>5</sup> : contrairement à une représentation courante, largement médiatisée, les enfants d'immigrés sont, en moyenne, plutôt mieux disposés envers l'école que leurs camarades dont les parents sont nés en France issus de milieux sociaux comparables. Et comme le relève Bernard Lahire, il peut être moins handicapant d'avoir des parents qui n'ont pas été alphabétisés, mais qui ont une représentation valorisée du savoir, que des parents qui ont fait un parcours scolaire chaotique et qui gardent un rapport très ambivalent à l'école, qu'ils transmettent, consciemment ou non, à leurs enfants<sup>6</sup>. Dans un registre proche, François de Singly avait remarqué que les jeunes issus de l'immigration se distinguaient par le fait que la « culture sociale et la culture livresque apparaissent (aux enfants issus de l'immigration) toujours comme des terres inconnues, chargées de richesses, à la différence de leurs copains français<sup>7</sup> ».

- 11 Quand les parents n'ont pas encouragé leurs enfants à poursuivre leur cursus scolaire, c'est quelquefois l'intervention d'un professeur, le soutien d'une surveillante, d'un ou une bibliothécaire, qui ont pu infléchir le destin. Hava, par exemple, très en retard du fait de son ignorance initiale du français, était prête à interrompre ses études en cinquième pour chercher un travail, selon le souhait de ses parents : « *J'avais dit ça à mon prof de maths, et il m'a dit : "Mais tu es folle ! Qu'est-ce que tu veux faire en sortant de la cinquième ?" J'ai dit : "Oui, mais j'ai quinze ans. Je vais sortir, je vais travailler. Je vais faire un CAP." Il m'a dit : "Non. Je te conseille d'aller jusqu'en troisième, pour voir, peut-être que ça changera." J'aimais bien ce prof... Alors, j'ai dit oui, pour lui faire plaisir, et puis aussi pour voir. Je vais aller jusqu'en troisième et après, comme ça j'aurai mon BEPC - un BEPC pour moi, c'était quelque chose à l'époque, maintenant, ça signifie rien. Je me suis dit : "Je vais tenter ça et puis avec ça, j'irai travailler." Parce qu'on m'avait tellement rabâché, travailler, travailler. Après, je suis arrivée jusqu'en troisième, et je me suis dit : "Je veux aller encore." C'est vrai que je m'entendais bien avec mes professeurs... D'ailleurs, les profs, ils avaient remarqué. Ils savaient que l'école, c'était le seul endroit où je me sentais bien... C'étaient les seuls qui me disaient pas : "Il faut te marier." Et puis, ils m'apprenaient beaucoup de choses. »*
- 12 Tout au long de ce parcours, Hava a trouvé un appui auprès des bibliothécaires de son quartier : « *J'avais beaucoup de problèmes, comme je suis venue en retard en France. Elles m'ont beaucoup aidée. J'ai eu de la chance, il y en a qui vous aident pas... En français, [la bibliothécaire] me corrigeait mes résumés. Elle me disait : "Tu sais, on dit pas ça, on dit plutôt ça." Ou bien, des fautes de grammaire. Elle m'expliquait, elle prenait le temps. Elle disait : "En maths, bon, ne me demande rien parce que..." Elle m'aidait beaucoup. Je l'oublierai jamais. Ou sinon, c'était Y., la documentaliste du CDI. Elle m'a aussi beaucoup aidée. Surtout en français. Comme j'avais beaucoup de difficultés en français, il fallait rattraper ça. » Et elle échangeait aussi des connaissances, des savoir-faire, avec d'autres usagers.*
- 13 Même dans le cas beaucoup plus fréquent où ils ont pu s'appuyer sur le désir de leurs parents, ces jeunes ont souvent dû tourner les assignations à des cycles courts, aux « placards » et aux « voies de garage » – car tous n'ont pas eu la chance de tomber sur un professeur comme celui de Hava : « *Nous à l'époque on était dans le placard. C'était en gros la maîtresse des débiles et des étrangers parce que la classe était composée par des non-francophones et des enfants en difficulté sur le plan scolaire, qui étaient parfois d'origine française » (Zohra).*
- 14 Et c'est quelquefois dès l'enfance qu'il leur a fallu apprendre à ruser, telle Nejma : « *On a tous été encouragés à faire des BEP et des CAP et même, je me souviens d'une prof de maths qui disait à mon petit frère : "Oui, mais tu vas être bien avec tes petits copains, vous serez bien ensemble à faire un BEP." On ne s'est jamais laissé faire et on a tous fait des études supérieures... Les profs encourageaient certains à aller plus dans les filières un peu voie de garage. Et ça en général, même quand on est tout petit à la maternelle, ça se sent toujours. Moi, je me souviens au CP, je parlais pas, je connaissais pas tous les mots en français et je me souviens que je le cachais parce que je sentais que si je le montrais, ça allait se retourner contre moi. Et effectivement, tous les enfants qui avaient des difficultés, ils les mettaient dans une école spécialisée d'où ils sortaient jamais. Et même en étant petite, mais sans le savoir exactement, je sentais les choses, je voyais qu'il ne fallait pas faire confiance à cette personne, et cacher le handicap du départ. »*
- 15 Très tôt, beaucoup ont donc su qu'il leur fallait mettre les bouchées doubles et faire un sans faute. Leur volonté de réussir était soutenue par un fort rejet de ce travail manuel qui avait été le lot de leurs parents : « *L'échec c'est de ne pas réussir à l'école. D'avoir un métier simple. De ne pas faire des études longues. De faire un BEP. De faire un travail manuel.*

Alors là je peux dire que tous mes rêves c'est fini. Ce que j'aime pas, c'est quand je sacrifie... il fait beau, tous les amis sont en train de s'amuser. Mais il faut. À l'âge de neuf ans, dix ans, j'ai compris. Je me suis dit : si je ne réussis pas à l'école, qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Moi, le plus important, c'est être quelqu'un. Il faut être quelqu'un dans la vie » (Mourad).

- 16 C'est donc dans ces stratégies de « non-reproduction » du destin parental que la bibliothèque trouve sa place. Quelquefois ce sont les parents eux-mêmes qui les ont incités à s'y rendre, ou qui les ont accompagnés. Ou du moins ne se sont-ils pas opposés, la plupart du temps, au fait que leurs enfants fréquentent cet espace associé à l'école, où ils pouvaient rester – notamment les filles –, sans encourir de dangers. Et qui les protégeait même de traîner dans la rue.

## Un cadre structurant

- 17 « Ils nous demandent des choses, on les sait pas, il faut bien aller les chercher quelque part, et les bibliothèques sont là » (Hocine). La bibliothèque, c'est déjà le lieu où trouver des documents et des usuels manquants chez soi, pour préparer un exposé, faire un dossier, en particulier en histoire, en français. En effet, si quelques familles ont acquis une encyclopédie pour les enfants, la plupart du temps les livres sont rares à la maison, voire inexistants. La bibliothèque, c'est aussi le lieu où compléter l'enseignement de l'école et des manuels scolaires, grâce à d'autres sources d'information qui permettent de mieux comprendre : « À l'école, dans les livres c'est pas très bien expliqué, alors on va à la bibliothèque voir s'il y a quelque chose de plus simple » (Fethi) ; « Des fois il y avait des trucs qui étaient mieux expliqués. Ça passait mieux » (Luigi). On peut aussi y approfondir, quelquefois, un cours qui a intéressé.
- 18 Et cela d'autant que l'on peut éventuellement y bénéficier des conseils d'un professionnel, notamment dans les bibliothèques de quartier. On a déjà évoqué l'exemple de Hava, pour qui cette aide s'accompagnait d'un soutien moral, d'un rapport personnalisé. Pour Mourad qui est facilement en proie au doute, et qui se cramponne à la dure raison de devoir « devenir quelqu'un », l'aide des bibliothécaires rassure : « Quand on fait un travail de recherche, les recherches sont plus sûres. »
- 19 Mais plus encore, c'est l'opportunité de trouver un lieu où travailler, une ambiance propice à l'étude, qui est fréquemment mentionnée. Pour la plupart, c'est un lieu calme, silencieux, où règne une certaine discipline : « La bibliothèque était souvent un havre de paix. Parce qu'il y a un silence, parce qu'on peut travailler. Et quand on est une famille nombreuse, il y a toujours du bruit, ça crie. Et moi, je crois que c'est ce que j'ai d'abord rencontré, c'est cet endroit où je pouvais me poser » (Pilar). Pour quelques-uns, plus jeunes, ce qui est apprécié au contraire, notamment dans les annexes, c'est plutôt un lieu où des discussions sont possibles, où il y a un certain bruit, sans lequel ils peuvent même se sentir perdus.
- 20 Dans un cas comme dans l'autre, la bibliothèque est un lieu où l'on se soutient, où l'on se motive, même sans se parler, quelquefois par le simple fait de se voir étudier : « On se sent plus rassurés ici, parce qu'on n'a pas trop confiance en soi-même... On travaille en groupe. Chacun pose ses idées. Ses idées on les formule, on les rédige, ça se passe bien » (Mourad) ; « Ça me motivait, parce que je voyais les gens autour de moi. En même temps il y avait un peu de tranquillité, parce qu'il y avait des gens qui surveillaient. C'était tout ce que je voulais pour

*travailler... je cherchais à me motiver à mon avis, c'est pour ça que je recherchais la bibliothèque, à travailler en groupe, j'avais toujours envie d'être entouré. Je voulais toujours avoir ce contact avec les autres, cette motivation je la cherchais chez les autres, et pas chez moi... Là toutes les personnes qui viennent, viennent pour travailler » (Abdallah). Et si quelques-uns (plus encore quelques-unes) aiment venir y travailler seuls, plusieurs garçons ont insisté, en revanche, sur cette confiance que donne le fait de travailler en groupe. Tel Mustapha : « On s'est tous retrouvés en même temps, et puis on s'est jamais lâchés. » Ou Fethi, parlant de son frère aîné devenu ingénieur et de ses amis qui ont « réussi » : « C'est des jeunes qui ont beaucoup travaillé. Ils étaient toujours ensemble, ce qui fait que c'était que les études, les études, les études. Ils fonçaient parce qu'ils savaient ce que c'était la misère. Ils voyaient au quartier comment ça se passait : les drogués... ils avaient peur. Ils savaient que leurs parents ne pouvaient rien faire pour eux... nos propres parents, c'est juste si ils peuvent vivre. »*

- 21 Tout se passe comme si, pour beaucoup de ces garçons, l'élaboration, en bibliothèque, d'une alternative à la bande, d'une autre forme de groupe, à forte cohésion, était seule à même de leur assurer une protection, et de leur donner la force d'aller de l'avant.
- 22 Le revers de la médaille, on le verra plus loin, c'est qu'à se serrer autant les coudes on reste collés, et qu'il vous prend moins souvent l'idée de vous lever et d'aller fureter dans les rayons à d'autres fins que de préparer un devoir. C'est aussi qu'on peut être perdu si la protection du groupe vient à manquer. Souvenons-nous, à ce propos, de Khaled Kelkal, bon élève jusqu'au collège, et de ses difficultés lors du passage au lycée, où il s'était retrouvé seul, hors de son cadre habituel, où il ne trouvait « pas sa place », parce qu'il n'y avait pas de contacts, pas de reconnaissance, dans ce nouvel espace.
- 23 Parmi ceux que nous avons rencontrés, trois garçons maghrébins ont vu au contraire dans cette même position d'exception une chance de s'intégrer, de rencontrer des jeunes d'autres milieux. Deux sont les aînés de leurs fratries, et ils ont su très tôt qu'ils devaient ouvrir la voie, en ne comptant que sur eux-mêmes. Quant au troisième, il est très identifié à son frère aîné, et très soucieux de se « blanchir ». L'un des deux aînés, Mounir, s'inquiète d'ailleurs du gréganisme et du risque actuel de repli lors de l'entrée à l'université : « Ça se "ghettoïse" au niveau de la fac aussi. À mon époque, bien que je ne me sois jamais considéré comme Français, je m'intégrais, mais naturellement, sans me dire : il faut que je fasse la démarche d'aller vers des Français. Je discutais avec eux, j'avais une discussion normale, j'avais un comportement qui était quasiment le même que le leur, des expressions, des façons de parler... Mais maintenant, les jeunes de banlieue qui viennent à la fac, ils reproduisent le schéma social de leur quartier, la façon de parler, la gestuelle, certains types de comportement. Comme ils sont de plus en plus nombreux, entre eux ils reproduisent un groupe, une entité, dans la fac ; ils restent entre eux, pas de mélange. »
- 24 À cet égard, que les bibliothèques soient le lieu d'un brassage social – si elles ne sont pas accaparées par un seul type de « public », les autres se trouvant de fait exclus – prend évidemment toute son importance. Mais en fait, plus que le brassage, c'est souvent le retour vers un espace convivial qui est recherché par ceux qui reviennent. Parmi ceux qui sont à l'université, un certain nombre continuent ainsi à fréquenter la bibliothèque municipale pour leurs études, même s'il est difficile de s'y procurer les ouvrages dont ils ont besoin. Et ils ne portent pas les bibliothèques universitaires dans leur cœur : « À la faculté où je suis, je n'aime pas du tout cette bibliothèque, je déteste ce cadre. Le personnel n'est pas très sympathique. C'est pour ça que je vais à la bibliothèque municipale, parce que les gens sont très sympas, et puis c'est dans un cadre... Il y a un peu moins de choses, mais comme à la faculté il n'y a pas grand chose... » (Michaëla).

- 25 En bibliothèque universitaire, on ne trouve pas non plus toujours les ouvrages que l'on cherche, ou les éditions souhaitées : « *On est beaucoup d'étudiants pour peu d'ouvrages.* » Et loin d'être conviviale, elle peut être le lieu d'une lutte féroce, notamment lors de la préparation à un concours : « *Mon frère je l'ai vu, il en a bavé. Il m'a expliqué comment ça se passait : les élèves qui allaient déchirer les pages des livres à la bibliothèque, carrément, pour qu'ils puissent pas rattraper, vu que à une place près, ça jouait* » (Fethi).
- 26 S'y ajoute parfois l'impossibilité d'accéder aux livres sur lesquels des enseignants de l'université ont fait main basse, quand ils retirent de la circulation pour des mois, des années, ou définitivement, des ouvrages qui s'y trouvaient, ou venaient d'y arriver. Si l'apport des bibliothèques est décisif quand on est un étudiant pauvre, on voit qu'il ne suffit pas à compenser le handicap de ne pouvoir acheter ses propres livres...

## Maîtriser la langue

- 27 La réussite dans les études longues, elle tient aussi, pour une large part, à la connaissance de la langue. Et plusieurs de nos interlocuteurs ont mentionné le rôle que peut jouer la bibliothèque pour acquérir une meilleure maîtrise du français. On relève d'ailleurs chez nombre d'entre eux, quelle que soit leur origine, une fascination du bien parler, du bien écrire, comme pour Pilar : « *La parole est quelque chose de tellement important ; l'écrit est quelque chose de tellement important que quand on n'a pas l'écrit, on est des animaux. Celui qui a l'écrit est forcément celui qui met en mémoire son vécu et qui peut le transmettre.* » Et pour plusieurs, un réel goût de la langue, par exemple pour Frédéric : « *Je trouve que le vocabulaire n'est pas assez riche. On est obligés de faire des périphrases, des choses comme ça... La révolte des paysans, par exemple, c'est bien de savoir que c'est la "jacquerie"... Je trouve aussi que la langue, c'est joli, c'est des sonorités. Vous avez des mots qui sont horribles comme "carnage", mais c'est très joli à prononcer.* » Ou pour Mourad, fasciné par l'époque de la Révolution française : « *J'aime bien, surtout le langage : très soutenu. Rien à voir avec aujourd'hui. "J'ai ouï dire", ils disaient. Un super langage.* »
- 28 Passeport essentiel pour trouver place dans la société française, cette langue diffère de celles parlées en famille et dans la rue, et assure un prestige à qui en connaît les tours : « *Ici, ils parlent l'argot français, ils parlent le français simple, ils parlent pas le français d'avant* » (Mourad) ; « *Le français que je parle avec une camarade de classe n'est pas vraiment le même que je parle avec mes amis ou avec ma famille. C'est pas le même langage du tout presque... Pour moi c'est vraiment deux langues... en fait j'ai deux langues. Quand je veux écrire du bon français, j'ai parfois du mal à retrouver la formulation exacte, parce que j'ai tendance à déformer comme on la déforme dans la rue. Parfois je veux parler avec mes amis, je ne peux pas m'empêcher d'utiliser des mots compliqués ; alors ils me regardent avec des gros yeux, le plus souvent, ou alors ils rigolent, ils se disent : voilà il a la grosse tête* » (Malik) ; « *Quand je parle avec mes copains, des fois j'aime employer, utiliser ce vocabulaire plus littéraire, eux ils me parlent, et moi je leur réponds d'une autre façon, et ils me regardent avec les yeux ébahis, et moi ça me fait plaisir comme si j'étais mieux qu'eux* » (Manu).
- 29 Car dans ces quartiers, l'appropriation de la langue est un enjeu essentiel, quand bien même on la maltraite – tout comme la rage envers la culture et les institutions qui la figurent est à la mesure de la fascination exercée. Ainsi les mêmes garçons qui rejettent l'école se cherchent, s'affichent dans des « écritures exposées<sup>8</sup> », des mots graffités,

taggés, ou se disent dans des jeux de mots rappés. Et le premier des livres « attaqués » en bibliothèque est souvent le dictionnaire.

- 30 À fréquenter les livres, améliore-t-on sa connaissance de la langue écrite ? Les appréciations sont contradictoires. Les jeunes usagers font la différence entre « bon élève en français » et « bon lecteur ». Afida, par exemple, n'a pas vu son français s'améliorer à l'école, même si elle dévore des livres – tous registres confondus, des plus légitimes aux plus déconsidérés. Manu, en revanche, est formel, lire l'aurait beaucoup aidé à maîtriser la langue : *« Ah ! tout à fait. D'ailleurs, quand je vous ai parlé de cette manie qu'avait ma mère de m'imposer des livres à lire et tout, c'était en fonction de ça, c'était par rapport à mes études, pour que je puisse développer mon français comme il faut... Puisque toutes les études sont basées sur ça. C'est en français qu'on nous enseigne tout ce qu'on nous enseigne, alors il faut bien maîtriser déjà la langue. »* Jean-Michel est plus nuancé : *« J'aime beaucoup la littérature, j'aime bien la rédaction, mais je suis toujours aussi nul en orthographe. Par contre au point de vue syntaxe, j'étais très heureux, parce que d'année en année j'arrivais à progresser. »*
- 31 Et si la pratique de la lecture n'est pas un gage de réussite scolaire pour les jeunes Français<sup>9</sup>, peut-être en va-t-il autrement pour les jeunes d'origine étrangère – même si, là encore, les appréciations sont nuancées. Pour Pilar, dont les parents sont espagnols : *« Je me rappelle très bien les efforts que je faisais pour construire bien les phrases, pour avoir un vocabulaire de plus en plus riche. Et ça, le livre, à la base, je suis sûre que c'est quelque chose qui m'a énormément aidée. »* Et pour Mounir : *« Il y avait deux aspects : les livres que je prenais pour l'école, d'autres pour moi, qui m'apportaient une certaine ouverture d'esprit, un enrichissement du vocabulaire, de la façon de parler ; ça m'a beaucoup aidé pour les rédactions, les dissertations. L'enrichissement du vocabulaire mettait plus à l'aise devant une feuille blanche. »*
- 32 Dans un registre proche, Mounir a évoqué le handicap que représente l'absence de capital culturel, et le rôle qu'a joué la bibliothèque pour surmonter ce handicap dans une stratégie délibérée de rattrapage : *« En primaire, je n'ai pas eu de difficultés. C'est après, quand on passe au collège. Il y avait d'autres personnes, d'un autre type de famille, plutôt françaises, de classes sociales... disons les parents étaient enseignants ou bien chercheurs, etc., et j'ai vu le décalage entre moi et eux ! Il y avait un gros décalage, par rapport à la culture, à leur savoir. J'ai tout fait pour le rattraper – et d'ailleurs je l'ai rattrapé – mais cela reste, après, au niveau de la façon de s'exprimer, de la richesse du vocabulaire pour les rédactions. »* Lui-même remarque qu'une telle démarche n'est pas courante : *« Je connais des gens qui sont allés jusqu'à la maîtrise, qui n'ont jamais lu de bouquins. Il y a pas un minimum de culture, pour des gens qui ont bac + 4, qui n'ont jamais lu de bouquins, à part ceux qu'on les a obligés à lire. J'arrive pas à concevoir ça, alors ces gens-là, bien sûr, ils peuvent aller jusqu'au bout, ils sont intelligents, mais on ne va pas les structurer pour qu'ils sachent raisonner et communiquer. »*
- 33 On retrouve une même volonté d'acquérir un capital culturel à des fins utilitaires chez Farid, exprimée de façon plus laconique : *« J'ai lu dans les bouquins que la culture générale était importante, alors je cultive... »* Ou chez Saliha : *« La lecture apporte vraiment un grand plus pour la vie. Pour les discussions, les dissertations, et tout ça. Et quand on est en groupe avec des personnes qui viennent d'autres milieux, c'est une façon un peu de s'affirmer, de montrer qu'on sait des choses nouvelles, de se donner une apparence. »*
- 34 « Se donner une apparence » : ainsi Saliha se glisse-t-elle dans la culture française légitime comme dans un costume d'emprunt... On n'en est pas, ici, à une « intégration » de cette culture.

## Vers un mode d'apprentissage plus autonome ?

- 35 Dans les formes d'utilisation envisagées jusqu'ici, la bibliothèque est perçue avant tout comme un complément essentiel de l'école. Ce rapport très étroit entre école et bibliothèque était souvent inscrit d'emblée : c'est fréquemment par le biais de l'école que ceux que nous avons rencontrés ont découvert la bibliothèque municipale – qu'ils aient été accompagnés d'un instituteur, ou d'un enfant plus âgé qui, lui-même, y avait été conduit par un enseignant<sup>10</sup>.
- 36 Pourtant, le collège, le lycée, l'université restent peut-être des lieux où se transmet avant tout une parole, tandis que les bibliothèques sont situées du côté de l'écrit, de l'affranchissement de la parole d'un maître : « *Il n'y a pas de professeurs qui disent : "Tais-toi !", "Travaille !"...* Quand vous apprenez quelque chose à la bibliothèque vous êtes plus content, parce que ce n'est pas un prof qui vous l'a imposé. Quand on est petit on a l'impression qu'on nous impose tout. Alors que ce que vous apprenez à la bibliothèque, vous pouvez dire : c'est moi qui l'ai appris et personne pourra me dire "Apprends-le !" » (Miguel).
- 37 La bibliothèque peut ainsi ouvrir à un autre mode d'apprentissage, qui n'est pas de soumission, inaugurer, quelquefois, un autre rapport à la culture livresque et aux institutions, souvent perçues, dans les quartiers « difficiles », comme des lieux de discrimination, d'humiliation, de tracasserie. D'autant que les médiateurs qui s'y trouvent ne pensent pas leur relation avec les jeunes usagers à partir d'un modèle pédagogique directif – même s'ils font, à l'occasion, du soutien scolaire. Et leur métier s'est constitué pour partie en se démarquant de celui de l'enseignant.
- 38 Même si elle prend son sens dans une configuration où la famille et l'école sont essentielles, la bibliothèque c'est quand même un *autre* lieu, autre que la maison, autre que l'école. Dans ce lieu, on peut assimiler, comprendre les choses à son rythme, alors qu'à l'école le temps est plus nivelé : « *À l'école, on essaye, je dis bien on essaye, d'acquérir quelques connaissances, et ici on essaye de comprendre ce qui a été dit à l'école... Ça n'a rien à voir, parce que là-bas, on est forcé d'écouter, parce que quand on comprend rien, c'est pas évident de lever la main et de dire : "Monsieur j'ai pas compris."* Ça va une fois, ça va deux fois, mais pas plus. Tandis qu'ici, si j'ai besoin d'aide, je trouverai toujours quelqu'un qui m'aidera, et calmement. Et puis on pourrait prendre deux heures, et j'aurais pas le stress genre : "Je vais gêner mes camarades, le prof il pourra pas continuer son cours." Ici, on le fait calmement, il n'y a pas de problème, et j'ai le temps pour ça » (Aziza).
- 39 Et puis l'école, c'est le lieu des registres cloisonnés, du compartimentage disciplinaire, tandis que la bibliothèque rend quelquefois possible des passages : « *Je peux venir à la bibliothèque avec un devoir de travaux pratiques en droit, je le laisse là, je prends une revue, je vais lire, je vais m'éclater, je vais aimer ça, tu vois... et puis le devoir, je le fais plus tard. Ce n'est pas le cas à l'école. Le prof de maths, ce sont les maths, le prof de sciences naturelles, ce sont les sciences naturelles* » (Manu). Non seulement on peut y lire ce qu'on veut, à son rythme, mais on peut y *mettre en rapport* ce qu'on veut. La bibliothèque pourrait donc concourir à une forme de pensée moins sujette à la « discipline ». Moins sujette aussi à la hiérarchie en genres plus ou moins légitimes : « *Dans une bibliothèque, il se passe une chose superbe, c'est qu'il n'y a pas d'école, il n'y a pas d'académie, il n'y a pas cet auteur est plus grand que l'autre. Il y a que des noms* » (Daoud).
- 40 Le plus souvent, classiquement, l'école est associée à la contrainte, la bibliothèque à la liberté : « *Je peux aimer un auteur, et une fois qu'il est étudié à l'école, ça change* » (Matoub) ;

« Ici il n'y a pas de consigne. On nous pousse pas. Ici, tu es libre. Tu prends ce que tu veux. Tout dépend de toi » (Mourad). Ou encore : « L'école c'est tout ce qui est rigueur, ça nous apporte des choses scolaires, la méthodologie. Alors que la bibliothèque, on est libre de voir les choses comme on l'entend. On n'a pas quelqu'un derrière nous pour nous emmerder, on lit ce qu'on veut ; si on n'a pas envie de lire on lit pas » (Khaled).

- 41 La bibliothèque laisserait sa part au désir, tandis que presque tous s'accordent pour penser que l'école a un effet dissuasif sur le goût de lire.
- 42 Pourtant, pour un certain nombre de ces jeunes, on se demande jusqu'à quel point il peut y avoir émancipation dans la façon d'apprendre, et dans la façon d'utiliser la bibliothèque. Et ce qui est en cause, ce n'est pas tant l'aptitude technique à se repérer dans les rayons, sans en passer par un professionnel. Quand on est venu en bibliothèque pour faire ses devoirs, si l'on s'aventure dans les rayons, c'est d'abord pour trouver des documents en rapport avec le sujet dicté par l'enseignant. Mais pour un certain nombre de jeunes usagers, l'utilisation de ce lieu semble en rester là. Ils y auront passé des journées entières, depuis le primaire, entourés de livres, mais ils n'y auront rien cherché de plus que ce qu'on leur avait demandé, ils n'y auront pas pris goût à la lecture. Ou ils auront accédé à ce plaisir dans l'enfance, puis ils l'auront perdu. Et ils arrêteront de venir en bibliothèque quand leur parcours scolaire s'achèvera. Dans notre corpus, ce ne sont pas les plus nombreux : cela tient au fait que les bibliothécaires nous ont mises en rapport avec des usagers assidus. Pourtant il est probable que dans l'ensemble des jeunes issus de milieux populaires qui sont passés dans une bibliothèque, c'est le cas le plus courant<sup>11</sup>.
- 43 Parmi ceux que l'on a rencontrés et qui n'ont fréquenté une bibliothèque que pour y faire leurs devoirs, plusieurs n'ont accepté de participer à un entretien qu'à la condition d'être accompagnés de leur(s) copain(s) ou copine(s). Ce n'est probablement pas un hasard. Et il semble que le passage de l'accompagnement scolaire à des usages plus autonomes, où le goût de la découverte, la liberté, ont leur part, se fasse plus difficilement pour les adolescents habitués à venir en groupe. Pierre Bourdieu remarquait : « La lecture c'est ce qui apparaît spontanément quand on va avoir du temps à ne rien faire, quand on va se retrouver enfermé *seul* (je souligne) quelque part<sup>12</sup>. » Et Claude Poissenot relevait qu'en milieu populaire et moyen, le fait de venir seul en bibliothèque, marque d'une autonomie, « protège les enfants contre la non-réinscription<sup>13</sup> ». Chercher ou lire *pour soi* suppose que l'on supporte d'être seul, confronté à soi-même. Individuation et lecture vont de pair, mais peut-être que la lecture, si elle constitue un point d'appui décisif dans l'élaboration de sa singularité, suppose quand même une sortie *préalable* du groupe, un désir de s'en différencier.
- 44 Écoutons Richard Hoggart, cet intellectuel issu des classes populaires anglaises, évoquer le moment où il découvre la bibliothèque municipale : « Peu de temps après mon séjour à Bridlington, je trouvai une porte de sortie, un soutien. J'avais besoin de découvrir quelque chose par moi-même, de bifurquer en quelque sorte de la voie tracée, de faire mes propres découvertes, de trouver mes propres espaces d'enthousiasme en dehors de ce que les professeurs offraient et au-delà de ce dont parlait la quasi-totalité de mes camarades. Cette voie passait par la bibliothèque municipale de Hunslet<sup>14</sup>. »
- 45 À celui ou à celle qui éprouve le « besoin de faire ses propres découvertes », la bibliothèque apporte son soutien. Mais aux autres ? La bibliothèque présuppose peut-être une autonomie dont on attend, en même temps, qu'elle contribue à la construire.

Mais sans doute ne peut-elle, justement, que *contribuer*, conforter. Peu nombreux sont ceux qui ont spontanément dit avoir acquis, en bibliothèque, une indépendance, tel Philippe : « *Ça nous a aussi appris à être indépendants vis-à-vis du bibliothécaire. C'est sûr que si on avait eu un problème à trouver tel document on serait allé chez lui, mais le principal était d'être indépendant vraiment.* » Mais Philippe, très tôt, a prisé l'indépendance par tradition familiale. Et si la bibliothèque lui a donné les moyens techniques de cette indépendance, à un certain moment (il a pratiquement cessé de la fréquenter ensuite), c'est peut-être son père et son grand-père, l'un et l'autre autodidactes, qui lui en ont donné l'exemple.

- 46 Introuvable autonomie... À cet égard, la bibliothèque et l'école sont peut-être plus proches qu'il n'y paraît : cette question serait le lieu d'un paradoxe majeur dans le rapport des bibliothécaires à leur public<sup>15</sup>, tandis que les enseignants, pour leur part, se désolent du manque d'autonomie des élèves issus de milieux populaires, en dépit des techniques par lesquelles l'école tente de les y « contraindre<sup>16</sup> » (!) – ce que repère bien Matoub : « *L'école demande de plus en plus la participation individuelle des jeunes. L'école veut que les jeunes puissent se différencier des autres, mais en s'intégrant, qu'ils puissent s'affirmer. Mais là on revient à l'idéologie, la plupart des profs ce sont des anciens de gauche, ils veulent leur enseigner l'indépendance, alors ils sollicitent de la part de ces jeunes. Ils veulent les inciter à la lecture.* »
- 47 « Enseigner l'indépendance » : c'était le paradoxe de ce film qui avait séduit tant de jeunes, *Le Cercle des poètes disparus*. En passer par un maître pour accéder à un peu d'indépendance, c'est ce qu'ont vécu plusieurs de nos interlocuteurs : c'est avant tout par le biais du charisme d'un professeur qu'ils ont été introduits à un autre rapport avec les livres que celui du devoir culturel, de l'obligation austère. Daoud fait ainsi la différence entre « l'institution » « [où] *ce sont des professionnels qui sont là pour instruire les gens* », et « la création » « [où] *ce sont des gens qui dépassent... qui transpassent leur corps, leur métier, pour apporter ce qu'ils sont. Je suis tombé sur des professeurs de français qui avaient dans les classes des gens désagréables qui ne les écoutaient pas, dès qu'ils voyaient que quelqu'un s'intéressait, ils cherchaient quand même à apporter quelque chose en plus que ces heures de cours comptabilisées* ».
- 48 Son parcours est jalonné de rencontres singulières avec des professeurs ou des bibliothécaires qui lui ont donné les moyens d'avancer, en sortant du cadre de leur seule fonction. Même expérience pour Nicolas, qui déteste le système scolaire, mais à qui un instituteur a donné le goût de lire en laissant l'espace du choix personnalisé : « *Il nous a proposé des livres : "Qui veut lire ça ?" ou : "Voilà j'ai quatre ou cinq livres, qui veut lire celui-là ?" C'était pas : "Voilà, tout le monde va lire celui-là et vous allez nous raconter ce qui se passe." C'était l'ouverture, c'était : "Qui veut lire ça ?" »* Nicolas a ensuite croisé des bibliothécaires, des écrivains, qui ont infléchi un peu sa route<sup>17</sup>. Le chapitre sur la construction de soi nous donnera l'occasion de retrouver l'importance de ces rencontres personnalisées. Et les apories de l'autonomie.

## Les limites de l'accompagnement scolaire

- 49 Parce qu'elles contribuent à la poursuite du cursus scolaire et à l'apprentissage de formes d'autodiscipline, quelquefois aussi à la maîtrise de la langue, les bibliothèques concourent donc à la première des intégrations : l'intégration professionnelle. Première, en ce sens où le travail est toujours le vecteur le plus important pour sentir

que l'on participe d'une société comme la nôtre, pour acquérir une légitimité sociale. Mais si le diplôme reste un atout pour décrocher un emploi<sup>18</sup>, il n'est pas suffisant : les réseaux de relations peuvent être déterminants<sup>19</sup>. Et c'est là où l'on retrouve les handicaps liés à son appartenance sociale... et les stigmatisations : des refus d'embauche xénophobes ont été plusieurs fois mentionnés lors des entretiens. Ou des encouragements à se blanchir, comme pour Samirah : *« Elle m'avait proposé un poste de commerciale, et puis elle m'avait dit : "Bon écoutez Mademoiselle, moi ce que j'ai à vous proposer, vous le prenez comme vous voulez, mais il va falloir que vous changiez de nom, de prénom dans une carte de visite, parce qu'il est clair - je vous assure, elle m'a sorti ça - on n'acceptera jamais de prendre des produits de la part d'un arabe, c'est clair." Elle me l'a dit, texto. Elle m'a dit : "Moi je dis ça pour votre bien." Ouais, tout à fait pour mon bien. Elle m'a dit : "Vous changez de prénom, Myriam, au lieu de Samirah, ça passera mieux, ou je sais pas moi, Mireille..." J'ai une tête à m'appeler Mireille ? ! »*

- 50 Les efforts des jeunes, plus encore s'ils sont d'origine étrangère, peuvent ainsi être mis en impasse après le parcours scolaire. Et la rage, le sentiment d'avoir été dupé succèdent à la volonté acharnée d'arriver : *« À quoi ça sert de faire trimer... le résultat, regarde ! Le résultat, il y a pas de résultat. Le résultat il est zéro. Moi personnellement, si j'avais su, jamais je me serais embarquée dans les études. Et mon frangin [qui est médecin, et sans travail] c'est pareil, jamais il se serait embarqué dans des études comme ça »* (Samirah). Ou ils sont étudiants sans illusion, parce que cela confère un statut plus honorable que d'être chômeur : *« Tous les gens que je connais qui sont en DEA, ils font des études pour pas être au chômage et pour pas chercher du travail. Par peur d'être dans la galère et d'être au chômage et de rien trouver... Quand on est quelque part, on se dit étudiant, ça passe. Et dire chômeur ou chômeuse, c'est pas très glorifiant et ça apporte pas de reconnaissance particulière. Ça n'apporte aucun statut social parce qu'en général on n'a aucun droit, on a moins de vingt-cinq ans »* (Nejma).
- 51 Florian revendique une reconnaissance, une prise en compte du travail fourni par celui qui apprend : *« C'est un travail aussi important que tout travail salarié... Que les parents ou les profs essayent de faire la comparaison entre la journée de travail d'une personne salariée et la journée de travail d'un étudiant, d'un lycéen ou d'un collégien. Ça changerait leur point de vue au niveau de l'élève, considéré plus comme une personne qui travaille... Le travail de l'élève n'est pas estimé à sa juste valeur. Pas jusqu'à le payer, mais un peu plus d'estime, un peu plus disons de respect, accepter que le travail d'un élève a de la valeur... Disons que le mode de réflexion chez un élève comme chez un salarié est finalement le même. Ils ont un emploi du temps, ils ont leurs contrôles. J'estime que le mode de travail est très rapproché. Il y a une prise de responsabilité, il y a des contrats, des choses à faire impérativement à telle date, voilà... Le temps de travail, plus le temps de travail le soir, plus une demi-journée le dimanche, ça fait quand même une bonne semaine. »*
- 52 On est loin d'une telle reconnaissance : on le rappelait dans l'introduction, non seulement les jeunes – et plus encore les jeunes femmes – sont très touchés par le chômage et la précarisation de l'emploi, mais ils ont moins profité de la croissance économique que les autres<sup>20</sup>. On comprend l'angoisse manifestée lors des grèves étudiantes de l'automne 1995...
- 53 À cet égard, on peut bien sûr s'interroger sur la marge de manœuvre dont disposent des bibliothécaires qui s'efforcent de corriger ponctuellement, localement, un ensemble de processus « lourds » se situant à de tout autres échelles. L'accompagnement scolaire est un viatique très important, mais il ne suffit pas à garantir l'intégration professionnelle.

Pas plus qu'il n'assure forcément l'accès à ce savoir « *qui équivaut à la liberté* », dont parlait Wassila, en début de chapitre. Il n'est que de penser à ces filles d'origine turque – observées au fil du temps par l'une de nos interlocutrices, de même origine –, qui fréquentent régulièrement la salle de travail de la bibliothèque, sans jamais avoir l'idée d'y ouvrir un livre, jusqu'au jour où elles font l'objet d'un mariage arrangé entre leurs parents et un garçon désireux de venir en Europe, après négociation serrée du montant de la dot.

- 54 Alors, où quitte-t-on le registre de ce savoir-costume d'emprunt, de « l'apparence » dont parlait Saliha (elle-même usagère assidue de la bibliothèque depuis l'enfance, et pourtant très fragile face au prosélytisme islamiste), pour passer à une véritable *intégration* de ce que l'on apprend ? Sans doute suppose-t-elle un travail de construction de soi. C'est ce que suggère Ridha, qui, lui, rejette « l'apparence » : « *Moi j'aimerais pas lire un livre pour être simplement quelqu'un qui sache bien orthographier les mots, qui connaît tous les mots difficiles du dictionnaire, pour être une sorte de gars qu'on dit cultivé. Pour moi, se cultiver, c'est plutôt de l'ordre de l'émotion et quand on lit, après avoir lu un livre, on doit avoir une impression de soulagement, plutôt que d'avoir eu mal à la tête comme si on devait apprendre un texte, un discours qu'on devait réciter, qu'on n'a même pas écrit soi-même ou dont on sent pas le fond. Il y a ce rejet, quelque part, de l'apparence, et je crois qu'un livre c'est pas seulement un bouquin où il y a de l'écriture et qui est gros et épais, mais pour moi, un livre, c'est des images, c'est un tableau, c'est un univers, un espace dans lequel on peut évoluer, dans lequel on peut rentrer, un livre c'est ça, c'est une porte qu'on ouvre et on voit quelque chose...* »
- 55 Ridha ajoutera : « *Il y avait quand même une auto-éducation au niveau de moi-même, de ma personnalité. Et je savais qu'un caractère forgé c'est beaucoup plus qu'une simple accumulation de chiffres ou de calculs... C'est nécessaire, c'est important vu les métiers qu'on veut faire, ou savoir écrire une lettre, un CV, etc. Mais c'est comme conduire une voiture : c'est la vigilance, c'est la prudence. C'est pas seulement manipuler des commandes, mais tous les deux sont liés. On fait plus si on a les deux.* »
- 56 On suivra ce jeune homme, et c'est bien pourquoi l'une des questions essentielles, eu égard au thème de cette étude, c'est peut-être de pouvoir diversifier les usages de la bibliothèque. Et avant de suivre dans leurs parcours ceux des jeunes que nous avons rencontrés qui ont trouvé, en bibliothèque, d'autres chemins de traverse, par lesquels ils ont pu s'affirmer, se construire, on fera un détour par l'autodocumentation et les démarches autodidactes, qui dénotent un degré supplémentaire dans l'intégration des connaissances trouvées en bibliothèque.

## L'autodocumentation sur des sujets tabous

- 57 « *Il y a des questions qu'on n'a pas envie de poser à des personnes et donc on va les chercher dans des livres. On est indépendant par rapport à certaines choses qu'on voudrait savoir. C'est surtout au début de l'adolescence et à la fin de l'enfance, quand on veut savoir les choses sur comment on fait les enfants, des machins comme ça.* »
- 58 L'amorce d'une recherche indépendante, non téléguidée par un enseignant, se fait presque toujours par l'autodocumentation sur des sujets tabous. À l'occasion, dans les marges de l'accompagnement scolaire, beaucoup glanent ainsi en bibliothèque des connaissances sur des thèmes qu'on n'aborde pas en famille, comme par excellence la sexualité : « *Surtout quand je veux chercher quelque chose sans demander aux autres, je viens*

ici et je regarde » ; « Là j'étais tranquille, je lisais, j'étais au courant de la chose, sans avoir l'air bête devant les autres quand je posais une question » ; « On prenait par exemple un livre sur la sexualité, on découvrait un peu, ça nous faisait rire, on se cachait dans un coin pour que personne nous voit... On savait où c'était. C'était tout à côté du sport. » Si un ou deux ont fait cette démarche avec un copain, c'est bien plus souvent seuls qu'ils sont partis en exploration, peut-être pour la première fois.

- 59 Ces thèmes, on les aborde, là encore, autrement qu'en classe. Wassila, par exemple, a consulté des livres sur la prévention du sida, parce qu'à « l'école, il y a des fascicules mais il n'y a pas d'information. L'infirmière en plus n'est pas communicative... Si on ne comprend pas quelque chose, on peut toujours demander aux camarades de classe, aux amis extérieurs et même discuter ou s'informer auprès des bibliothécaires, ça passe toujours ». Et comme le dit Zohra : « Dans la classe il y a une certaine gêne. C'est mixte. Il y a des filles et des garçons, ça rougit tout le temps. On ne pose pas les questions qu'on souhaiterait poser. »
- 60 Ce ne sont pas seulement les manuels d'éducation sexuelle, ou les livres de médecine qui sont consultés. Ce peut être aussi... une bande dessinée : « L'Écho des savanes ça vous permet de connaître vraiment tout le vocabulaire qui a rapport avec la sexualité de façon assez humoristique... enfin maintenant ça a changé, avant c'était des bandes dessinées plutôt érotiques, et c'était vraiment marrant, moi j'aimais bien lire ça, je le lisais en cachette. » Ou des témoignages, des récits de vie : « C'est surtout des histoires de cul quoi... qu'on peut pas vraiment parler avec mes parents. Un livre qui m'a beaucoup marquée, aussi, du vécu, j'avais douze ans, c'est un livre sur une fille qui s'est fait violer la première fois à l'âge de douze ans, et l'auteur, c'est une biographie, elle raconte, elle s'était fait violer par son père jusqu'à l'âge de dix-huit ans. » Ou encore de la littérature érotique : « J'ai lu Anaïs Nin, Les Petits Oiseaux, j'ai lu de la lecture érotique par exemple, parce que j'avais pas discuté de ça avec ma mère. Il fallait rester vierge jusqu'au mariage et surtout il fallait pas parler de ça. Quand j'ai découvert mes premières règles j'ai hurlé. Je ne savais pas. Je n'avais pas été informée. Ma mère n'avait pas transmis le peu de choses qu'elle savait à ses filles. C'était de l'ordre de l'interdit, de quelque chose de mystérieux et d'étrange qui planait là-dessus. C'était assez terrible, du coup ça m'a permis de comprendre les choses, de découvrir le monde, Mark Twain, en passant par des grandes sagas historiques. J'ai découvert qu'il y avait des vies passionnantes et puis des sujets d'intimité. »
- 61 On relèvera au passage que la découverte de soi ouvre ici à celle du monde. Plus largement, ces recherches sont importantes à plus d'un titre : si elles permettent de trouver des mots pour ne pas être l'objet d'angoisses incontrôlables, ou la risée des copains toujours prompts à se rassurer sur le dos des autres dans ce domaine, elles sont aussi le sol même d'une pulsion de connaissance qui, la psychanalyse l'a montré, s'enracine dans la curiosité sexuelle de l'enfance<sup>21</sup>.
- 62 Souvent, l'autodocumentation a d'ailleurs porté sur plusieurs sujets interdits, associés dans les entretiens : le sexe et la religion, le sexe et l'origine, le secret de famille, le sexe et la politique : « La politique à l'école personne en parle, de politique et de religion vous ne pouvez pas en parler » ; « La philosophie, la sexologie... Évident ! Vu que c'est tabou... Ou même des trucs physiques, l'anatomie. Si vraiment tu voulais approfondir sur tel point, comprendre, il fallait vraiment venir à la bibliothèque, prendre le bouquin... Même pour la philo, il y avait des questions que je me posais... Je prends Dieu... C'est une question : "Dieu existe-t-il ?" »

## Des formes d'utilisation autodidactes

- 63 « *Moi je ne demande aucune éducation à qui que ce soit, simplement à moi, en lisant* » (Yacher). D'une façon différente de l'accompagnement scolaire, le lien prépondérant entre bibliothèque et acquisition des connaissances se retrouve pour des jeunes qui ont interrompu leur parcours scolaire, ou ont poursuivi un enseignement technique, et qui font des recherches de façon autodidacte. Parmi ceux que nous avons rencontrés, on compte quelques jeunes dont les parents ont immigré comme quelques jeunes dont les parents sont nés en France, plus souvent des garçons que des filles. Plus nombreux, d'autres qui ont terminé leurs études continuent d'aller à la bibliothèque pour se documenter à des fins pratiques, ou quelquefois professionnelles, pour apprendre la langue française, ou pour « avoir l'air moins bête ». Ou encore pour le simple plaisir d'apprendre, telle Nejma : « *J'aime bien connaître le monde qui m'entoure. Ne pas m'arrêter à simplement ce qu'on apprend mais aller moi-même décider ce que je peux apprendre, ce que je veux savoir. J'ai terminé l'année passée mes études, mais je continue à lire des choses pour moi.* »
- 64 Pour ceux qui ont interrompu leur cursus scolaire, la fréquentation de la bibliothèque peut soutenir un nouveau projet, une reprise d'études, une formation permanente, professionnelle. Comme pour Luigi qui a passé un concours pour devenir agent de maîtrise à la RATP, et emprunté des livres de maths pour faire des exercices chez lui. Ou pour Zohra qui est devenue bibliothécaire : « *Je suis d'une certaine manière autodidacte parce qu'il est relativement aisé d'apprendre des choses. J'ai acquis une certaine culture sans vraiment me fatiguer beaucoup, avec beaucoup de plaisir. Avant, c'était "apprendre" = "échec". C'était difficile. Maintenant "apprendre" = "facilité", c'est plutôt un plaisir... Je crois qu'on n'a pas de professeur à notre âge. On peut prendre sur soi et essayer de réparer ce qui a échoué.* »
- 65 De même, pour Christian, qui était en échec scolaire, la bibliothèque accompagne « naturellement » chaque entreprise, chaque projet : « *Il y a peut-être deux ans, je suis parti trois mois au Sénégal avec la municipalité, un jumelage. Et avant de connaître le Sénégal, je me suis rendu à la bibliothèque, donc c'était bien précis, les idées étaient claires, il fallait que je trouve des bouquins sur le Sénégal ; il fallait que je me renseigne. Ça m'a apporté beaucoup, sur la région, sur la culture, tout ça [...] Le projet, ça consistait à faire du maraîchage. C'était des légumes, des aubergines, des patates, moi je connaissais pas trop comment les planter, donc heureusement que j'avais un peu lu des bouquins à la bibliothèque [...] Après ça a été différent, j'ai entamé des études de floriculture. Donc il a fallu beaucoup de bouquins, notamment pour les mots latins, etc. Et là c'est vrai que j'en ai appris pas mal. J'ai étudié parmi les livres de la bibliothèque. Aujourd'hui ça m'a réussi, parce que j'ai obtenu mon CAP. Il faut dire que pour moi c'est important, parce que j'ai eu quand même des échecs scolaires, donc ça m'a permis de m'intégrer à une formation professionnelle. Aujourd'hui je m'oriente beaucoup sur la gestion de l'eau. Donc là, le dernier bouquin que j'ai été chercher, c'est sur la technique de l'eau, la plomberie, tout ça.* »
- 66 La bibliothèque est le lieu où quelques-uns se sont informés sur des métiers, des formations, tel Guillaume, qui, sur la profession d'entraîneur, a « *lu à peu près tous les livres qui sont ici. Je connaissais déjà mon sujet, ça a approfondi les connaissances* ». Ce peut être aussi un espace où étudier tranquillement quand on est au chômage, comme pour Jean-Michel : « *Je fais un stage et chez moi il y a toujours quelqu'un qui discute. Chez moi ma femme me dit : "Tiens, occupe-toi de la petite." Alors la bibliothèque, c'est un lieu où je peux travailler.* »

- 67 Florian, lui, y a consulté des livres pour chercher un emploi : « *Ils sont très documentés, ils ont même un rayonnage justement fait pour l'emploi, spécialisé. Dans ce rayonnage, il y a différentes entrées : la candidature, les méthodes, les curriculum vitae, les tests psychologiques, graphologiques, les organismes de formation... Il y a aussi la formation complémentaire, telle que les langues.* » Mais, dans notre corpus, il est le seul à avoir évoqué une telle démarche. Et Sylvie, formatrice dans un GRETA, dit combien il est difficile aux « publics en réinsertion » dont elle s'occupe de venir à la bibliothèque : « *On a eu un groupe de jeunes avec qui on a fait des expériences en bibliothèque. C'est pas des gens qui vont à la bibliothèque. Donc, les premiers contacts ont été assez difficiles. Moi, je suis allée leur faire découvrir, leur faire connaître la directrice et les horaires d'ouverture et puis comment ça marchait. On leur a réservé une matinée, pour leur expliquer. Je ne sais pas si, après, cela a suscité des choses. Parmi le public que l'on a, peu savent que la bibliothèque est gratuite. C'est une info que l'on fait régulièrement mais on ne les accompagne pas... C'est des gens qui sont très réticents par rapport aux bibliothèques. Pour eux, c'est intellectuel, donc ils peuvent pas y aller. Ça les renvoie à beaucoup de choses du point de vue scolaire.* »
- 68 Pour Haljéa, qui a poursuivi sa scolarité au Maroc d'où elle est arrivée récemment pour se marier, la bibliothèque c'est le lieu de l'apprentissage autonome de la langue française<sup>22</sup> : « *Des fois, je reste ici tout l'après-midi, je lis, je cherche des noms, quelque chose que je ne sais pas... J'ai commencé par des romans d'enfant, les grands caractères, après je sens que ça marche.* » Haljéa regarde souvent le dictionnaire : « *Écrire sans faute, c'est mon rêve, je crois.* »
- 69 Pour d'autres, assez nombreux, c'est le lieu d'apprentissages utiles à la vie quotidienne. Les livres de cuisine ont ainsi été évoqués à plusieurs reprises, par des jeunes femmes d'origine étrangère ou des dont les parents sont nés en France, qui y cherchaient une recette précise, ou des idées pour la confection des repas. Revues et livres de bricolage ont également été mentionnés, par des jeunes gens comme par des jeunes femmes. La bibliothèque peut être la providence de la célibataire : « *Ce qui m'intéresse beaucoup c'est la décoration, tout ce qui peut être un peu bricolage, parce que je vis seule, et c'est vrai qu'on se retrouve un petit peu coincée* » (Laure). Mais aussi du jeune père : « *Il y a des livres pour faire des maquettes, c'est vraiment pour les gamins* » (Yacher). Ou encore de la jeune femme qui élève des enfants, comme Magali : « *C'est tout ce qui est magazines qui sont en exposition... J'ai déjà emprunté de ceux qui concernent pour élever mon enfant, ce qu'il y a sur le bricolage, le jardinage, et puis aussi j'aime bien les magazines sur lesquels il y a un petit peu de tout, c'est-à-dire les reportages sur la nature.* » Magali consulte aussi des livres « *... par rapport à ma fille, quand j'attendais mon deuxième enfant, au sujet du développement de l'enfant. Je me suis dit, bon, elle va me poser des questions, alors je me suis documentée, je suis venue un peu consulter, là, et j'ai pris des livres. Je trouve que c'est bête de rester dans l'ombre sur ces sujets.* » Haljéa, elle, consulte le Vidal : « *Je cherche parfois sur des médicaments, parce que je ne sais pas à quoi ils servent, alors on jette l'ordonnance. Je viens, je cherche, je trouve dans le Vidal. Ça m'intéresse bien.* »
- 70 Autres thèmes fréquents, la consultation de guides pour préparer un voyage, la recherche d'informations sur l'histoire, sur la géographie, les religions<sup>23</sup> : « *Je prenais des Que sais-je ? sur les pays, sur l'histoire... par curiosité. Partout où il se passe quelque chose, ça m'intéresse* » (Guillaume).
- 71 Un autre type d'utilisation proche concerne ceux qui font des recherches en rapport avec l'exercice de leur profession. Isabelle, qui est institutrice, emprunte souvent des livres pour enfants, « *pour voir ce qui existe* ». Nader, lui, est animateur : « *Avec les enfants*

on fait du bricolage, du découpage, du travail sur papier et autres ; c'est vrai que je tire mes idées sur les bouquins qui se trouvent à la bibliothèque. » Samirah fait de l'aide aux devoirs, et c'est en bibliothèque qu'elle se procure les livres qu'il lui faut. Nejma, qui est assistante de production dans une entreprise d'ingénierie culturelle, consulte des ouvrages pour des projets en cours, sur des sujets variés.

- 72 Plusieurs y trouvent un appui pour une activité artistique. Laure, musicienne, utilise beaucoup la discothèque pour son travail. Guo Long, qui est ouvrier dans le bâtiment et qui peint pendant ses loisirs, y a consulté des livres sur Delacroix. Et comme il compose aussi des chansons, pour faire venir l'inspiration il emprunte des disques, et il lit... Shakespeare : « Ici je prends du théâtre. J'aime bien Shakespeare. C'est un beau parleur... Au début, je lisais pas beaucoup. Depuis que je fais des bonsaïs, je fais de la musique, je commence à lire un peu. Parce qu'aussi, je cherche à composer. J'arrive pas, j'ai pas d'idées. Je suis venu voir les poésies. Les poésies, c'était placé juste à côté du théâtre. J'ai déjà entendu parler de Shakespeare mais je voyais pas... Puis après, je regarde, je tombe sur un sonnet de Shakespeare. C'est pas mal, je suis venu chercher les pièces par la suite, c'était bien. »
- 73 Pour Miguel, c'est un peu comme pour MC Solaar : auteur-compositeur professionnel de rap, c'est toujours en bibliothèque qu'il écrit : « Je viens ici pour me concentrer. Je cherche un endroit où il y a un minimum de silence... je peux travailler quinze jours, ou je viens flâner une semaine... Parfois je n'ai pas d'inspiration, il y a quelque chose qui m'intéresse, je vais feuilleter, quand l'inspiration revient je recommence. » Miguel consulte aussi des ouvrages précis pour ses chansons : « Dernièrement j'ai écrit un texte sur le Vietnam, et au début je voulais me renseigner sur les batailles et tout, j'ai lu cinq ou six pages pour savoir ce qui s'était passé là-bas. » Même chose pour cet autre garçon qui fait des études de cinéma : « Au début je venais pour travailler, pour écrire les scénarios, et ça me permettait d'avoir les livres quand j'étais en pleine inspiration. Il s'est passé que je n'arrivais pas à travailler ici, il y avait trop de bruit. Il y avait les jeunes qui venaient. Je me suis répercuté sur la Mazarine, ici je viens pour des travaux de plaisir, pas essentiels, comme faire un storyboard, penser à travailler sur une nouvelle. »
- 74 Formation, préparation d'un projet, savoir-faire requis par la vie quotidienne, accompagnement professionnel, les enjeux de ces apprentissages que l'on fait par soi-même en bibliothèque sont donc multiples. Ce peut être aussi, et c'est un thème qui est revenu fréquemment, pour « avoir l'air moins bête » : « J'ai appris à ne pas être bête à rester sans réponse » (Zohra) ; « Je prends plus d'assurance par rapport à des lacunes » (Laure) ; « Ça permet déjà d'être au courant de tout et de ne pas paraître bête devant les autres. C'est surtout ça... Faut quand même savoir ce qui se passe, sinon on a l'air bête » (Philippe).
- 75 Le savoir accumulé peut être un moyen d'engager la conversation, de séduire : « On a emmagasiné aussi, on a plus de sujets de conversation [...] Les gens sont surpris quand vous leur parlez de certaines choses, parce qu'ils croient qu'on est allé dans leur pays alors qu'on n'y est pas allé » (Frédéric) ; « Ça donne des idées dans la conversation. Quand on parle des lectures, des livres... La dernière fois j'ai dragué en parlant de ça ! » (Sophie).
- 76 Mais ces recherches sont rarement exclusivement utilitaires, à des fins professionnelles ou sociales. Le savoir est souvent pensé comme la clé de la dignité et de la liberté. Et la quête de sens n'est pas loin non plus. À cet égard, suivons Frédéric, pour qui la bibliothèque est une véritable école buissonnière. À l'origine de sa curiosité, il y a peut-être une expérience inaugurale, des vacances à la campagne, où, dans une autre langue, le patois bourguignon, sa grand-mère l'incitait à mener sa vie : « C'était "démerde teu",

“débrouille teu”. » Et là il découvrit qu’il pouvait infléchir un peu le cours des choses : « Il y avait un jardin, une petite rivière ; on détournait le cours de la rivière, c’est bien, ça fait travailler l’imaginaire. »

- 77 Alors, Frédéric a poursuivi son exploration du monde, à côté de ses études d’analyste-programmeur, en bibliothèque. Il y élabore une culture parallèle, sauvage, qui se veut libre... mais où l’on retrouve des traits « classiques » de l’approche autodidacte, frénésie, éclectisme<sup>24</sup> : « *Tout ce qui est de l’astronomie, la génétique, les romans historiques aussi, c’est assez intéressant. Les romans littéraires, enfin c’est ce qu’on a eu à l’école, au collège, c’est un peu des histoires à l’eau de rose... les Maupassant ou autres, c’est plutôt sentimentalisme. Moi je préfère voir vivre une société, ses coutumes, comment les paysans arrivaient à se soigner avec des herbes, plutôt qu’avec... enfin la faculté de médecine, c’était pas pour tout le monde, et puis même, ils ont pas su tout de suite faire les opérations, ils ne savaient pas tout de suite la circulation sanguine, je crois que c’est à peu près vers 1500... Des choses comme ça, c’est beaucoup plus intéressant. Même l’économie à cette époque-là. Même par exemple certains ouvrages, j’en ai vu un qui était pas mal, c’était L’Auvergne qui guérit, c’était avec des sources, il est mis dans la section “Régions”, et j’ai remarqué que cette section elle est dans l’ombre [...] Je vais fouiner, je vais découvrir. Par exemple tout au fond, il y avait l’histoire du mystère basque ; ou un autre, c’est assez varié, c’était sur les mystiques du Soleil, ça parlait aussi bien de Frédéric II. Ça permet d’enclencher sur des choses historiques, on ne peut pas commencer tout de suite sur un ouvrage historique, comme des gens qui ont fait une maîtrise, qui ont des références, qui vont voir des dates, des mariages et tout ça... vous ne pouvez pas vous immerger. Alors que si vous commencez par un roman historique, vous voyez la vie des gens, des habitants, plutôt que les alliances entre rois, etc. »*
- 78 On y retrouve aussi l’ambivalence de l’autodidacte à l’égard de son mode de formation, que Frédéric éprouve le besoin de situer, à plusieurs reprises, par rapport aux voies officielles, légitimes, pour les critiquer : « *Les gens qui ont fait beaucoup d’études, il sont trop dans le moule, on suit, on suit... C’est un peu dommage [...] Même des gens qui ont fait des hautes études, qui sont à un haut niveau, peuvent se tromper. Ce qu’ils proposent c’est en réalité plus des opinions que des faits. »*
- 79 L’enjeu de ce savoir, c’est d’acquérir un peu de maîtrise sur le devenir, comme si là encore il s’agissait d’infléchir le cours, sinon des rivières, du moins du temps : « *C’est ça qui m’a intéressé dans l’histoire, par le passé on pouvait voir ce qui allait se passer dans l’avenir. »*
- 80 Si « l’instruction », la culture, sont très valorisées, c’est aussi dans une quête de sens, un désir de se lier au monde, de mieux le comprendre, d’y trouver place par le biais du savoir, que ce soit par l’étude de l’histoire, des sciences de la vie, de l’astronomie, de l’ésotérisme. Quête qui taraude dès l’enfance et l’adolescence, sous des formes multiples. Et l’on peut penser à la phrase de Rilke que l’on citait en exergue, Rilke qui voulait se lier plus étroitement à la réalité par un savoir, pour se sentir moins apatride... Il est donc artificiel, d’un certain point de vue – qui est peut-être celui qui nous importe dans cette étude –, de séparer les lectures d’apprentissage, les lectures « utiles », de celles que l’on fait pour se construire. Les unes comme les autres peuvent participer d’une même recherche, tout comme la bibliothèque, lieu de diffusion de savoirs de toute nature, est aussi un lieu de transmission de récits, d’expériences, de poésie, de textes assez riches pour que chacun puisse y faire passer son histoire.

---

## NOTES

1. Lettre à Lou Andreas-Salomé du 12 mai 1904, Rainer Maria Rilke, Lou Andreas-Salomé, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard, 1985, p. 145.
2. Parmi eux on compte 9 femmes, dont 6 dont les parents nés en France. 5 vivent à Nyons ou aux alentours : on ne dénombre donc, pour l'ensemble des cinq autres villes, que 6 personnes ayant un emploi régulier à temps plein.
3. Qui est aussi une voie d'élection pour bien des sectes...
4. Cf. *infra*, « La bibliothèque, voie d'accès à la citoyenneté ? », p. 249 *sqq.*
5. Voir par exemple Louis-André Vallet, « Les élèves étrangers ou issus de l'immigration : les résultats du panel français dans une perspective comparative », Colloque européen *Réussite scolaire et universitaire, égalité des chances et discriminations à l'embauche des jeunes issus de l'immigration*, URMIS, Paris, Université Denis Diderot, 6 et 7 mars 1996 ; voir aussi les travaux qu'il cite.
6. *Tableaux de familles*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1995. Voir aussi Louis-André Vallet, art. cit. ; Zaïhia Zeroulou, « Mobilisation familiale et réussite scolaire », *Revue européenne des migrations internationales*, 1 (2), pp. 107-117 ; Bernard Chariot, Élisabeth Bautier et Jean-Yves Rochex, *École et savoir dans les banlieues... et ailleurs*, Paris, Armand Colin, 1992.
7. François de Singly, *Les Jeunes et la lecture*, ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, *Dossiers Éducation et formations*, 24, janvier 1993, p. 182.
8. Pour reprendre l'expression d'Armando Petrucci, notamment dans *Jeux de lettres*, Paris, EHESS, 1993. Voir aussi Daniel Fabre, *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L/BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993, p. 14.
9. François de Singly, *op. cit.*
10. Cf. *infra*, « D'un seuil à l'autre ».
11. .Cf. Claude Poissenot, « Les Raisons de l'absence », *Bulletin des Bibliothèques de France*, 39, 1, 1994.
12. « La lecture : une pratique culturelle », débat entre Pierre Bourdieu et Roger Chartier, Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Petite Bibliothèque Payot. 1993, p. 276.
13. Art. cit., p. 25.
14. 33 *Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Gallimard/Seuil, 1991, p. 228.
15. Cf. Anne-Marie Bertrand, *Bibliothécaires face au public*, Paris, BPI/Centre Georges-Pompidou, 1996, notamment p. 11 et p. 112 : « L'autonomie du lecteur est la norme explicite [...] des indices convergents nous ont amené à suggérer que les pratiques des bibliothécaires tendaient, au contraire, à tolérer, voire à encourager, la non-autonomie. »
16. Voir *Tableaux de familles*, *op. cit.* Le sinologue Jean Lévi, que Foucault n'aurait sans doute pas désavoué, voit dans l'apprentissage de l'autonomie à l'école l'antichambre de l'asservissement (*Le Fils du ciel et son annaliste*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 67-73). Il y aurait évidemment long à dire sur la « norme d'autonomie », pour parler comme Alain Ehrenberg. *Le do it yourself* renvoie souvent chacun à être non pas tant son propre maître que son propre esclave. La subjectivation, évoquée dans le chapitre suivant, me semble d'un tout autre ordre que cet auto-asservissement, même si on les confond quelquefois...
17. Sur l'art de faire de telles rencontres, voir par exemple Jean Hébrard, « L'autodidaxie exemplaire. Comment Valentin Jamerey-Duval apprit-il à lire ? », *Pratiques de la lecture*, *op. cit.* : « Chaque interlocuteur est choisi avec d'autant plus de soin qu'il est susceptible de briser le cercle des références immédiates » (p. 50). Et Richard Hoggart, *op. cit.*

18. En 1995, le taux de chômage pour les 15-29 ans est d'environ 31 % pour les sans-diplôme, et de 12 % pour les diplômés du supérieur.

19. Cf. la communication de Maryse Tripier au Colloque européen *Réussite scolaire...*, *op. cit.*

20. Voir aussi ce que dit Pierre Legendre, dans *Leçons III* (cité par *Libération*, le 24 novembre 1994) : « Nous sommes en train de perdre nos enfants. En Amérique et dans le monde, ce sont eux qui sont fauchés par la violence urbaine, la drogue, la misère, la guerre. Nos enfants meurent, et nous laissons faire. »

21. Cf. Melanie Klein, *Psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1990, et « Contribution à la théorie de l'inhibition intellectuelle », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968 ; Roger Dorey, *Le Désir de savoir*, Paris, Denoël, 1988.

22. En revanche pratiquement aucun des jeunes rencontrés n'a dit avoir accédé, grâce à une bibliothèque, à ces clés du monde d'aujourd'hui – plus encore de demain –, l'informatique, les langues étrangères. En fait, les bibliothèques prises en compte n'étaient pas équipées en postes destinés à se familiariser à l'utilisation de logiciels informatiques, et seule la bibliothèque centrale de Mulhouse dispose d'un espace consacré aux langues.

23. On aura l'occasion d'y revenir plus en détail dans d'autres chapitres.

24. Cf. par exemple Claude F. Poliak, « La "fureur de lire" des autodidactes », Martine Chaudron et François de Singly (dir.), *Identité, lecture, écriture*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993, pp. 59-75.

## Chapitre 2. Bibliothèque et construction de soi

Michèle Petit

---

« Savoir quand tu dois intervenir dans le cœur,  
c'est le secret de ta solitude : de même que c'est  
l'art de la relation véritable [...] Et ce sont  
justement les plus solitaires qui ont la plus  
grande part à la communauté. »

*Rainer Maria Rilke*<sup>1</sup>

« Heureusement qu'on est nombreux à être seuls  
au monde. »

*Norge*

- 1 L'intériorité, l'intime, le souci de soi ont été longtemps considérés comme l'apanage des nantis, tandis que les loisirs des pauvres étaient renvoyés à des formes d'organisation collectives, dûment encadrées, à des fins d'édification. Anne-Marie Thiesse rappelle ainsi que du XIX<sup>e</sup> siècle aux années trente, « l'opposition est clairement exprimée entre une culture distinguée, apanage de l'élite, qui manifeste la capacité et la volonté individuelle [je souligne] de développer des talents naturels, et, d'autre part, une culture populaire qui n'a pas vocation à distinguer mais à "éduquer" collectivement les masses, par une pédagogie éclairée<sup>2</sup> ». Et aujourd'hui, à entendre sans cesse évoquer « le rôle social des bibliothèques », « les usages sociaux des bibliothèques », « les missions d'éveil culturel des bibliothèques » – comme si les habitants des quartiers dits « fragiles » étaient endormis... – vient le soupçon que l'hygiénisme social et le paternalisme ne sont toujours pas loin.
- 2 C'est au contraire à traiter du « social » sans le dissocier des « êtres particuliers et intelligents » qui le composent, pour parler comme Montesquieu, que l'on s'attache ici. Car si des déterminismes lourds sont le lot partagé de ceux qui vivent dans ces quartiers, chaque destin est aussi une histoire particulière, faite d'une mémoire et de ses blancs, d'événements, de rencontres, de mouvement<sup>3</sup>. Chacun n'est pas seulement assignable à un groupe, un lieu, une place dans l'ordre social, d'où il ne ferait que décliner des *habitus* de classe ou les traits d'une identité collective. Il, ou elle, se

construit de façon singulière, et tente, bon an mal an, avec les armes dont il se saisit, de composer un espace symbolique où trouver place, d'élaborer un rapport au monde, aux autres, qui donne sens à sa vie.

- 3 S'agacer de la résistance à considérer ceux qui sont peu nantis dans leurs singularités, et pas seulement « à la grosse<sup>4</sup> », n'est pas uniquement à mettre au compte de bons sentiments, où l'on revendiquerait le droit pour chacun, quelle que soit son appartenance sociale, d'élaborer sa subjectivité. Si l'on consacre un long chapitre à la construction de soi, c'est à partir de la conviction que cette élaboration d'une identité propre, singulière, est seule à même de faire accéder à d'autres formes de sociabilité que celles que l'on déplore – ou que l'on prétend déplorer – dans les quartiers « difficiles ». Et qu'elle peut constituer un fondement de la citoyenneté et donner un contenu vivant à la démocratie. Plus encore peut-être en ces temps difficiles, pouvoir se penser dans sa subjectivité, maintenir un sentiment d'individualité, prend une importance accrue, pour être moins exposé à ce qu'un lien totalisant à une bande, un groupe, une chapelle, une mosquée, ne vienne parer au manque à être, à la mise en crise des identifications et des appartenances, à la marginalisation économique et politique, à l'invisibilité sociale. La galère, la montée des fondamentalismes et de l'extrême-droite sont imputables non seulement à l'exclusion économique, mais aussi à la fragilité du sentiment de son identité<sup>5</sup>. La haine de l'autre, qui est au cœur de ces dérives, a maille à partir avec la haine de soi. Et les plus démunis en termes de références culturelles sont là les plus vulnérables, les plus enclins à la dépendance, à être séduits par ceux qui offrent des prothèses identitaires.
- 4 C'est dire que les formes d'utilisation de la bibliothèque relatives à la construction de soi, si elles sont moins visibles, plus discrètes, que l'accompagnement scolaire, n'en sont pas moins importantes : les « expériences culturelles », comme les nomme Winnicott<sup>6</sup>, peuvent permettre de trouver des repères à partir desquels se situer, se penser dans le monde, s'inscrire dans une histoire, dans des expériences humaines partagées, transmises au fil du temps ; de prendre un peu de distance par rapport à ce qui vous entoure, plutôt que d'y être collé ; et d'être, quelquefois, créatif.
- 5 Précisons encore que le soi, le sujet dont il s'agit, au fil de ce chapitre, ce n'est pas, on l'aura compris, l'« individu », ce Narcisse réduit au mirage du *look tribal*, qui s'attache à être « personnellement » comme tout le monde, et s'évanouit de l'espace public pour s'afficher dans un espace publicitaire. Ce n'est pas non plus son ancêtre, le vieux sujet souverain, isolé, maître de lui comme de l'univers. Freud, il y a un siècle, a porté un coup de grâce à une telle illusion, en découvrant que le sujet était divisé – le moi n'est pas maître à bord, on est « agi » par un inconscient –, et que loin d'être isolé, ce sujet se constituait dans l'intersubjectivité, la psychanalyse s'ancrant dans une anthropologie de l'interdépendance humaine. Dans le sillage de Freud, de Winnicott, ou de Lacan, c'est à un sujet qui est toujours à advenir, en déconstruisant le « faux soi » et les images qui l'orthopédissent, que l'on fait allusion<sup>7</sup>.
- 6 Pratique d'écart, la lecture, on l'a dit dans l'introduction, peut à cet égard occuper une place particulière dans ce processus de subjectivation – notamment parce qu'on y rencontre parfois des mots qui viennent heurter ce qui était comme arrêté sur l'image pour lui redonner vie. Pensons à Richard Hoggart, pour qui la découverte de la poésie dans une bibliothèque fit l'effet d'une bourrasque : « Cela me faisait le même effet que le prélude de l'acte I de *La Traviata*, mon premier disque, une musique qui vous donne envie de distribuer tout votre argent<sup>8</sup> »

- 7 On notera au passage que la culture n'est pas toujours du côté de ce capital que l'on accumule grain à grain, mais qu'elle peut être plus proche d'une « dépense », au sens où en parlait Bataille, ce bibliothécaire<sup>9</sup>. Et que la lecture vous déloge parfois de chez vous, de vos certitudes, de vos appartenances, comme cela arrive quelquefois lors d'un voyage, ou d'une rencontre amoureuse<sup>10</sup>.

## Le monde à soi de l'enfance

- 8 C'est quelquefois très tôt que la bibliothèque a pu contribuer à la construction de soi, dès les contes de l'enfance qui promettaient des évasions, par le défilé des identifications, et qui ont souvent laissé des souvenirs très intenses. Quand un bibliothécaire lisait un conte, on découvrait que la lecture pouvait être un plaisir. Et venait parfois cette idée lumineuse : autre chose est possible, rien n'est fatal, fermé à jamais. Ridha s'est ainsi souvenu du moment où il découvrait le *Livre de la jungle*, et où quelque chose s'était ouvert : il avait compris qu'il existait autre chose que ce qui l'entourait, on pouvait devenir autre chose : *« Après je lisais Le Livre de la jungle, j'aimais bien aussi Tarzan, je me rappelle, je montais sur les arbres et je faisais "Ouaoh, ouaoh" et après ma frangine sortait et faisait "Ouaoh, ouaoh". Et moi ça me plaisait parce que Tarzan ou Le Livre de la jungle c'est un peu se débrouiller dans la jungle. C'est l'homme qui par sa poigne arrive toujours à maîtriser les choses. Le lion c'est peut-être le patron qui ne veut pas t'embaucher ou les gens qui t'en veulent, etc. Et Tarzan, ou Mowgly, se construit une petite cabane, c'est un petit chez soi et en fait, il pose ses marques. Il se délimite. »*
- 9 L'heure du conte est d'ailleurs évoquée avec émotion : *« On était émerveillés d'entendre des histoires, on s'y croyait, on était plongés dedans, dit Philippe. Quand on sortait, parfois on se refaisait l'histoire, on se la racontait. »* Et on s'identifiait au héros, *« seul contre tout le monde. »*
- 10 Les contes pouvaient encore contribuer à la formation de l'esprit critique, par exemple lorsque l'ogre ne dévorait pas l'enfant mais se révélait aimant, contrairement au stéréotype de rigueur : *« On finirait par croire que tous les ogres sont méchants et dès qu'on voit un gros barbu, c'est un méchant homme qui va manger l'enfant. On pouvait voir que ce n'était pas toujours vrai. Les préjugés, bien souvent ça vient d'un cliché, on vous répète constamment la même chose. Là c'était une possibilité d'avoir un esprit critique et de se dire qu'il faut aller au fond des choses »* (Ridha).
- 11 Oralité et lecture silencieuse ne s'opposent pas, on le sait. Au contraire, la lecture est prévenue et rendue possible par la communication orale, et les lectures à haute voix, dans l'enfance, ou les histoires du soir, ouvrent la voie à la lecture silencieuse ultérieure<sup>11</sup>. Or parmi ces jeunes, plus encore s'ils sont d'origine étrangère, rares sont ceux à qui leurs parents ont pu conter ou lire des histoires. Et pour certains, un instituteur, un bibliothécaire, ou parfois plusieurs, ont ainsi joué un rôle essentiel. Ces adultes, différents de ceux auxquels les enfants étaient confrontés chez eux, ont été les passeurs de mots, d'histoires qui leur ont permis d'ouvrir leurs imaginaires.
- 12 *« Après tout il y avait une autre chose que les parents, la vie traditionnelle de la famille. Ils m'ouvraient vers l'extérieur... C'étaient d'autres adultes qui ne me prenaient pas pour un bébé ou une petite fille qui doit faire le ménage »,* dit Zohra. Ils leur ont donné l'occasion, précocement, d'avoir une place à eux, d'être reconnus, entendus, d'évoquer leurs problèmes scolaires et quelquefois personnels : *« Savoir que quelqu'un est là, qu'il vous*

*écoute, qu'il vous donne des responsabilités... Le fait d'avoir une certaine place dans la bibliothèque. On te dit bonjour, on t'appelle par ton prénom, "Ça va ?", "Ça va". Voilà, ça suffit. On est reconnu. On a une place. On est chez soi » (Pilar).*

- 13 Certains se souviennent d'y avoir joui d'une attention et de conseils prodigués par des professionnels attentifs à leur personnalité, qui les précédaient un peu, marchaient devant eux pour tracer un chemin : *« Mon meilleur souvenir c'était Ph. [le bibliothécaire]. J'ai l'impression qu'on était vraiment des amis... Il savait toujours tout, les livres qui me plairaient : "Moi j'ai lu ça, tu pourrais le lire..." Il savait quel genre de livre plairait à telle ou telle personne » (Malika) ; « Elle connaissait mes goûts. Au début j'étais axé sur ça, et elle sentait que c'était pas mon axe principal, et puis moi je le savais pas. Et elle m'a conseillé d'autres livres, je me suis dit : tiens, ça n'a rien à voir avec ce que je voulais, mais ça me plaisait quand même. Et chaque fois elle changeait, et puis ça me plaisait tout le temps » (Abdallah).*
- 14 La petite cabane dans la jungle qu'évoquait Ridha, c'est bien sûr l'idée d'un monde à soi, qui est revenue plusieurs fois dans ces souvenirs. Ainsi, Abdallah évoquant les Bennett, que lui avait conseillé une bibliothécaire : *« Ça me passionnait, ça me motivait, parce qu'il avait un monde à lui dans son école, son collègue. Ça me motivait pour aller à l'école. »* Et Afida : *« J'avais un secret pour moi, c'était mon univers à moi. Mes images, mes livres et tout ça. »*
- 15 D'une façon proche, pour Fethi, la révélation de la bibliothèque, dans l'enfance, ça a été la première fois où il a pu emprunter un livre « pour lui », et la fierté qu'il a éprouvée à sortir dans la rue en tenant cet objet qui lui était confié.
- 16 Pour plusieurs, la bibliothèque restera un lieu de mémoire important, et ils retrouveront leur enfance entre les pages des livres qui les faisaient rêver. Expérience qui peut aller de l'émotion à la maîtrise, comme le dit Ridha : *« Il y a un bouquin que j'avais, que j'ai retrouvé ici et ça m'a fait très plaisir [...] Il est un peu abîmé mais en le touchant ça me faisait drôle... Il y a des souvenirs qu'on perd mais qu'on retrouve lorsqu'on touche quelque chose. Ce qui m'est revenu, c'est d'abord le plaisir de me revoir plus ou moins, quand j'étais petit, et j'ai pas de photos de moi... Mais c'était encore plus émouvant qu'une photo, je crois. C'est retrouver un peu un repère aussi. Un cheminement, une trace, sur un parcours. On éprouve une bonne sensation, mais quelque part on éprouve quelque chose de plus fort, c'est la maîtrise de son destin. »*
- 17 D'autres ont raconté les fugues qu'ils faisaient, une fois devenus grands, dans les rayons de la section jeunesse. Au point que pour Mourad, si la bibliothèque disparaissait, *« on n'aurait aucune idée sur notre enfance ».*

## Des mots qui « révèlent » le lecteur

- 18 Plus tard, dans l'adolescence, la jeunesse, la rencontre avec les livres a pu être décisive pour celles et ceux, quelle que soit leur origine, qui ont l'impression que quelque chose les singularise, une difficulté dans la vie familiale, amicale ou amoureuse, un manque de confiance en soi, une hypersensibilité, un questionnement. Ou, différemment, pour ceux qui sont temporairement en proie à un grand isolement, une dépréciation de soi, liés par exemple au chômage, à un déménagement, à une séparation. On voit que la difficulté à trouver une place dans un monde déjà là n'est pas seulement économique, sociale, elle est aussi affective, sexuelle, existentielle.
- 19 Beaucoup disent ainsi, ou laissent entendre, leur solitude. Elle peut être affaire de tempérament. *« J'ai toujours été un enfant solitaire et différent, tourné vers l'intérieur... Mes*

amis étaient les livres », se souvient Jacques-Alain. Léa, elle, interpose un livre entre le quartier et elle : « *C'est vrai que même si je fais des courses, parfois je prends un livre et je marche en lisant... Eux ils se déplacent en groupe. Moi quand je viens à la bibliothèque je viens toute seule, je préfère, à la rigueur, faire mes affaires toute seule. Je n'ai pas l'esprit de collectivité.* » Quant à Houria : « *Je suis très renfermée, j'aime être toute seule et c'est les livres qui me portent conseil.* »

- 20 La solitude peut être aussi affaire de circonstances ou de timidité, comme pour Haljéa, récemment arrivée en France, qui, bien que très « sociable », n'a pu encore se faire des amies, et passe ses journées à la bibliothèque. Ou pour Magali, très isolée à la campagne où elle élève ses enfants : alors avec les livres, « *on n'a pas seulement que nous quand on se regarde vivre* ».
- 21 Mais la solitude peut être consécutive à une rupture dans la vie amicale, à une déception. Plusieurs – et pas seulement de jeunes adolescents – ont évoqué la dureté des relations, l'obligation qu'il y aurait à être défensif, le sentiment d'être incompris. « *Depuis toute petite, j'ai toujours eu des copines de classe, des copines de quartier, et puis maintenant, je suis copine toute seule,* dit Aziza. *Ils sont tous immatures, ils rigolent pour un rien, c'est une petite bande. Ils sont tous lâches, ils sont tous hypocrites, et donc je me mêle pas vraiment dans ma classe, je me distingue de la classe.* » Et Guo Long : « *Je parle à personne, je parle à ma conscience. Comme disait Goldman dans je ne sais plus quelle chanson : cinq milliards de gens, mais tellement d'absents.* »
- 22 La souffrance due aux commérages, à la sensation d'avoir été trahi par celle ou celui à qui on s'était confié, est revenue dans différentes villes. Cette forme précoce de contrôle social, d'un autre type que la surveillance exercée par les parents ou les enseignants, est vécue très douloureusement. Pouvant aller jusqu'à la mise au ban, elle nourrit parfois des rêves de fugues, de « partir loin ».
- 23 Pour tous ceux-là, la lecture peut être alors le moment où ils s'aperçoivent, pour parler comme Norge, qu'« heureusement qu'on est nombreux à être seuls au monde ». Les livres sont des compagnons, on y rencontre du rêve, et des expériences, du « vécu ». « *Des interrogations personnelles, on ne sait pas trop comment en parler, et on cherche à se rassurer sur soi, on se dit : "Ah, je ne suis pas la seule à ressentir ça, il y a des gens comme ça."* Et ce qui est fabuleux aussi dans cette recherche qui est vraiment personnelle cette fois, c'est de se dire qu'on est compris quelque part... On partage les sentiments avec les gens, et on ne se sent pas seuls », dit Aïcha. Et même si on a des amis, comme Afida : « *C'est presque les livres qui m'ont fait grandir. Par exemple parfois quand on est adolescente, qu'on a des problèmes, des trucs comme ça, on a envie d'avoir des livres qui parlent de la même chose que nous, qui parlent des relations qu'on a avec les copains, avec les parents.* » Ou Samia : « *Quand un jour on lit un texte d'un auteur vachement célèbre, on se dit : tiens ! Il pense la même chose ! Ça permet de plus approfondir et de te dire : oui, mais ce que tu pensais, c'est pas si con que ça ! Rien que le fait de savoir qu'il y a des gens qui, depuis l'Antiquité, ont déjà pensé ce que tu penses maintenant, ça te motive plus à approfondir ta réflexion. Surtout quand tu es au collègue où tu es complètement larguée, où tu ne sais pas où tu vas...* »
- 24 Dans la lecture, on ne cherche pas, on trouve, comme Picasso. Et au-delà des questionnements de l'adolescence, les livres dont ces jeunes disent qu'ils ont compté, ce sont ceux où des mots, des images, leur ont permis de se composer eux-mêmes, de faire venir au jour « la figure de celui, ou de celle, que le lecteur ne sait pas encore qu'il est, mais qu'il est appelé à être », comme l'écrit Jean Roudaut<sup>12</sup>. Des textes qui révèlent celui qui lit, au sens où on dit révéler une photo, qui font monter ce qui était, jusque-là,

scellé, et ne pouvait se dire. Et cela par ces procédés qui ont noms condensation, déplacement, la lecture s'apparentant là au rêve.

- 25 Ces mots que l'on rencontre, s'ils peuvent troubler, dans un premier temps, ils ont aussi la vertu singulière d'apaiser, d'apporter un soulagement, comme s'ils déliaient le lecteur : « À travers le livre, quand on a soi-même des réflexions, des angoisses, enfin je ne sais pas, de savoir que d'autres gens les ont ressenties, les ont exprimées, ça je crois que c'est très important. C'est peut-être parce que l'autre le dit mieux que moi... Il y a une espèce de force, de vitalité qui sort de moi parce que ce qu'il dit, pour X raisons, je le ressens fortement » (Pilar) ; « J'ai pas envie d'être cultivé, je m'en fiche complètement, ce qui m'intéresse, en ce qui concerne le domaine littéraire, c'est d'éprouver une émotion, de me sentir proche d'autres personnes qui peuvent sublimer des pensées que je peux avoir » (Matoub).
- 26 Plus largement, on l'a déjà dit dans l'introduction, plus on est capable de nommer ce qu'on vit, plus on est apte à le vivre, et à même de le changer : la symbolisation confère une maîtrise irremplaçable, elle a un rôle intégrateur particulier au plan psychologique. Tandis qu'à l'inverse, la difficulté à symboliser peut aller de pair avec l'agressivité incontrôlée. Quand on manque de mots pour se penser, pour dire son désarroi, sa colère, il ne reste que le corps pour parler : soit le corps qui crie de tous ses symptômes<sup>13</sup>, soit le corps à corps violent, le passage à l'acte. Et à être limité dans le répertoire de la langue, dans l'art de la faire jouer, on est privé des déplacements, des facultés d'association qu'elle ouvre. C'est bien pourquoi les pouvoirs musclés, que le jeu de la langue affole, en viennent quelquefois à le limiter autant que faire se peut. Pour n'en donner qu'un exemple, dans l'actualité, pensons aux observations de Malika Greffou sur le système d'enseignement de l'arabe en vigueur en Algérie depuis plus de trente ans : il n'aurait eu d'autre fin que d'appauvrir la langue pour tenter de la ramener à une pure fonction instrumentale<sup>14</sup>. N'être capable de dire que « oiseau », et non pas « hirondelle » ou « mésange », c'est le B A BA de l'assujettissement à un seul sens, totalitaire...
- 27 À l'inverse, Matoub a raison de penser que les bibliothèques peuvent constituer « un terrain d'acquisition de la subversion. Je ne sais pas si les gens du ministère de la Culture, le Maire de Paris Jacques Chirac m'apprennent à les détester, parce que la lecture et l'amour qu'on peut éprouver pour Rimbaud, pour les surréalistes, des auteurs comme Guy Debord, Annie Le Brun... ces gens-là m'apprennent à voir le monde tel qu'il est, et à ne pas me satisfaire de la réalité ».
- 28 Pour lui, les livres qui ont compté, ce sont ceux qui lui ont permis de se découvrir, ou de se forger, une identité de « jeune anarchiste », en rupture : « Rimbaud il m'a bouleversé, il a provoqué en moi une révolution intérieure et sensible. Il a changé ma manière de voir les choses... J'aurais dû lire l'intégrale de Rimbaud au moins vingt fois. Mon itinéraire, mon rapport à la lecture pourrait se faire en vingt citations. Par exemple la phrase de Breton : "La révolte est seule productrice de lumières" est une phrase qui aura beaucoup compté dans ma vie. "Il faut changer la vie" de Rimbaud, "Il faut réinventer l'amour", ce sont aussi des phrases qui ont compté. "La révolte n'a pas d'ancêtres" de Breton, c'est encore quelque chose qui peut compter. De René Char, dans La Parole en archipel, lorsqu'il parle de l'imaginaire. Lorsque nous approfondissons ces éléments d'imaginaire, nous sommes confrontés au vide, au néant, à savoir que nous sommes dans l'univers et qu'il y a une seule chose capable de s'opposer à cette société, c'est l'imaginaire, l'espace sensible. L'espace sur lequel la société ne pourra avoir aucune prise. »

- 29 Matoub est un fou de littérature, devenu étudiant en lettres. Parmi ceux que l'on a rencontrés, ils sont peu nombreux, ceux qui ont vu leur vie et leur pensée aussi profondément altérées par des lectures, au point d'en devenir, comme lui, « fils » des œuvres qu'il a lues. Ceux-là savent que la littérature a rapport à la part d'ombre de chacun, et qu'elle est l'un des rares lieux où la contradiction, l'ambivalence peuvent se dire : « *Des gens comme Proust, c'est pas du tout manichéen, moi j'aime bien des gens comme ça qui vont un peu au-delà des préjugés... Moi ce que j'aime bien dans la littérature, c'est comment un écrivain peut montrer qu'on peut être contradictoire* » (Jean-Michel).
- 30 D'autres, plus nombreux, ont rencontré un texte, ou plusieurs, qui ont pu, à un moment, être le lieu où ce qu'ils étaient pouvait se dire, et bien se dire. Par exemple, c'est en lisant Anaïs Nin que Zohra en a appris long sur elle-même : « *C'est vrai que j'ai découvert une femme qui écrit de la littérature érotique extrêmement bien, et reconnue par le monde entier. J'ai appris des choses sur ma vie sexuelle, sur mon intimité que personne n'a pu m'apprendre auparavant.* »
- 31 Dans un tout autre registre, c'est en lisant *Tête de Turc*, dont le titre l'avait intriguée (écrit par ce journaliste allemand qui s'était fait passer pour un immigré), que Hava a découvert la condition des immigrés turcs tels que son père. Et c'est dans Segalen qu'elle a trouvé les mots qui rendaient leur dignité et leur humanité aux gens simples : « *Victor Segalen, par exemple maintenant en philo, je l'ai utilisé. Il nous disait que les sages... c'étaient pas des gens avec des étiquettes bien précises. C'étaient des gens ordinaires qui étaient parmi les peuples. On peut les trouver partout.* »
- 32 C'est souvent par le biais d'une identification, d'une métaphore, que les mots confèrent un droit d'être là. Comme pour ce jeune homme qui doit assumer d'être peu conforme aux normes de la virilité ordinaire, et qui trouve des armes pour se penser en lisant les témoignages de femmes ayant à vivre avec une autre différence, comme Mimie Matie, ou Emmanuelle Laborit : « *Elle est sourde et muette et elle vit quand même, c'est ce qui me plaît chez elle.* »
- 33 Et cette quête de soi se fait ainsi des textes les plus légitimes aux plus dépréciés, comme pour Afida, pour qui l'important c'est l'amour... où qu'il se trouve : « *Chez Balzac, j'aimais surtout quand il parlait par exemple des histoires d'amour. Mon préféré, c'est Eugénie Grandet. C'était tellement pudique l'histoire... J'aimais surtout Madame Bovary, Flaubert, ça j'adore. Des auteurs préférés, ça va faire rire, j'aime bien aussi Barbara Cartland. Danielle Steel, je sais pas si vous connaissez... Un roman d'amour qui m'avait fait pleurer, Tristan et Iseult. On n'a pas connu l'auteur.* »
- 34 Relevons le goût fréquemment mentionné pour la poésie, et le regret, quelquefois, qu'il n'y en ait pas autant qu'on le souhaiterait dans les rayons des bibliothèques de quartier. Goût de la poésie présent à l'étape qui suit – ou qui accompagne – ces rencontres avec les livres : l'expression de soi par l'écrit. Ces pages où l'on trouve lieu, où l'on invente son propre pays, c'est une histoire intime, que l'on ne révèle pas, surtout si l'on est un garçon – et parmi ceux que l'on a rencontrés, ils sont assez nombreux à avoir un tel monde secret : « *J'écris sur... comment ça s'appelle... la vie privée, quoi. C'est-à-dire l'intime. Et puis dans les chansons j'écris ce qui se passe dans les banlieues, avec un peu d'ironie... J'ai pas dévoilé à mon entourage. Parce qu'ici j'ai donné une certaine image de moi, les gens n'imaginent pas que je puisse écrire des poèmes* » (Manu) ; « *J'écris des poèmes, mais le problème c'est que je ne pense pas qu'ils aient trop de succès ici. Et puis la plupart des poètes sont morts de pauvreté* » (Frédéric) ; « *J'aime bien écrire des choses profondes, mais des fois je trouve que c'est ridicule* » (Guo Long).

- 35 On met des mots sur des blessures secrètes. Est-il besoin de rappeler combien les mots ont aidé à « tenir » ceux qui étaient en proie aux souffrances extrêmes, d'évoquer tous ceux qui, dans la douleur, ont maintenu leur dignité en récitant des vers ? Pour ne citer que deux exemples, souvenons-nous du rôle qu'ils ont pu jouer pour Jorge Semprun<sup>15</sup>, et pour tant d'autres, en déportation. Ou pour Ariane Efron, la fille de Tsvetaeva, qui envoyait de Sibérie ces lettres magnifiques à Pasternak, où il est tant question de poésie<sup>16</sup>. Qu'on ne se méprenne pas : il ne s'agit évidemment pas de comparer les souffrances de ceux-là, et les difficultés des jeunes dont on parle. Seulement de rappeler à quel point, loin d'être la caisse à outils à laquelle on voudrait quelquefois le réduire, le langage, par ses jeux et ses « leurres magnifiques », pour parler comme Barthes, peut permettre de rester vivant.

## La lecture, une chambre à soi

- 36 La bibliothèque, la lecture sont alors un refuge où se ressourcer, un lieu où l'on tient au monde par les livres, une bulle protégeant de l'adversité. Pour Khaled, « *moi quand je viens ici, si j'ai des problèmes ou quoi que ce soit à l'extérieur, je les oublie un petit peu... J'aime assez cette bibliothèque. J'y suis attaché parce que, déjà, j'y viens depuis que je suis enfant, c'est surtout ça à mon avis, c'est une sorte de refuge* ». Pour Jean-Michel, « *c'est un cocon... Il y a la sérénité, le calme qui n'existent pas dans les rapports de tous les jours. Donc c'est un peu une bulle, pour moi* ». Et pour Jacques-Alain : « *Il y a une bulle, ce serait l'image d'une bulle. Et le livre ce peut être aussi ça. Parce qu'on voit le monde, mais on n'est pas dans le monde. On est distant.* »
- 37 De cette bulle, de ce refuge, on parle peu aux proches. La lecture, c'est, pour beaucoup, sinon une passion secrète, du moins le domaine de l'intime, de la pudeur. À ce sujet les remarques sont multiples, un peu partout : « *Je garde ça pour moi* » ; « *C'est comme un secret, quelque chose de fermé. Personne ne peut entrer là-dedans* » ; « *On ne parle pas de ces choses-là* » ; « *On n'a pas à étaler ses lectures devant tout le monde* » ; « *Les bouquins de science-fiction on en parlait souvent, mais on parlait peut-être moins d'un bouquin qui personnellement nous a plu et qui est de l'ordre de l'intimité, on a peur de se dévoiler* » ; « *On va pas parler à n'importe qui de ce qu'on a lu.* »
- 38 On est loin ici de ce que disait Pierre Bourdieu, qu'on ne lirait que quand on a un marché où placer des discours afférents à cette activité<sup>17</sup>. Ici, pas de marché, et même, à l'inverse, toutes chances d'être l'objet de la risée si on se hasardait à dire que l'on s'adonne à une telle pratique, plus encore si on est un garçon. Ça n'empêche pas un certain nombre de ceux que nous avons rencontrés d'aimer lire, mais en se gardant jalousement leur passion, par peur du qu'en dira-t-on. On retrouve ici des thèmes que l'on avait rencontrés dans l'étude sur la lecture en milieu rural : délices et interdits qui s'attachent à l'intime, à une jouissance privée, à une intériorité autosuffisante, avant le moment où tout rentrera dans l'ordre et les places attribuées<sup>18</sup>. Un livre, c'est la nuit, disait Duras. Cette lecture à laquelle on s'adonne « *un petit peu en retrait* », comme le dit Ridha, est toujours entre ombre et lumière. Et si beaucoup chantent l'importance de la lumière dans la bibliothèque, quelques-uns, pour se livrer à la lecture, y chercheront un coin un peu sombre, tel Daoud : « *Je m'installe dans un coin où il n'y a pas beaucoup de soleil, où il y a de l'ombre.* »
- 39 Revient souvent le thème de l'échappée en solitaire : « *Les livres ils m'ont aidée à trouver cette place, mais ils m'ont aussi aidée à échapper de cette place, à m'échapper à travers le*

rêve » ; « C'est un moyen d'évasion en quelque sorte » ; « Parfois avec la lecture je commence à m'échapper un peu » ; « C'est un moyen de s'évader dans sa tête, de voir autre chose » ; « C'est surtout le livre comme possibilité d'évasion, comme possibilité de recherche, comme possibilité de se trouver soi-même. »

- 40 Jacques-Alain compare la lecture à la randonnée : « Je suis quelqu'un qui aime beaucoup marcher, notamment en forêt, on voit des paysages, on voit la nature. Le livre est une ouverture vers le monde, c'est une fenêtre ouverte sur l'univers. Tant sur l'univers physique que l'univers humain. À la fois sur l'extérieur et sur l'intérieur. Sur l'esprit et sur le monde. » Et plusieurs la rapprochent du voyage : « À quoi comparer la lecture ? Je sais pas, à un voyage par exemple, un long voyage qui durerait longtemps » ; « C'est juste pour lire, pour être ailleurs » ; « Je peux rester assis là et lire sur n'importe quel pays, n'importe quel peuple, n'importe qui, et à travers ça il va m'expliquer sa vie, sa pensée, son pays, beaucoup de choses, sans bouger de Bobigny, sans bouger de ma petite chaise ».
- 41 La bibliothèque, la lecture, ouvrent à un ailleurs, un autre lieu où advenir, où la capacité de rêverie se donne libre cours, et l'on en sait la valeur heuristique<sup>19</sup>. Dans cet autre lieu, on est dans un autre temps, temps de vacance, de disponibilité, de flânerie. Temps de la réflexion, où éviter la précipitation. En bibliothèque, seul, on peut prendre son temps, plutôt que d'être toujours obligé de se conformer à celui des autres, à l'utilitarisme familial, au tempo de la pub, du clip, des *talk-show* de la télé, au rythme des obligations scolaires, à l'agitation de la récréation, et même quelquefois, au sein même de la bibliothèque, au pas de gymnastique des visites accompagnées : « Moi j'aimais pas parfois quand on venait toute la classe, parce que j'avais pas le temps de pouvoir moi-même choisir mes livres, parce qu'on n'avait pas le temps : "Prenez vite, dépêchez-vous, et puis cassez-vous." Moi j'aime bien prendre mon temps, mais là... Je préférerais venir toute seule ou avec mon frère » (Afida). Gare à la cadence infernale, à laquelle les bibliothécaires eux-mêmes seraient de plus en plus incités à convier les usagers<sup>20</sup>.
- 42 À l'heure où l'on sait que l'éventuel retour de la croissance ne ramènera pas le plein emploi, et où des experts n'auraient plus en tête que de nous « désinciter » au travail, on pourrait s'étonner de cette incroyable peur de l'oisiveté, du temps vacant, pour soi, qui échappe à tout contrôle. Peur dont la plupart participent, en cette époque que l'on prétend curieusement hédoniste, et où, entre défense maniaque et puritanisme, la phobie du temps « perdu » bat son plein, le moindre répit affole.
- 43 Mais pas tous : ainsi Florian évoque-t-il les vertus du loisir, en toute connaissance de cause de ses enjeux : « On devient flâneur. On était là pour autre chose et les choses nous emmènent... Se donner du temps à nous pour que les choses puissent bouger... Le loisir, c'est vraiment s'accorder du temps pour voir les choses bouger. C'est faire des voyages... Je me suis aperçu que le temps, c'était la seule chose que les personnes avaient, même si elles n'avaient pas d'argent, même si elles n'avaient pas de liberté. » Vertu du loisir qu'évoque encore Guo Long, qui travaille d'arrache-pied toute la semaine comme ouvrier coffreur, compose des chansons, peint, cultive des bonsaïs où il « essaye les couleurs par saisons, comme une palette de peinture », et qui donne de son temps pour emmener promener les enfants de la cité. Parce qu'apprendre à vivre en France, c'est aussi « savoir aller chercher le muguet dans les bois. [Et puis...] déjà la semaine à l'école, et le samedi encore devoirs, ils vont devenir fous. Alors le samedi... les faire sortir un peu, la forêt, je sais pas, distraire, pour oublier un peu la semaine. C'est vrai, il faut apprendre, il faut quand même détendre ».

## Formation de l'esprit critique

- 44 Dès l'enfance, on l'a vu, la bibliothèque peut être le lieu d'une prise de distance, d'un pas de côté, qui change un peu l'angle de vue depuis lequel on voyait le monde. Écoutons Samia, glissant d'un pas à un livre d'histoire sur Mahomet : « *Quand j'étais petite, j'étais dans une école coranique ici, donc j'apprenais le Coran par cœur... J'aimais bien, j'étais vachement religieuse. Jusqu'à 13-14 ans... Et en fait, voir les bouquins ici, à côté du rayon philo il y a des bouquins sur Mahomet, ou des critiques de la religion.* » Samia est maintenant étudiante en histoire, et elle insiste, à plusieurs reprises, sur l'importance de la contextualisation : « *Il faut que je comprenne le contexte historique global. Moi quand je prends un bouquin, je ne le prends pas tout seul. Je vais d'abord voir ce qu'il y a eu sur l'auteur, sa vie.* »
- 45 On relève la même recherche chez Aïché, attachée à resituer un texte dans son contexte, et à toujours vérifier l'exactitude d'une citation : « *J'ai changé avec les lectures, avec les livres, c'est vraiment ça. Maintenant j'ai l'esprit critique. Je lis un livre, je relis. Ensuite j'essaye de voir le contexte, pourquoi l'auteur a dit ça, à cette époque, Sartre, qu'est-ce qu'il faisait, après il a pensé ça, ensuite il a évolué [...]* J'ai discuté avec des filles... Il n'y a rien derrière : « *L'imam a dit ça. – Où est-ce dans le Coran, est-ce que tu es allée vérifier ?* » Moi tous les ans par exemple, pendant les trente jours de ramadan, on va à la mosquée. L'imam dit : « *C'est écrit dans telle partie du Coran, telle sourate.* » Moi dès que je rentre à la maison, je vérifie. Tout ce qu'on me dit, je vérifie. Ou : « *Cet auteur a écrit ça* » : je vais vérifier. C'est vrai ou c'est faux. Mais ces filles ne vérifient même pas. C'est pas écrit qu'on devrait mettre du noir, s'habiller en noir. Moi je dis : « *Vous vous habillez en noir, vous enlaidissez la couleur de l'islam.* » C'est ma façon de voir. « *Non, non, c'est écrit dans le Coran, tu dois porter du noir ! – Montre-moi la page !* » Il n'y a rien... »
- 46 D'autres, plus nombreux, ont insisté sur l'importance qu'avait eue pour eux l'accès, par la lecture, à une diversité de points de vue, à une ouverture. Les remarques en ce sens sont nombreuses, un peu partout : « *ça m'a permis d'agrandir mon cercle* » ; « *on apprend à être plus ouvert, à être plus tolérant* » ; « *on n'a pas de barrière* » ; « *ça permet de revoir son jugement* » ; « *ça m'a permis de relativiser mes pensées, mes émotions, mes valeurs* » ; « *aller plus loin, ne pas rester à ce qu'on nous dit* » ; « *regarder les gens avec un autre regard que celui inculqué, dans l'éducation, la scolarité* ».
- 47 Cette ouverture peut se faire par le biais d'une connaissance accrue, qui confère suffisamment de maîtrise pour ne plus craindre l'autre : « *C'est une manière d'accepter ce qui vient de l'extérieur, de s'ouvrir plus aux autres. Si l'on ne connaît pas, ça fait peur, et on se referme* » (Magali).
- 48 Elle peut se faire par l'identification, où l'on se glisse dans l'expérience de l'autre, notamment par la lecture de ces « vécus », dont beaucoup sont férus. Notons au passage que l'ouverture à l'altérité n'est pas dissociée de la découverte de l'autre en soi... : « *Accepter l'autre, surtout ça. La tolérance vis-à-vis de l'autre, la tolérance par la découverte de personnes autres que soi. Mais ça m'a permis également, je crois, de me connaître mieux à travers d'autres personnages* » (Laetitia).
- 49 Ce peut être aussi une relativisation, par exemple par la découverte d'autres civilisations, remettant à leur juste place les prétentions occidentales à l'universalité : « *Ça m'a permis de voir qu'il n'y a pas que la France, qu'il y a d'autres civilisations, d'autres coutumes, qu'il y avait d'autres choses, le passé, l'histoire, connaître le pourquoi des*

choses » (Nicolas) ; « Ça nous permet de nous ouvrir à la diversité humaine, et de voir qu'il n'y a pas que des histoires sur tels ou tels sujets occidentaux » (Samia) ; « Ici ça m'a permis aussi de connaître la littérature d'autres pays que je n'aurais jamais découverts. Le Japon par exemple, les Antilles, ils ont invité des écrivains. Je me rappelle là, dernièrement, ici, ils m'ont permis de découvrir des écrivains américains, la littérature américaine, 1939-1989. Des auteurs que j'ai lus par la suite » (Daoud).

- 50 C'est encore l'ouverture sur d'autres époques, le voyage dans l'histoire, qui change quelquefois le point de vue sur l'autre : d'adversaire supposé, il peut devenir proche : « J'avais découvert deux ouvrages... c'était quand j'étais en quatrième, cinquième, il y avait une exposition de livres, ça parlait de la condition de Polonais juifs dans les camps de concentration, ça m'a changé la vision des choses. Parce qu'il y a toujours des gens qui ont des positions bizarres par rapport aux juifs... Le regard que j'ai maintenant sur la communauté juive, mon père n'est pas toujours d'accord. Pour lui un juif c'est un traître, c'est un ennemi. Pas pour moi, c'est pas du tout pareil, ils ont souffert comme tout le monde et d'un point de vue historique – mon père n'aime pas que je dise ça –, on peut les considérer comme des cousins. Mon père n'est pas d'accord là-dessus. Je le comprends mais je garde toujours mon opinion » (Mounira).
- 51 À cet égard, les trouvailles faites en bibliothèque donnent un autre regard sur l'histoire que l'école. Au-delà de l'anonymat des grands nombres, on y trouve par exemple un récit qui permet de rencontrer une expérience singulière : « Ça m'a apporté plus de connaissances sur la deuxième guerre mondiale, comment les gens l'avaient vécue. On l'étudie en histoire, mais c'est jamais pareil... on nous parle des conséquences démographiques, mais bon, tant qu'on vit pas... Parce que là, je vous le dis, j'avais l'impression de la vivre, l'histoire, avec les gens. Là, ça m'avait apporté un plus, et maintenant, quand le prof dit : "Ça c'est telle et telle victime" là ça me touche plus. Parce que ça paraît abstrait quand le prof dit : "Eh bien ! voilà, il y a eu cent mille morts"<sup>4</sup>. On note un chiffre, et puis c'est tout. Quand j'ai lu le livre, je me suis dit : comment ils ont pu vivre tout ça... » (Aziza). Même chose pour Luigi, qui évoque le *Journal d'Anne Franck* : « C'est vrai qu'on s'y croyait en fin de compte en lisant ça. On se rendait compte de ce qu'ils avaient enduré. »
- 52 Il en est de la nouvelle histoire comme du documentaire : c'est toujours les autres. Tandis que la fiction, le témoignage ou le journal intime, c'est soi : le roman historique, la biographie, les mémoires, redonnent un nom à un personnage que l'on accompagne, l'inscrivent dans une histoire singulière, dans la préoccupation de ses proches<sup>21</sup>.
- 53 Par la lecture on apprend aussi, quelquefois, la force des exemples, et l'art d'argumenter, de discuter, qui n'étaient pas de mise dans le milieu d'origine. Ainsi Liza s'autorise-t-elle à avoir une opinion propre, grâce à l'apport conjugué des études, des rencontres, et des livres empruntés en bibliothèque : « Maintenant, je commence à prendre des positions politiques, alors qu'avant, le politique, ça me désintéressait complètement. Et avoir des opinions, toutes ces prises de position, je les ai eues par la lecture, par les échanges entre copains, avec les professeurs ou des choses comme ça... Je pense que je suis arrivée à un stade où je mûris, pour pouvoir être apte à décider, à trancher... à prendre des décisions et à les maintenir. À les défendre surtout, argumenter. C'est complètement différent de la culture cambodgienne où on pense en groupe, on fait les choses en groupe et en fait, on n'a pas beaucoup d'échanges parce qu'on discute pas. »
- 54 La bibliothèque, c'est ainsi le lieu où quelques-uns trouvent des armes qui les confortent dans une affirmation d'eux-mêmes, où ils se démarquent de ce qu'ils avaient connu jusque-là. On l'a vu aussi plus haut pour Mounira, à propos des juifs. Même chose pour Aïché, qui en bibliothèque a lu Descartes, dont elle dit que c'est le livre qui a le

plus compté dans sa vie, parce qu'elle y a compris l'esprit critique, et l'importance d'une argumentation bien menée, pour refuser un mariage forcé, ou pour contrer les gens sous la coupe des intégristes.

- 55 On peut noter la diversité des supports qui sont évoqués. Grands textes, même difficiles, comme Descartes. Et puis textes plus humbles, comme des romans historiques, qui contribuent pourtant parfois à cette formation de l'esprit critique, à cette relativisation.

## Se différencier des siens

- 56 « *La plupart du temps, dit Houria, je le passe plus avec "mes" livres qu'avec mes parents.* » La bibliothèque, la famille, deux univers cloisonnés ? Comment fait-on jouer l'un par rapport à l'autre ? On l'a vu dans le chapitre précédent, le plus souvent, quand des enfants font un parcours qui les mène plus loin que là où on aurait pu s'y attendre, leur « réussite » n'est pas tombée du ciel. Il y avait, derrière cela, un fort investissement parental, un accompagnement. Mais jusqu'où les parents ont-ils souhaité que leurs enfants se distinguent d'eux ? Au-delà d'une stricte réussite scolaire, ont-ils vu d'un bon œil qu'ils fassent leur chemin, qu'ils rêvent dans des livres ? On trouve là, bien sûr, différentes positions : certains ont sincèrement souhaité que leurs enfants aillent plus loin qu'eux, dans tous les sens du terme, et ont eux-mêmes bougé. D'autres ont manifesté leur effroi devant tant de changements sur lesquels ils auraient voulu garder la main. D'autres ont tout à la fois exhorté leurs enfants à lire, et à garder leurs traditions. Désiré qu'ils « s'en sortent », qu'ils accomplissent une mobilité sociale, et craint de les voir prendre leurs distances... Quelques-uns, enfin, n'ont même pas souhaité les voir « réussir », tout à leur rêve de retour au pays.
- 57 Partons de ces quelques très rares cas, dans notre corpus, où les enfants ont dû conquérir de haute lutte le droit d'aller en bibliothèque, et affronter le refus que leurs parents ont manifesté envers la culture lettrée. Écoutons Zohra : « *Ils n'admettaient pas qu'il y ait une culture, une culture française notamment. Mes parents considéraient qu'ils étaient en France pour gagner de l'argent. Ils avaient un projet de retour, ils n'avaient pas envie que leurs enfants s'intègrent quelque part et qu'ils acquièrent des choses rapidement de la culture française. Pour eux le mot culture c'était plutôt "rester à la maison et se protéger le plus possible de l'extérieur". Il fallait acquérir le droit d'aller en bibliothèque. Ce n'était pas une obligation, les parents ne se sentaient pas obligés... La bibliothèque c'était plutôt un lieu de plaisir et de loisir, donc le plaisir a été toujours quelque chose de difficile à être accepté par les parents. Lorsque mes parents nous voyaient lire toutes les quatre, qu'on voulait pas bouger parce qu'on avait un livre, alors ils se mettaient à hurler, ils n'acceptaient pas qu'on lise par plaisir. Ils avaient du mal à accepter qu'on avait des moments pour soi.* »
- 58 Quand un jeune est issu d'un milieu familial où domine la peur du livre, c'est quelquefois un enseignant et/ou un bibliothécaire qui peut autoriser un désir mal assuré de lire ou d'apprendre – on l'a déjà évoqué dans le chapitre précédent. Pour Zohra, une institutrice à qui elle écrivait des cartes postales qu'elle n'envoyait jamais a peut-être ainsi tenu, précocement, le rôle de destinataire – probablement sans même le savoir –, dans un processus comparable au transfert psychanalytique. Puis des bibliothécaires ont accompagné et soutenu son parcours.
- 59 Pourtant, même dans ce cas où l'opposition entre l'univers familial et la bibliothèque semble la plus nette, l'histoire n'est peut-être pas si simple, ou en tout cas elle n'est pas

figée. Dans ce couple si hostile à la lecture, nous retrouvons le père, analphabète... mais lecteur : « *Mon père, souvent, il lisait le journal, le jour du tiercé. Il faisait semblant de lire, il a même des lunettes aujourd'hui, il continue, il lit le journal à partir de chiffres. Il connaît parfaitement son journal... il arrive à codifier, à trouver des repères.* » Quant à la mère : « *Souvent ma mère me disait : "Tu devrais écrire un livre." Elle avait envie de se raconter quelque part ! Parce que souvent elle nous racontait des histoires de famille terribles, comme celles qu'on a pu lire dans la littérature maghrébine, et je me disais, ça serait bien si je peux écrire tout ça parce que je vais oublier tout ce que tu me racontes. Il va falloir qu'un jour je le fasse.* » Au point que l'on peut se demander s'il n'y a pas eu réalisation d'une part secrète des parents, d'un désir non dit de cette culture lettrée tant décriée. Ou penser que l'appropriation réalisée par Zohra et ses sœurs a révélé chez leurs parents un désir de cet ordre.

- 60 Suivons Zuhail, qui est d'origine turque ; c'est presque la même histoire : « *Quand ils sont venus, l'idée première, c'était repartir. Et aujourd'hui ils n'ont plus cette idée de repartir parce que les enfants, c'est pratiquement des enfants d'ici. C'est des Français. Ils peuvent plus imaginer un retour et ça, c'est un grand pas. Parce qu'on en a souffert... Même dans le choix des études. Il n'y avait pas besoin d'étudier longtemps... Ça a gâché beaucoup de choses. Je me souviens d'une époque où acheter des livres pour l'école c'était vraiment abominable, parce que ça servait à quoi puisqu'on allait partir. Mais maintenant c'est tellement entré dans les esprits que c'est ma mère elle-même qui va chercher ces livres. Les gens ont beaucoup changé, la communauté a beaucoup changé. J'avais des parents qui se méfiaient de la lecture, qui disaient : qu'est-ce qu'il peut y avoir dans ce livre ? Et maintenant ils ont changé d'opinion... Mes parents étaient méfiants envers les gens qui lisaient. Je me souviens même des fois : "Mais qu'est-ce que vous allez bien pouvoir faire avec tous ces livres, ça sert à rien, ne lisez pas." Et je crois peut-être même que c'est ça qui a poussé mes sœurs et moi à lire et à continuer.* » La mère de Zuhail, qui n'a pratiquement pas été scolarisée, « *en ce moment elle y retourne à l'école, elle essaye d'apprendre le français. Elle se met à la lecture aujourd'hui et elle-même a envie de lire. Elle va à la section jeunes, à la maternelle, je crois, pour en lire. C'est vrai qu'il y a eu un changement total* ».
- 61 Même mouvement, d'une fermeture à une ouverture, pour la mère de Hava : encouragée par son mari, alévi<sup>22</sup>, et par sa fille, elle a enlevé son foulard, s'est coupé les cheveux, et a trouvé un travail.
- 62 Tout cela pour dire que le manichéisme est rarement de saison, pas plus que l'image dramatisée où la famille tirerait d'un côté, la bibliothèque, armée de ses grands textes, de l'autre. Les Lumières de la bibliothèque n'arrachent pas le lecteur à l'ombre de son origine, tel un Prince charmant qui ravirait Cendrillon à sa marâtre<sup>23</sup>. Soulignons plutôt l'importance que peut prendre un travail d'accompagnement auprès des parents, et notamment des femmes. C'est ce que souligne une bibliothécaire : « *Un enfant en Afrique, même nourri par un programme alimentaire, une fois que tu le lâches, il meurt si ses parents ne sont pas là. Les programmes devraient soutenir les adultes et les enfants. C'est la même pensée tordue qu'il y a ici avec les enfants et les bibliothèques. L'enfant, si on lui donne les moyens de lire, et puis qu'il rentre chez lui, et que chez lui il n'y a rien, et que les gens ne peuvent véhiculer que des choses négatives...* »
- 63 Car les conflits peuvent rester très douloureux, et il serait tout aussi naïf de rêver d'harmonie entre les deux univers évoqués, la famille et la bibliothèque, symbole de la culture lettrée. Même quand elle a été souhaitée, dans une certaine mesure, par les parents, la différenciation progressive du milieu d'origine ne va jamais de soi. Aller plus

loin que ses parents, s'en distinguer, peut être vécu comme une trahison, un meurtre symbolique. Freud le remarquait dans une lettre à Romain Rolland, alors qu'il s'efforçait d'analyser le sentiment de culpabilité qui reste attaché à la satisfaction d'avoir bien fait son chemin : « Tout se passe comme si le principal, dans le succès, était d'aller plus loin que le père, et comme s'il était toujours interdit que le père fût dépassé<sup>24</sup>. » Aporie que Pierre Bourdieu retrouvera, observant le déchirement qui naît de l'expérience de la réussite comme transgression : « Plus tu réussis, plus tu échoues, plus tu tues ton père, plus tu te sépares des tiens<sup>25</sup>. »

- 64 Bourdieu précise dans une note de bas de page que son commentaire ne concerne que les garçons. De fait, il y a là quelque chose qui se joue différemment pour les garçons et pour les filles, et qui contribue peut-être à expliquer que les garçons soient plus portés à reproduire la situation de leurs pères (tel père, tel fils), tandis que les femmes ont souvent un rôle moteur, de façon discrète, dans la mobilité sociale<sup>26</sup>. Encore que cela soit à nuancer selon l'origine culturelle : à cet égard, les conflits d'allégeance sont particulièrement difficiles pour les jeunes filles de familles musulmanes, on le verra plus loin. Et plus largement, si la « construction de l'héritage » concerne tout le monde, les jeunes dont les parents sont nés en France comme ceux dont les parents ont immigré, elle se décline différemment, et se redouble, dans le second cas, du passage à une autre langue, une autre culture, une autre forme de lien social, qui remettent radicalement en cause des schémas séculaires<sup>27</sup>.
- 65 Pour les uns comme pour les autres, parmi ceux que nous avons rencontrés, cette différenciation progressive du milieu d'origine, quand elle s'est effectuée, n'a pratiquement jamais pris la forme d'une rupture – sauf pour un jeune dont les parents sont nés en France. Et quand mention est faite d'autres jeunes qui en sont arrivés là, c'est toujours vu comme une position extrême et douloureuse. Le désir de se blanchir de ses origines est tout aussi exceptionnel. Il ne concerne en fait que deux jeunes d'origine maghrébine, qui n'ont que seize ans. Un garçon, désigné par ses copains comme « le fayot », qui projette sa vie future dans une Amérique de la réussite, fait montre d'une attitude compréhensive envers le Front national, et a ce jugement sans appel sur les siens : « *J'aime pas le dire, mais moi, quand je regarde ma mère, honnêtement je vois un animal ; la façon de penser, la façon de s'exprimer, c'est tout à fait autre chose, c'est les paysans, je sais pas. En Algérie, ils sont tous comme ça.* » Et une jeune fille, qui déjà enfant s'identifiait à « Boucle d'or », et dit : « *J'aime pas les Arabes, presque [ou] j'ai envie de renier mes religions.* »
- 66 Presque toujours, au contraire, ils s'emploient à négocier cette évolution, ce passage, sans trop de casse, et leur volonté de s'affirmer, de se différencier se traduit par une prise de distance très progressive, plus encore pour les filles : « *C'est dur parce qu'on sait qu'on a le poids de la culture, de la famille, des parents... On l'a toujours ancré en nous parce qu'on a été élevées comme ça. Donc pour aller ailleurs, c'est dur. On a peur de faire mal à nos parents si on fait un choix qui leur plaît pas, c'est dur donc... on avance doucement* » (Rabia).
- 67 Et même quand ces jeunes se sont beaucoup éloignés de leurs parents dans les faits, les idées, les valeurs, même quand ils sont aux prises avec des situations conflictuelles au sein du milieu familial, ce sont pourtant des discours de gratitude, de compréhension envers leurs parents qui reviennent le plus fréquemment. Ils insistent sur la dureté de la vie que ceux-ci ont connue, les sacrifices qu'ils ont dû consentir pour élever leurs enfants, et sur leur volonté de réparer un peu cette vie difficile qu'ils ont eue, le respect qui leur est dû. C'est ce que disent beaucoup de jeunes d'origine maghrébine ou turque.

Mais également des jeunes dont les parents sont nés en France, comme Philippe : « *Je leur dois tout en fait. Quoique eux le considèrent pas comme ça [...] Ils sont déjà fiers de moi, mais qu'ils aient la tranquillité après, parce que je trouve qu'ils ont assez vécu de choses, pour moi c'est important qu'ils aient enfin le bonheur total. Quoique ça existe pas le bonheur total, il y a toujours des soucis, mais je veux leur apporter ce petit plus qui ferait qu'ils seraient tranquilles... Je sais qu'ils étaient pas partis en voyage de noces à leur mariage... donc comme ils ont fêté leurs vingt ans de mariage, je me suis dit : bon, je leur paye un voyage... Je pense que je vais leur payer encore un autre voyage, un beau.* »

- 68 Les origines modestes sont assumées, voire même revendiquées avec une certaine fierté. C'est le cas, par exemple, pour cette jeune fille qui est venue en France après avoir passé ses premières années dans un bidonville près d'Istanbul : « *Mon père, je me souviens, c'était une réunion, il comprenait pas bien le français, il m'a dit : "Non. C'est pas la peine que je vienne. En plus, je vais venir du travail, je vais pas avoir des habits propres." J'ai dit : "Mais Papa, tu t'en fous. Ils vont te voir comme tu es, c'est encore mieux. Ils verront que tu t'intéresses à moi... Tu es ce que tu es et puis c'est tout. Ils t'acceptent comme tu es".* »
- 69 Ce fort sentiment de piété filiale peut avoir un coût très lourd : il peut contraindre une fille à renoncer à une histoire d'amour si elle pense qu'elle entraînerait fatalement une rupture avec les parents. Et la tentation d'être une transfuge, impossible à accomplir dans la réalité parce qu'elle serait trop douloureuse, se vit alors dans une rêverie transposée, qui fait désigner, comme pays d'élection, quand on est turque... la Grèce !
- 70 Autre tentative de payer une dette, de réparer, souvent ces jeunes tentent de diminuer le fossé qui s'est créé par les études, la lecture, les rencontres, en « tirant » leurs parents, en leur rendant quelque chose. Ils s'efforcent ainsi de partager ce qu'ils découvrent, dans la mesure du possible, d'échanger, d'enrichir les leurs, comme Khaled : « *Je peux aussi, avec ce que j'étudie, leur apprendre des choses, il y a un échange. Pas forcément ce que je vis ici, mais la culture en général. On a beaucoup d'échanges d'ailleurs.* » Ou ils rêvent de tels partages, comme Radia : « *Il fallait voir le travail qu'elle a accumulé, la pauvre... Elle s'intéressait d'elle-même à la culture française, donc elle a cherché à savoir parler. Par la suite, elle a pu prendre quelques cours. Même si elle ne connaît que certaines lettres de l'alphabet, ma mère parle très bien français, elle pourrait parler en français avec vous, comme moi je vous parle... Le fait que la génération de nos parents ne sache ni lire ni écrire fait que la lecture n'a aucun impact, c'est normal. Ils écoutent les informations. Ils réagissent en conséquence ; ils disent : "Ça, ça ne devrait pas se faire. C'est intolérable, c'est inacceptable..." Ils ont de la chance d'avoir les informations, aussi bien audiovisuelles que radio. Ils ont cet avantage-là, mais, au niveau de la lecture, c'est dommage... J'aurais bien voulu que ma mère lise le livre de Rachid Benjedid, De la barbarie en général à l'intégrisme en particulier. Ça, j'aurais voulu qu'elle le lise.* »
- 71 Matoub qui dans un premier temps juge que les relations qu'il peut entretenir avec sa famille sont « *totale­ment extérieures à (ses) activités de lecteur* », ajoute : « *Lorsque j'évoque certaines lectures à mes parents, elles me rapprochent, si je lis un livre par exemple sur la Kabylie, elles me rapprochent ; je peux parler à ma mère de gens comme Mouloud Feraoun.* » Et Luigi : « *En ce qui concerne ma mère, qui n'a jamais travaillé, j'ai réussi à lui faire découvrir des choses auxquelles elle n'aurait pas eu accès.* »
- 72 Même démarche chez plusieurs jeunes dont les parents sont nés en France, telle Magali qui « *racontait toujours* » ce qu'elle avait appris, Fanny qui, avec l'aide de sa mère, met dans les mains de son père « *des livres qui coulent tout seuls pour le forcer un petit peu à lire et [le] sortir de sa bulle* », ou chez Isabelle qui juge que ses parents « *ont eux-mêmes grandi*

*et ont pu prendre beaucoup de distance par rapport aux grands-parents, avec d'autres idées, en particulier sur le racisme ».*

- 73 Et si la lecture, la fréquentation de la bibliothèque, la poursuite des études, les rencontres, les échanges avec les amis, tout cela ensemble contribue à donner des armes pour s'affirmer, se différencier de ses parents, ceux-ci peuvent, en définitive, suivre un peu le mouvement : *« Petite, je n'avais aucune bibliothèque à côté de chez moi, aussi je me trouvais cantonnée à ce que mes parents m'achetaient. Donc le choix je le faisais à travers le choix de mes parents, et l'accès à la bibliothèque me permet de faire un choix personnel... Mes lectures m'amènent à répondre à certaines choses d'une façon qui n'est pas celle de mon entourage... Je lisais beaucoup, et mes parents le savaient et je pense que j'avais une certaine maturité qui a fait que mes parents m'ont laissée aller faire du théâtre... En fait notre vie familiale a complètement changé, parce que j'ai fait du théâtre, parce qu'il y a certaines choses que j'ai imposées. Et tout ça, ça vient de la lecture, je pense, qui m'a permis d'exprimer ce que je voulais et qui a montré que j'étais capable d'assumer certaines choses »* (Michaëla).
- 74 Même quand les rapports avec les parents sont marqués par une réserve, ce qu'on trouve en bibliothèque fait l'objet de partages, d'échanges occasionnels. Et certaines histoires aimées sont non seulement racontées aux parents, mais elles peuvent même courir jusqu'au pays d'origine, aux grands-parents, lors des vacances passées là-bas : *« Ce que j'aime, je raconte, enfin des fois, ils comprennent que la moitié ; quelquefois je leur apprend comme s'ils étaient un peu en France. »* Plusieurs ont aussi inscrit ou accompagné en bibliothèque des frères ou des sœurs plus jeunes, ou d'autres enfants de la famille, ou leur ont rapporté des livres, témoignant de leur désir qu'ils prennent goût à lire.
- 75 Quand le partage avec les proches ne peut pas se faire, c'est plutôt une source de souffrance : *« On ne parle pas. Même pas "j'ai fait ça"... Des fois, je pose une question à mon père quand on regarde tes infos, comme je me suis mise tard à regarder les informations, je ne suis pas au courant de tout ce qui se passe. Là, on discute, mais sinon, non, la communication vient pas spontanément. »* Aziza ajoute : *« Qui ne regrette pas de ne pouvoir dialoguer avec ses parents ! »*
- 76 C'est encore le souci d'éviter le conflit, les sujets difficiles – par excellence la religion, pour les enfants qui s'en sont éloignés – qui peut être à l'origine de ce manque d'échanges : par respect pour ses parents, on se doit de parer à de telles discussions : *« [Avec des amis] des fois, on passe des nuits à parler là-dessus. Sur l'Homme... et Dieu ! Ou avec ma sœur, aussi. Mais mes parents, non. Non, parce que si j'avais la mauvaise idée de leur dire que je ne croyais pas en Dieu... je me prendrais une taloche ! Ou pas que je crois pas en Dieu, mais que je ne vois pas la vie spirituelle comme ils la voient, eux. Je ne pense pas que je pourrais leur dire, aux parents. Rien que par respect. Pour ne pas les offenser. Je sais que ça leur ferait mal. Donc... il vaut mieux pas »* (Samia). Comme l'explique Nora : *« [Nos parents], ils ont appris la docilité, eux, un respect très profond. Contredire les parents, c'était quelque chose qui ne se faisait pas. »*
- 77 C'est cette même notion du respect qui interdit l'échange chez Liza, d'origine cambodgienne : *« Le fait de ne pas beaucoup discuter avec mes parents, c'est aussi lié à la culture cambodgienne, parce qu'il y a tellement un respect des anciens qu'on a tendance à avoir des liens de moins en moins serrés. C'est un peu fou sur ce point parce qu'on les respecte tellement qu'on peut plus leur parler. »*
- 78 Plusieurs s'en sortent par le clivage, et préservent deux mondes bien étanches. Comme Nora : *« C'est incroyable parce que moi j'ai un comportement quand je suis avec mes amis, et un autre comportement lorsque je suis avec ma famille. C'est naturel. C'est aussi le fait qu'on vit*

dans une cellule bien fermée, à l'intérieur de la famille. Quand on en sort, on est quelqu'un d'autre. Peut-être un peu moins maintenant par rapport aux générations... Ça change, ça change beaucoup, je trouve. » Ou Aziza : « [Venir en bibliothèque] c'est comme quand je travaille, je suis dans un autre univers... je vais ailleurs. » Ou Khaled : « Je me sens mieux, je pense, à la fac, maintenant, en ce moment. Mais je pense pas que ce soit ça qui puisse m'éloigner de mes parents. Ce sont deux choses différentes. Le soir quand je rentre chez moi, je retourne en quelque sorte dans la culture maternelle, j'y suis... Au cours des moments que je passe avec mes parents, je pense que je ne suis pas plus éloigné qu'avant. Je suis éloigné quand je ne suis pas là. Symboliquement, oui. »

- 79 Clivage très marqué aussi pour plusieurs jeunes d'origine turque – ou kurde : le gouffre culturel entre le monde des parents et celui auquel les enfants ont accédé est tel que la ligne de partage entre « eux » et « nous<sup>28</sup> » passent entre eux : « Là-bas, c'était petit, c'était le désert, et c'était une culture que tout le monde avait la même, une religion pareille, et c'était le travail des champs ou du bâtiment. Donc toute leur vie est basée sur ce peu de choses-là. Donc nous on leur apporte pas grand-chose. Eux ils voient pas le monde comme nous on le voit. Eux ils voient simplement leur coin, et le coin ici. Ils voient pas le reste... Quand on leur parle de quelque chose de nouveau qu'ils ne connaissent pas, ils trouvent toujours une réponse négative. C'est une peur, en fait, pour eux ; comme ils ne connaissent pas, ils vous mettent une barrière, c'est pas une barrière méchante, pour discriminer quelque chose, un objet ou un être humain ; non c'est vraiment une sécurité, ils veulent qu'on reste dans leur cercle, mais on peut plus rester dans leur cercle... Ils sont tous comme ça, toutes les familles que je connais » (Yacher).
- 80 Difficile sortie du communautarisme villageois, où l'on n'existe que pour et par l'agrégation à un groupe... Yacher remarque pourtant que ses parents « ont une petite ouverture, qu'ils jettent mes petites sœurs ici [à la bibliothèque, et que] souvent mon père vient ici, parce qu'il aime bien. Je sais pas ce qu'il fait ; il vient, il rentre, il regarde », il flâne devant des posters de cinéma, « donc il se cultive, si vous voulez, sans savoir lire ».
- 81 La méfiance des parents envers le livre a été évoquée par tous les jeunes originaires de Turquie. Leurs familles se distinguent là nettement des familles maghrébines, dont les positions sont beaucoup plus diversifiées, et qui ont fréquemment incité leurs enfants à poursuivre des études. Arrivées plus récemment, ayant une moindre connaissance de la langue et de la culture françaises, elles sont aux prises avec une distance culturelle plus marquée, voire une collision des univers culturels. Au point de compromettre la scolarité des enfants, comme l'explique Aïché, qui fait du soutien scolaire : « Vous avez l'image, même au collège ou à l'école primaire, de l'homme préhistorique. Notre religion ne l'accepte pas. Alors l'enfant rentre à la maison avec ses livres, les parents l'engueulent : "Qu'est-ce que c'est que ça, on te raconte une histoire à dormir debout et toi tu crois à ça"... Ensuite, la chimie, la biologie, tout ça c'est faux, l'image que construit l'institut dans la tête de l'enfant est détruite à la maison. Donc l'enfant ne se retrouve plus. Moi j'ai vu beaucoup d'élèves, à l'école primaire : "Ma maman elle a dit que c'était n'importe quoi ce qu'ils faisaient à l'école, qu'est-ce que c'est que ces histoires de rats qui parlent, de souris qui parlent ? - C'est des trucs pour les enfants, et ils apprennent à parler... Qu'est-ce que c'est que ces rats qui parlent, c'est pas vrai ?" »
- 82 Aïché en sait long sur le sujet : « Mes parents... ce qui était livres français, déjà on me défend de les prendre ! Je ne veux pas dire, on me défend... strict. Mais on me disait : "Qu'est-ce que tu as encore pris ? - Non non, maman, c'est des livres qui datent d'il y a trois semaines, je vais les rapporter à la bibliothèque." Alors qu'entre-temps, j'avais changé, déjà. » Il y avait autant de

danger à avaler une miette de culture française que de cuisine française : « *J'ai essayé quelque chose, c'était la tarte aux pommes, j'avais pris à la bibliothèque ! Ça je me souviens, toute l'histoire que ça a fait à la maison ! J'avais acheté des pommes, j'avais tout préparé, et comme ça sentait, ma mère elle est venue quand elle est rentrée : "Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?" J'ai dit : une tarte aux pommes. "Oh ! ces trucs que mangent les Français, tu vas pas manger ça, tu vas jeter ça, personne ne va en manger"*<sup>29</sup>. »

- 83 En fait, ce qui se joue, au fil du temps de l'intégration, c'est l'acceptation de la réalité de la migration, et le passage d'un mode où l'identité, vécue comme une entité fixe, est préservée par un fort degré de fermeture à l'autre, à un mode où elle est plus conçue comme un processus, un mouvement, et où l'autre n'est plus – ou est moins – perçu comme une menace, mais comme une possibilité d'enrichissement. Dans le second mode, on est moins tenu de se poser en s'opposant, de fonder son expérience du monde sur le seul antagonisme entre « eux » et « nous ». Mais le passage de l'une à l'autre position ne va pas sans difficulté. Quand on a vécu sur un registre étroit de repères pour penser le rapport à ce qui vous entoure, introduire des connaissances ou des valeurs nouvelles peut être perçu comme dangereux, chamboulant par trop un univers fragile. Ou bien il n'y a tout simplement pas de place en soi pour que la nouveauté trouve lieu. Tandis qu'une fois que le processus d'ouverture est enclenché, la nouveauté peut se loger aux côtés des idées, des savoirs déjà acquis. Comme le dit Aïcha : « *Souvent, quand on entend parler d'une chose pour la première fois, on accroche moins que si ça nous rappelle quelque chose qu'on a déjà vu, ou entendu.* »

## Se démarquer des images stigmatisantes

- 84 Les exemples que l'on vient d'évoquer permettent de prendre la mesure du fossé qui sépare, pour ceux qui sont d'origine étrangère, la civilisation dont proviennent les parents, presque toujours issus de milieux ruraux de culture orale, et celle dans laquelle grandissent les enfants. Et il ne faut jamais perdre de vue que l'intégration est un processus lent, il y faut du temps, on ne peut pas la décréter. À cet égard, la force de la bibliothèque, c'est aussi qu'elle peut se situer dans plusieurs registres temporels : temps long de l'accompagnement au fil des étapes de la vie, des allées et venues, temps court de la trouvaille.
- 85 À ce fossé culturel s'ajoutent d'autres obstacles, et en premier lieu les stigmatisations, la xénophobie. Serge Daney disait qu'avant de poser la question de l'intégration dans un pays, il faudrait peut-être poser celle de l'accueil<sup>30</sup>. Dans le même entretien, il soulignait l'écart entre le quartier populaire de son enfance, les rencontres, les brassages qui y étaient possibles, et les cités d'aujourd'hui où il n'y a rien – hormis quelquefois une petite bibliothèque... –, et où le fil qui relie ces quartiers au monde est cassé. Comment n'y aurait-il pas une panne d'imaginaire, une panne de repérage, dans ces conditions ? Malheureusement, de simples impressions de terrain confortent une telle façon de voir. Ces jeunes sont souvent cantonnés dans des quartiers sinistres, même s'ils ont été repeints récemment, qui sont isolés, séparés des autres quartiers de la ville et du centre par des frontières, tangibles ou invisibles. Décliner son adresse appelle instantanément la stigmatisation. Personne dans les rues, pratiquement aucun commerce, pratiquement aucun équipement. Pour faire ses prières, des locaux sordides, un vieux garage, une caserne désaffectée aux carreaux cassés. Tout signifie mépris, humiliation. On voudrait les pousser dans les bras des intégristes – s'ils sont

d'origine maghrébine ou turque, ou même quelquefois française – ou de l'extrême-droite qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

- 86 Alors la bibliothèque, pour quelques-uns, ça a été une chance de se désidentifier, de tenter autre chose, comme l'a fait Daoud : *« Quand on est en banlieue on doit avoir des études mauvaises, on doit avoir un sale boulot, il y a tout un tas d'événements qui vous font aller dans un certain sens. Moi j'ai su esquiver ce sens-là, être anticonformiste, aller ailleurs, c'est ça ma place... [Ceux qui traînent], ils font ce que la société attend d'eux qu'ils fassent, c'est tout. Ils sont violents, ils sont vulgaires, ils sont incultivés. Ils disent : "Moi je vis en banlieue, je suis comme ça", et j'ai été comme eux. Le fait d'avoir des bibliothèques comme celle-là m'a permis d'entrer, de venir, de rencontrer d'autres gens. Une bibliothèque sert à ça... J'ai choisi ma vie et eux ne l'ont pas choisie. »*
- 87 Mais ce n'est pas là chose facile. En effet, parmi les jeunes que nous avons rencontrés, pratiquement tous ceux qui sont d'origine étrangère, et en particulier maghrébine, ont dit avoir souffert de la xénophobie, à un moment ou à un autre. On a déjà évoqué dans le chapitre précédent des refus d'embauche discriminatoires. S'y ajoute le racisme « ordinaire », au quotidien, qui touche même les plus « blanchis », les plus intégrés, au look d'enfants sages. Ce peut être dans le quartier où on habite : *« C'est souvent : "Rentrez chez vous !" Et pourtant on n'est pas des délinquants. On faisait pas de bruit. Mais je pense que... c'est peut-être un peu bête de dire ça, mais c'est peut-être aussi la jalousie, quand ils voyaient qu'on réussissait et qu'eux avaient des enfants qui étaient français, de parents français, et ça marchait pas »* (Malika). Ou dans les transports : *« Quand on prend le bus, il y a des personnes qui vous font savoir que vous n'êtes pas chez vous, pas à votre place »* (Abdallah). Ou dans les magasins : *« Très souvent, on rentre dans les magasins, on nous regarde un petit peu de travers parce qu'on représente soit le vol, soit autre chose... On n'a rien à se reprocher et on vous fait comprendre qu'on fait partie d'une catégorie qui représente la délinquance, la criminalité »* (Agiba).
- 88 Ce peut être aussi à l'école. Si plusieurs y voient le lieu d'un brassage, – *« déjà au lycée on arrive à vivre ensemble, sans se battre »* –, deux ou trois ont fait mention de souvenirs d'agressions, de mises en quarantaine de la part d'autres enfants, telle Nora : *« Je me souviens de fois où des copines voulaient pas jouer avec moi, ou des copains voulaient pas me voir, parce que j'étais encore plus mate avant – là je blanchis ! »*
- 89 Et l'ostracisme a pu être également le fait d'enseignants. Là encore, si assez souvent nos interlocuteurs ont rendu hommage à un ou à des professeurs qui avaient joué un rôle clé dans leur parcours, d'autres (quelquefois les mêmes) ont évoqué des expériences très amères. Un seul enseignant, dans tout un parcours scolaire, a-t-il donné libre cours à des penchants xénophobes, le souvenir n'en reste pas moins cuisant. C'est le cas par exemple pour Véronique, qui tient de son grand-père un nom kabyle : *« Je crois que c'est le truc le plus fort que j'aie vécu, c'est une prof qui m'a dit : "Quand on s'appelle (H) on ne fait pas des choses comme ça !" Là je me suis dit : "Mais pourquoi ?" Et j'ai réagi : "D'accord ! Je suis différente en tout cas." Mais vraiment dans ma tête, je ne faisais pas la différence. Je me sentais même plus française que d'autres parce que je lisais plus, j'étais peut-être plus curieuse de ce qui se passait que les autres. »*
- 90 La palme du bon goût pédagogique revient à cette institutrice qu'évoque Nejma : *« Même spatialement dans la classe, les immigrés et les Français n'étaient pas placés au même endroit. Les tables avaient des noms : il y avait les crapauds, il y avait les tigres. Et plus on progressait dans la classe, et plus c'était un animal épais, les immigrés étaient des crapauds, des limaces... »*

- 91 Remarquons qu'aucun des jeunes rencontrés n'a fait mention d'une réaction xénophobe de la part d'un bibliothécaire, ou d'un usager d'une bibliothèque. Ce n'est pas si fréquent, quand on sait les difficultés auxquelles ils peuvent être confrontés pour d'autres loisirs. Écoutons cet étudiant, qui vit à Bron : « *Quand vous discutez avec des copains étudiants, et puis eux, ils vous racontent qu'ils vont en boîte et vous, vous pouvez pas y aller, parce qu'à l'entrée vous n'êtes pas admis... c'est même pas la peine d'essayer, enfin si, on a essayé, mais bon... c'est un délit de faciès. Je sais que c'est impossible sur Lyon. C'est pour ça que j'ai envie de quitter Lyon, parce qu'étudier sans pouvoir sortir en boîte, c'est pas la peine. Pas seulement sortir en boîte, mais sortir tout court... Je sors moins, pour ne pas avoir de contrôles. Par exemple je ne vais plus au cinéma le soir, ou j'y vais en voiture avec des copains. On se faisait contrôler à chaque fois. Ça peut vous gâcher une soirée quand vous êtes allés voir un film intéressant, et puis les contrôles sont parfois assez musclés, alors... Mais je crois que si j'avais un moyen de locomotion, je sortirais beaucoup plus, à l'opéra, même au stade de foot, c'est aussi une activité... En fait, même pour l'opéra j'irais surtout voir les œuvres étrangères, du Puccini, du Verdi... Mais je n'ai jamais fait le saut. Même le théâtre, je suis très au courant de ce qui se passe, parce qu'il y a beaucoup de documentation ici [à la bibliothèque] que je lis fréquemment, mais je fais jamais le pas. Je ne sais pas pourquoi, mais je le fais pas. C'est dommage parce qu'il y a vraiment des belles choses. »*
- 92 Il n'est pas le seul à rester à la porte des belles choses, et des lieux où l'on s'amuse. Un peu partout, entrer dans une boîte de nuit quand on est un garçon d'origine maghrébine relève de l'exploit. Quant à l'évocation des contrôles policiers, elle est revenue plusieurs fois ; Fethi, par exemple, remarquait : « *Il y a une semaine, en ville, les CRS qui contrôlaient les jeunes, c'était incroyable : que les Arabes. C'est que ça. »*
- 93 Il y a une grande solidarité avec ceux qui sont victimes de meurtres xénophobes, et là encore, même parmi celles et ceux qui se vivent eux-mêmes comme « *bien intégrés* », qui ont « *moins de difficultés d'intégration qu'avant* », parce qu'ils « *sélectionnent leurs amis* », comme Nora : « *Il y a de jeunes immigrés ou des enfants d'immigrés qui se font tuer comme des lapins. Moi ça me choque. Ma mère ça la travaille encore plus... elle se dit : "Ça aurait pu être quelqu'un de la famille ! Pourquoi est-ce qu'on tue celui-là ? On ne dit pas que la France c'est le pays de la liberté et de l'égalité ?" »* Et la progression de l'extrême-droite est ressentie avec une vive inquiétude : « *C'est le fait d'être ici dans ce pays et d'être comme quelque chose de... pas répugnant, mais pas désiré, indésirable... Il y a toujours des gens bien, mais quand on voit 20 % de Français qui considèrent que les étrangers sont indésirables, on se demande pourquoi on reste* », dit Zuhā. Et Mustapha : « *Je me dis que dans tous ces gens-là il y aura bien des professeurs, ou des chefs d'équipe, ou qui que ce soit, pour me couper la route. »*
- 94 Chez pratiquement tous nos interlocuteurs dont les parents ont immigré, on peut ainsi relever une très grande sensibilité au racisme, où « *on ne considère pas l'individu en lui-même, on considère ce qu'il représente* », comme dit Mounir. Cela ne veut pas dire que ces jeunes soient en proie, à chaque heure du jour et de la nuit, à une xénophobie ouverte. Mais il s'agit de mesurer à quel point une telle expérience, même si elle est occasionnelle, peut peser sur leur devenir, sur la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes, leurs ambitions, leurs inquiétudes. Souvenons-nous par exemple d'Albert Cohen, pour qui la révélation de l'antisémitisme un jour de son enfance fut une expérience qui le marqua à jamais...
- 95 À cet égard, est-il besoin de rappeler que la situation s'est beaucoup dégradée au cours des dernières années ? La montée du discours xénophobe se traduit non seulement dans celle du vote d'extrême-droite, mais aussi dans la diffusion, au-delà de cette

mouvance, des thèmes qui lui étaient propres et qui donnent aujourd'hui le ton à bien des débats. Au point que l'on peut se demander si l'urgence ne serait pas d'étudier quelle peut être la contribution des bibliothèques à la lutte contre la xénophobie<sup>31</sup>...

## Faire jouer des appartenances plurielles

- 96 Du moins la bibliothèque joue-t-elle, d'ores et déjà, un rôle très important : elle est l'un des rares lieux qui permettent de faire jouer plusieurs cultures, et d'élaborer un espace symbolique où trouver place, plutôt que de se sentir rejeté de tous côtés. On peut y mettre en rapport des maillons de son histoire, intégrer quelque chose de sa culture d'origine, peut-être pour ne plus lui payer une dette, plus ou moins consciemment, et s'approprier la culture d'ici.
- 97 Car au départ, rien de tel n'est donné, et tout semble vous condamner à une errance sans fin. Très souvent, ces jeunes dont les parents ont immigré ont ainsi évoqué la grande souffrance qu'il y a à être entre deux chaises : en fait très intégrés, très largement acquis, notamment par l'école, aux façons de penser et de vivre « à la française » – quand bien même ils tiennent un discours farouchement anti-occidental –, mais peu à même de vivre une vie proche de celle des jeunes dont les parents sont nés en France, du fait de la xénophobie et de la peur de trahir leur famille et un pays d'origine où ils se sentent aussi étrangers qu'en France : *« On vit en France, on nous insulte de "Sale Arabe ! sale immigré !" , avant, maintenant moins... Et en Tunisie, quand ils nous insultaient de "Sales Français !" , on était-désolée pour l'expression - le cul entre deux chaises ! On ne savait plus qui on était. On se dit : "Mais mince ! D'où on vient ? Qui est-ce qu'on est réellement ? Voilà. On n'a pas de culture, on n'a rien. On a aussi bien la culture française que la culture tunisienne. Est-ce qu'on est en transit entre les deux cultures ? Est-ce qu'on a la culture vraiment tunisienne ou la culture française ?" »*
- 98 Ce que raconte Nora, un grand nombre d'autres jeunes nous l'ont raconté, dans des termes proches, toujours avec dépit, colère, amertume. Très tôt, ils ont fait l'expérience qu'ils étaient aussi mal accueillis dans le pays d'origine de leurs parents qu'ici : sinon par leur famille – encore que les rivalités soient souvent vives –, du moins, presque toujours, par les gens du quartier, et nombreux sont les souvenirs de bagarres, de moqueries, d'insultes au coin de la rue.
- 99 Culpabilisation éternelle et si répandue des migrants ; – rappelons-nous qu'en Chine, pendant des siècles, la migration était punie de mort ! Intériorisation de la culpabilité par le migrant, qui presque toujours soutient financièrement les siens demeurés au pays, et doit sans cesse faire la preuve qu'il n'a pas trahi. De cette dette dont les parents sont captifs, les psychologues observent les effets sur des enfants, qui, par exemple, échouent dans l'apprentissage du français, l'impasse dans une langue payant la dette à l'autre langue<sup>32</sup>. Culpabilisation réactivée l'été pour ces enfants qui ont grandi en France, à qui l'on dit qu'ils ont « oublié leurs traditions », qui parlent « arabe cassé », comme dit Yamina : *« Je parle arabe cassé, et moitié français. D'abord ici, on arrive et on dit qu'on est immigrés, et là-bas, on arrive, on dit encore qu'on est immigrés. Alors on n'est nulle part. Moi je dis j'habite nulle part encore. »*
- 100 Alors plusieurs qui ne savent littéralement pas où se mettre rêvent à des pays neufs où ils pourraient trouver lieu, l'Australie, le Canada. Ou à un Sud mythique, espace de transition. Et en dépit du mythe du retour entretenu longtemps par bien des parents, ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils envisagent d'aller vivre dans leur pays d'origine.

Seulement dans des moments de fort dépit, quand ici tout semble être en impasse. Ou comme Saliha, dans l'exaltation néophyte d'un engagement religieux. Mais pour la plupart : « *Retourner en Algérie, c'est comme si je vous disais que je vais aller vivre plus tard en Australie ou aux États-Unis. C'est pareil. Je n'ai pas d'attachement particulier avec l'Algérie* » (Ahmed). C'est évidemment encore plus impensable pour ceux qui sont originaires d'Algérie, et qui ont dû cesser d'y séjourner l'été depuis plusieurs années.

- 101 À tout prendre, quelques-uns avouent se sentir moins mal, plus chez eux en France, comme Abdallah : « *On a toujours fait l'effort, moi, ma sœur, mon petit frère, d'apprendre notre langue, notre culture. Et à chaque fois qu'on parle, ils se moquent de nous. Quand je vais chez le coiffeur je paye plus, parce qu'ils remarquent, avec l'accent, que je venais de France... En France on nous accepte pas, mais là-bas... c'est même pire qu'en France. Je suis revenu, j'ai pensé en France, il y a des gens qui savent qu'on est né par hasard, ils sont conscients de ça, qui cherchent à nouer un dialogue.* » Et puis « *la richesse occidentale, c'est cet esprit de liberté, la tolérance* ».
- 102 Toutefois, on l'a dit, très peu font le choix de la France en souhaitant renier ou oublier leurs origines. Pour la plupart, être entre deux cultures est une question toujours à reprendre. Une question où l'on rencontre l'histoire coloniale, dont la mémoire est réactivée par les humiliations d'aujourd'hui. Or, sur l'histoire coloniale, et sur la guerre d'indépendance, dans le cas de l'Algérie, les parents font silence, le plus souvent, de quelque côté qu'ils aient combattu<sup>33</sup>. Et ce passé peut être particulièrement difficile à assumer, par exemple pour les enfants de harkis. C'est aussi le cas, différemment, pour ceux qui ont passé leur petite enfance dans des pays en guerre comme le Cambodge – et là encore, chez les parents, c'est semble-t-il le *black-out* complet, après tant d'horreur. Ou même... pour de jeunes Alsaciens.
- 103 À tous se pose la question de l'intégration, au sens psychologique du terme, de leur histoire et de ses chapitres noirs, de là d'où ils viennent, et du trajet qui les a conduits à vivre là ils sont actuellement. Or l'école est rarement le lieu où peut se faire ce travail sur son histoire<sup>34</sup>, et il peut être difficile de se glisser dans celle des Gaulois : « *Madame Bovary on me l'impose un peu déjà. Parce que Madame Bovary raconte comment ça se passe en France avant, moi je me demande si je m'identifie à ça... Moi je préférerais qu'on me parle pas seulement de l'histoire française de la Révolution, je voudrais qu'on me parle de l'esclavage, tout ça on le passe vite fait. Donc nous on ne peut pas vraiment s'identifier dans le même passé que les Français* » (Manu). Comme le dit Hocine, « *quand on est à l'école, on est plutôt français, et quand on revient à la maison et au quartier, on est plutôt arabe ou n'importe quelle nationalité. C'est l'école qui fait qu'on se sent un peu plus français* ».
- 104 Au mieux l'école, à l'occasion, donne-t-elle à lire des textes que l'on peut s'approprier, comme Hocine l'a fait avec des passages de Voltaire : « *Le texte sur l'esclavage des nègres, bon c'est un texte qui m'a assez plu. C'est des idées qui devraient être reprises de nos jours.* » Ou Malika, avec *Le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : « *Une fois qu'on a lu ça, on se dit : "Oui, tout le monde devrait lire ça..." C'est toujours valable aujourd'hui. On a l'impression que c'est actuel.* »
- 105 Alors la bibliothèque, c'est le lieu qui permet à certains une véritable levée de censure, comme ce fut le cas pour Zohra : « *[Qu'est-ce que je lisais ?] La littérature maghrébine, d'où je venais, l'histoire d'Algérie, mon histoire. Parce que mon père a fait la guerre d'Algérie et il nous a jamais parlé. Je comprends qu'il ne puisse pas parler, de même que je comprends qu'un certain nombre de Français ne puissent pas parler. Ils ont vécu des choses très dures et ils ont*

*fait vivre aussi des choses très dures à la population algérienne. Mais en même temps nous, on reste là sans réponse. Il faut qu'on trouve des réponses. »*

- 106 La bibliothèque, c'est aussi le lieu où elle a appris l'histoire d'ici, à l'occasion de rencontres avec d'anciens résistants, d'anciens déportés. C'est encore le lieu qui a permis à Haljéa tout à la fois de lire des ouvrages en arabe, d'emprunter des livres de photos sur son pays d'origine, et d'apprendre, chaque jour, seule, le français dans des livres d'enfants. Ou à Aïché de lire – en traduction – Yachar Kemal, et Descartes.
- 107 Plutôt que de se livrer bataille au cœur de chacun, les univers culturels s'agencent, s'imbriquent<sup>35</sup>. Car comme le remarque Ridha, « *tout ce qu'on apprend est compatible* ». Sans doute est-il d'autres lieux que la bibliothèque qui peuvent permettre de tels assemblages, tout comme il est d'autres modes de symbolisation que la lecture, en particulier dans le champ culturel. Quand Guo Long, ce jeune Laotien que l'on a déjà évoqué, cultive des bonsaïs, il trouve un moyen de s'inscrire dans une histoire, d'intégrer quelque chose de son origine asiatique ; et il compose peut-être un jardin intérieur, un espace paisible, poétique, qui répare un peu sa petite enfance marquée par la guerre. Mais accéder à ces autres modes de symbolisation suppose, la plupart du temps, de bien maîtriser les codes de l'écrit<sup>36</sup> : Guo Long apprend l'art de cultiver les bonsaïs dans les livres ; il feuillette quelquefois des livres d'art en bibliothèque, pour s'aider à peindre ; et il lit de la poésie ou du théâtre classique pour trouver l'inspiration pour ses chansons...
- 108 À l'aide de telles trouvailles, être issu de deux cultures peut être ressenti plus comme une richesse, et moins comme une souffrance. Comme pour Farid : « *Tout ça, conjugué, ça fait un tout, et je crois que c'est une force.* » Ou pour Ahmed : « *Après on se rend compte qu'on est les deux. Là, ça me posait plus de problèmes. On cherche et puis... on trouve. Après on s'apaise.* » Ou encore pour Samia : « *Personnellement je trouve que ce n'est pas une gêne, mais au contraire un avantage d'avoir deux cultures différentes. C'est vraiment quelque chose de positif pour moi. Même pour tous ceux que je connais, ils devraient se rendre compte que c'est une chance, parce qu'on voit mieux les choses, on relativise mieux. Il faut utiliser cet avantage.* »
- 109 C'est la plupart du temps dans ce sens qu'il faut interpréter l'intérêt que nombre des jeunes rencontrés ont porté, ces dernières années, à leur culture d'origine. Pour une très jeune fille d'origine algérienne qui est peut-être à la recherche d'une identité « pure et dure », on compte beaucoup plus de démarches passionnées où l'on se nourrit de littérature contemporaine (et donc d'écrivains, souvent menacés par les fondamentalistes, qui font « jouer » plusieurs cultures), de poésie, d'histoire, de sciences humaines, qui contribuent à la construction d'une culture ouverte, en devenir : « *Je m'intéresse à la littérature maghrébine, à l'origine kabyle, j'essaie de suivre ce qui se passe actuellement. Ça m'intéresse énormément* » (Fatima) ; « *C'est surtout des livres d'auteurs maghrébins. Ça fait deux ans que j'arrête pas de manger ces livres-là [Ben Jelloun, Djura]* » (Rabia). Yamina, elle, citera les œuvres de Azouz Begag, Tahar Ben Jelloun, Rachid Mimouni, Djura, Bruno Étienne : « *Je crois que j'ai lu tous les livres sur l'Algérie, de la guerre d'Algérie jusqu'à maintenant. J'étais imprégnée par ce sujet... je lisais pas d'autres livres.* »
- 110 Samia est aussi passionnée par « *tout ce qui est en rapport avec l'Algérie, je pourrais dévorer des encyclopédies entières si elles parlent de l'Algérie. Ça devient presque une obsession* ». Elle lit des traductions de chansons de Matoub Lounès, ou la vie d'Isabelle Eberhardt. Quant à Zina, le dernier livre qu'elle a emprunté, c'est « *toute l'histoire des dynasties qu'il y a eues au Maroc* ». S'intéresser à l'histoire lui permet plus d'échanges, notamment avec une

amie professeur, qui lui a appris beaucoup de choses, et notamment « *qu'avant il y avait des Berbères au Maroc, que c'est eux qui étaient nés là, que les Arabes sont arrivés plus tard* ». Et dans le même temps, « *l'histoire de France [l']a beaucoup intéressée* ».

- 111 Tous ces exemples – et on pourrait en citer d'autres – concernent des jeunes femmes : ce n'est pas un hasard, elles ont plus fréquemment fait état de telles recherches. Très acquises, comme on le verra plus loin, à la possibilité de vivre ici une vie radicalement différente de celle qu'ont connue leurs mères, elles sont confrontées à des conflits particulièrement douloureux. Pour une part, on fera l'hypothèse que par leur quête elles cherchent à prouver – et à se prouver – qu'elles ne trahissent pas les leurs, à élaborer une fidélité à une origine pour pouvoir s'en éloigner sur d'autres points. Et à construire, de cette culture, une représentation plus complexe, plus diversifiée que la version réductrice à laquelle certains voudraient les renvoyer. Et puis beaucoup d'entre elles sont originaires d'Algérie : c'est peut-être encore une façon de restaurer intérieurement le pays blessé d'où on vient. De le dessiner en soi, quand on ne peut plus y aller. Et de retrouver un peu de sens, de maîtrise, face au vertige de son destin.
- 112 Ces agencements se jouent aussi, quelquefois, dans la poétique des langues que l'on parle, ou que l'on écrit. Car être entre deux cultures, c'est encore être entre deux langues. Au fil des années, comme pour tous ceux qui sont d'origine étrangère, il y a un oubli progressif de la langue d'origine. Parmi ceux que l'on a rencontrés, elle est généralement mal connue, ou pas du tout, ce qui est vécu comme une perte. Avec les amis, les frères et sœurs, on parle en français. On ne parle la langue d'origine qu'avec les parents, et encore pas toujours, et de moins en moins. Écoutons Nora : « *Français avec mes sœurs et toujours arabe avec ma mère. Elle parle bien français ma mère, et elle veut savoir plus, maintenant qu'on l'incite un peu plus à parler français. On voit que plus les années passent, moins on parle arabe à la maison... Moi je vois des immigrées, plein de copines qui ne parlent pas un mot d'arabe. Elles ont des problèmes pour communiquer avec leur famille au pays. Ce n'est pas un moyen d'intégration de ne pas connaître sa langue, bien au contraire.* »
- 113 Ceux qui manient bien les deux langues en jouent différemment, l'une étant plus la langue de l'affect, l'autre de l'intellect. Ainsi pour Matoub : « *Moi je suis très heureux de posséder deux langues, parce que c'est deux imaginaires complètement différents. Par exemple la langue kabyle est beaucoup plus proche de la nature, des éléments sensibles. [En revanche] dans notre langue nous ne disposons pas d'un langage critique, en fait un discours d'analyse se fait obligatoirement en français. Dans la culture d'où je suis issu, c'est quasiment une société prélogique. Chez nous la langue fonctionne plus par images que par concepts philosophiques.* » Matoub se délecte des poètes kabyles, et des grands auteurs maudits de l'Occident. Et il écrit dans les deux langues : « *Disons que mon expression poétique est plus intéressante en kabyle, et mon expression fictionnelle ou romanesque en français.* »
- 114 C'est un peu la même chose pour Daoud : « *Le peul est une langue pour moi qui est purement orale, c'est purement familial ; c'est moi quoi. C'est mon pays, c'est moi-même. Le français par contre, c'est une langue dans laquelle je réfléchis mais qui m'a apporté la culture. Elles n'ont pas les mêmes utilités.* »
- 115 Mais notons à ce propos que Daoud, le plus révolté de nos interlocuteurs, le plus « anti-occidental » en un sens – mais toujours soucieux de distinguer l'histoire politique de la culture – est en même temps le meilleur défenseur de « l'intégration à la française » : il se dit résolument hostile à l'apprentissage des langues d'origine à l'école, comme cela peut se pratiquer aux États-Unis : « *Mais ça les appauvrit ça ! Moi ce qui me permet de critiquer l'Occident dans sa manière hégémonique, c'est parce que je vis dedans. Si dès le début, à*

*l'école, je n'avais été qu'avec des Peuls, j'aurais appris que le peul... à mon avis ça crée la ségrégation. Aux États-Unis il y a un problème identitaire extrême. Ici il est moins important, je me rappelle que j'ai traîné avec des Maghrébins, je ne me suis jamais opposé parce qu'on parlait français. On se retrouvait tous parce qu'on parlait la langue française. On n'était pas de culture occidentale, on savait chacun que "Toi tu es Marocain", tout ça, mais on était unis par cette communauté qui était la France. »*

- 116 Des bibliothécaires s'interrogent parfois quant à l'opportunité de donner accès aux cultures d'origine des usagers immigrés ou enfants d'immigrés, ou quant aux formes que cela devrait prendre. À écouter ces jeunes, on se dit qu'ils devraient pouvoir y trouver Yachar Kemal et Descartes, comme la jeune Turque évoquée plus haut<sup>37</sup>. Quand on a été bercé dans une langue, une culture, puis tenu de grandir dans une autre, la capacité à symboliser peut être mise à mal, il faut alors élaborer des passages de l'une à l'autre, concilier, conjuguer l'une et l'autre. Retrouver du passé, pour qu'il puisse y avoir un avenir. Le désir individuel de savoir d'où l'on vient est légitime, et trouver des réponses à cette question peut être vital, seul à même de permettre une véritable intégration, plutôt qu'une errance. Or les parents, coupés depuis longtemps du pays qu'ils ont quitté, ne transmettent que des bribes de leur culture, ou quelques coutumes qui n'ont parfois même plus cours dans leur pays. Et si l'on ne fournit pas à chacun les moyens de répondre à ses interrogations sur son origine en toute *singularité*, d'autres s'en chargeront, mais sur le mode mythique d'une identité communautaire. D'ailleurs on peut remarquer que les tenants de « l'origine pure », qu'il s'agisse des fondamentalistes religieux ou de l'extrême-droite, se défient des origines réelles – la réalité est toujours impure –, et édictent en fait des prothèses identitaires, étant eux-mêmes, le plus souvent, *déculturés*<sup>38</sup>. Et autant que le jeu du langage, ils redoutent le jeu entre plusieurs cultures, qu'aucune police des signes ne peut maîtriser.
- 117 Alors, si en bibliothèque on peut faire jouer des appartenances plurielles, en s'appropriant tout à la fois les cultures occidentales – ou d'autres parties du monde – et les cultures de son pays d'origine, mais dans leur diversité, leurs singularités, et leur mouvement – parce que ce n'est pas fixe, une culture, cela bouge, tout le temps –, cela pourrait contribuer à empêcher qu'un lien totalisant à une religion ou à une ethnie ne vienne combler le vide laissé par la crise des identifications et des appartenances qui donnaient sens, jusque-là, à la vie (qu'elles soient sexuelles, familiales, professionnelles, syndicales...). C'est évidemment facile à dire, et plus difficile à traduire dans une politique d'offre, dans des fonds conçus et disposés de façon à permettre de tels jeux, de tels passages.
- 118 Ce que ces jeunes disent de leurs recherches plaide en faveur d'une attitude éloignée de tout dogmatisme, et renvoie dos à dos deux positions tranchées, qui tels des frères ennemis, relèvent peut-être en fait d'une même conception monolithique<sup>39</sup>, figée, fixiste de la culture : l'universalisme républicain dans sa version pure et dure, éradicatrice, et le relativisme culturel poussé jusqu'à l'extrême conservatisme par certains ethnologues et ethnopsychiatres. Ceux qui se réclament du premier voudraient que l'on fasse table rase de tout passé, de toute mémoire, pour passer à la toise d'un corpus de grandes valeurs, de grandes références, supposées seules aptes à « cimenter » une société, comme ils disent, comme si les humains étaient autant de pierres. Et les chantres du second vous enferment dans ce que les traditions ont de plus réactionnaire, de plus mutilant, et en arrivent à se faire les apôtres des ghettos, que tant de jeunes ont en horreur, on le verra, ou même à légitimer l'excision<sup>40</sup>. Aux

discours des uns comme des autres on opposera les paroles et les façons de faire de la plupart de ceux que l'on a rencontrés, s'efforçant, avec curiosité, pugnacité, et non sans souffrance, de trouver des chemins singuliers, des voies de traverse, pour concilier les cultures dont ils participent. On peut aimer chanter les chansons kabyles qu'on entendait enfant, vouloir même enrichir son répertoire en s'ouvrant à d'autres poètes, et être fou de Rimbaud. On peut se montrer curieux de l'histoire du pays d'où sont venus ses parents, et être très à cheval sur les principes de la laïcité. C'est à leur donner les moyens de faire de telles trouvailles, de tels assemblages, que les bibliothécaires peuvent contribuer.

- 119 Et puis la leçon de la bibliothèque et de l'école –, ce peut être aussi, comme l'ont dit plusieurs, qu'avant de relever de tel ou tel territoire, on est un être humain. Écoutons Matoub : « Culturellement je ne me sens pas plus kabyle que français, on est un individu c'est tout. Maintenant je suis né en Kabylie, j'ai des souvenirs, il y a un rapport à mon pays, aux gens, à la terre même, au paysage, ce qui fait que j'ai un lien très fort avec ce pays, mais j'en ai également avec la France, comme je peux avoir avec l'Afrique du Sud ou n'importe quel pays. » Ou Ridha : « S'il me dit : alors, tu es Algérien d'origine, je lui dirai, si on veut, mais c'est pas moi qui ai donné le nom Algérie. Je dis : mes parents vivaient en ce sol avec des gens qui pensaient comme ça et qui avaient ce genre de culture et qui étaient eux. Voilà. Moi je suis moi et tout le reste n'est qu'étiquette. En fait c'est une question d'équilibre, la notion d'identité c'est sûr elle est importante mais elle doit pas être au centre d'une politique. Elle est secondaire, c'est un petit peu comme la voiture, comme le savoir calculer, les études périscolaires, mais avant il y a quand même le moi, l'important. Faut recentrer tout ça. » Et Hava : « Et puis enfin de compte, c'est quoi ? C'est une terre. On vient, on va partir. On est de passage, c'est tout. »

## Entre bibliothèque et religion, une quête de sens

- 120 Si elles apportent des repères bien différents aux êtres « de passage » que nous sommes, bibliothèques et religions peuvent quelquefois parer aux mêmes détresses, répondre aux mêmes quêtes : le besoin de sens et de symbolisation, le besoin d'appartenance, de reconnaissance. Écoutons Afida : « C'est un monde qu'on a. Souvent c'est dans les rêves. Quand on ne peut pas avoir quelque chose, on rêve. C'est tout. Lire c'est magnifique, autant que rentrer dans une bibliothèque. Je peux même peut-être dire que entrer dans la bibliothèque la première fois, c'est peut-être aussi comme la première fois où je suis rentrée dans une église... C'est la même chose quand on découvre un truc qu'on a. »
- 121 Les prosélytes en sont peut-être conscients, qui chassent quelquefois... dans des bibliothèques : ainsi, avant de répondre à notre enquête, Afida avait été sollicitée par un autre genre de chercheur : « J'étais au CDI bien installée devant ma table, il y avait trois mecs, c'était pas de notre lycée, et puis ils parlaient de religion [...] Il m'a regardée et il m'a dit : "T'es quelle religion ?" J'ai dit : "Musulmane mais je ne suis pas pratiquante." [...] Il était turc mais il s'intéressait à toutes les religions, il faisait une étude sur ça, il avait lu tout. Il m'a dit : "J'aimerais bien t'interroger" parce qu'il trouvait bizarre que j'aie dit tout de suite que j'étais pas pratiquante. Moi je m'en foutais, il était en plus mignon, il avait une voiture, il était riche, enfin bref... Et puis on avait donné un rendez-vous, on a parlé, il m'a posé plein de questions. »
- 122 La fréquentation assidue d'une bibliothèque protège-t-elle un peu des tentations de cette forme de *flirt-fishing* ? Pas un seul des jeunes usagers rencontrés n'a fait montre de la moindre sympathie pour les extrémismes religieux. Et la plupart rejettent aussi une façon orthodoxe de pratiquer la religion qui entraverait une liberté à laquelle ils sont

acquis, en particulier les femmes : « *Nous on ne veut pas de cette façon. Nous on a vécu ici, alors on ne veut plus, on trouve que votre vie est mieux que la nôtre, alors on dit non. C'est une prison, quoi !* » ; « *La religion ne doit pas être mélangée avec la société, c'est une affaire personnelle de toute façon. Enfin, pour moi !* »

- 123 La plupart... mais pas tous : ainsi l'une de nos interlocutrices a longuement évoqué son engagement résolu aux côtés d'un islam militant, qui lui apporte des réponses aux questions relatives aux mystères de la vie « mieux que les savants<sup>41</sup> » : « Je me dis que dans le monde maintenant il y a des questions auxquelles les gens, les savants, les intellectuels, ils peuvent pas répondre, parce que c'est au-dessus des capacités humaines. Et quand je vois par exemple que le prophète Mahomet a prédit le cycle embryonnaire de l'enfant, je me dis : mais c'est pas possible, ça fait plus de 1 500 ans et prévoir, comme ça, le cycle embryonnaire de l'enfant... Puis j'ai cherché, j'ai fait de nouvelles recherches, et il y a plein de petites choses, comme ça, qui m'ont donné un coup. Ça m'a donné un plus, voilà... Parce qu'on va mourir, donc... »
- 124 C'est aussi une quête de sens qui semble inciter plusieurs jeunes d'origine maghrébine ou turque à faire un « retour » à la religion de leurs parents, qu'ils prennent soin de distinguer de l'utilisation dévoyée qu'en font les intégristes : « *Il y a montée peut-être de la religion, mais pas de l'intégrisme. Il y a religion et intégrisme, c'est pas du tout pareil, parce que la plupart du temps...* » ; « *Les médias ont fait la maladresse... bon je pense que c'est un peu voulu, ils ont associé l'islamisme, la religion, et l'intégrisme, c'est pas du tout la même chose.* »
- 125 Et en fait, pour deux ou trois qui se disent ouvertement non religieux, nombreux sont ceux qui évoquent un intérêt, une curiosité pour « leur » religion – même si la plupart ne sont pas pratiquants (« *c'est l'islam dans le cœur, pas dans la pratique* »).
- 126 On peut noter la même recherche chez Pilar, qui se tourne vers le catholicisme – alors qu'elle a été élevée dans un milieu espagnol athée. Ou chez Guo Long, d'origine chinoise, qui, lui, s'intéresse au tao : « *Vous savez je cherche beaucoup à avoir la sagesse. Un copain [yougoslave] m'a passé un bouquin sur le tao... C'est cool, sur ma voie. Je trouve que c'est bien, être croyant. Mais souvent, il y a des mensonges, tellement de religions, on sait plus quelle voie prendre... Tandis que le taoïsme, il n'y a pas de religion. Le gars, il t'enseigne son savoir. Si on veut le suivre, on le suit, il impose pas : viens vers moi. On est libres. Tranquilles.* »
- 127 Si dans les cas évoqués cette quête incite à s'intéresser à une religion ou à une philosophie associée au pays d'origine des parents, qui peut être aussi revendiquée comme un marqueur identitaire, elle conduit quelquefois à une curiosité pour d'autres civilisations que celle dont on est issu, nourrie par des lectures. Guillaume et Jérémie cherchent une plus grande spiritualité dans le bouddhisme. Et Salima dans le mode de vie de pays du sud : « *L'Inde, le Tibet, l'Amérique du Sud... Ils ont développé plus de spiritualité que de matérialisme. Et puis ils vivent d'autres choses. Notre vie, notre mode de vie peuvent paraître complètement absurdes. Être tout le temps en train de courir partout, pour travailler, pour consommer... Ils ont d'autres soucis dans la vie ! Se nourrir, travailler aux champs... Enfin, des pays qui vivent totalement différemment.* »
- 128 Plusieurs de ceux qui éprouvent ce besoin de spiritualité opposent à l'exhibitionnisme des fondamentalistes la discrétion de la vraie religion, du « cœur » : « *C'est quelque part l'islam pour montrer. À quoi sert de montrer une femme fermée ?* » (Aïché) ; « *La religion elle se fait dans le cœur* » (Yacher). Mais s'ils se démarquent très nettement de telles dérives, ils observent, parmi leurs proches, des engagements qui se font de façon soudaine : « *Du jour au lendemain, ils passent leur temps à la mosquée, on ne sait pas comment ça s'est fait.* » Et ils constatent que l'addiction à la religion succède parfois à la dépendance à la drogue :

« La plupart, c'est des anciens taulards, des anciens drogués, ils se tournent vers ça, le phénomène de la société qui nous entoure j'en ai plus rien à foutre, j'essaye de me sécuriser dans la religion. »

- 129 C'est avant tout à l'analphabétisme, à l'ignorance, autant qu'au chômage, qu'ils attribuent les avancées de l'intégrisme, insistant sur le pouvoir émancipateur du savoir et de la culture : « Les intégristes, ceux qui sont à la tête, ont joué sur le côté analphabète des gens, et ils ont joué aussi sur les jeunes, ceux qui se retrouvent sans travail... C'est politique » ; « Ce que moi j'appelle extrémistes, c'est des gens qui n'avaient rien dans la tête, c'est des sacs vides qu'on a remplis » ; « Le fait que les parents soient illettrés, ça joue beaucoup, parce qu'on leur a enseigné un Coran qui est tout à fait faux et déformé... Quelle est la cible première du FIS ? Les jeunes au chômage, qui n'ont pas fait des études très poussées, les personnes âgées qui n'ont jamais fait d'études et à qui on enseigne un Coran made in FIS... Si on n'est pas cultivé, si on n'a pas le savoir, on ne pourra jamais faire changer les choses. »
- 130 En fait, dans leurs tentatives d'approche, les fondamentalistes font flèche de tout bois, de toutes les détresses, et elles ne manquent pas. Par exemple la solitude évoquée plus haut, les crises existentielles, comme l'a raconté un garçon : « Il y a eu un moment où j'étais vraiment tout seul, je sentais qu'il n'y avait vraiment personne sur qui je pouvais compter, et j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit : "Viens à la mosquée", et je l'ai suivi, aveuglément. Et puis après quand je me suis reposé des questions, je me suis dit : "Mais celui-là, pourquoi je le suis. Je le suis, et puis ça n'a pas changé, ce n'est peut-être pas la solution." Les religions, toutes les religions, ont commencé à me faire peur. »
- 131 Mais encore les blessures narcissiques, la fragilité identitaire, le manque de reconnaissance, l'invisibilité sociale. Écoutons à nouveau la jeune fille partisane d'un islam « pur et dur » que l'on évoquait. Ce que son engagement lui assure, c'est aussi un solide bénéfice narcissique. Déjà dans sa famille, où épouser la religion, c'est devenir « la » fille du père, musulman pieux, en se distinguant de ses sœurs, très rétives. Ensuite ses « recherches » – le mot revient sans cesse – lui procurent un sentiment de revanche sur les humiliations subies par les Arabes dans l'histoire récente : « Je fais des recherches, avec un soldat arabe qui a conquis une bonne partie de l'Espagne, Le Caire, tout ça. » Enfin, elle participe d'une réislamisation qui a la vedette dans les médias : « Ils en parlent même dans les journaux. »
- 132 À de telles séductions il n'est pas d'antidote magique. Au passage, on doutera par exemple de la vertu prophylactique d'un best-seller comme *Jamais sans ma fille...* qui figure parmi les lectures préférées de cette très jeune fille, et n'entame en rien sa résolution. Une fois encore, il faut plutôt souligner l'importance que peut prendre tout ce qui, en bibliothèque, témoigne de la reconnaissance de chacun. Tout ce qui permet d'élaborer cette identité singulière, où conjuguer ses appartenances, évoquée plus haut. Tout ce qui contribue à la formation de l'esprit critique, et à l'élaboration d'une distance donnant à entendre le « jeu » de la langue, qui protège un peu de prendre les mots à la lettre, d'arrêter leur sens, de le fixer. Tout ce qui va dans le sens d'une mise en œuvre de la capacité de sublimation, afin que cette quête de sens et ce désir d'une plus grande spiritualité ne soient pas manipulés à des fins de régression – qui menace, en première ligne, des jeunes filles.

## Pour les filles, un espace de résistance

- 133 Faut-il redire qu'en ces années de désarroi, plus que les garçons, les jeunes filles sont menacées d'exclusion ? Sans revenir ici sur l'exclusion des femmes de la représentation politique – on sait que la France détient sensiblement la lanterne rouge en Europe à ce sujet –, rappelons qu'elles sont plus souvent renvoyées au chômage et aux emplois précaires. Ou conviées, sans trop de façons, à rentrer à la maison. Rappelons aussi que lorsqu'elles sont issues de l'immigration, elles doivent non seulement se débattre avec la tutelle de « la tradition », mais encore affronter de nouvelles formes de hiérarchie masculine, avec la montée en puissance des « grands frères<sup>42</sup> ».
- 134 Mais en dépit des entraves, des bâtons mis dans leurs roues, des *habitus* handicapants, les filles tentent fréquemment la carte de l'émancipation par l'école, et de la construction de soi par la lecture, tandis que beaucoup de garçons semblent voir dans la lecture une menace pour leur identité sexuée. Le rapport à la culture livresque, en effet, est différent selon le sexe – à tel point que François de Singly a pu demander si l'avenir des livres passait par l'avenir des femmes<sup>43</sup>. C'est le cas plus encore en milieu populaire, semble-t-il : par exemple, dans la cohorte d'enfants suivie par Claude Poissenot à la bibliothèque municipale de Rennes, 40 % des garçons et 14 % des filles issus de milieu populaire n'avaient pas renouvelé leur abonnement un an plus tard<sup>44</sup>.
- 135 Pour celles qui sont d'origine maghrébine ou turque, leur désir de ne pas revivre la vie de leurs mères les encourage à investir le savoir, vu comme une clé de la liberté, un passeport pour l'indépendance économique. Et pour se défendre des enfermements, c'est beaucoup en bibliothèque qu'elles prennent des forces. À partir de cet espace transitionnel, elles tentent de négocier le droit d'être « soi-même », en se dégageant un peu du contrôle familial et communautaire.
- 136 Ce contrôle, en effet, reste la plupart du temps étroit. Sans doute peut-on relever une grande diversité d'attitudes chez les pères – et les mères – de celles que nous avons rencontrées : des plus répressifs, à ceux qui sont relativement libéraux, encouragent beaucoup leurs filles à faire des études et à aller en bibliothèque, mais les laissent très rarement sortir à leur gré, même si elles sont majeures. On observe un seul cas de durcissement de l'attitude parentale au fil des ans – la famille se réislamisant à la suite d'un deuil –, tandis que la plupart du temps, l'évolution s'est faite dans le sens d'un certain assouplissement – les sœurs aînées essuyant les plâtres, et étant plus sollicitées pour aider la mère à élever les enfants qui suivaient<sup>45</sup> : « *Ma sœur, pour sortir... ce n'était même pas la peine d'y penser. [Elle] m'a raconté des trucs... Bon ! Je ne le révélerai pas parce qu'il y a aussi ce respect-là... Il fallait qu'elle dise où elle allait, avec qui elle y allait, il fallait que le frère l'accompagne, qu'il la raccompagne. Le frère était constamment derrière. Nous, on dit : "Je vais à la bibliothèque, je vais au cinéma, je vais faire des courses, j'ai besoin de voir ma copine parce que j'ai besoin de ses bouquins..." Ce n'est pas la grande liberté, mais pour nous c'est important, c'est des choses qui bougent et qu'on est contentes d'avoir ; même si ma sœur ne les a pas eues, elle est contente de nous avoir permis d'avoir ça.* »
- 137 Mais en fait, dans ces familles, en dépit des évolutions, l'enjeu essentiel semble rester le même : « *Ils ont peur que le mari ne soit pas musulman, c'est tout... La phobie de tous les parents maghrébins, c'est que leur fille parte avec un Français. Ça, c'est l'horreur. C'est très dur pour eux* », dit Rabia. Et cela plus encore si la communauté veille au grain : plusieurs jeunes filles ont ainsi évoqué la prégnance du « téléphone arabe », du quand dira-t-on, le risque de mise au ban : « *En plus, vis-à-vis des autres, ça permet pas l'échec, quoi. On leur*

*permet pas l'échec, aux parents. Ils sont tout de suite montrés du doigt, on leur dit plus bonjour... Pourtant c'est la jeune fille qui a fait un choix, et les parents subissent » (Rabia).*

- 138 C'est, semble-t-il, plus fréquent encore parmi ceux qui sont originaires de Turquie, qui se « tiennent » littéralement les uns les autres. Et si la question du voile ne s'est posée pour aucune des jeunes filles que nous avons rencontrées, des pressions communautaires sont quelquefois sensibles<sup>46</sup> : *« Ma mère, quand elle rencontre des Turcs, c'est toujours : "Ta fille, t'as vu ? Mais elle a quel âge ? Il faut que tu la maries !" Les parents vivent par imitation, j'ai l'impression. "Oui, tu as vu, la fille de l'autre, elle met le foulard, pourquoi pas toi ?" Mais la fille de l'autre elle va se pendre, je vais pas faire la même chose quand même ! »*
- 139 Chez toutes ces filles de familles musulmanes, il y a une grande détermination à ne pas se laisser tirer en arrière. Et même celles qui sont sensibles au « retour » du sentiment religieux ne semblent pas prêtes à céder sur un certain nombre de points : la volonté d'exercer une profession rémunérée, le refus du mariage arrangé et du mariage précoce, lié à l'arrêt des études<sup>47</sup>. C'est le cas pour Aïché, qui défend la culture turque et l'islam « modéré » avec ferveur, mais est très attachée aux avancées des femmes en Europe, et surtout à l'idée d'être soi-même, loin du conformisme, du mimétisme – idée qu'elle conforte par ses lectures, notamment celle de philosophes : *« Ça, c'est moi-même, si j'avais été en Turquie, ça ne serait pas moi... En Turquie, ce que je vois, mes amies, elles se ferment, pas par la religion, elles se ferment parce que c'est la tradition, toutes les filles du quartier sont fermées, elles travaillent parce que toutes les filles du quartier travaillent, elles achètent de nouveaux meubles tous les quatre cinq ans parce que tout le monde fait ça, elles vont acheter dans ce magasin parce que tout le monde fait ça<sup>48</sup>. Peut-être que je serais devenue comme eux... Maintenant, je me suis plus ouverte à l'extérieur, j'ai une autre façon de penser qui est la mienne. Je vois ces filles qui n'ont pas changé, elles ont la même mentalité que leur père, que leur mère, que la famille... elles se sont arrêtées quelque part. Il y en a des filles, on leur fait fermer la tête, les parents, l'entourage, la communauté leur font fermer la tête... Il y a quelque chose de bien chez les Françaises, c'est qu'elles ont le droit de sortir, elles discutent avec leurs amies. Les Turques, elles peuvent pas, elles restent à la maison, la fille qu'est-ce qu'elle peut faire. Elle est toute seule, elle regarde la télé, la télé la regarde... »*
- 140 Mais ce désir d'avoir un destin singulier, hors du diktat communautaire, et de « sortir », n'est pas pensable, pas intégrable par certains parents : *« Ça fait partie des envies de l'adolescent de sortir, de vouloir ne pas rentrer le soir, de vouloir coucher chez une copine, par exemple, et de justement, s'opposer aux parents. Ça peut être vécu comme une crise d'adolescence par rapport à la société française... Mais vis-à-vis des parents, non. C'est : "Qu'est-ce que c'est que cette fille qui se rebelle contre sa culture, ses origines, qui renie tout ?" Ils n'interprètent pas cela comme une crise d'adolescence, ils interprètent ça plus comme un état de folie, comme un rejet de sa culture, de ses origines, carrément. Ce n'est pas du tout une envie naturelle, c'est quelque chose qui a été pris de l'extérieur de la cellule familiale et qui est venu perturber la vie de tous les jours » (Nora).*
- 141 C'est dire combien la marge de manœuvre entre la soumission à la famille et la rupture est étroite : *« Il y a beaucoup de jeunes filles qui sont dans des situations pas possibles, mais qui ne bougent pas. Parce qu'elles se demandent quoi faire. Je connais une fille qui avait des problèmes, qui est partie de chez elle, qui a été obligée de revenir parce qu'elle avait pas d'argent. Elle avait pas où aller, elle pouvait partir une semaine chez une copine, mais pas un an ou deux ans. [...] Donc elle a été obligée de revenir chez elle. Il y en a d'autres qui partent, et on les retrouve plus, on les voit plus, pas de nouvelles » (Rabia). Aussi plusieurs ne peuvent-elles*

pas envisager d'épouser un non-musulman, parce que cela constituerait un *casus belli* avec les parents : « Ça entraîne souvent des ruptures avec la famille. En général c'est catégorique. La fille s'en va, et on voit plus la fille pendant un certain temps ; et quand la fille a de la chance, ils reprennent contact avec elle, et puis ils essaient de voir les petits-enfants, la vie reprend entre eux » (Rabia).

- 142 En fait, le mariage n'est pas l'objectif premier des filles que l'on a rencontrées – il a plus été mentionné par des garçons : « Il y a vingt ans, il y avait une conception du mariage qui était telle que la fille voulait juste un bon parti, maintenant ce que veut la fille, c'est d'abord réussir professionnellement, et ensuite trouver un mari ; mais ça, c'est le dernier de ses soucis ! Si elle réussit professionnellement, à la rigueur. Elle veut aussi quelqu'un de plus cultivé, elle est plus exigeante par rapport à ça. Et puis il y a aussi l'adoption du mode de vie français, je dirais. Il y a une émancipation assez importante, assez intéressante pour nous, dont on a su tirer profit » (Nora).
- 143 Dès lors, le savoir, et l'indépendance économique, sont considérés comme essentiels : « La seule solution pour que ça change, c'est que je sois quelqu'un de cultivé, d'intelligent et qui soit suffisamment indépendant pour pouvoir raisonner toute seule. Aussi indépendante après, sur le plan professionnel, donc financier, et de pouvoir imposer mon autorité sur celle du mari pour pouvoir le faire évoluer. Les filles maghrébines ont une idée commune – surtout notre génération et la génération de nos sœurs aînées. Ça c'est quelque chose que nous ont donné les aînées. Ma sœur m'a toujours appris que c'est par le savoir qu'on pourrait s'en sortir, que si on ne sait rien, on n'aura rien. Et que si je veux imposer mon opinion ou ma voix, c'est par le savoir » (Nora). Même chose pour Hava, d'origine turque : « Je veux pas dépendre d'un homme non plus. Comme ma mère au début. Elle demandait à mon père pour acheter quelque chose qui lui plaisait. Maintenant elle peut s'acheter ce qu'elle veut. Elle peut retirer de l'argent. Elle est plus indépendante. C'est plus agréable. Dépendre d'un homme ! Franchement, on a des mains, et puis on a aussi une tête, on peut réfléchir de nous-mêmes. C'est vrai. Dans notre culture, c'est l'homme. Il faut rester à la maison, faire le café, c'est les pantoufles aux pieds. Non, non. Pourquoi lui, il m'amènerait pas les pantoufles aux pieds ? »
- 144 D'où un investissement sur l'école, qui donne aussi l'exemple d'une collectivité régie autrement que la famille : « Tout le monde à l'école est placé sur un plan d'égalité, tandis qu'à la maison, tout le monde n'est pas pareil. Il y a quelqu'un qui a le droit de parole mais pas l'autre ! » Et un désir de poursuivre des études, quelquefois mis en impasse, comme pour Aïché qui voulait devenir avocate, ce qui supposait un éloignement géographique – et là encore, la communauté veillait : « Si ta fille elle part [pour faire des études], qu'est-ce qui va se passer ? Tu as pensé à ça ?... Quand j'avais terminé le bac, de notre communauté il n'y avait pas tellement de filles turques qui allaient à X. Juste l'année d'après, il y en a eu une quinzaine, qui sont parties, qu'on connaissait. Ces mêmes parents qui, de mon temps, disaient qu'il ne fallait pas y aller, ils ont dit : "Oui, ma fille, je l'ai envoyée." Et puis ils ont dit à mes parents : "Pourquoi tu l'as pas envoyée, c'est dommage qu'elle reste ici, elle qui étudiait si bien à l'époque, c'est dommage qu'elle fasse une école qui ne lui plaît pas." »
- 145 Alors pour Aïché, et pour les plus « tenues », la bibliothèque, c'est déjà le seul espace de liberté, le seul lieu où elles peuvent se rendre : « On ne sort pas, pas le droit de sortir. Le cinéma, c'est pratiquement tabou, la patinoire c'est tabou, la piscine c'est tabou. Donc obligatoirement, la bibliothèque représente un peu de ça, un peu de distraction, un peu d'autre chose. Quelqu'un qui a pas cette possibilité de sortir, la bibliothèque représente vraiment beaucoup de choses » (Zuhail). La bibliothèque, de surcroît, est un lieu hors du regard,

hors du contrôle communautaire : « On discute plus facilement à la bibliothèque, parce qu'il n'y a personne pour nous observer » (Nora).

- 146 C'est aussi le lieu du savoir, on y trouve les livres qui aident à aller plus loin dans un parcours scolaire. On y découvre également des lectures pour s'aider à penser une émancipation, des témoignages de femmes, connues ou inconnues, qui ont « réussi » : « Quand j'avais lu Une jeune fille bien convenable, ce que j'avais bien aimé, c'était la façon dont l'émancipation s'était faite. Comment l'une s'émancipait et arrivait, même sous la pression des parents, parce qu'elle avait un objectif précis et qu'elle voulait vraiment s'émanciper » (Samia). Et on y voit, jour après jour, des femmes bibliothécaires, qui montrent qu'une autre vie est possible, hors des maisons.
- 147 Pour bien des jeunes filles, la bibliothèque constitue ainsi une véritable planche de salut. Mais il n'en va pas de même pour leurs mères, qui, sauf exception, n'y viennent pas. Et en plusieurs lieux est apparue l'urgence d'accompagner plus les femmes qui ne sont pas en âge d'être scolarisées, et notamment celles qui sont d'origine turque. Aïché remarque ainsi : « Je voudrais qu'il y ait une école pour les femmes, pour leur apprendre à élever leurs enfants. Si aujourd'hui les mères n'aident pas... Surtout avec les téléés... Ça c'est le grand inconvénient de la télé turque, il y a une chaîne qui ferme, l'autre est ouverte. Du matin jusqu'au soir, la télé turque. »
- 148 Plutôt que de jouer, comme c'est souvent le cas, un rôle majeur comme agents du développement culturel, ces femmes sont quelquefois acculées à l'enfermement, au repli, à la dépression, et ne trouvent de raison d'être que dans la conservation de traditions figées. En Alsace, un médecin a même remarqué qu'elles développaient parfois une forme de rachitisme, l'ostéomalacie, par manque d'exposition au soleil<sup>49</sup>.
- 149 Il n'y a pas lieu d'en tirer des conclusions pessimistes quant à l'intégration des populations d'origine turque. Mais bien plutôt de développer des structures d'alphabétisation et d'accueil, des lieux d'échanges, comme il en existe déjà dans nombre de communes. Car tous les signes d'évolution ne vont pas dans le sens du repli, loin de là. Des exemples, au fil de ce chapitre, ont montré que des femmes initialement très effrayées par la culture lettrée avaient radicalement changé d'attitude. Et que la peur du livre, du savoir, était ambivalente, et pouvait s'accompagner d'un fort désir. Écoutons encore Nora : « Elle parle bien français, ma mère, et elle veut savoir plus, maintenant qu'on l'incite un peu plus à parler français. » Cette évolution est sensible même dans des petites villes, comme Auxerre : « Je vois, dans mon quartier, les mentalités, elles commencent à changer. Ça permet aux personnes de réfléchir. J'ai remarqué qu'il y avait des femmes qui sortaient, mais juste pour aller chercher les enfants. Tandis que maintenant non, les femmes sortent pour faire des courses, et même pour aller à une école exprès pour les femmes qui ne connaissent pas la langue française vraiment bien... Ou même, avant c'était rare de voir une femme conduire, alors que maintenant, les hommes laissent leurs femmes conduire. »
- 150 C'est d'autant plus important que les femmes sont les « remparts les plus solides contre des pratiques archaïques », comme le dit Adil Jazouli<sup>50</sup>, et qu'elles peuvent avoir un rôle moteur dans l'intégration. Elles redonnent beaucoup de ce qu'elles acquièrent en soutenant leur famille, en aidant les enfants, en développant des échanges, des liens de sociabilité, au-delà des barrières ethniques, ou en apportant leurs forces et leurs connaissances à la vie associative<sup>51</sup>. Les risques de retours en arrière sont pourtant sérieux, sans doute précisément parce que beaucoup de ces femmes ont évolué vers une affirmation de leurs droits.

- 151 Ces risques n'épargnent pas celles dont les parents sont nés en France, et plusieurs de nos interlocutrices se sont dites concernées par les drames et les difficultés des femmes algériennes, en toute conscience qu'elles n'en étaient pas si loin : « J'ai écouté L'heure de vérité dimanche dernier, avec Khalida Messaoudi, qui parlait de son pays, toutes ces questions sur l'Algérie, tout ce qui se passe en France, à un niveau moindre, en fait, mais qui existe quand même, ça me préoccupe... J'avais envie de lire l'ouvrage qu'avait écrit cette dame algérienne pour savoir exactement ce qui se passe dans son pays, et puis en fait lutter pour cette liberté-là, même dans les autres pays, parce que c'est quelque chose qui chez nous est latent, mais qui existe » (Isabelle).
- 152 Et dans leurs lectures, ou les émissions suivies, on peut notamment relever une sensibilisation, chez celles dont les parents sont nés en France comme chez des jeunes femmes d'origine étrangère, aux violences exercées contre les femmes, au viol, à l'inceste : « Hier je pleurais devant ma télé, j'étais horrifiée. Dire qu'il y a des enfants de quatre ans qui se font violer, on n'y pense même pas, on peut même pas imaginer que ça peut se produire des choses comme ça... Un enfant sur huit subit des abus avant l'âge de seize ans. C'est effrayant, ça veut dire qu'il y en a dans mon école. » Et aux menaces sur des acquis récents, et fragiles : « J'en ai rêvé la nuit, c'est dire si ça m'a perturbée ! C'était un comité de gens qui intervenaient dans les hôpitaux pour empêcher les IVG, en France. C'était tellement incroyable d'entendre des trucs comme ça, on avait l'impression de se retrouver au Moyen Âge. J'ai rêvé que je leur cassais la figure » (Véronique).
- 153 À tous ces égards, la ségrégation spatiale, et le repli d'une « communauté » sur elle-même qu'elle peut entraîner, sont dramatiques pour les femmes et les jeunes filles. C'est dire à quel point les équipements de proximité ont à s'acquitter d'une tâche difficile : si précieux parce qu'ils touchent des populations qui, autrement, n'auraient probablement jamais eu accès à une bibliothèque, parce qu'ils comptent parmi les rares lieux vivants dans ces quartiers, ils doivent se protéger des pressions de tous ordres, des ingérences, et développer tout ce qui va dans le sens d'une ouverture sur la ville, d'une circulation vers d'autres quartiers.
- 154 Ce désir d'un plus grand brassage, d'un désenclavement, est ainsi revenu chez plusieurs jeunes filles d'origine turque : « C'est un quartier... que des Turcs, donc elles peuvent pas trop sortir dehors, elles peuvent pas faire d'activités sportives... Il y avait toujours des Turcs qui passaient, ils voyaient : "Ah ! la fille de l'autre qui joue dans le parc" » (Hava) ; « Il y a les magasins turcs, les cafés turcs, les restaurants turcs, [ma mère] n'a aucune raison de se forcer à apprendre le français. Même les Français du marché, ils ont appris les mots turcs ! [J]'aurais vécu dans un quartier mélangé] ça m'aurait enrichi ma façon de voir les gens. Là il n'y a que des Turcs, musulmans » (Aïché).
- 155 Chez les femmes d'origine maghrébine aussi, la ségrégation spatiale est rejetée, quelquefois avec colère : « Les solutions que nous on verrait, c'est d'abord... le phénomène de concentration, c'est pas bon. Et ça il faut qu'ils le comprennent. Déjà au niveau de la municipalité. S'ils comprenaient ça, ça irait. La faute qu'ils ont fait, c'est de concentrer tous les Arabes dans le même quartier. Comment voulez-vous intégrer des gens si on les intègre pas déjà... Les gens qu'on a mis dans ces espèces de ghettos, ces gens-là vivent par rapport aux autres, c'est logique. On n'a pas un exemple vivant, on n'a pas d'exemple, de référence. Maintenant si on faisait l'inverse, si on mettait des étrangers un petit peu partout dans la ville, eh bien ! dans l'esprit de ces familles-là, ils vont se dire, oui, on va suivre l'exemple de ceux qui sont autour de nous. Par contre si on nous met comme ça... franchement, on a un phénomène de concentration qui fait délinquance, insécurité, drogue et tout le reste. Après quand tu vas

*chercher du boulot : “Tu viens d’où ? – Du quartier X. – Ça va pas la tête, tu crois que je vais te prendre ?” C’est ça ; ça, ça me tue. C’est un problème d’urbanisation, et après on parle. Un problème de géographie. Alors ils viennent là : “Mais c’est normal qu’on ait une image négative des Arabes...” Quand j’entends ça, moi ça me tue. Alors qu’on arrête, franchement. Déjà un petit peu réfléchir avant de mettre n’importe quoi. On n’arrive à rien comme ça » (Samirah).*

- 156 Du fait de la rareté des échanges, ces jeunes observent qu’avec des personnes d’autres origines c’est, au mieux, l’ignorance mutuelle : *« Ce n’est pas qu’ils ne veulent pas, ils n’y pensent pas. Ma mère, elle connaît seulement une amie asiatique, elle ne connaît pas de Portugaise, d’Italienne... C’est pire qu’avec les Français, parce que je crois qu’il y aurait un dialogue de sourds... Non, il n’y a pas d’échanges entre les familles maghrébines, asiatiques, ou quoi que ce soit... turques aussi. La communauté turque, on la sent bien très solidaire » (Nora).* Ou la défiance, voire même, exceptionnellement, la rivalité déclarée.
- 157 Des garçons ont dit également leur souci devant le risque d’un repli croissant, où l’on retourne son exclusion : *« Non seulement les Français les isolent dans des pseudo-ghettos, mais eux aussi s’isolent, d’où le problème du foulard, d’où la façon de reproduire certains gestes, certains comportements à la faculté. C’est s’identifier à quelque chose en excluant l’autre. C’est un signe d’affirmation contre l’autre. Je peux m’affirmer mais exclure l’autre... Eux s’isolent encore plus. Les Français ne font plus rien, si bien que chacun reste dans son coin, les deux mondes vont s’éloigner »*, constate un jeune homme d’origine maghrébine qui habite en région lyonnaise – et l’on sait combien la montée des mouvements de réislamisation y est sensible. Mais le thème des « ghettos » est revenu aussi à Mulhouse, à plusieurs reprises, et à Hérouville : *« Ma mère, je vois, en dehors de ses voisines, qui étaient toutes Françaises, elle ne serait pas aller chercher plus loin. Tous les habitants de notre immeuble ont déménagé, mais on les voit encore. Moi aussi, je garde un souvenir de notre famille et des relations qu’on avait avec les autres, plus amicaux que maintenant. Maintenant, les gens sont plus distants, plus froids, moins cordiaux. Je dirais que les familles maghrébines ont moins tendance à se “socialiser” avec des amis français. »*
- 158 Plusieurs ont ainsi appelé à une vigilance accrue, et, loin d’être sensibles aux tentations communautaristes, ils ont rappelé qu’*« une bonne société, c’est une société mélangée »*. Que les bibliothèques contribuent toujours plus à un brassage social jamais acquis, qu’elles jettent des passerelles pour relier entre eux les quartiers d’une ville, apparaît à cet égard comme une urgence<sup>52</sup>.

## **Pour les garçons, une alternative au communautarisme viril**

- 159 Pour beaucoup de garçons vivant dans des quartiers dits « sensibles », la territorialisation accrue constitue un piège d’un autre ordre que pour les filles : elle peut les rendre plus otages de bandes leur procurant un sentiment d’appartenance, où ils se « tiennent » les uns les autres. Renforcés par le désir de ne pas être rejeté du groupe, les comportements d’échec ou de refus de l’école, du savoir, de la lecture, viennent là conforter l’idée qu’ils se font de la masculinité – tandis qu’ouvrir un livre, ce serait montrer qu’on ne sait pas, qu’on manque de quelque chose qui s’y trouve<sup>53</sup>.
- 160 L’alternative, pour certains, on l’a vu au chapitre précédent, c’est de venir en bibliothèque en groupe : mais on est là dans des formes d’utilisation liées au cursus scolaire. Dès qu’il s’agit d’une lecture plus intime, qui a maille à partir avec l’intériorité,

elle est la plupart du temps l'affaire de garçons qui se sont déjà différenciés de ceux de leur âge, du fait de leur tempérament solitaire, de leur sensibilité, ou quelquefois d'une altération consécutive à une rencontre. Et cette différence est ensuite confortée, élaborée, construite pour partie grâce à la lecture.

- 161 Car il ne va pas de soi, pour un garçon – plus encore s'il est issu d'un milieu populaire –, d'accepter l'idée d'avoir en lui une sorte d'espace en creux, où accueillir la voix d'un autre : ce type de lecture non « utilitaire » – par excellence la lecture littéraire –, peut même être ressenti, inconsciemment, comme exposant à un risque d'émascation. S'abandonner à un texte, se faire porter, se faire prendre par des mots, suppose peut-être d'accepter, d'intégrer sa part féminine, ce qui s'entend, par exemple, chez Matoub, se comparant à une femme quand il élabore son « espace imaginaire » : *« C'est moi-même qui ai inventé mon espace imaginaire. Vous savez c'est comme une femme, certaines femmes sont très belles, elles se mettent un petit peu de fard et elles peuvent devenir plus belles ou elles peuvent faire ressortir certains traits qui étaient beaux déjà sans le maquillage. Je ne veux pas dire que mon imaginaire est beau comme une femme, mais je pense que j'avais déjà des prédispositions à écrire. »*
- 162 Aussi celui qui a du goût pour les livres le cache-t-il parfois, par peur de l'ostracisme frappant celui qui est différent, celui qui lâche les siens, et passe à l'ennemi : *« Si on se dit : celui-là il va se foutre de ma gueule... Ça joue beaucoup le côté honte sur la lecture et le rapport à l'écriture. C'est l'aspect de la culture. C'est quelque chose qui est réservé à une élite, j'ai un copain, lui son pied c'est d'aller dans les galeries de peinture, c'est pareil, lui il va sortir au club de sport, il va le garder pour lui, il ne va pas parler de ça... C'est se livrer aux autres, maintenant c'est trop cruel... »* (Nicolas). Et le lecteur honteux peut même crier avec les loups : *« La quantité de gens qui vont lire des choses et qui ne vont jamais le dire c'est énorme, même moi je dis à des copains : "Toi tu lis ça ?" »*
- 163 L'« intello » risque en effet d'être mis au ban, stigmatisé. Et c'est ce qui est arrivé à ce garçon : *« Moi je n'ai qu'une envie c'est de foutre le camp d'ici... Je ne crois pas que j'ai un caractère à traîner autour des cités. Je n'ai jamais été intégré au groupe, c'est que moi j'avais pas la notion de groupe. C'est pour ça que plus jeune j'ai dû quitter mon collège, je ne voulais pas de problèmes, et ça c'est forcément la notion de groupe qui intègre, ça... Regardez La Guerre des boutons, c'est un film qui est assez vieux. La notion de bande là est très forte, et je pense qu'à la campagne, dans tous les pays, tous les peuples, la notion de bande ça a toujours existé dans l'histoire. Le problème c'est qu'avant mon époque, quand quelqu'un voulait casser la gueule à quelqu'un ils allaient se battre, mais ils allaient aussi s'expliquer. Maintenant c'est différent. C'est pour ça que j'ai été obligé de quitter mon collège, il y en a eu deux qui m'ont fait des problèmes, j'ai été plus fort qu'eux, mais le problème c'est qu'il y a eu toute la cité qui m'est tombée dessus, et la cité c'est cinquante personnes et moi j'ai pas eu le choix, j'ai quitté mon collège, j'ai quitté mes amis, j'avais trop peur. »*
- 164 De surcroît ce communautarisme viril et l'exhibition délinquante sont confortés par la forte relation de fascination/rejet entretenue avec les médias, et il peut y avoir « arrêt sur l'image » : la quête obsédante d'une visibilité, venant en lieu et place d'une symbolisation, d'une inscription sociale, peut conduire ces garçons à ne plus pouvoir se différencier de l'image stigmatisante que ces médias leur renvoient ; comme le remarque Ridha : *« On a l'habitude de dire que dans les banlieues, c'est des caïds, des pitbulls qui n'ont pas de sentiment, alors que le bon sens nous dit que c'est des êtres humains comme tout le monde. Ils ont un cœur, ils respirent et ils sentent. Et si les gens qui ont ce regard-là ont l'habitude de voir ces jeunes-là sous leur vrai angle, le vrai regard et leur accorder des*

possibilités que tout être a, les sentiments, eh bien ! là je crois que ça cassera pas mal d'images toutes faites. Parce que vous vous rendez pas compte que lorsqu'on lance une image ou qu'on colle une étiquette sur un groupe de gens, ils vont se conformer à cette image-là. Ils vont se comporter comme ça et pour eux, la norme ça sera ça... Je crois que la plupart des ados qui ont 15 ans, 16 ans ne manquent pas du tout d'esprit critique ou de caractère, mais à cet âge-là, on aime vivre en bande, on aime vivre en groupe et c'est plus facile de les mobiliser, de les coller les uns vers les autres et de les conformer à une image » (Ridha).

- 165 Ceux que l'on a rencontrés, pour leur part, ont su esquiver le piège – notamment grâce à la poursuite des études et à la bibliothèque –, mais plusieurs disent ne pas être passés loin : « Si je traînais tout le temps avec les copains, eh ben, qui sait ? J'en serais peut-être arrivé à faire des conneries, moi aussi. Mais quelque part, les études me préservent de ça, parce que quand j'arrive le soir, j'ai pas le temps de descendre pour aller traîner, je suis fatigué. Le fait de faire des études supérieures me permet de savoir où m'arrêter, de ne pas me laisser entraîner » (Omar). Et ils insistent, là encore, sur la singularisation qui caractérise leur démarche (à l'inverse de ceux que l'on « colle les uns vers les autres ») : « La bibliothèque c'est une démarche un peu individuelle comme recherche, et la notion de groupe ça bloque un peu... » (Nicolas).

## Des univers livresques limités

- 166 À suivre ces jeunes comme on l'a fait au fil de ce chapitre, on mesure donc que la contribution des bibliothèques à la construction de soi peut prendre des formes multiples – ouverture de l'imaginaire, formation de l'esprit critique, élaboration d'une pluri-appartenance culturelle, intégration de son histoire, consolidation de sa volonté d'indépendance, différenciation de ses proches... Pourtant, à ces différents égards, il faut bien relever que les univers livresques de nombre de ceux que l'on a rencontrés semblent limités. Si l'une des caractéristiques des livres, c'est la diversité – et nos jeunes interlocuteurs l'ont souvent souligné –, on n'en est que plus déconcerté d'entendre fréquemment mentionner, un peu partout, les mêmes titres, les mêmes auteurs : pour le dire vite, hormis des références scolaires classiques et *Astérix*, des auteurs comme Stephen King pour les garçons, des *best-sellers* comme *Jamais sans ma fille* pour les filles...
- 167 Sans doute faut-il ne pas oublier qu'une part des usagers rencontrés sont très jeunes, et se défendent d'impressions premières, en modulant un peu à la lumière de relevés systématiques des auteurs et titres cités spontanément. Ceux-ci font quand même apparaître deux rubriques qui se distinguent très nettement, sur l'ensemble des sites étudiés, par le nombre d'auteurs ou de titres mentionnés : la *littérature classique*, et la *littérature de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle*, autrement dit les ouvrages qui, la plupart du temps, sont abordés par l'étude du français à l'école<sup>54</sup>. Et toutes rubriques confondues, douze auteurs ou textes ont été cités par au moins huit des jeunes usagers rencontrés, dont sept « classiques » étudiés au collège ou au lycée-Zola (21), Balzac (16), Molière (11), Maupassant (10), Hugo (10), Baudelaire (9), Voltaire (8) –, suivis de deux auteurs de romans policiers ou de science-fiction – Agatha Christie (11) et Stephen King (8) –, deux textes religieux – le *Coran* (10) et la *Bible* (8) –, et un *best-seller* – *Jamais sans ma fille* de Betty Mahmoody (8).
- 168 Sans rejoindre le chœur de ceux qui pleurent sur les lettres perdues, on s'étonne quand même que des usagers, assidus pour la plupart, fassent souvent leur miel dans les

rayons avec des mentions obligées. Ou que plusieurs, par exemple, disent leur difficulté à y trouver des livres de poésie. Il ne s'agit pas d'être bégueule : les *best-sellers* permettent de se dégourdir les yeux, de lire plus vite et de se familiariser avec le langage<sup>55</sup>, et il en est de qualité, qui font jouer les mots, qui permettent d'ouvrir son imaginaire. Mais ce n'est peut-être pas tant d'entendre revenir les mêmes titres qui surprend, c'est plutôt la relative rareté des autres références, notamment en littérature contemporaine, ou en essais. Bien sûr, il est des effets de mode, de prescription entre adolescents, et les bibliothécaires ne sont pas forcément en cause. Pourtant, à l'inverse, on peut noter que les références récurrentes l'ont été un peu moins à Bobigny, et que les univers culturels des jeunes rencontrés y semblent quelquefois plus ouverts. On y compte plus de jeunes qui font leur propre chemin parmi les livres, et se promènent entre plusieurs registres. La fiction contemporaine y est notamment plus évoquée. Même si le type de méthode utilisé interdit de véritables comparaisons entre les sites, et si la proximité de la capitale a son importance, on peut quand même penser que le gros travail de promotion de la littérature mené par les professionnels de cette bibliothèque depuis déjà de longues années n'y est pas pour rien. C'est aussi là où, plus qu'ailleurs, plusieurs jeunes ont dit formuler des demandes explicites à la bibliothèque. Où quelques-uns fréquentent les expositions. Où plusieurs écrivent du rap, des nouvelles, du théâtre. Et où s'entend plus de révolte.

- 169 À l'heure où les responsables des programmes de télévision se calent sur l'audimat, où les politiques infléchissent toujours plus les contenus de leurs discours au gré des conseils des spécialistes en « communication » et des sondages, les bibliothécaires peuvent-ils ramer à contre-courant ? À ajuster les fonds en fonction de ce qu'ils imaginent être la demande, par peur de faire austère ou scolaire, ils risqueraient de se retrouver les passeurs d'une culture à deux vitesses. La demande réelle, du reste, est introuvable. La plupart des jeunes rencontrés n'avaient jamais eu l'idée qu'ils auraient pu faire auprès des bibliothécaires des suggestions d'achat, par exemple quand ils cherchaient dans les rayons des livres un peu différents qu'ils ne trouvaient pas. Certains précisaient même que selon eux, ces achats étaient fonction de « la demande » – sans penser que la demande, c'était eux : non, la demande, c'était, là encore, un collectif mythique, et ils n'avaient pas l'idée qu'ils auraient pu en être partie prenante. Oser demander supposait de vaincre le sentiment d'être alors « égoïste », de risquer de « vexer » le bibliothécaire. Où se dit, de façon exemplaire, leur difficulté à se reconnaître le droit d'avoir voix au chapitre, à s'affirmer comme acteur, ou même simple consommateur.
- 170 Certains bibliothécaires savent pourtant se démarquer de l'image poussiéreuse de l'ancien conservateur et faire descendre les livres de leur piédestal, tout en déployant des ruses, tout en faisant en sorte que la bibliothèque soit comme la souhaite une jeune fille : « *La bibliothèque idéale ? On rentre, on cherche quelque chose, un livre, et puis on découvre un autre livre.* »
- 171 Et à cet égard, peut-être faudrait-il sortir d'un autre faux débat, opposant là encore deux discours qui, en définitive, mènent à une même impasse : en les caricaturant, le discours républicain pur et dur (toujours lui), et le discours sociologique dans sa version populiste<sup>56</sup> (variante du relativisme ethnologique extrême de tout à l'heure). Le premier s'insurge de ce qu'on ne lit plus « les grandes œuvres », et les érige en une sorte de monument pompeux, inaccessible, hautain, par rapport auquel on n'est jamais en règle, jamais à jour de ses devoirs. Le deuxième décrète que si l'on pense que la

lecture de Genet ou de Rilke est d'un *autre* ordre que celle du mode d'emploi d'un logiciel, ou de Gérard de Villiers, ce n'est qu'une pose de lettré ethnocentrique. Dans les deux cas, les beaux parleurs se réservent l'usage du meilleur, et le mettent à distance, même s'ils prétendent vouloir le faire partager, plutôt que d'essayer de lancer des passerelles qui en facilitent l'accès.

- 172 Comme le dit le peintre Pierre Soulages, « c'est ce que je trouve qui m'apprend ce que je cherche ». L'imaginaire n'est pas donné une fois pour toutes, à la naissance. Il s'élabore, il s'agrandit, il s'enrichit, au fil des rencontres, des altérations. Quand on a toujours vécu dans un même univers à l'horizon limité, il est difficile d'imaginer autre chose. Ou, si l'on sait qu'il existe autre chose, de penser que l'on pourrait être en droit d'y prétendre. Et la nouveauté peut même être perçue comme une menace, un empiètement, une intrusion. Il faut tout un art pour y introduire, et c'est bien pourquoi il ne s'agit pas d'asséner des listes, de prescrire de « bonnes œuvres », en se croyant assuré de ce qui convient aux autres. Ce dont il s'agit, au fond et c'est d'ailleurs ce que font très bien un certain nombre de professionnels –, c'est d'être accueillant à chacun, dans sa singularité, autant que faire se peut, pour l'accompagner, chercher avec lui, inventer avec lui. Et, par des fonds vivants, de multiplier les occasions de faire des trouvailles, afin que le jeu soit ouvert... et que chacun puisse se porter là où on ne l'attend pas.

## NOTES

1. Cité par Jean-Luc Nancy dans *Intersignes*, « Sujet et citoyenneté, Maghreb/Europe », 8/9, 1994, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, p. 126.
2. « Organisation des loisirs et temps dérobés » (1830-1930), Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 316.
3. On rejoint ici Daniel Bertaux, *Destins personnels et structures de classe*, Paris, PUF, 1977, ou Bernard Chariot, Élisabeth Bautier et Jean-Yves Rochex, *École et savoir dans les banlieues... et ailleurs*, Paris, Armand Colin, 1992.
4. Cette résistance n'était pas seulement le fait du patronat, de l'Église ou des élites ouvrières. Du côté du discours scientifique, on n'était pas en reste : voir, sur ce thème, l'entretien de Jacques Rancière avec Martyne Perrot et Martin de la Soudière, *Communications*, 1994, 58, pp. 87-101. Voir aussi *La Nuit des prolétaires*, Paris, Fayard, 1981, où Rancière évoque les « hommages concordants pour assurer que ces gens-là sont d'autant plus admirables qu'ils adhèrent plus exactement à leur identité collective ; qu'ils deviennent suspects au contraire dès lors qu'ils veulent exister autrement que comme légions ou légionnaires, revendiquer cette errance individuelle réservée à l'égoïsme du "petit bourgeois" ou à la chimère de "l'idéologue" » (p. 10). Comme le relève Jacqueline Costa-Lascoux, « Les mécanismes de l'exclusion commencent là où la dignité de l'individu disparaît derrière le collectif ». (« Immigration : de l'exil à l'exclusion ? », *L'Exclusion. L'état des savoirs*, Serge Paugam (dir.), Paris, La Découverte, 1996, p. 171.)
5. Voir notamment Gilles Kepel, *À l'ouest d'Allah*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 230, observant que « les prédications sont en phase avec les sentiments d'angoisse et d'anomie, de misère matérielle et d'incertitude sur l'avenir, de ces "paysans dépayés" [et qu'elles visent] d'abord à une

restructuration du moi, à la constitution d'une identité islamique à toute épreuve ». Voir aussi l'entretien avec Séverine Labat publié dans *Le Monde* du 13 octobre 1995 : « Les islamistes ont réussi à fournir une identité à de nombreux jeunes issus de l'immigration. »

6. *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975, chapitre VII.

7. On est ici proche d'Alain Touraine, quand il écrit : « Le sujet, c'est le travail par lequel un individu se transforme en acteur, c'est-à-dire en agent capable de transformer sa situation au lieu de la reproduire par ses comportements. Ce n'est pas dans la sociologie proprement dite, mais dans l'œuvre de Freud que cette réflexion a pris racine. » Ou quand il insiste sur le fait que la subjectivation est toujours à l'opposé de l'adaptation à des statuts et à des rôles sociaux, et met en garde : « Si la sociologie ne prend pas le parti du sujet contre la société, elle se condamne à devenir un instrument idéologique au service de l'intégration sociale et de la moralisation. » (*Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992, p. 429 et p. 323.)

8. *33 Newport Street*, Paris, Gallimard/Seuil, 1991, pp. 228-231.

9. Georges Bataille, *La Part maudite*, précédé de *La Notion de dépense*, Paris, Minuit, 1967.

10. Au sens où Touraine dit encore que « c'est le rapport amoureux qui écarte les déterminismes sociaux, qui donne à l'individu le désir d'être acteur, d'inventer une situation au lieu de s'y conformer » (*op. cit.*, p. 264).

11. Voir notamment Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », *L'Invention du quotidien*, 1) *Arts de faire*, Paris, 10/18, 1980, p. 284. Voir aussi François de Singly : « Le poids des grands lecteurs est deux fois plus important parmi ceux qui ont bénéficié d'une histoire contée par leur mère chaque jour que parmi ceux qui n'en ont écouté aucune (ou rarement) » (*Les Jeunes et la lecture*, ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, Dossiers Éducation et formations, 24, janvier 1993, p. 102).

12. *Lieu de composition*, Paris, Gallimard, 1989, p. 14.

13. Plusieurs des jeunes que l'on a rencontrés ont fait mention d'importants problèmes de santé. Voir aussi le rapport publié par l'INSERM sur la santé des jeunes en 1995.

14. Entretien paru dans *Le Nouvel Observateur* du 7 juin 1990.

15. Jorge Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994.

16. Ariane Efron, Boris Pasternak, *Lettres d'exil, 1948-1957*, traduit du russe par Simone Luciani, Paris, Albin Michel, 1982.

17. « La lecture : une pratique culturelle », débat entre Pierre Bourdieu et Roger Chartier, *Pratiques de la lecture*, dirigé par Roger Chartier, Paris, Payot/Rivages, 1993, p. 275. Bourdieu relève aussi, quelques phrases plus loin, que dans « beaucoup de milieux, on ne peut parler de lectures sans avoir l'air prétentieux ».

18. Cf. Michèle Petit, « La lecture, échappée solitaire », *Lecteurs en campagnes*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993, pp. 143-169.

19. La disposition inventive est affaire de liberté, de décrochement, de détour, de régression vers des liaisons oniriques, de baisse de tension : voir Judith Schlanger, « La pensée inventive », *Les Concepts scientifiques*, Isabelle Stengers et Judith Schlanger, Paris, La Découverte, 1989, pp. 58-88.

20. Voir Anne-Marie Bertrand : « Bien que les directions des bibliothèques récusent cette accusation, elles sont généralement soupçonnées (ou d'ailleurs félicitées) d'organiser l'offre matérielle dans le but de réguler les temps de séjour » (*Bibliothécaires face au public*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1996, p. 107).

21. Cf. Jean-Luc Godard : « C'est la fiction qui les fait paraître leur, mais le documentaire, c'est toujours un autre » (« Les dernières leçons du donneur », *Cahiers du Cinéma*, 300, mai 1979, p. 69). Voir aussi dans le n° 301, juin 1979, le dossier : « L'effet-Holocauste », et notamment l'article de Sylvie Pierre, « Le four banal », pp. 7-11.

22. Les alévis sont des musulmans chiites partisans d'une ligne « laïque », très marquée à gauche.

23. Quand la défense de la République se pense à la hussarde, on peut soupçonner quelque fantasme viriliste d'être à l'œuvre... un peu du type de ceux que débusque Blandine Kriegel dans « La crise de la citoyenneté », *La Politique de la raison*, Paris, Payot, 1994.
24. Cf. Sigmund Freud, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », *Résultats, idées, problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1985, pp. 221-230.
25. Pierre Bourdieu, « Les contradictions de l'héritage », *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, pp. 711-718.
26. Voir par exemple Paul Willis, « L'école des ouvriers », *Actes de la recherche*, 24, nov. 1978 ; Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990 ; ou les travaux d'Isabelle Bertaux-Wiame.
27. Cf. Adil Jazouli, *Les Années banlieues*, Paris, Le Seuil, 1992.
28. Pour reprendre la bipartition fondamentale de l'univers social relevée par Richard Hoggart dans son analyse de *La Culture du pauvre*, Paris. Minuit, 1970, chapitre 3.
29. Cette phobie peut être en phase avec l'obsession de la pureté, la hantise de l'altération qu'entretiennent des fondamentalistes, quand ils prescrivent de ne consommer que des produits « purs » c'est-à-dire dûment contrôlés par eux ce qui est à la clé, on le sait, d'un marché très important. Cf. Gilles Kepel, *op. cit.* Sur la peur de l'altération par le livre, voir par exemple *Le Livre noir*, du romancier turc contemporain Orhan Pamuk, Paris, Gallimard, 1995, pp. 429-448.
30. Serge Daney, *Le Cinéphile et le village*, un film de Pascal Kané, Les Revues parlées, Centre Georges-Pompidou, 13 Production, 1995.
31. Remarquons à cet égard que plusieurs jeunes Français se sont vivement inquiétés de ces dérives, et ont dit leur dégoût de la xénophobie.
32. Voir notamment Daniel Sibony, *Entre-deux. L'Origine en partage*, Paris, Le Seuil. 1991, chapitre 1.
33. Est-il besoin d'ajouter que, côté français, le refoulement de cet épisode de notre histoire récente, l'absence, ou la rareté, d'un travail de mémoire ne facilitent pas non plus les choses ?
34. Bien que des professeurs aient quelquefois des initiatives remarquables à ce sujet : voir par exemple ce qu'a réalisé Sabine Contrepois avec ses élèves du lycée Frédéric Mistral de Fresnes, sur le thème « En quoi votre histoire familiale a-t-elle rencontré l'histoire ? » (*Libération* du 8 novembre 1994). Cette initiative a reçu le prix « Mémoire des migrations » organisé par la Fondation pour l'intégration républicaine, et les textes ont été publiés aux éditions *Le Monde*. Des enseignants ont aussi des initiatives de grande qualité dans le domaine de la lutte contre la xénophobie : voir par exemple le travail d'Alfred Dott, instituteur à Bischwiller, évoqué dans *Saisons d'Alsace*, 129, automne 1995, Strasbourg, La Nuée bleue/DNA.
35. Ce qui est le geste même de toute culture, comme le rappelle Jean-Luc Nancy : « [...] le geste de la culture est lui-même un geste de mêlée : c'est affronter, confronter, transformer, détourner, développer, recomposer, combiner, bricoler » (*Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996, pp. 176-177).
36. Cf. Jean-Claude Passeron, « Le polymorphisme culturel de la lecture », *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991.
37. D'autant, bien évidemment, qu'on peut être français dont les parents sont nés en France et faire aussi ses délices de la diversité des cultures représentées en bibliothèque ! Ce serait d'ailleurs un geste d'hospitalité élémentaire que d'être curieux des pays d'où viennent ceux que l'on côtoie chaque jour...
38. Voir notamment Olivier Roy, « L'imaginaire de l'oumma », *Esprit*, avril 1996, pp. 80-107 : les néo-fondamentalistes refusent toute culture, et contribuent à détruire les solidarités et les identités traditionnelles.
39. De la même façon que, comme l'analyse Antoinette Fouque, « le nationalisme n'est pas le contraire, mais bien le corollaire, l'envers spéculaire, de l'individualisme universaliste. L'aspiration à la souveraineté indivise, source des conflits et des guerres d'aujourd'hui, procède

de la même logique narcissique, immune à toute division, que la prétention républicaine à réduire chaque autre à l'un, dans une communauté une et indivisible » (*Il y a deux sexes*, Paris, Le Débat/Gallimard, 1995, p. 70).

40. Voir les déclarations de Tobie Nathan en faveur des ghettos ou de l'excision...

41. Rappelons, comme on l'a déjà mentionné dans le chapitre précédent, que les mouvements de réislamisation revendiquent fréquemment la légitimation des savants et de la science.

42. Cf. Pascal Duret, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF, 1996. Selon Antoinette Fouque, « dans cet univers des fils et de l'image, le XXI<sup>e</sup> siècle sera celui de l'exclusion des femmes et de toutes les différences, en même temps qu'on ne parlera que d'intégration » (*op. cit.*, p. 50).

43. Clôture du colloque « Sociologie de la lecture, anthropologie de l'écriture », Premières rencontres nationales sur la lecture et l'écriture, La Villette, 29-30 janvier 1993.

44. « Les raisons de l'absence », *BBF*, 39, 1, 1994, p. 20.

45. On observe aussi un cas de répression accrue par les frères, après le décès du père, pour une jeune fille d'origine tunisienne.

46. Germaine Tillon le montrait déjà dans *Le Harem et les cousins* (Paris, Le Seuil, 1966), faire porter le foulard aux filles, c'est vouloir les garder pour soi, vouloir vivre entre soi, craindre l'exogamie.

47. Les analyses de Michèle Tribalat (*Faire France*, Paris, La Découverte, 1995) confirment que le mariage arrangé aurait disparu parmi les jeunes d'origine algérienne nés en France, tandis que les filles d'origine turque seraient fréquemment captives d'un marché matrimonial. C'est effectivement ce qu'ont évoqué plusieurs de nos interlocutrices d'origine turque : « Si elles se font capter, c'est fini pour elles. J'en ai une, un cas comme ça, qui portait le foulard, de force. Elle voulait pas le porter. Et puis à un moment donné, j'avais entendu parler qu'elle était mariée en Turquie de force... Surtout, se marier en Turquie. Beuh ! mais c'est l'Europe qui les attire de toute façon, c'est pas nous. C'est jamais les filles qu'ils aiment... » Remarquons qu'il est très rare que l'attachement aux droits des femmes à disposer de leur destin aille jusqu'à l'idée que la religion elle-même pourrait être questionnée, quant à la place qu'elle fait aux femmes. Le débat est interné, la plupart du temps, dans un espace délimité par les bornes de la religion : dès lors la question, toujours reprise, on l'a déjà vu, est d'opposer un « vrai » islam, doté de toutes les qualités du cœur et de la tolérance, à l'islam « déformé » du voisin répressif.

48. Sur l'importance de la pression sociale et de l'imitation dans l'enfermement des femmes, voir par exemple *Les Années de Zeth* du romancier égyptien Sonallah Ibrahim (Actes Sud, 1993), ou le documentaire égyptien *À propos des garçons, des filles et du voile*, de Yousry Nasrallah, diffusé sur Arte.

49. *Nouvelles d'Alsace* du 22 mars 1995.

50. Cf. Adil Jazouli, *Les Années banlieues...*, *op. cit.*

51. Voir notamment dans le livre d'Adil Jazouli, *op. cit.*, le chapitre sur l'intégration au féminin. Voir aussi Gladys Andrade, *Le Plurilinguisme spontané à Belleville et à la Goutte d'Or*, thèse de doctorat, Paris-V, 1996.

52. Pour tout remède à ces enfermements dans des espaces de relégation, des hommes politiques ont pu penser à déplacer autoritairement (on se demande où) des familles entières, quand un jeune tombe dans la délinquance. Ou à supprimer les bons de cantine de ces familles. On est là en plein dans la responsabilité collective, alors même qu'on prétend déplorer la montée des communautarismes... Et on pénalise une fois encore, en première ligne, des femmes, qui font les frais d'une situation dont elles ne peuvent mais : « Là, j'ai un copain qui est rentré actuellement en prison. Et j'ai parlé avec sa sœur, elle m'a dit : c'est très dur pour la famille... Il en a pris pour neuf mois et les parents enfin, la mère, puisque le père est décédé, la mère et la sœur souffrent beaucoup. Elles ne savent pas quoi faire », a raconté une jeune fille.

53. Ce n'est pas une nouveauté. Cf. par exemple Willis, art. cit. Ou, dans un tout autre contexte, Andrei Makine, *Le Testament français*, Paris. Mercure de France, 1995, pp. 138-142.

54. Viennent ensuite les livres de littérature enfantine, et la fiction contemporaine. Puis les *best-sellers*, la poésie, les bandes dessinées, la science-fiction, les grands perdants étant les essais, mais certains d'entre eux ont pu être moins spontanément associés à l'idée de « lecture » que la littérature. Remarquons que dans certaines écoles, loin d'assigner à la lecture des « grands textes », ce sont quelquefois des livres pensés comme plus alléchants pour « ces enfants-là », comme *Jamais sans ma fille* ou *Kramer contre Kramer*, qui ont été étudiés... quand la littérature tout entière ne passait pas à la trappe.

55. Cf. Jean-Claude Passeron, *op. cit.*, p. 344.

56. Voir Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard/Le Seuil/EHESS, 1989. Et l'entretien avec Jean-Claude Passeron réalisé par Martine Chaudron : « Littérature et sociologie : retour sur Richard Hoggart », publié dans *L'Art de la recherche, Essais en l'honneur de Raymonde Moulin*, Paris, La Documentation française, 1994.

## Chapitre 3. La bibliothèque, un espace pour l'échange

Chantal Balley

---

« [...] à peu près au moment où ils entraient au lycée, on installa une bibliothèque municipale dans le quartier... Une jeune institutrice... était assise derrière une assez large table de bois blanc et tenait les livres de prêt. La pièce était carrée, les murs entièrement couverts d'étagères de bois blanc et de livres reliés en toile noire. Il y avait aussi une petite table avec quelques chaises autour pour ceux qui voulaient consulter rapidement un dictionnaire, car c'était seulement une bibliothèque de prêt... La bibliothèque comprenait une majorité de romans, mais beaucoup étaient interdits aux moins de quinze ans et rangés à part. »

*Albert Camus<sup>1</sup>*

« Nul n'est une île, par elle-même complète ; chacun est un morceau du continent, une part de la grande terre. »

*John Donne<sup>2</sup>*

- 1 Après la présentation des rapports que les jeunes ont eus, et ont, avec les livres et la lecture, faisons une incursion dans le lieu des livres, pour évoquer, toujours à partir des entretiens, les rapports qu'ils ont avec ce lieu, et les usages qu'ils en font. Que représente-t-il pour eux ? Comment se l'approprient-ils ? Quelles sont leurs attentes, leurs rêves, vis-à-vis de la bibliothèque ?
- 2 Les écouter sur ces sujets, cela a aussi à voir avec « l'intégration ». D'abord parce que, comme le dit Hadrien : « *Pour prendre le terme "intégration", on n'arrête pas de nous rebattre les oreilles avec. Ça commence par là, tout simplement, montrer qu'on peut faire confiance à l'autre en lui demandant son avis.* » Et puis aussi parce que, pour la plupart d'entre eux, la

bibliothèque, on le verra, est un espace d'appartenance, un espace où se rencontrer, où échanger, où ils ont l'impression de participer d'un ensemble. Nombreux sont ceux qui pourraient dire, comme Mourad : « *La bibliothèque, c'était comme un club.* » Ou comme Mustapha : « *On a un lieu où on peut se réunir, comme les autres.* » En toute dignité.

- 3 Ce lieu, c'est encore le domaine de celles et de ceux qui ont la charge de le faire fonctionner : les bibliothécaires. Et dans ce chapitre, on prendra également en compte ce qu'ils disent et font du lieu-bibliothèque. Depuis une quinzaine d'années déjà, parfois plus, ils ont cherché à le rendre attractif au plus grand nombre, accessible en particulier aux populations moins favorisées, n'hésitant pas, pour certains, à sortir de leurs murs pour mieux le faire connaître. Et les relations que les jeunes usagers ont eues avec ces professionnels, souvent dès leur plus jeune âge, le contexte dans lequel ces relations se sont instaurées, ont pu être la clé de leur fréquentation suivie.

## Un lieu proche

- 4 L'implantation des bibliothèques municipales au centre-ville a valeur de symbole : le cœur de la cité, c'est là où les gens convergent, se rassemblent ; on s'y rend pour faire ses courses – certains commerces et services ne se trouvent que là –, des démarches administratives, ou tout simplement pour flâner. La bibliothèque est sur le chemin. Dans toutes les villes de l'étude, les bibliothèques centrales sont situées en centre-ville. Néanmoins, cette position constitue un handicap si les moyens de transport n'en permettent pas l'accès rapide à des coûts bas pour les populations résidant loin du centre, ou si les raisons manquent de se déplacer jusque-là. Les annexes implantées dans les quartiers jouent alors un rôle important dans la desserte des populations excentrées.
- 5 Les jeunes en sont tout à fait conscients. S'ils apprécient en tant que telle la situation en centre-ville, la plupart de ceux qui en ont parlé font la différence entre l'intérêt général de cette situation et l'avantage qui en résulte pour eux-mêmes par rapport aux autres lieux qu'ils fréquentent quotidiennement : la maison, l'école, le lieu des études ou du travail professionnel. La distance à l'équipement (bibliothèque centrale ou annexe) constitue un facteur primordial de sa fréquentation.
- 6 Mais la distance physique ne suffit pas à rendre compte de tout ce que certains jeunes mettent dans la notion de « proximité ». La bibliothèque est proche aussi parce qu'elle est située dans un espace connu, où ils ont des repères ; elle fait partie de leur espace de référence : « [...] *la MJC, où la bibliothèque était dedans* », rappelle un garçon du quartier du Drouot à Mulhouse. De par sa colocalisation avec d'autres lieux familiers, elle attire davantage : « *Moi, j'ai toujours été très heureuse aux Coteaux. Je suis allée plus tard à la bibliothèque centrale et je l'ai trouvée très froide. D'abord, parce que ce n'était pas une bibliothèque de quartier, ça c'est très important le quartier.* »
- 7 Pour les jeunes de notre étude, le quartier, c'est cet espace où ils inscrivent leur vie de tous les jours. C'est souvent là que s'est faite l'implantation familiale et que se sont développées les relations de voisinage. « Aux yeux de celui qui y a toujours vécu, le quartier a une personnalité<sup>3</sup>. » C'est le territoire où ils ont grandi : « *Quand j'étais plus jeune, j'habitais un quartier où on s'amusait drôlement bien, au Drouot, quand j'étais plus petit. Nous, on avait un espace vert. Quand le garde-champêtre passait, il nous engueulait ; il nous disait de nous enlever, mais on se remettait de nouveau et parfois il se faisait même engueuler par tout le monde, ça fait qu'il ne venait plus. Parce que c'était notre espace vert à nous, on avait*

nos jeux à nous. On jouait à "l'épervier chasse", on grimpait sur les arbres, on se fabriquait des lance-pierres pour faire des batailles de marrons, et on avait une place de jeux, le tourniquet. Donc, on s'amusait constamment. » Et dans ce quartier-là, il y avait aussi la bibliothèque où, entre deux parties de ballon, les enfants entraient, restaient à feuilleter livres et bandes dessinées, ou bien discutaient quelques instants avec le bibliothécaire avant de repartir.

- 8 Le quartier, c'est là où certains ont parfois fait « des coups » ; même les plus âgés de ceux que nous avons rencontrés gardent un souvenir précis de ces épisodes qui se sont passés dans les lieux où, souvent, ils habitent encore. C'est aussi le territoire dont il a fallu se défendre, à certains moments, quand la rue risquait d'être un chemin vers la délinquance et la drogue. Mais la rue peut aussi conduire vers le lieu des livres, et ils savaient alors que près d'eux se trouvait un lieu sûr : « *Ce qui m'a aidé surtout, c'est la structure, la bibliothèque au sein du quartier. C'était le site. Il n'y a pas eu le bouquin, ou l'auteur ou les auteurs qui m'ont éclairé... La bibliothèque a été là au bon moment pour que ça aille* », dit cet étudiant qui a toujours habité à Bron. « *C'est comme une présence* » confirme cette Française d'origine marocaine résidant dans le quartier Sainte-Geneviève à Auxerre.
- 9 Cet espace de vie « qui joue un rôle dans le lien social<sup>4</sup> », est une échelle à prendre en compte de façon continue dans la définition et l'application des politiques de la ville. François Geindre, dans le rapport du groupe « Villes » pour le Commissariat général du Plan (1993), le souligne avec force : « Avec les premiers contrats de ville, le quartier a parfois été oublié, comme s'il n'était plus un niveau pertinent d'action. Pourtant la poursuite d'une intervention sur les quartiers en difficulté est indispensable... À côté des politiques structurantes menées sur l'agglomération, une politique de quartiers permet de répondre à la plus grande partie des problèmes<sup>5</sup>. » L'insertion des populations à plus vaste échelle ne peut s'effectuer sans ce premier niveau d'intégration. « Comment être bien ailleurs si l'on ne se sent pas bien chez soi ? » se demande le directeur de la maison de quartier de Sainte-Geneviève à Auxerre.

## Un lieu d'accueil

- 10 Parmi les responsables de bibliothèques, certains ont compris très tôt ce que pouvait représenter la bibliothèque pour les jeunes, dans ces lieux défavorisés, et ont cherché à rapprocher le lieu-bibliothèque des populations qui en étaient éloignées, soit en incitant à la création d'annexes dans les quartiers urbains périphériques, soit en développant les relations avec les écoles, par l'accueil de classes notamment<sup>6</sup>.
- 11 Ainsi, la bibliothèque a souvent été, dans les années soixante-dix, la première structure municipale implantée dans les quartiers défavorisés, et pendant plusieurs années la seule. Quel havre pour ces jeunes en transit d'un lieu à l'autre, souvent guère incités à revenir chez eux dans la journée, les logements trop petits pour des familles nombreuses n'assurant pas à chacun un espace minimum pour s'isoler. C'est ce que font comprendre ceux qui avaient la rue pour seul cadre d'expression, quand ils rappellent ce que fut pour eux le lieu des livres au temps de leur enfance ou de leur adolescence : « *Pourquoi est-ce que je suis allé dans cette bibliothèque, je vais vous le dire. Dans un quartier comme le mien et issu du milieu dont je suis issu, c'était l'envie de chercher un endroit qui pourrait me distraire* » (Ridha) ; « *Justement parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire... La plupart des gamins du quartier allaient quand même assez souvent à la bibliothèque... pour*

trouver une occupation, ou même rien que pour discuter avec P. [le bibliothécaire] » (Philippe) ; « C'était un loisir comme un autre. Et en plus, l'intérêt, c'est que tout est gratuit, donc ça nous avantageait bien, plutôt qu'aller rester dehors, à faire la tête de con » (Aziza). La bibliothèque, c'est dans bien des cas « le point de chute » (Nathalie).

- 12 Pour les jeunes de Bobigny et de Mulhouse en particulier, la bibliothèque a été un lieu de chaleur au sens propre et au sens figuré, opposé à un ailleurs hostile, froid, fait de vide ou de désœuvrement : « De 7 à 13 ans, j'allais à une bibliothèque pour me chauffer, oui, je vous assure, on y allait comme ça, quand il faisait froid ou quand on s'ennuyait... on squattait et on prenait des livres » ; « On n'avait pas trop d'occupations sur le quartier... Il y avait certaines animations pendant les vacances, mais les vacances terminées... c'était l'ennui total dans le quartier. C'était monotone. On devait se débrouiller pour s'inventer des choses. Alors, on allait souvent se promener, ou alors, la bibliothèque, c'était le seul recours » ; « Ça fait du bien. »
- 13 Aujourd'hui encore, des équipements publics destinés aux jeunes ne répondent que partiellement aux besoins d'une partie d'entre eux (par exemple, telle Maison des jeunes ferme pendant toutes les vacances scolaires). À l'évidence, dans les endroits où sévissent chômage et inactivité, il manque des structures d'accueil ouvertes en permanence dans l'année<sup>7</sup>. À partir de seize ans, âge de fin de scolarité obligatoire, ceux qui ne poursuivent pas de formation et qui ne travaillent pas ne savent pas où aller pendant la journée. Certains viennent à la bibliothèque pour tromper leur ennui : « Il y en a beaucoup qui ne viennent pas pour travailler... parce qu'ils s'ennuient, alors, il y en a beaucoup qui considèrent la bibliothèque comme lieu de regroupement » (Halina). Les bibliothèques sont encore maintenant, pour les jeunes, les seules structures d'accueil ouvertes toute l'année, avec des plages horaires conséquentes, même si elles ne sont pas toujours suffisantes, où chacun peut venir, anonymement s'il le souhaite, et gratuitement, quelles que soient la durée et la fréquence de ses visites. La bibliothèque fonctionne dans la durée quant au lieu et à la composition des équipes – c'est du moins ce qu'on a pu observer sur les six sites. Elle est toujours là pour rendre possible ce qui ne peut s'exprimer ailleurs, pour peu qu'on en franchisse le seuil.
- 14 La gratuité est la porte qui donne accès à ces multiples possibles : « La bibliothèque, elle a une grande place pour moi parce que c'est un domaine où on paye pas des livres, où t'as un lieu où tu peux t'exprimer, où tu peux corriger ton français, tu peux participer à des activités organisées par la bibliothèque, ça me semble important » (Christian). On n'a rien à payer, « juste les amendes si on rend les livres en retard », rappelle Fethi. « La bibliothèque, c'est gratuit, on peut y aller quand on veut », c'est la grande découverte de Pilar à l'époque où elle ne fréquentait pas encore la bibliothèque de son quartier, et qu'elle traduit par cette phrase digne d'une page publicitaire ! Pour deux des jeunes qui se sont exprimés sur ce sujet, la gratuité est une forme du principe d'égalité entre les citoyens : « Lire gratuitement, c'est génial ! On verse 10 F et on a la possibilité d'avoir des bouquins gratuitement... Je crois que c'est quand même un sacré privilège donné à tous les gens. Ça s'adresse à tout le monde » (Fatima) ; « C'est le lieu de tout le monde, c'est gratuit, la bibliothèque » (Aziza). Seuls ceux qui empruntent doivent s'acquitter du paiement d'un abonnement, très modique ; le prêt est même gratuit, pour toutes les catégories d'usagers à Bobigny, pour les moins de 16 ans à Nyons, les moins de 18 ans à Mulhouse. Cette gratuité ou cette contribution symbolique « incite à essayer », comme dit Hadrien, « à prendre le risque de tomber sur un truc qu'on n'aime pas... Dans cette culture qui se veut un petit peu à tout le monde, il faut que les gens se sentent la possibilité de se tromper ».

- 15 L'arrivée massive des jeunes dans les bibliothèques est certainement l'événement majeur de ces vingt dernières années, qui a notablement modifié leur fonctionnement et accru les tâches des bibliothécaires. Les responsables ont été amenés à réfléchir à de nouvelles formes d'exercice du service public dans ces lieux « *symboles de démocratie* », comme le rappelle Pilar. Comment faire cohabiter ce nouveau public avec les autres usagers ? Comment, à l'intérieur de la bibliothèque, gérer à la fois l'anonymat et la relation personnalisée, le besoin que les jeunes ont de communiquer entre eux et le désir de silence des autres ?
- 16 Accueillir les jeunes, c'est répondre à leurs attentes dans ce qu'elles ont d'essentiel : un intense besoin d'écoute et de communication, un extrême désir de reconnaissance. C'est de cela qu'ils se souviennent plus tard : « *La plupart nous ont connu petits, elles nous ont même un peu engeulés quand on était gamins* » (Yacher) ; « *En fait, c'est surtout les bibliothécaires qui m'ont marqué. Celle où j'ai grandi, elle avait une bibliothécaire toujours à me conseiller des ouvrages de science-fiction, des polars... Elle me connaît depuis que je suis môme, elle me faisait sortir quand on mettait un bordel pas possible à l'intérieur* » (Daoud).
- 17 « *Chez eux, on ne les écoute pas* », confie un conservateur. « *Chez eux souvent, on ne prend pas en compte ce qu'ils disent* », dit une bibliothécaire dans un tout autre lieu. La façon de les recevoir est un enjeu d'importance car la première impression peut être celle qui leur fait décider de rester ou de partir : « *Je me sens bien ici, c'est-à-dire qu'il peut m'arriver de m'asseoir ici, de lire ici, je ne vais pas sentir ça comme oppressif. Peut-être parce que je connais les personnes qui y sont, je ne sais pas. Mais c'est vrai que dans certaines bibliothèques, je ne peux pas faire ça. Mon seul désir, c'est de prendre les livres et puis partir* » (Zuhal). Il a fallu tout un lent et patient travail d'adaptation réciproque pour que le lieu-bibliothèque garde sa fonction d'accueil de tous. Travail à reprendre chaque jour, maintenant comme précédemment.
- 18 On comprend alors que les jeunes aient autant de mots pour parler des personnes qui les accueillent. Nous avons rassemblé des pages entières de leurs appréciations qui rendent visible ce qu'ils viennent chercher en bibliothèque : livres et documents bien sûr, mais aussi le réconfort d'une écoute personnalisée, qui se concrétise par une aide, un conseil ou une attention particulière. Comme le souligne un conservateur : « *L'important, c'est d'abord que l'utilisateur se sente bien, qu'il n'ait pas l'impression d'être ridicule quand il demande. Pour cela, il faut une grande disponibilité du personnel, pour écouter la demande, la comprendre, dialoguer avec l'utilisateur. Il faut avoir la maîtrise de ce rapport.* » Les jeunes leur en sont reconnaissants si l'on en juge par les qualificatifs destinés aux bibliothécaires, pour caractériser leur façon d'être là, tout simplement : « *Ce sont des gens disponibles, très accessibles, très aimables* » ; « *Ici, l'accueil est fantastique* ». Et en plus : « *Ils sont très calés* » ; « *Compétents pour aider, ils savent directement où nous emmener, ils connaissent bien les livres, apparemment* » ! Il y a des marques d'attention pour le public qui frappent ; Aziza, par exemple, qui avait réservé un livre non disponible, a apprécié de recevoir un courrier l'avertissant que le livre était revenu : « *C'était un petit plus de la part de la bibliothèque.* »
- 19 Les jeunes relèvent la disponibilité du personnel, qui prend du temps pour renseigner, apporter aide et conseils. Un étudiant de Bron qui, de par ses études, fréquente plusieurs bibliothèques, manifeste son admiration pour l'accueil qu'il reçoit quand il retourne à celle de sa ville : « *Je suis toujours étonné, agréablement étonné, de voir le dévouement des personnes qui travaillent à la bibliothèque. On leur expose le sujet et ça y est ; ils se mobilisent et tout rentre en branle pour pratiquement vous aider. C'est complètement*

étonnant. Moi, maintenant, je suis habitué, mais dans les premiers temps, ça m'avait coupé le souffle. Je me disais : mais après tout, qu'est-ce qu'ils en ont à faire de mon sujet : "Vous n'avez qu'à regarder le minitel." Alors que c'est pas ça du tout. » Beaucoup insistent sur cette certitude qui les apaise de pouvoir trouver en bibliothèque quelqu'un qui répondra à leurs demandes : « Le fait qu'il y ait toujours des personnes qui soient à la bibliothèque et qui peuvent nous aider » (Christian).

- 20 Le recours aux bibliothécaires est souvent en rapport avec le cheminement dans le classement, et les relations entre l'information donnée par l'écran et la localisation du livre recherché ; « l'ordinateur n'a pas remplacé la bibliothécaire », remarque fort justement Houria. « Quand un livre est classé disponible et que je ne le trouve pas, je demande au bibliothécaire un conseil. Ou bien sur un thème qui n'est pas défini sur ordinateur, il m'arrive de demander conseil » (Charly).
- 21 Ce recours est aussi en rapport avec le travail scolaire, on l'a déjà évoqué dans un chapitre précédent : « Je ne comprenais pas, j'allais chez la bibliothécaire, puis elle m'aidait. Elle m'a beaucoup aidée, m'a beaucoup conseillée » (Saliha) ; « Quand j'avais des problèmes, j'allais voir les documentalistes là-bas, et puis elles m'ont expliqué, enfin, elles m'aidaient à faire aussi mes devoirs. Parce que j'avais beaucoup de problèmes, comme je suis venue en retard en France. Elles m'ont beaucoup aidée » (Hava). L'accompagnement scolaire des jeunes par les bibliothécaires a un effet d'incitation très fort sur leur venue assidue. Parfois aussi, mais c'est plus rare, certains demandent des conseils de lecture : « Elle connaît vachement les livres. Elle me dit : "Lis cela, c'est bien." Elle l'a déjà lu. Je lui demande souvent des conseils. J'allais à la bibliothèque pour lire, pour mes livres, pour les choisir, et pour le contact avec les bibliothécaires. C'est vrai que c'était important. Je ne dis pas que j'attendais qu'elles me conseillent, mais très souvent elles pouvaient me donner des idées de lecture ; et quand je rapportais des livres, elles me disaient : "Tiens, tu as lu ça, je vais t'en conseiller un autre" » (Rabia).
- 22 Ce style de relations, les jeunes le retrouvent difficilement quand ils vont dans des bibliothèques plus grandes. Pour exprimer les effets liés à la taille, ils comparent entre elles les bibliothèques qu'ils connaissent. « Quand elles sont plus grandes, elles sont peut-être plus impersonnelles », ou encore « neutres », « anonymes ». « À X [autre ville], je sais pas, la façon dont les gens s'expriment, c'est pas la même chose » (Christian). Les bibliothécaires sont parfois comparées à « des caissières : elles passent le bouquin sous une petite lumière ; ça fait chlic à l'écran ; ça passe. Il y a la carte, il n'y a plus de nom. C'est complètement bizarre. C'est quelque chose de très troublant » (Hadrien). Pour Pilar, c'est son être même qui est confondu au moment de l'entrée dans ce type de bibliothèque : « On ne m'y souriait jamais. Je sais pas moi, c'est un truc qui m'est tellement naturel. La moindre des choses, c'est de dire bonjour. On me connaissait pas, donc je n'existais pas. » À moindre taille sont associées proximité du personnel : « [Ici], si vraiment on a besoin de personnes, elles [les bibliothécaires] sont toujours à côté » (Christian), et plus grande disponibilité du personnel : « Ici, c'est plus chaleureux qu'à G., ils ont plus le temps de s'occuper de chaque personne » (Laetitia) ; « Là [à l'annexe] on me prend plus en charge. On s'occupe de vous. Là-bas, ils sont tous pressés, ils ont un travail pas possible. Il faut prendre des initiatives... Là, c'est petit. Il y a tout ce qu'il faut ; on vous aide ».
- 23 Au travers de ce que ces jeunes disent, il y a comme un rappel pudique de la difficulté à vivre sa vie d'écolier puis de collégien, notamment quand l'environnement familial ne peut être d'aucun secours. Tous les jeunes qui ont parlé de l'aide scolaire apportée par les bibliothécaires sont d'origine étrangère. Mais il y a aussi de la reconnaissance

envers ces personnes qui les ont écoutés, eux en particulier. Quand ils s'expriment sur ce thème de l'accueil, c'est souvent à la première personne.

## Un lieu de sociabilité

- 24 À la bibliothèque sont fondamentalement associés la rencontre avec les autres, la communication, l'échange. Très peu de jeunes n'ont avec elle que des liens fonctionnels. La bibliothèque est lieu de sociabilité. Cette affirmation récurrente tout au long des entretiens sert de pivot à ce que les jeunes expriment par ailleurs. Il y a une quasi-unanimité à ce sujet<sup>8</sup>.
- 25 Lieu de rencontre pour et par le jeu, « *pour passer le temps en fait, pour s'amuser* », quand, enfants, ils venaient avec leurs parents, leur mère le plus souvent, ou des grands frères et sœurs : « *J'aimais bien aller ici avec mes sœurs ; et parfois il y avait des amis qui venaient. On courait à l'intérieur, c'était comme un jeu, on ne savait pas l'utilité d'une bibliothèque* » (Nora). C'était une sortie. Mais au travers du jeu, peut passer le choc du livre : « *Venir ici, oui, c'était ça : une distraction... On arrivait ; il y avait - je crois qu'on n'avait jamais dû voir ça à l'époque - des livres et des livres. Oui, ç'avait été... comme quelque chose qui arrivait très fort* » (Zuhail). La bibliothèque, c'était aussi les histoires qu'ils venaient écouter le mercredi ou avec la classe, et qui les transportaient dans d'autres mondes.
- 26 Lieu de rencontre pour discuter quand, collégiens, il leur arrivait de faire passer le plaisir de la discussion avant l'intérêt de ce qu'ils pouvaient trouver sur les rayons. Il en est toujours ainsi, d'ailleurs, pour certains devenus lycéens : « *Quand on est ici, quand on est avec tous les copains, on n'a plus du tout envie de faire les devoirs* » ; « *Comme on a les mêmes devoirs, alors on se retrouve... Souvent, on parle, on parle* » ; « *C'est un lieu qui est bien pour les réunions entre les amis* ». Ils s'y donnaient rendez-vous, c'était un repère commode. Ils incitaient d'autres jeunes qui n'étaient jamais venus à les accompagner : « *Je sais pas si j'aurais mis les pieds dans une bibliothèque si j'avais pas été avec Ridha et avec Sébastien* » (Philippe).
- 27 Là, les jeunes se retrouvent « à égalité », les différences s'estompent, notamment celles liées à l'école : « *C'était le lieu de rendez-vous où on voyait tout le monde... Même ceux qui étaient pas bons à l'école, ils venaient. Ils venaient parce qu'ils allaient voir tout le monde* » (Mourad) ; « *Il y a des gens, ils détestent l'école et ils viennent à la bibliothèque. Mais surtout, parce que c'est un lieu de distraction. Ils peuvent discuter.* » Là, ils se sentent affranchis des normes scolaires : « *Ici, on n'a pas de consigne... C'est toi qui vas prendre les livres* » (Mourad), du contrôle de l'enseignant, de celui des parents aussi sans doute. Ils peuvent s'exprimer librement : « *Là, je peux plus facilement m'intégrer dans une conversation, donner mon point de vue, sans avoir peur de dire une bêtise* » (Allala) ; « *On discute plus facilement à la bibliothèque, parce que, à la bibliothèque, il n'y a personne pour nous observer* » (Nora). Rappelons, car cela a été traité précédemment, que la bibliothèque est, pour nombre de jeunes Maghrébines, le seul lieu de sortie autorisé par leurs parents, en dehors de l'école. À ce lieu sont associés travail et contrôle. « Il y a comme une sorte de contrat moral qui s'esquisse entre ces parents et la bibliothèque », rapporte un conservateur.
- 28 Et en plus, il y a « l'ambiance », cette proximité de l'autre qui étudie, ce bruit de fond qui accompagne le travail collectif, si nécessaire à certains pour se sentir en sécurité : « *Si on les fait tout seul [ses devoirs], chez soi, dans sa chambre, on les fait vite et c'est pas rassurant. Ici, on passe tout l'après-midi, on fait un bon travail* » (Mourad) ; ou pour se sentir

motivé : « *Au départ, je me motivais tout seul, et puis ça s'est estompé... Je recherchais à me motiver, c'est pour ça que je recherchais la bibliothèque, à travailler en groupe. J'avais toujours envie d'être entouré* » (Abdallah).

- 29 L'ambiance, ce quelque chose de difficilement définissable qui saisit quand on entre dans un lieu, et qui émane à la fois de sa réalité physique et de ce qui s'y passe. Ce murmure studieux qui, certains dimanches à Hérouville, emplit totalement la bibliothèque, au point d'intimider une bande de lascars venus semer le trouble et les faire repartir. Ce quelque chose en plus qui fait qu'on se sent relié aux autres, et qui, pour certains, est indispensable pour travailler : « *Hier, j'étais dans une bibliothèque ; c'était trop sérieux, trop, trop sérieux. Il y avait pas un sourire, c'était trop sérieux. Pas un bruit. Ils étaient au moins trente, mais en train de travailler. Pas un bruit. Ça ressemblait pas à une bibliothèque... Alors, j'ai dit : par rapport à la nôtre ! Il y a du travail, mais il y a toujours de l'ambiance ici. Toujours* » (Mourad).
- 30 Aux yeux des jeunes, cette atmosphère de chaleur et d'intimité est plus spécifique des bibliothèques de taille réduite, qui peut être une bibliothèque centrale, ou une annexe. « *À D., c'est bien, c'est petit, c'est familial. Et aussi on connaît les gens. Il y a un climat amical, plus qu'amical, je dirai même chaleureux* » ; « *Vu que c'est plus petit, il y a une meilleure ambiance. On connaît tout le monde* ». À propos d'une annexe, voici ce qu'en retient un adolescent : « *C'est pas une bibliothèque comme les autres. Je veux dire, on peut discuter ici, on peut lire tranquillement, on peut faire nos devoirs.* » C'est un lieu à leur mesure. Et ils font la différence entre l'annexe, où ils sont entre eux, et la bibliothèque centrale, où ils doivent limiter leur convivialité, sous peine d'être rappelés à l'ordre : « *C'est moins convivial... Il n'y a pas de contact comme ici* » ; « *La bibliothèque de quartier, je pense qu'elle est surtout là pour nous réunir. Puisqu'à chaque fois qu'on y est allés, on s'est tous réunis, on est restés entre nous. Et puis à chaque fois qu'on est allés à la bibliothèque municipale, enfin à la grande centrale, c'était plus pour travailler* » ; « *Je préfère être ici [à l'annexe], parce que le plus souvent, les copains, les copines viennent ici. Quand on a un peu de compagnie, c'est vrai qu'on est mieux, on travaille mieux, même si on fait la moitié du travail... Alors que là-bas [en bibliothèque centrale], c'est le calme total ; il y a une règle stricte : ne pas discuter ; c'est vrai que c'est embêtant parfois.* »
- 31 Après le collège, et surtout après le lycée, les attitudes des jeunes vis-à-vis de la bibliothèque en tant que lieu de sociabilité se modifient. Il semble que, pour beaucoup, la fin du temps scolaire s'accompagne d'une désaffection de la bibliothèque, sans qu'il soit possible de faire la part de ce qui relève du désintérêt pour la lecture en général – ce qui est nettement affirmé par certains – de la nécessité d'aller chercher ailleurs (CDI, BU ou bibliothèques spécialisées) de quoi alimenter le travail, de la concurrence de centres d'intérêt autres que la lecture, ou de la réduction du temps libre – très manifeste chez les étudiants. Tout cela s'accompagnant de la dispersion géographique liée à la diversité des orientations prises par ceux qui se trouvaient sur les mêmes bancs du lycée.
- 32 Pour certains, la bibliothèque reste cependant le lieu de retrouvailles espérées ou inattendues. En s'y rendant, le hasard leur fera peut-être rencontrer un visage connu, et d'ailleurs ce peut être une raison de leur venue : « *À la période du bac, et un peu après le bac... j'avais beaucoup d'amis, et on ne savait pas forcément où se rencontrer, alors j'étais sûre que, si je venais ici, je les voyais* » (Virginie). Mais la plupart des jeunes de 18 à 30 ans qui continuent à fréquenter régulièrement les bibliothèques viennent seuls et ce sont ceux-là qui cherchent un lieu où faire de nouvelles rencontres, où vivre des formes inédites

d'échange, avec les bibliothécaires, d'autres usagers, des personnes extérieures à la bibliothèque, à propos d'un livre, d'un événement. « Pourquoi pas des personnes qui, à chaque nouveauté, présentent le livre, avec des invitations de l'auteur, qui vient parler de son livre ? » (Aïcha) ; « partir des écrivains, il y a beaucoup de choses à écouter » (Christian) ; « Moi, je le verrais comme une discussion à bâtons rompus, sans thème spécifique ou sans une personne qui va exposer ce qu'elle fait » (Fatima).

- 33 Hadrien, qui a beaucoup réfléchi sur le thème de la communication, précise ce que pourrait être cet échange : « Ils peuvent nous demander : "Vous en avez pensé quoi ? Parce que nous aussi, on l'a lu, on a beaucoup aimé, ou on n'a pas aimé." Moi, si jamais je vois quelqu'un partir avec une vidéo qui m'a bouleversé : "Alors, qu'est-ce que vous en avez pensé ?" Et là, on rentre en communication... Tant qu'il y a code-barre/code-barre, moi ça ne m'intéresse pas. Je ne veux pas avoir affaire à des substituts d'ordinateur. Si l'ordinateur peut le faire à la place d'eux, j'aimerais autant que ce soit l'ordinateur qui le fasse. Je supporte pas une personne qui soit devant moi et qui se contente de faire ce qu'on lui demande, ranger les livres et marquer les départs et les entrées... C'est toujours le problème de l'approche. C'est au moment où on rend la chose que l'approche est possible de leur part. Ils vont pas accoster les gens dans les rayons, mais au moment de rendre le livre : "Qu'est-ce que vous en avez pensé ? Vous avez vu d'autres films de ce réalisateur-là ? Non ? Eh bien ! voyez celui-ci, il est vraiment bien." Tout de suite on va le prendre, et la semaine d'après : "Je vous remercie de me l'avoir conseillé. C'est bien." Ou alors : "Non, je préférerais l'autre parce que..." Voilà ça commence comme ça. C'est comme ça qu'on a envie de revenir dans un lieu. D'abord, c'est un lieu qui est humain, même s'il y a beaucoup plus de livres que de personnes. C'est un lieu humain, il faut absolument que ce soit comme ça, même si on atterrit au multimédia et au problème de l'informatique omniprésente. S'il n'y a pas la médiation humaine, à quoi bon ? Ou alors c'est Internet et ce moment-là, on s'arrange tout seul. C'est vrai, on a raison de dire que l'informatique augmente la liberté des gens. Soit mais... » Et il poursuit : « Le travail qui est fait de la part de la personne qui demande, il faut qu'il soit facilité par le plaisir qu'elle a à venir et à sentir qu'elle aura affaire à des personnes à qui elle peut demander. Et que derrière ces personnes qui sont préposées au code-barre, il y a des personnes qui ont la possibilité de nous aider dans nos recherches ou dans notre éveil si on a envie. »
- 34 Ce désir d'entrer en relation avec les bibliothécaires au sujet d'une lecture, Malik, par exemple, l'exprime très fort lui aussi. Derrière cette simple phrase : « Ce qui manque le plus pour moi, c'est le conseil, le livre du mois ou quelque chose comme ça », il y a le désir d'entrer en relation avec quelqu'un, désir qu'il explicite un peu plus tard : « Par exemple, parfois il m'arrive de prendre des auteurs étrangers pas connus ; et j'aimerais bien - c'est ma faute si je ne sais pas - que, quand je rend le livre, elle me dise : "Tiens, t'as aimé ce bouquin ?", je pourrais lui dire oui et elle me dit : "Tiens, il y a tel auteur, il écrit aussi bien." Pour moi, une bibliothèque, c'est pas seulement un hangar à livres, c'est beaucoup plus. » Et Philippe exprime la même exigence : « Il faudrait qu'il y ait plus de dialogue avec le personnel... La contribution du personnel devrait être plus active ; il devrait y avoir plus de convivialité entre les gens qui viennent et le personnel. Il y en a, mais ça se limite à : le bureau et devant le bureau. La première fonction d'une bibliothèque, c'est l'échange. »
- 35 La rencontre, l'échange, ceux qui rappellent ce besoin avec le plus de force sont des jeunes immigrés ou des Français d'origine étrangère. Est-ce pour eux une façon de dire leur besoin d'écoute, qu'on les reconnaisse pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils ont à dire ? Est-ce aussi une façon d'exprimer leur isolement ? Par rapport à leurs parents d'une part, dont ils s'écartent de fait, ne serait-ce que par leur cursus scolaire et

professionnel « à la française » et leurs comportements plus proches de ceux des jeunes Français que de ceux de leurs parents aux mêmes âges. Isolement par rapport à leur environnement résidentiel d'autre part, où souvent sévissent chômage, drogue et délinquance, où leurs copains d'enfance sont partis sur des chemins si différents qu'il n'y a pas de croisements possibles, où les dégradations et l'insuffisance de lieux d'accueil leur rappellent qu'ils sont à la marge de la société française. Quelques-uns de ces jeunes, notamment à Bron, qui ont fait le choix des études plutôt que de la rue, ont laissé deviner leur solitude dans cette voie : mépris des copains pour « l'intello », incompréhension des parents, nécessité d'accommoder son langage à la diversité de ses interlocuteurs : parler arabe avec la mère, « banlieue » dans le quartier, français avec les autres et encore pas toujours le même français ! Tous ces efforts pour garder les liens, ce à quoi ils paraissent très attachés, cette fidélité à la famille d'origine, aux copains du quartier, à ceux qu'ils ont rencontrés en grandissant et dans leurs études, les écartèlent dans la vie de tous les jours. Et ceux-là aimeraient bien trouver en bibliothèque des ferments qui les aident à voir clair, à avancer.

- 36 Pour les jeunes filles et les jeunes femmes, maghrébines, turques, la bibliothèque est terre de liberté, ouverture sur la société, par rapport à l'enfermement qu'elles vivent dans la sphère domestique<sup>9</sup> : *« Oui, sortir de la maison, rencontrer des gens, voir des choses intéressantes. On écoutait parce qu'il y a des choses qui se disent dans les bibliothèques. Il y avait des conversations... À l'époque, j'avais vraiment envie d'aller dans un lieu où je pouvais rencontrer des amies et, d'une certaine manière, sortir de chez moi, parce que c'était difficile. Donc la bibliothèque était un lieu fréquentable pour mes parents, et en même temps, où il y avait du monde pour moi ; c'était un lieu social... il y avait un échange »* (Zohra) ; *« Je n'avais pas de relations vers la ville, je restais dans le quartier, et, avec mes amies de l'époque, on allait à la bibliothèque »* (Aïché) ; *« Là, je suis seule dans le quartier, c'est pour ça que j'y vais [à l'annexe]... Ça m'a aussi permis d'avoir des amis, des rencontres avec les gens »* (Hava).
- 37 La bibliothèque, c'est donc tout à la fois un lieu où l'on peut se retrouver soi-même, chercher des réponses à ses propres questions, faire vivre son espace intérieur, et un tremplin qui permet d'être mieux armé pour la vie en société.

## Se sentir bien dans la bibliothèque

- 38 Plus qu'à l'architecture des bâtiments, à laquelle cependant ils ne sont pas indifférents, c'est à l'agencement intérieur et aux aménagements destinés à faciliter la pratique de la bibliothèque que les jeunes sont le plus sensibles.

### L'attrait de la modernité

- 39 Par expérience on sait le pouvoir d'attraction d'un équipement neuf : *« L'action la plus efficace pour gagner un public plus nombreux est l'ouverture d'une bibliothèque plus grande, plus moderne, avec des médias diversifiés et des services nombreux<sup>10</sup>. »* À Auxerre, le nombre des inscrits a quadruplé depuis le transfert de la bibliothèque dans ses nouveaux locaux. La mise en service de la bibliothèque centrale de Bobigny, il y a dix ans, a fait monter en flèche le taux de fréquentation qui est resté à la hausse depuis. Le même phénomène a été observé à Nyons à l'ouverture récente de la médiathèque qui, non seulement remplaçait la petite bibliothèque municipale, mais étendait le service public à la région environnante. Plusieurs jeunes ont dit être venus à partir de

cette date : « *C'est peut-être le côté moderne, je ne sais pas. Nous avons été les premiers inscrits à la médiathèque. Avec toute ma famille...* » Les responsables de la bibliothèque d'Hérouville, qui va faire l'objet d'un réaménagement, s'attendent également à un accroissement du nombre des usagers.

- 40 C'est surtout l'intérieur des bâtiments qui retient l'attention des jeunes. Diffusion de la lumière naturelle, ouverture sur l'extérieur par les baies vitrées, clarté et luminosité sont des éléments retenus sur presque tous les sites : « *Il faut que l'extérieur soit extrêmement présent à l'intérieur* » (Bron) ; « *Le cadre est beau. Avec une charpente. C'est clair* » ; « *C'est moderne, c'est clair, il y a beaucoup d'espace, on n'est pas les uns sur les autres* » (Auxerre) ; « *J'ai été assez séduite et surprise de l'architecture de la bibliothèque, qui est lumineuse... On ne se sent pas enfermé* » ; « *Il y a plein de lumière. Même parfois ça déconcentre. Surtout quand on est à côté des fenêtres* » ; « *Moi, j'aime bien venir ici faire mes exercices. Déjà, le cadre est agréable, assez de lumière. On a assez d'espace, donc on s'y sent bien dedans* » (Bobigny) ; « *L'intérieur, c'est clair* » ; « *Ici, le cadre est beaucoup plus gai... le fait de voir des étages différents... et puis toutes ces pièces différentes, avec des passages. Je peux, du secteur adultes, aller voir les livres pour enfants* » (Nyons). À Mulhouse, où la surface de murs « en dur » est bien plus importante que la surface vitrée, ceux qui ont exprimé un avis sont plus nuancés : « *Une lumière comme celle que nous avons ici, ça ne donne pas envie de lire... L'atmosphère est confinée, rien que le fait que les plafonds sont très bas... Ce n'est pas une bonne atmosphère, on ne se sent pas chez soi... La salle de travail, par contre, est plus intéressante. C'est bien mieux éclairé. On peut travailler.* »
- 41 Les aménagements intérieurs qui vont dans le sens de ce que les jeunes entendent par « convivialité » sont tout de suite intégrés. À Bobigny par exemple, la cafétéria installée près du hall d'entrée, avec débit de boissons et petites tables de bistrot, connaît un grand succès auprès de ceux qui veulent faire une pause : « *Il m'arrive de rencontrer un ami et j'ai envie de parler avec lui ; pour ne pas embêter les gens qui sont à côté, je descends prendre un café. Je trouve sublime cette bibliothèque, comparée à d'autres villes qui ont de toutes petites bibliothèques.* » De même, au niveau de la salle de travail, la pièce vitrée aménagée pour permettre à des groupes restreints de s'isoler est toujours retenue : « *C'est vrai qu'ici, quand on vient travailler... c'est magnifique ! Il y a une salle vitrée qu'on peut réserver ; on peut travailler en parlant, en discutant, en faisant du bruit.* »

## Des lieux qui deviennent familiers

- 42 La partition de l'espace intérieur des bibliothèques (sections « enfants », « adultes », « disques »...) en induit une utilisation fractionnée. Les jeunes qui sont venus dès leur enfance ont pris possession des différents sous-espaces au fur et à mesure qu'ils grandissaient. L'appropriation s'est faite dans le temps, régulée en quelque sorte par le mode d'utilisation et le règlement de la bibliothèque : « *La petite cour pour les enfants, c'était là où il y avait une dame qui lisait une histoire avec des images* » (Dalia) ; « *Pour l'accès à la salle adultes, il fallait déjà avoir au moins 13-14 ans, si je me souviens bien. Et nous, on était tout le temps dans la salle enfants, on n'avait pas le droit d'y aller. On respectait le lieu, c'était une des règles. Et puis, quand on avait 14-15 ans, c'était la découverte de la bibliothèque des grands comme on disait... Et quand j'étais au collège, je venais chercher mes documents, ou me renseigner, dans cette salle. Et dans cette salle, il y a aussi un respect, c'est-à-dire dans ce sens où il fallait parler à voix basse, ou chuchoter, sinon la documentaliste nous renvoyait* » (Nader). La façon dont certains racontent leur connaissance progressive des lieux fait même penser

à un parcours initiatique<sup>11</sup> : « *Ce qui est chouette, c'est que le monde des adultes est en hauteur. On amène les enfants en bas et puis il y a un moment, un âge où on a le droit d'aller en haut. Alors moi, j'ai perçu ça comme ça. Je suis arrivée à 13-14 ans, je montais et j'avais le droit de toucher aux autres livres qui étaient là-haut... J'étais toute contente de monter à l'étage. C'était un autre monde. On passait une étape... Je pense que ce serait bien qu'ils gardent à l'esprit qu'à l'étage, c'est d'autres livres, d'autres choses* » (Véronique).

- 43 Ce passage entre jeunesse et âge adulte est un casse-tête pour les bibliothécaires qui sont souvent dans l'indécision quant à la façon de l'inscrire dans les lieux. Généralement, ils laissent du côté des enfants les livres intéressants les « ados », sauf les usuels et ouvrages de référence, reculant ainsi le moment où ceux-là arriveront dans la partie des adultes. Mais cette séparation en partie factice et arbitraire ne convient pas forcément à cet entre-deux âges qui revendique de pouvoir se rendre des deux côtés et parfois ruse avec le règlement. Comme ce garçon qui raconte sa façon de déjouer la surveillance des bibliothécaires lorsque, adolescent, il voulait consulter des livres en section adultes alors qu'il n'avait pas encore l'âge d'y aller : « *Au Drouot, il y avait la bibliothèque des enfants et en haut, la bibliothèque des adultes. À la bibliothèque des enfants, on ne trouvait pas vraiment d'ouvrages sur la psychanalyse et l'astrologie, c'était pas des thèmes pour les jeunes adolescents ; donc on essayait de temps en temps de monter à la bibliothèque des adultes, mais là, on nous chassait parce qu'on n'avait pas le droit d'y aller... Parfois on trouvait une combine. Il y en avait un qui rentrait, parce qu'il y avait des étagères ; il y avait la porte et le bureau était un peu décalé. Quand on voyait qu'elle était pas au bureau, on se faufilait entre les livres. Alors on allait dans un coin et on faisait pas de bruit, parce qu'elle, elle était aux archives ; et quand elle revenait au bureau, elle pouvait pas nous voir quand on était dans le coin.* » N'est-ce pas un signe de familiarité avec les lieux que de savoir jouer avec leur disposition ?

## Le chemin jusqu'au livre, un parcours d'obstacles

- 44 La disposition des étagères est ce qui frappe de prime abord quand on entre dans une bibliothèque. Elle peut se présenter sous plusieurs formes : alignements rectilignes, adossés ou perpendiculaires aux murs, alignements obliques, longues rangées ou blocs de trois étagères courtes perpendiculaires les unes aux autres de façon à former des espaces plus intimes, des « îlots », combinaison d'étagères en étoile... Par cette disposition, c'est le tracé des cheminements possibles dans l'espace bibliothèque qui est dessiné ; ce sont des ouvertures laissées à l'utilisateur pour partir à sa guise à la découverte de ce qu'il cherche ; des invitations à errer, à se perdre : « *Une bibliothèque, c'est toujours un lieu où on puisse flâner. Si c'est compartimenté, c'est foutu... C'est vraiment un lieu où on doit pouvoir aimer s'attarder... un lieu de perdition, alors que généralement, la bibliothèque est considérée surtout comme un lieu d'efficacité : il faut qu'on trouve son document. J'aime bien les bibliothèques qui ressemblent plus à une librairie* » (Hadrien).
- 45 Il est important que l'utilisateur ne se sente pas gêné dans son parcours, qu'il puisse évoluer avec le moins de contraintes possible. Or ce n'est pas toujours le cas : « *Je ne sais pas comment on pourrait agencer pour que ce soit plus intéressant... Un rayon simple... Pas que ça prenne toute une pièce comme ça fait maintenant* » (Virginie) ; « *Peut-être une meilleure disposition des rayons... comment dire... régulière, droite, rectiligne... Peut-être quelque chose de plus* » (Malik). Le jeu de la lumière doit être comme un appel à venir découvrir ; aussi faut-il, si c'est nécessaire, « *transformer l'agencement des rayons, de manière à l'exploiter davantage* » (Jacques-Alain) ; veiller aux coins « *à l'ombre* », comme dit Frédéric : « *De par*

*la disposition de certains rayonnages... il y a des secteurs où personne n'a envie d'aller... C'est pas que les ouvrages sont inintéressants, mais à l'endroit où ils sont disposés... il faudrait que les livres soient beaucoup plus visibles à la lumière du jour. » Est-ce le manque de clarté qui fait dire à Malik, qui fréquente la même bibliothèque que Frédéric : « Ici, ça me semble assez poussiéreux, vous avez pas tellement envie de chercher des livres » ?*

- 46 La déambulation entre les rangées de livres ressemble toujours, au moins à ses débuts, à une promenade dans la jungle. Le classement suit une logique implacable ; mais, ô malheur pour l'usager, la plupart du temps, il ne correspond pas à ses repères : « Toutes les bibliothèques sont organisées pareil, la hiérarchie, c'est la même : la classification générale de Dewey. Ça me semble parfois bizarre, j'ai du mal à me retrouver... Elle est extrêmement logique, ça ne fait aucun doute, mais peut-être qu'elle n'est pas adaptée. Je sais que chaque fois que je cherche un livre, c'est difficile de le trouver » (Malik). En effet, l'usager arrive avec l'envie de « voir » le livre qu'il cherche, même si celui-ci n'est pas défini ; et c'est bien là le paradoxe. Le repère visuel devient pour lui extrêmement important : « Je cherchais dans les rayons, pas dans les listings. Je préférais voir » (Hava) ; et ce, d'autant plus qu'il a des difficultés avec la langue française : « Quand on ne sait pas encore très bien lire ou écrire, pour trouver des livres c'est dur. Je prenais un livre au hasard. J'ai essayé. Au fur et à mesure, j'ai appris à voir comment ils avaient classé les livres... Je faisais mon repérage par image... » (Allala). Et il a en réponse des rangées de livres, sagement classés, sous des rubriques en grosses lettres, souvent accompagnées de chiffres non moins gros dont la signification n'est comprise que par les professionnels du livre. Bien sûr, des sous-titres plus évocateurs accompagnent la classification officielle, mais de toute façon, la balade dans les rayons, à moins d'une très bonne connaissance du lieu, est souvent une entreprise à risque : « J'arrivais pas à trouver ce que je voulais malgré que c'était indiqué. J'avais l'impression de ne pas avoir de repères » (Luigi). Heureusement l'ordre alphabétique règne dans les rangées et pour peu qu'on soit arrivé à trouver la correspondance entre le sujet de sa recherche et la rubrique de la classification de Dewey, on a quelques chances de repérer le livre voulu.
- 47 Des suggestions ? En voici quelques-unes : « Humaniser le classement » comme dit Hadrien, pour qu'il devienne « moins hermétique ». Pour répondre à la plainte de Philippe : *Il y a des bouquins, on voit à peine un petit truc pour annoncer le thème... Il n'y a pas assez de visibilité, c'est trop compact* », il propose de donner des repères thématiques qui correspondent davantage aux rubriques de classification des usagers : « C'est une autre façon de chercher, qui fait pas forcément appel au minitel et au classement : une recherche où on se laisse le temps, l'opportunité de se faire accrocher par un titre, par un mot, je trouve ça important dans une bibliothèque. » Et les romans, pourquoi ne seraient-ils pas classés par thèmes eux aussi ? « Des fois, vous avez quelque chose de très précis à rechercher, mais à d'autres moments, c'est en fouinant, en recherchant dans certains rayons qu'on trouve l'ouvrage... Au fond, ça a été regroupé en biographies ; les gens, ils vont piocher dans les biographies, c'est beaucoup plus facile » (Frédéric).
- 48 Trouver son chemin dans une bibliothèque nécessite un apprentissage, qui est fait dès l'école primaire pour ceux qui ont eu la chance de venir avec leur instituteur : « Ils nous ont expliqué comment c'était rangé, par ordre alphabétique, et les numéros comment ça se passe. Après on cherchait dans les listings... Ils nous lisaient des histoires parfois aussi et ils nous faisaient faire des petites recherches : chercher tel ou tel livre, chacun son tour » (Fethi). Ceux qui sont arrivés en bibliothèque à un âge plus tardif sont initiés par des copains ou vont chercher de l'aide auprès des bibliothécaires. Hava explique ce qu'a été son

cheminement jusqu'au livre, aussi bien dans l'espace de la bibliothèque que dans sa tête : « Il y avait une documentaliste... elle m'a dit : "Tu vois. Il y a des numéros. Il y a aussi des listings, et là-bas, tu peux rechercher les thèmes que tu veux." Elle m'a montré tout. Bon, au début, j'avais peur. J'étais assez timide. Je me disais : "Mon Dieu, moi, dans cet endroit si grand, qu'est-ce que je vais faire ?" Et après, j'ai appris qu'on pouvait rester là-bas et travailler sur place. Ça, je savais pas. Qu'on pouvait emprunter des livres, qu'on pouvait avoir une carte. Donc après, c'était emprunter, emprunter. » Philippe évoque lui aussi ce « plaisir de découvrir tout seul » une fois l'apprentissage terminé. Et en dernier ressort, celui qui n'ose pas demander trouvera peut-être sur son chemin une bibliothécaire compatissante : « Parmi les lecteurs, il y a des gens qui sont très timides. Ils ne vont pas aller spontanément vers la documentaliste ou vers la bibliothécaire. À la limite, c'est la documentaliste qui doit aller au-devant. Il ne faut pas toujours qu'elle attende, parce que ceux qui viennent vers elle, ce sont ceux qui sont un peu culottés, ou qui sont plus spontanés au départ » (Frédéric).

- 49 L'écran de consultation s'est généralisé dans les bibliothèques. Malgré des services pas toujours performants, il permet d'établir une relation constante et instantanée entre les bibliothécaires qui alimentent et gèrent le fonds, et les utilisateurs de ce fonds. Il a également rationalisé la recherche du livre. Dans les bibliothèques de petite taille, l'accès aux documents est facilité par la proximité des postes informatiques et des rayons, ce qui est un avantage par rapport aux bibliothèques plus grandes où « on ne sait pas toujours se situer ». Pour celui qui sait s'en servir – à Nyons, un mode d'emploi a été joint à chaque poste d'interrogation – la consultation à l'écran fait gagner du temps : « Ça évite de se promener pendant cinq heures dans des rayons qui n'en finissent plus » (Laetitia). Elle évite aussi d'avoir à « déranger » les bibliothécaires, « parce qu'on se dit : oui, il travaille, il n'a pas que ça à faire » (Afida). Elle accroît la liberté de mouvement et l'autonomie de l'utilisateur. « Je sais travailler avec un ordinateur » dit fièrement Leïla. Et Frédéric : « Généralement, je me débrouille seul. » La pratique de ce qui est appelé minitel libère de la sujétion au personnel de la bibliothèque pour une simple question de renseignement, attitude derrière laquelle se cache parfois le désir de ne pas livrer, de ce fait, le but de sa quête personnelle : « J'ai très rarement affaire avec les bibliothécaires » précise Fatima. « Je n'ai plus à demander l'endroit où sont les livres. On a un ordinateur, je sais maintenant m'en servir. Je n'ai plus qu'à prendre les références et aller chercher mon livre. Je connais tous les endroits maintenant » (Houria). Mais d'autres le regrettent : « L'informatisation facilite la recherche. Et en fait, c'est triste parce que le fait qu'il y a des ordinateurs, on peut moins voir la bibliothécaire. Les ordinateurs sont tellement bien faits qu'on a moins besoin d'aide, ou c'est vraiment en dernier ressort » (Malik).
- 50 Néanmoins, plusieurs disent ne pas s'en servir, par « allergie » pour cet outil. D'autres énoncent leurs difficultés, liées notamment au fait de ne pas pouvoir faire de recherche thématique multicritère indépendante des mots du titre : « Vous avez parfois du mal à formuler la demande parce que le minitel a sa classification. Par exemple, si vous cherchez planche à voile, ça vous donnera rien du tout. Alors, il faudra réfléchir peut-être comment eux ont classé les choses. Ici aussi, quand vous cherchez, il faut réfléchir beaucoup, je crois pas que ce soit satisfaisant » (Malik). L'aide du bibliothécaire est alors nécessaire : « Sur le minitel, il faut taper un titre précis. Mais quand c'est assez flou dans notre esprit et qu'on veut quelque chose d'assez précis, c'est vrai qu'il faut vraiment quelqu'un qui nous dit : "Voilà une liste de bouquins auxquels tu peux te référer." Je trouve ça important qu'il y ait un "guide" qui nous conseille, qui nous dise : "J'ai lu ça, tu peux trouver ceci dans tel bouquin" » (Samia).

- 51 De l'apprentissage progressif des lieux, de la pratique répétée des instruments facilitant l'usage des bibliothèques, il découle des habitudes ; et chacun finit par avoir son propre mode d'emploi. Il y a ceux qui ont défini leur parcours à l'intérieur de la bibliothèque et le répètent à chaque venue : « *Le premier endroit où je vais, c'est en bas. J'ai souvent des livres à rendre, et c'est là que j'entame ma recherche. Ensuite, je viens terminer dans la salle de documentation* » (Farid) ; « *Quand je rentre, je vais voir les nouveautés, ensuite je vais voir les revues littéraires ; après, je pioche tout ce que je prends et je m'installe dans un coin où il n'y a pas beaucoup de soleil, où il y a l'ombre. Je vais voir les BD, tout ce qui arrive, qui est intéressant, qu'ils ont mis en évidence, qu'ils ont mis en vitrine* » (Daoud). Pour d'autres, les déplacements ont comme point central le poste informatique : « *En général, je sais ce que je veux prendre... J'arrive, je vais directement à l'ordinateur pour ne pas perdre trop de temps, et ensuite je vais chercher mon livre. De temps en temps, des magazines par-ci par-là, pour lire un peu ce qui se passe, mais c'est tout* » (Dalia). D'autres fonctionnent d'après leur propre connaissance des lieux : « *Je sais que, de ce côté, c'est les trucs de géographie ou d'histoire. Je sais m'y retrouver... Quand je devais réviser pour le bac... j'avais pas besoin d'aller ailleurs* » (Luigi) ; « *La seule où je me suis adaptée, c'est celle-là [l'annexe des Coteaux], Je pourrais même prendre des livres, les ranger, dire les rayons parce que je la connais par cœur.* »

## Le confort du lecteur

- 52 Le confort du lecteur, c'est aussi l'ensemble des aménagements prévus pour son bien-être. « *Pour moi, une bibliothèque, c'est un lieu où l'on puisse lire, se détendre, être sur une table, discuter* » (Christian) ; « *Pour lire, il faut un état d'esprit, il faut être tranquille, confortablement installé... Pour se détendre le corps, pour s'ouvrir l'esprit, pour s'imprégner de lecture, il faut le confort ; il faut qu'il n'y ait pas de bruit* » (Jacques-Alain). Le bureau d'accueil, à l'entrée, signale l'attention portée aux lecteurs : « *Comme autre changement, il y a peut-être ce qui était autrefois un guichet plutôt et qui est devenu une table. En apparence, c'est rien comme changement, mais en fait, je crois que ça facilite quand même le rapport. C'est plus convivial, plus chaleureux* » (Malik). À Bobigny, dans l'annexe Émile Aillaud nouvellement construite, on a même fait disparaître l'ordinateur du dessus des tables en l'intégrant sous le meuble, un verre situé au-dessus permettant la lecture de l'écran.
- 53 Pour ses déplacements et ses va-et-vient le long des livres, l'utilisateur a besoin d'espace ; pour lire, il lui faut des « coins » un peu à l'écart du mouvement et du bruit ; pour se sentir à l'aise, un mobilier adapté, une certaine harmonie dans la disposition des éléments de bibliothèque (étagères, bureaux d'accueil, postes informatiques...) et des éléments d'ameublement. L'état des lieux incite à se laisser prendre, à aller vers les livres, à passer un moment ; et donne à la bibliothèque un air venu d'ailleurs : « *J'aime bien, au niveau de l'accueil, toutes ces plantes vertes partout, le coin lecture au niveau des journaux. Elle ne ressemble pas à une bibliothèque. Là, j'ai mes marques* » (Sylvie).
- 54 Avoir de la place est la chose la plus appréciée, celle sur laquelle les jeunes se sont beaucoup exprimés. Pouvoir se mouvoir sans gêner les autres, « *être facilement deux personnes* » entre deux rangées de livres, « *sans se bousculer... sans se tracasser de la personne qui est derrière* » (Allala). Être tout entier à sa recherche et disposer, à proximité des rayons, de tables, de chaises ou de fauteuils, pour feuilleter ou consulter le document retiré. Ce confort, certains, comme Magali, le trouvent : « *Ici, il y a de la place, on peut prendre un livre, on peut s'installer. Moi, je trouve que c'est agréable parce que c'est spacieux.* » D'autres l'attendent, un peu impatients : « *On pourrait peut-être ajouter*

des endroits où s'asseoir quand même, pour consulter des livres sans les emprunter » (Virginie). D'autres encore n'en sont pas satisfaits : « Il y a peu de sièges... Ils sont relativement mal placés et pas confortables. C'est fait pour s'asseoir, pour attendre, pour se reposer. Pour lire, ce n'est pas confortable » (Jacques-Alain). Dans quelques bibliothèques, l'agencement intérieur des salles de prêt est fait de telle sorte qu'il y a place pour de petits espaces de lecture, près des fenêtres ou entre des étagères disposées en quadrilatère. Malik qui, lui aussi, voudrait des « fauteuils confortables » souhaite que l'on pense davantage « à faire le bâtiment en fonction de l'utilisation et pas l'inverse ».

- 55 Car le manque d'espace libre met mal à l'aise : « La pièce [salle des revues] est trop petite, je trouve. C'est toujours bondé ; il n'y a jamais de sièges pour s'asseoir, ils sont toujours pris. Et quand vous êtes assis, vous avez l'impression qu'il y a toujours quelqu'un qui attend le siège ; alors vous vous dépêchez de lire, ça bouscule un petit peu » (Virginie). La compétition pour la place libre est soulignée dans plusieurs bibliothèques. C'est peut-être la rançon de leur succès certains jours de la semaine ! Mais les livres aussi peuvent devenir des rivaux pour l'utilisateur, quand ils commencent à empiéter sur les espaces laissés jusque-là à la disposition du public : « Pour les bandes dessinées par exemple, au début il y avait la place de bouger les livres, dans les casiers, et là, ça devient de plus en plus dur. Ça montre bien qu'il y a des problèmes pour s'agrandir » (Cédric). Certains disent leur crainte que la bibliothèque ne devienne « un dépôt de livres » (Jean-Michel), qu'il n'y ait plus de place pour s'asseoir, pour « s'installer ».
- 56 Le mobilier destiné au confort de l'utilisateur fait partie de la disposition générale des lieux. Il est même souvent utilisé pour marquer les séparations dans l'espace. L'utilisateur est sensible à son existence ou son absence, comme cela vient d'être dit ; mais sa répartition et son esthétique lui importent aussi : « Cette bibliothèque, elle est bien, mais je trouve qu'elle est trop stricte dans les tables. Ils ont trop calculé. L'emplacement des tables est trop raide. Je trouve que, pour une bibliothèque, c'est important l'emplacement des meubles, des chaises, et tout ça » (Saliha). Les coins pour les jeunes enfants qui, partout, ont été aménagés de façon agréable font l'admiration des grands : « La bibliothèque, ils l'ont améliorée, ils ont mis des coussins partout. Quand on était là-bas, c'était pas pour s'asseoir à une table, et se mettre au travail. C'était beaucoup plus détendu ; beaucoup de gens pouvaient lire » (Fethi) ; « Il y avait des tables à ma hauteur, des chaises à mon format, enfin un monde à ma mesure. Je sentais que ce monde-là, il pouvait pas glisser entre mes mains. Je le maîtrisais » (Ridha).
- 57 Tout cet ensemble contribue à créer une atmosphère sécurisante, et les jeunes le ressentent qui disent venir chercher le calme, la tranquillité : « Quand j'ai des travaux à faire et que j'ai du temps libre, je peux venir à la bibliothèque parce que c'est tranquille » (Philippe) ; « La Filature, on y reste, on lit un peu, après on rentre. On peut s'asseoir par terre. C'est vraiment calme » ; « Dans une bibliothèque, c'est ce qu'on recherche le plus, le calme, pour travailler tranquillement » (Guillaume).
- 58 La bibliothèque, milieu propice à la concentration. Au retour en soi. À la relation sans parole, dans la lecture ou le travail : « Pour moi, la bibliothèque est un endroit où je peux être calme. Vous avez vu la petite salle de réunion qu'il y a là ? J'essaie de m'enfermer là, et réfléchir à certaines choses, de venir vendredi quand il y a pas beaucoup de monde » (Miguel). Recherche du silence, qui peut s'accompagner « d'absence de communication... quand je viens à la bibliothèque, c'est pas pour déranger » (Omar) ; « Moi, je peux y travailler pendant quatre heures d'affilée, je peux pas parler, même quand il y a un ami à côté de moi » (Mokrane). Silence qu'ils sont les premiers à rompre d'ailleurs, comme le reconnaît Hocine : « Si on

*est seul, on apprécie le silence. Mais si on est en groupe, on est bien obligés de parler. C'est ça qui pose problème... »*

- 59 Calme procuré par l'environnement de livres. Ce que dit Ridha pour l'enfant est transposable pour le jeune : *« Je crois que c'est un lieu envoûtant pour l'enfant. Être entouré de livres, comme ça, assis et être enfant, je crois qu'il y a quelque chose qui se passe... de l'ordre de l'imaginaire, de l'évasion. On est enfin dans un endroit apaisant, calme. »* Calme procuré aussi par cette conjonction entre un lieu spécifique et un certain type de présence des personnes qui régissent le lieu : *« Je vous dis : le climat, c'est grâce au climat que j'ai envie de travailler... Il y a des personnes qui sont là en permanence en train de faire respecter le silence, donc on nous aide à mieux travailler... Si je n'étais pas venue à la bibliothèque régulièrement, s'il n'y avait pas eu cette ambiance, je crois que mon envie [de travailler], elle n'aurait pas tenu »* (Aziza). De multiples attaches ténues relient au lieu et aux autres. Des impressions qui s'ajoutent les unes aux autres ou qui se contredisent, et qui font qu'au bout du compte, on s'y sent bien : *« J'y suis allé et je m'y suis senti bien »* ; *« On est bien quand on vient ici. Ça donne envie de travailler. »*
- 60 Mais ce calme et ce silence ne sont obtenus parfois qu'au prix de durs efforts. Comme le traduit de façon caricaturale une bibliothécaire : *« Les filles viennent pour travailler, les garçons viennent parce qu'il y a les filles et tout le monde discute ! »* Aux personnes qui leur demandent de parler bas, ils répondent : *« Mais, Madame, chez nous on parle toujours comme ça. On sait pas parler bas. »* Alors pour maintenir une atmosphère propice au travail dans les salles réservées à cela, les bibliothécaires ont parfois l'impression de se transformer en surveillantes d'études. Et les jeunes acceptent tant bien que mal la règle imposée : *« Il y a un côté pour les jeunes, et un autre pour les adultes... Les employés font respecter le silence »* (Boris) ; *« La première fois, comme je ne connaissais pas les règles, c'est vrai que je me suis fait, si je peux dire, en-engueuler ; mais après, on s'habitue »* (Zina) ; avec parfois une pointe de regret : *« Dans la salle de documentation, il ne faut pas parler, ce qui est normal, mais sinon, elle est bien »* (Farid). Nader parle, lui, de *« respect »*.
- 61 Mais les plus grandes difficultés viennent de ceux qui arrivent en bandes avec la volonté manifeste de *« faire le bazar »*. La tâche est alors autrement rude. Maintenir les débordements, faire jeu égal avec tous, rappeler les règles du jeu de la vie en bibliothèque, rester sur le qui-vive et prévenir les risques d'explosion des conflits, telles sont alors les préoccupations dominantes des bibliothécaires, d'autant plus que certains jeunes sont connus pour avoir une solide réputation de bagarreurs, dans certains lieux plus que dans d'autres. Rôle difficile quand il faut soutenir les regards de défi : *« Quand j'ai vu G., la façon dont elle réagissait, j'ai bien aimé, parce que c'est la façon qu'il faut faire. En plus, comme elle m'a dit, elle arrive à anticiper ce qu'ils vont faire, et je trouve ça très bien »* (Farida) ; quand ils refusent de se soumettre aux règles de fonctionnement de la bibliothèque, *« de donner leur carte, ou [qu'ils] font du bruit et refusent de sortir »* (Khaled). *« J'ai assisté deux fois à ce qu'on peut qualifier actes de violence. Mais ça, c'est typique de la banlieue et des gens qui viennent en bibliothèque en groupe. Vous savez que le comportement change lorsque vous êtes en groupe. Quand ils se retrouvent entre eux, ils sont en position de force par rapport au personnel de la bibliothèque »* (Matoub). Ces jours-là, la bibliothèque se transforme réellement en laboratoire de la démocratie. La loi du plus fort est-elle celle qui gagne ? Les bibliothécaires ont appris à faire face : *« On les respecte, on les traite en adultes, on leur parle comme à des personnes responsables »,* mais pour certaines c'est au prix d'un réel courage, qui leur vaut parfois la

reconnaissance ultérieure de leurs agresseurs... C'est ce travail dans l'ombre et la quotidienneté qui redonne dignité à chacun.

## Les bibliothécaires : des passeurs de cultures pour ceux qui sont à la marge

- 62 L'implication des bibliothèques, ces lieux « exposés en plein vent », selon l'expression d'Anne-Marie Bertrand<sup>12</sup>, dans la lutte contre l'exclusion a contribué à transformer le métier de bibliothécaire : « Avant, on était plus vers les livres, maintenant, on est plus vers les gens » (une bibliothécaire). Le métier ne consiste pas seulement en l'accompagnement documentaire de l'utilisateur mais inclut aussi l'aide à son évolution culturelle. La qualité relationnelle des personnes en contact avec le public devient une caractéristique essentielle du profil de bibliothécaire. Les propos des jeunes l'ont clairement fait apparaître.
- 63 Aide pour faire effectuer un passage, « tirer » les jeunes vers d'autres mondes, d'autres horizons qui sont d'ordre culturel. Le rôle des bibliothécaires ne se situe pas dans le travail social mais dans la médiation culturelle : rapprocher des gens qui ont des cultures différentes, amener chacun à élargir sa propre culture. Et c'est bien parce que les bibliothécaires ne peuvent tout faire qu'ils souhaitent travailler en réseau ; en tout cas, c'est ainsi que les choses se présentent dans les lieux où nous sommes allées. C'est de cette façon que les bibliothèques, dont on a vu le rôle important en tant que structure d'accueil pour les jeunes peu nantis, peuvent être des lieux où s'expérimentent de nouveaux liens sociaux. Pour un long moment encore, les bibliothécaires devront « surfer » sur la ligne de crête fragile et étroite, entre les exigences du service de lecture pour tous les publics, et la mission d'ouverture à des populations très défavorisées.
- 64 Ce positionnement des bibliothèques dans les stratégies de lutte contre l'exclusion n'est pas forcément bien perçu par les collectivités locales, et les bibliothécaires ne trouvent pas toujours le soutien actif et continu de leurs autorités de tutelle. Les municipalités, qui financent l'ensemble du fonctionnement des bibliothèques municipales, ont parfois du mal à suivre, à comprendre le sens des actions nouvelles.
- 65 Ridha, Française d'origine algérienne, explique toute l'importance que peuvent avoir le livre et la bibliothèque pour des jeunes issus de l'immigration, en rupture culturelle avec leur milieu d'origine : « Il y a un patrimoine qui n'a pas été transmis ou qu'on n'a pas intégré, parce que peut-être qu'on nous a dit qu'il était incompatible avec le patrimoine d'ici, mais je crois que rien n'est incompatible. Tout ce qu'on apprend est compatible, tout ce qu'on a vécu, ça nous a formés... Moi, je crois qu'on est des êtres humains, on est des hommes qui vivons sur une planète, on vient de quelque part, on va quelque part, mais l'important, c'est qu'on est avant tout des hommes qui demandent qu'une chose, c'est d'apprendre, et d'apprendre encore ; et quel que soit le savoir qu'on a accumulé, c'est à nous de faire aussi l'effort d'intégrer ça. » Et il dit encore à un autre moment : « Le passé, c'est rassurant, mais si on est quelqu'un qui ne sent pas son passé, qui croit qu'il n'y a rien derrière lui, ça fait un petit peu peur de penser au passé. Alors, ce qu'on peut lui dire, c'est de penser devant, mais c'est aussi difficile de penser devant quand on n'a rien derrière. » On comprend alors la finalité de cette quête incessante qui l'habite depuis son enfance : « Rechercher l'endroit qui va me permettre de trouver des connaissances, quelque chose qui pourra me former... J'allais vraiment vers autre

chose... et j'allais dans cette bibliothèque... Fallait continuer dans ce sens, c'est une forme d'intégration. » La bibliothèque a contribué à « orienter » sa vie ; elle était ce repère qui rendait toujours possible « un retour sur la connaissance, sur le savoir ».

- 66 En parlant ainsi, Ridha donne un coup de projecteur sur ce que la bibliothèque peut être pour beaucoup de jeunes : un lieu de passage culturel. Rôle qui n'est pas spécialement réservé à ceux issus de l'immigration. Christian, qui s'est beaucoup appuyé sur la bibliothèque dans sa conquête d'une formation professionnelle et qui s'occupe actuellement de jeunes en difficulté, l'exprime d'une autre façon : « La jeunesse, c'est l'avenir. Alors, s'il y a un poids sur l'avenir de notre pays, ça devient grave... Il faut qu'on écoute les jeunes et je pense que le domaine de la bibliothèque permet une écoute. Je pense que le fait que c'est un moyen d'écoute, il faudrait le faire voir... en faisant des organisations telles que des concours, des choses comme ça... Il faut que les jeunes puissent s'en sortir au niveau de leurs lectures. Il faut que les jeunes puissent avoir moins de difficultés à s'exprimer notamment en écriture. Parce qu'il y a beaucoup de gens qui font des fautes d'orthographe, et quand on envoie des lettres à un employeur, c'est très important... Il faut arriver à ce que les jeunes puissent avoir une meilleure éducation et puissent s'intégrer plus facilement dans le monde des adultes... Et je pense que, dans la vie d'une personne, la bibliothèque peut prendre une place importante. » Il précise peu après, en faisant référence à sa propre expérience, comment la relation peut être amorcée avec les bibliothécaires : « La première fois qu'on a été voir la bibliothèque, parce qu'on a été coller les affiches de notre association, ils ont accepté... Si ça se met en route, ça veut dire qu'il y a de la communication quelque part entre les jeunes et la bibliothèque... Le fait qu'il y ait déjà une communication à travers des jeunes d'aujourd'hui qui sont en difficulté, et des gens du service public... Ça me semble important. »
- 67 Sur la fonction de bibliothécaire, beaucoup d'autres jeunes se sont exprimés, conscients des difficultés du métier et admiratifs pour ceux qui s'y investissent, à condition que ceux-ci fassent le bon choix : l'échange avec le public et non l'enfermement dans des tâches administratives. Car ils refusent que la bibliothèque devienne un lieu de consommation comme les autres et s'indignent de voir les bibliothécaires accomplir des tâches qui pourraient être exécutées par des machines ; ils veulent que leur savoir soit valorisé : « Je pense qu'on se sert trop peu des personnes qui travaillent en bibliothèque... Ce sont des personnes qui ont vraiment un potentiel, qui peuvent aider, qui connaissent énormément de choses, qui ont lu énormément, qui ont une formation qui destine à ça d'ailleurs, qui n'est pas facile du tout, et donc, on s'en sert comme des substituts d'ordinateur. C'est des gens qui manipulent du code-barre, c'est bien pénible pour eux. Et ici, c'est ce que je refuse absolument... C'est des gens qui ont des possibilités qu'on n'utilise absolument pas et c'est dommage » (Hadrien). Malik, lui aussi, fait le rapprochement : « Les bibliothécaires, des puits de culture, des gens qui ont fait des études très poussées, qui connaissent tous les livres, les grands classiques [et qui ont un rôle de] caissières. »
- 68 Le plus important à leurs yeux, c'est la rencontre avec le public. Ils rappellent les temps où un, ou une, bibliothécaire les transportait, étant enfant, dans un monde imaginaire : « Je me rappelle que ce bibliothécaire, il avait une façon de travailler qui était très intéressante. Par moments, il s'arrêtait dans son travail, il prenait des enfants et il leur racontait des histoires... C'est quelqu'un qui faisait passer le courant, qui aimait faire son métier déjà, et qui nous faisait aimer la lecture parce qu'il avait une telle façon de raconter, simplement » (Ridha) ; « Ce qui me plaisait aussi, c'est sa façon de raconter. Donc, ça m'émerveillait. C'était le ton, tout ça. J'étais vraiment dans l'histoire et je suivais, puisqu'elle faisait des gestes, donc ça me

touchait... C'est bien que les bibliothécaires lisent des livres, ça éveille l'enfant à aimer les livres, à aimer la lecture » (Saliha).

- 69 Ils se souviennent de ceux qui leur ont donné « l'envie de chercher » et ont fait de la bibliothèque un lieu de passage vers des ailleurs : « La bibliothèque m'a permis de découvrir une autre vue que la lecture, parce qu'il y a eu cette structure, mais aussi, cette dame-là [la bibliothécaire], elle m'a permis de rencontrer des écrivains, voir la radio, une interview à Télérama. Toutes ces choses ouvrent... Je pense que parler des choses qu'on a en soi, comme parler avec Pennac, j'ai découvert des choses que je connaissais mais je n'avais ni confiance, ni conscience. Dans la rencontre avec Pennac, je lui avais raconté l'histoire de La Guerre des étoiles ; ça m'a ouvert l'esprit de lui expliquer que le cinéma pouvait amener les gens à lire les livres. »
- 70 Ils disent leur étonnement pour tous ces bibliothécaires qui s'intéressent à eux et font vivre leur métier : « Ils ont la passion, la foi... Il y a une volonté, une passion de faire quelque chose » (Nicolas) ; « Dès qu'ils voient que vous êtes intéressés par leur travail, ils s'intéressent à vous. Je veux dire, c'est réciproque » (Daoud) ; « C'est très important qu'il y ait du personnel qui croit aux gens, qui croit aux personnes, que les gens peuvent être intéressés par des choses et qu'on peut les accrocher... Dans la mesure où ils croient encore dans le potentiel des gens à pouvoir être curieux, à s'intéresser, là, le personnel a un grand rôle à jouer » (Hadrien) ; « Il y a des bibliothécaires qui font leur travail ici, ils sont créatifs avant tout... Dans la disposition des livres ; dans le fait de vouloir faire des manifestations qui ont lieu avec le livre ; de monter des pièces de théâtre qui vont avec l'éditeur ; le fait d'inviter des auteurs. C'est pas un métier qui les restreint. Quelqu'un peut dire : "Voilà, je suis bibliothécaire, je suis là pour ranger les livres, si quelqu'un me demande, je peux lui dire si c'est bon ou pas." Non, ils sont vraiment impliqués à l'intérieur » (Daoud).
- 71 Ce rôle de « passeur », comment peut-il s'exercer vis-à-vis de tous ceux qui ne viennent pas, souvent les copains ou copines de ceux que nous avons rencontrés ? Cette interrogation est aussi la leur : « Il y a des gens qui ne voient pas l'intérêt à venir, il n'y a rien qui fait le déclic. L'accueil aux gens et les attirer à venir... il faudrait réfléchir à tout ça » (Nicolas). Et Fatima qui se rend régulièrement à l'ANPE pour sa recherche d'emploi, s'étonne d'y rencontrer pas mal de jeunes « qui n'ont jamais mis les pieds dans la bibliothèque... Je leur ai dit qu'il y a des sources d'information sur le travail très importantes ici. Mais il y a des gens qui ne viennent pas. C'est pour ça que je vous disais qu'il y a toute une interaction à faire entre les gens qui habitent la ville et la bibliothèque en elle-même ». Sans qu'il ait été nécessaire de les questionner, plusieurs autres ont fait part de leurs observations à ce sujet, en pensant le plus souvent à des jeunes très défavorisés dont, d'une certaine façon, ils peuvent être les médiateurs.
- 72 Les premiers contacts avec l'espace bibliothèque, puis avec les livres, sont, pour ces derniers, une barrière d'intimidation formidable, que la porte même de la bibliothèque symbolise. Ils ne peuvent la franchir seuls<sup>13</sup>. La représentation qu'ils ont du lieu est liée à leur expérience d'échec à l'école ; le livre les a fait souffrir, or la bibliothèque est le lieu des livres. On trouve même ce cliché dans la tête de certains animateurs de jeunes, et cela malgré les actions réussies par les bibliothécaires depuis plusieurs années pour faire accéder au livre les publics défavorisés. Toute une approche préalable est donc nécessaire avant de créer le contact avec le lieu, et Christian, qui a expérimenté l'apport de la bibliothèque lors de moments durs pour lui, a raison d'affirmer que la bibliothèque est un support utile à condition de vouloir sortir de ses difficultés personnelles. Forger son autonomie est une étape essentielle pour tirer profit de la

bibliothèque car, dans ce lieu, le jeune trouvera certes un accompagnement dans sa quête documentaire, mais ce sera bien lui, ensuite, qui devra poursuivre sa recherche personnelle. Pour ces jeunes en difficulté, la présence d'un médiateur s'impose, qui n'est pas forcément à chercher du côté des bibliothécaires, qui peut être un animateur social travaillant en collaboration avec la bibliothèque. On rejoint là ce que disent tous ceux qui sont en contact avec des personnes très défavorisées – on pense en particulier à ceux qui travaillent auprès de rrmistes – sur la grande fragilité de leur être, leur manque de confiance en eux, leur incapacité à s'inscrire dans le temps, à « affronter » des démarches d'insertion tant qu'elles sont enfermées dans le carcan de leurs problèmes personnels<sup>14</sup>.

- 73 Il faut ajouter aussi leur extrême difficulté à se repérer et en conséquence à se déplacer dans l'espace. Ces personnes vivent sur un territoire restreint, celui qui les rassure ; elles ne se positionnent que dans cet espace-là. Cet immobilisme spatial ne concerne pas seulement les générations plus âgées. Il s'observe de façon très nette chez les jeunes. Pour des jeunes d'un quartier excentré de Bron par exemple, aller chercher le métro à dix minutes de chez eux pour une sortie à Lyon est une aventure dans l'inconnu ! Fiers et conquérants, parfois jusqu'à la violence, sur leur « territoire », ils deviennent alors timides, peureux et très mal à l'aise dans ce qu'ils considèrent comme le territoire des autres. Les animateurs sociaux, les éducateurs, les responsables de MJC, de mission locale... se trouvent devant la nécessité de les aider à faire reculer les limites géographiques et par là-même sociales, psychiques, de leurs espaces de vie. Il n'y a pas de solution miracle pour sortir de leur « ghetto » les plus marginalisés, que l'on prône un emploi pour les rrmistes, une formation ou la fréquentation de la bibliothèque pour les jeunes en mal de vivre. La sortie du tunnel nécessite l'accompagnement.
- 74 En illustration de ce qu'il est possible de faire à la jonction de la lecture et de l'illettrisme, nous voudrions évoquer l'expérience d'une assistante sociale qui a travaillé en bibliothèque pendant quelques mois et a fait découvrir le lieu à un groupe d'illettrés. Au cours de la visite, un participant s'arrêta net devant un livre dont la couverture montrait un homme en train de pêcher. Aussitôt ce fut un flot de paroles pour expliquer comment, lui, pêchait, les instruments qu'il utilisait, les poissons qu'il rapportait. Il parla de quelque chose qui lui appartenait et trouva les mots pour intéresser tout le groupe à sa passion. « Il faut voir leurs regards étonnamment heureux quand ils découvrent qu'ils peuvent venir dans un lieu comme la bibliothèque, qu'ils sont capables de faire la démarche d'entrer en bibliothèque, d'aller vers un livre », souligne l'accompagnatrice. « Dans ces moments-là, ces personnes sont considérées comme des individus capables d'intelligence alors que tout pousse au contraire. Ils ont de la reconnaissance parce qu'on s'intéresse à eux et à ce qui les intéresse. » Ces propos nous rappellent que les jeunes, après les entretiens, nous remerciaient souvent de les avoir écoutés.
- 75 Saliha et Yacher, par des propositions différentes, se rejoignent quand ils disent qu'il faut expliquer le lieu, en donner l'envie, si on veut que celui qui ignore tout de ce qu'est une bibliothèque en pousse la porte. Pour l'une : « *Il faudrait qu'il y ait des personnes qui essayent de faire de petites missions dans le quartier, de parler des livres. Sortir puisqu'il y a des personnes qui ne savent pas. Il faudrait leur apprendre, les pousser à venir à la bibliothèque, pour leur donner le goût à la lecture.* » Pour l'autre : « *Les jeunes sont là, ça leur dit rien de venir à la bibliothèque. Il y a pas quelque chose qui donne envie de rentrer. La seule chose qui donne envie de rentrer, c'est parce qu'on est à l'école, qu'on a besoin d'un livre, qu'on est en train*

*de faire un projet, on a besoin de quelque chose... Mais il n'y a pas une envie d'aller à la bibliothèque pour justement se cultiver. Parce qu'on sait pas les choses qu'il y a réellement. »* Une première approche de la bibliothèque peut passer par des moments de « découverte du lieu », d'initiation à l'espace-bibliothèque et à son utilisation. Cela renvoie à la nécessité du médiateur et à l'objet ou au moment qui fait médiation.

## La bibliothèque idéale ? Un espace-forum immergé dans la ville

- 76 À la question : « Pour vous, quelle serait la bibliothèque idéale ? », beaucoup de jeunes restent perplexes ; la question ne fait pas déclic. D'autres répondent en restant dans le schéma de ce qu'ils connaissent : « *Cette bibliothèque-là convient à mes besoins, je n'ai pas besoin de plus* » (Boris). Un certain nombre cependant s'échappent des contingences du moment pour se laisser aller à rêver. Leurs propos viennent en contrepoint de tout ce qui a été évoqué précédemment. C'est pourquoi nous leur laisserons largement la parole.
- 77 Pour ceux-là, la bibliothèque n'est plus seulement un lieu, elle devient un espace-forum. Il n'y a plus de murs, plus de porte, plus de cloisonnements de toutes sortes qui fassent obstacle aux allées et venues. La bibliothèque, la ville, toutes deux symbolisant le rassemblement des populations, la rencontre, l'échange. Le bâtiment-bibliothèque lui-même symboliserait cette fonction d'échange en étant ouvert et en position centrale : « *La bibliothèque se trouverait au milieu d'une cité [au sens grand ensemble] où les gens sont défavorisés culturellement ou économiquement, ou alors peut-être au milieu d'une cité [au sens grec], au milieu d'un village ou d'un clan [au sens africain], Cette bibliothèque n'aurait pas de portes, elle serait ouverte tout le temps. C'est aux gens d'y aller* » (Daoud).
- 78 L'ensemble de l'espace-bibliothèque serait conçu pour la rencontre : « [La bibliothèque] est un lieu qui est de plus en plus appelé à s'ouvrir, à s'aérer... Le livre doit être un des supports, un des moyens, un des outils. Du coup, il faudra qu'ils [le personnel des bibliothèques] s'organisent à partir d'autres systèmes. Au lieu que ce soit la bibliothèque avec quelques annexes, ça va être une sorte de forum. Il faut que ça devienne un espace, plus un lieu. Il faut que ce soit quelque chose dans lequel il y ait du possible, du déplacement, une circulation. Toujours pour le problème de la rencontre. Je crois que c'est hyper important maintenant de pouvoir centrer sur l'individu » (Hadrien). À partir de cette reconnaissance de l'individu, c'est le passage à de nouvelles formes de sociabilité qui est souhaité : « *La bibliothèque, c'est un lieu où il y a des connaissances qui circulent, qui se transmettent. C'est un lieu où les relations humaines devraient jouer à fond... Un lieu diversifié, une sorte de forum où on donnerait du savoir gratuitement, où on recevrait du savoir, où on parlerait, on discuterait* » (Ridha). La bibliothèque, lieu d'échange personnel avec les livres, offre la possibilité de poursuivre l'échange avec les autres usagers. Elle devient lieu d'écoute, de diction, où, par le langage, on s'adresse à d'autres ; le singulier et le pluriel s'articulent. Comme le dit François Bon à propos des ateliers d'écriture qu'il anime, « le langage est une instance qu'ils peuvent partager ». L'attractivité de la bibliothèque serait augmentée du fait de sa situation dans un ensemble de lieux aux fonctions différentes, en synergie les uns avec les autres. Ces autres lieux seraient des étapes, des passages sur le chemin qui mène à la bibliothèque. Fatima souhaite qu'il y ait « *des expos, un mini-bar, des cafés, une possibilité de se restaurer, [que ce soit] un endroit où les gens ont envie de venir, où ils passent de toute façon... La bibliothèque, si elle pouvait s'ouvrir, ça serait bien* » ; et elle rêve à une

atmosphère animée, vivante, comme celle qu'elle ressent dans le centre commercial proche. Désiré voudrait y trouver une salle de jeux, Zuhail et Virginie une ludothèque. Ainsi, on pourrait accéder à la bibliothèque en venant du cinéma ou de quelqu'autre lieu, ou seulement y passer pour visiter une exposition qui commencerait dans le hall du théâtre voisin. Pour ceux qui hésitent à mettre un pied à l'intérieur, il y aurait la possibilité d'attendre, de prendre son temps en sirotant un café au bar mitoyen en compagnie d'amis. La bibliothèque est un lieu qu'il faut parfois d'abord apprivoiser dans sa tête. Il faut se mettre en condition pour y accéder, prendre son temps, jalonner son parcours de moments intermédiaires. Aziza, elle, construit sa bibliothèque idéale en hauteur : l'étage le plus élevé est soumis au « calme absolu » ; puis au fur et à mesure qu'on descend, le silence est moins imposé, pour que les personnes venant travailler ou chercher des documents puissent échanger entre elles. « *En bas, une grande cafétéria, des boissons chaudes, et puis un petit tabac aussi quand on oublie d'acheter ses cigarettes... Ça fait du bien, quand on a travaillé une ou deux heures, de faire un break.* » Et Nora fait remarquer qu'il est nécessaire en effet de séparer les fonctions au sein même de la bibliothèque : « *Il devrait y avoir un lieu vraiment spécifique pour travailler, échanger des idées, lire ou feuilleter des magazines, et un autre lieu où on puisse parler.* »

- 79 L'espace doit être conçu de façon à donner l'envie de venir, à attirer les gens, à les retenir : « *Le plus dur, c'est de donner envie aux gens de venir. Parce que les gens ont tous, au fond d'eux, envie de lire, de savoir ce qui se passe, que ce soit sur leurs droits ou pour leur travail, ou pour leurs études* » et Yacher poursuit en souhaitant qu'il y ait quelque chose qui fasse dire : « *[...] c'est grandiose, il y a tout ce que je veux ici, et en plus, je me sens bien. Pourquoi je vais aller à Carrefour ou dans un bar, gaspiller 6 F pour un petit café ? Je prends mon café ici, je fais ce que je veux, avec de la musique, tranquillement, parce que c'est ça aussi la bibliothèque.* »
- 80 Alors on entrerait dans un lieu d'abondance, ouvert tous les jours de la semaine même le dimanche, le matin, le soir, où ne s'exerceraient plus les contraintes qui en limitent habituellement l'usage. Abondance de livres car le lieu doit garder sa fonction première : « *Plus de livres partout* » ; « *Encore plus grand, encore beaucoup plus de livres... où on trouve les anciens livres, les nouveaux livres* », dit une jeune Turque. Le « *fonds encyclopédique* », permettrait d'« *emprunter autant de livres qu'on voudrait* » (Mounira) ; « *Une bibliothèque sans livres d'école, que des livres de lecture. Que ce qui concerne l'école disparaisse* » (Houria), « *où il y a tous les genres de livres, tous les titres, pour tous les goûts* » (Saliha), « *où il suffise de penser pour que surgissent des rêves* » (Matoub), « *qu'il y ait de tout pour ne pas voir que le sujet qu'on aimerait trouver n'y soit pas* », ajoute Ali, lycéen, qui s'appuie beaucoup sur ce que peut lui fournir la bibliothèque pour son travail scolaire.
- 81 À l'intérieur, « *c'est une bibliothèque vaste, où il y aurait beaucoup de lumière, où on se sent bien, où il y aurait du plaisir* » (Nicolas), « *où il y a tout ce qui m'inspire* », ajoute Christine. Se sentir bien ? « *C'est une sensation.* » La bibliothèque idéale, c'est un espace « *qui sache allier plaisir et travail ; [avec] plus de plantes vertes, la lumière du jour, pas que la lumière artificielle* » ; où le lecteur pourrait s'installer confortablement, « *avec plus de tables pour travailler* » ; « *des endroits où se poser, où s'asseoir, où se mettre à l'aise* » ; « *des fauteuils, juste à côté des rayons ; comme ça, on peut lire et s'asseoir* » ; « *Des chaises devant les ordinateurs. C'est extrêmement épuisant de chercher un bouquin devant un ordinateur quand on est debout... Ils comptent beaucoup sur l'épuisement physique des personnes. Ça marche mais c'est franchement désagréable* » (Hadrien) ; « *Il y aurait plein de possibilités de s'isoler... avec des tables bien espacées, des grandes pièces et aussi des coins isolés où les gens peuvent travailler* »

sans qu'il y ait des va-et-vient ». Mais où les agencements intérieurs ne feraient pas penser seulement au travail en solitaire : « *Ce que j'aime bien, c'est les grandes tables de 6-7 ; même pour travailler, je trouve que c'est plus agréable.* » « *Cette bibliothèque sans bruit, ce serait idéal* », ajoutent deux jeunes en pensant à celle qu'ils fréquentent.

- 82 Les étagères de livres seraient disposées de telle sorte « *que cela ne ressemble pas trop à une bibliothèque, enfin pas rigide* », dit cette jeune lectrice en pensant aux allées de déambulation strictement délimitées par le croisement perpendiculaire des étagères. Ce que d'autres expriment avec moins de détours : « *Pas que ce soit une bibliothèque où les livres sont rangés par numéro* » (Yacher) ; « *Des rayons où on s'y retrouve, par exemple des rayons spéciaux pour adolescents* » (Afida). Tout cela indique le désir d'une certaine fantaisie dans l'aménagement intérieur, qui laisse au visiteur l'impression d'avoir quelque chose à découvrir. L'utilisation de l'outil informatique serait généralisée et ses performances améliorées.
- 83 La primauté de la fonction d'échange serait une incitation pour le personnel à se tourner davantage vers le public. La rationalisation des tâches répétitives, en libérant du temps, le rendrait plus disponible : « *Que le bibliothécaire ait du temps pour se consacrer à ce qui est de l'ordre de la vie, à tout ce qui touche à la vie, chez les jeunes aussi la morale, mais simplement en faisant des choses, les imprégner d'émotions, de choses positives. Plutôt qu'être un conservateur de livres ou garder les livres, plutôt être un genre de magicien qui nous emmène dans des livres, dans des mondes* » (Ridha) ; « *On doit absolument pouvoir développer à côté de l'école des lieux de rencontre, d'écoute et de parole. Faire de la lecture publique... lire des beaux textes de la langue française. Partir sur un sujet, faire une table ronde... Le texte, ça ressource... Et ne pas aborder ça comme à l'école... Des points de rencontre, des temps de rencontre, comme quand on fait les contes avec les plus petits, des histoires d'adolescents, des nouvelles, des choses qui pourraient un peu les sensibiliser et les faire parler, et qu'on puisse les écouter* » (Pilar). Et faire de la bibliothèque « *un lieu interactif où il se passe des choses plus axées sur les gens qui viennent à la bibliothèque, des débats, quelque chose comme ça autour d'un bouquin* » (Fatima) ; « *Organiser des rencontres... Il y a des tas de gens qui sont seuls... On peut décroisonner les individus et leur permettre de rencontrer des gens qui sont enrichissants* » (Frédéric) ; « *Je voudrais voir des gens que j'ai jamais vus, et avec qui je pourrais discuter sur un sujet* » (Yamina).

---

## NOTES

1. *Le Premier Homme*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 225-227.
2. *Dévotions*, XVII, cité in *Michel de Certeau*, Luce Giard (dir.), *Cahiers pour un temps présent*, Centre Georges-Pompidou, 1987, p. 59.
3. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, p. 99.
4. Raymond Ledrut, *L'Espace social de la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1968.
5. François Geindre, *Villes, démocratie, solidarité : le pari d'une politique*, Paris, Commissariat général du Plan, groupe « Villes », Le Moniteur/La Documentation française, 1993, pp. 79-80.
6. Sur la question du positionnement des bibliothèques dans la lutte contre l'exclusion, nous renvoyons le lecteur à la présentation des terrains d'enquête.

7. C'est ce que met en place, à Hérouville, la Maison des jeunes et de la culture (MJC) en liaison avec l'association Animation quartier jeunes (AQJ).
8. Nous ne parlons ici que de ceux qui fréquentent, ou qui ont fréquenté les bibliothèques.
9. Sur cette question, se reporter au chapitre « Bibliothèque et construction de soi », p. 113.
10. Anne-Marie Bertrand, *Bibliothécaires face au public*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1996, p. 102.
11. Voir aussi *infra*, le chapitre « D'un seuil à l'autre », p. 299.
12. Cf. « Le développement des bibliothèques municipales », Martine Poulain (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques au XX<sup>e</sup> siècle, 1914-1990*, Promodis/Cercle de la Librairie, 1992, p. 629.
13. Cf. *infra*, le chapitre « D'un seuil à l'autre », p. 299.
14. Voir les travaux réalisés par les chercheurs de STRATES sur le RMI en milieu rural, et notamment Chantal Balley, Pierre Lenormand, Nicole Mathieu, « Territoire rural, Rmi, pauvreté », Paris, *Sociétés contemporaines*, 1992, 9, pp. 53-75.

## Chapitre 4. La bibliothèque, voie d'accès à la citoyenneté ?

Raymonde Ladefroux

---

« La politique est née du jour où les hommes et les femmes se sont croisés sur la place du marché et ont commencé à discuter des affaires de la Cité au lieu de continuer à discuter des affaires de la maisonnée. »

*Hannah Arendt*<sup>1</sup>

- 1 Pourquoi consacrer un chapitre entier à la citoyenneté alors que la bibliothèque n'y apparaît que de façon incidente ? Précisément, peut-être, à cause de cet écart : les jeunes que nous avons rencontrés sont profondément « citoyens », au sens où, tout en essayant de prendre leur destin en main, ils sont très soucieux du bien public. Mais si la bibliothèque y a contribué, c'est avant tout de façon indirecte, par les formes d'utilisation que l'on a évoquées au fil des autres chapitres. En revanche, pour se documenter sur les sujets politiques, les sujets « de société » qui leur tiennent à cœur, ces jeunes recourent moins à la bibliothèque que dans les domaines analysés jusqu'ici.
- 2 C'est donc pour attirer l'attention sur ce point, et pour ne pas renvoyer l'exclusion, la relégation, au seul traitement « social », qu'il nous semblait important d'écouter, là encore, leurs paroles. Tandis que l'air du temps déplore la « crise de la citoyenneté » chez les jeunes, les décrit comme peu politisés ou individualistes, ceux que nous avons rencontrés sont fortement solidaires – et pas seulement de leurs proches –, et s'efforcent de relier ce qui est cassé<sup>2</sup>. Mais peut-être ont-ils l'impression que l'on fait tout pour les « délier », d'où leur désenchantement...

### Des jeunes intéressés par la politique

- 3 La plupart des entretiens ont été réalisés durant la période de la campagne électorale présidentielle et des élections municipales de 1995. C'est dire que les questions relatives à la citoyenneté étaient brûlantes.

- 4 Plusieurs de nos interlocuteurs manifestent clairement leur intérêt pour la politique. Ainsi, Malika dit très nettement « *la vie politique m'intéresse* », surtout la vie internationale, mais au moment des élections, son attention est tout particulièrement attirée sur la vie politique française. Jérémie n'hésite pas à déclarer son intention de mener une carrière politique « *quand socialement je serai installé, oui, sûrement* ». Pilar manifeste également un intérêt affirmé pour la politique : « *J'aime beaucoup la politique. C'est peut-être un héritage de mon père* », mais elle en donne une image idéalisée : « *Je trouve que c'est important non seulement de se mettre au service des gens, mais c'est aussi important de donner la parole aux gens. Et moi, je conçois plutôt la politique comme ça.* » Tandis que Zohra déclare avoir eu déjà des engagements : « *J'ai été engagée sur le plan politique. J'ai eu des responsabilités dans la ville. Tout ça a changé, mais j'ai mes convictions.* »
- 5 En fait, un soi-disant détachement ou des réactions de rejet concernant la politique masquent souvent chez les jeunes adultes que nous avons interviewés une véritable préoccupation en ce domaine. Les propos de Jacques-Alain en fournissent une bonne illustration : « *C'est faux de dire que les jeunes ne s'intéressent pas à la politique, ils s'y intéressent, et de très près. Il n'y a qu'à voir le simple fait qu'ils rejettent, et les partis, et les hommes politiques actuels, parce qu'ils ne sont pas jeunes, ils n'ont pas les mêmes problèmes, ils ne vivent pas les mêmes problèmes... D'après ce que je peux voir à la télévision, même les jeunes beurs, les gens qui n'ont pas la chance d'avoir accès aux études, sont quand même conscients que l'avenir se joue dans les sphères politiques. Même si on n'est pas d'accord avec ce qui se passe.* »
- 6 En effet, cette attention pour la chose publique ne concerne pas que les jeunes dont les parents sont nés en France et en âge de voter ; elle est au moins aussi présente, sinon davantage, chez ceux d'origine étrangère, tant ceux ayant déjà la nationalité française que ceux qui désirent l'acquérir, ou même chez des étrangers fortement attachés à leur nationalité d'origine. Ainsi, Nader, quand on lui demande s'il suit l'actualité et le mode de fonctionnement de la société française, répond-il de façon pragmatique : « *Forcément, puisqu'on vit dans cette société et on subit les événements qui se passent en France.* »
- 7 Car si tous sont conscients de l'enjeu que représentent les orientations politiques pour leur avenir, actuellement compromis par le chômage, pour les jeunes issus de l'immigration, la question essentielle est celle de leur intégration dans la société française : « *Disons que nous, c'est vrai, je pense qu'au niveau général, les Maghrébins, ceux qui sont naturalisés français, à l'approche des élections, ils ont peur qu'il y ait des lois qui favorisent moins l'intégration. En général, les gens ont peur de ça, qu'il y ait une "petite répression" entre guillemets, ou bien qu'on nous facilite pas la vie, qu'on nous marginalise* », dit Farida. Et si le Front national fait souvent l'objet de commentaires sévères chez les jeunes dont les parents sont nés en France, sa montée en puissance lors des dernières élections suscite chez les jeunes d'origine étrangère une grande inquiétude. À Mulhouse par exemple, plusieurs garçons commentent les scores atteints par ce parti aux dernières élections dans leur quartier : « *Vous avez vu les résultats du vote pour la maternelle en ce qui concerne ce quartier ? Le plus, c'était le Front national...* » ; « *On comprend pas d'où viennent les votes* » ; « *On se demande. On sent pas d'où ça vient...* »
- 8 Cette crainte est encore plus aiguë chez les étrangers pour lesquels le droit de résidence sur le territoire français, parfois vital en raison des conditions politiques dans leur pays d'origine, est étroitement lié aux orientations de la politique nationale ; c'est ainsi que Mounir, Algérien en demande de naturalisation, après avoir exprimé son souhait d'un système démocratique pour l'Algérie, s'alarme des scores du Front national : « *Le*

*problème, c'est que les seuls gens qui votent, ce sont des Français de souche dans leur majorité et ils votent Front national. Quand vous décortiquez les résultats, le taux pour Le Pen est autour de 60 %, c'est effarant. »*

- 9 Les études suivies peuvent aussi conduire à s'intéresser à certains aspects de la politique, mais non des moindres, comme pour Philippe, titulaire d'un BEP de comptabilité, qui déclare : *« La politique, ça m'intéresse pas trop, mais c'est surtout l'organisation économique d'un pays. Comme je suis dans l'économie, ça, j'aime bien. »* De même, la formation de Malik, étudiant en droit, peut expliquer son attirance pour la chose publique ; et ses voyages à travers la France et à l'étranger (Angleterre, Danemark) ont contribué à son approche relativisée de la politique française.
- 10 L'histoire ouvre aussi parfois la voie à une curiosité pour les événements politiques actuels : *« C'est plutôt à l'école que je parle de politique, dit Mourad. En histoire, on parlait. Ça n'avait rien à voir avec le cours ; je faisais la Révolution française, mais je posais une question sur la politique d'aujourd'hui, et on lançait le cours entier. La gauche, la droite. »* Mais prise sous un angle politique, l'histoire peut aussi alimenter une révolte. C'est le cas pour Daoud qui justifie son rejet déclaré de « l'Occident » en général et de la France en particulier en invoquant la politique coloniale menée dans le passé et une certaine ingratitude à l'égard des peuples qui ont dû la subir : *« On les appelle des "immigrés". Ce sont eux qui ont construit l'Europe, ça veut dire c'est la richesse des pays d'Afrique qui venait... Ils les ont annexés ; ils ont exploité toute la richesse économique, soi-disant pour les civiliser... »*
- 11 Toutefois, l'enquête, menée sur différents sites de situation et de taille différente, pose une interrogation : les conditions de vie locales jouent-elles un rôle dans l'intensité de l'intérêt que la jeunesse porte au politique ? Il est indéniable que les jeunes habitants dans les périphéries des grandes villes, Bobigny, Bron, ou dans des quartiers de Mulhouse ou même d'Hérouville-Saint-Clair ont évoqué beaucoup plus longuement les problèmes d'actualité politique que ceux domiciliés dans des villes de taille plus modeste comme Auxerre ou surtout Nyons. Est-ce un hasard si, sur ce dernier site, nous avons enregistré deux nets refus d'inscription sur les listes électorales, venant de Français de souche ?

### Face à la classe politique : méfiance et déception

- 12 Il se dégage des entretiens une défiance quasi générale des jeunes adultes interrogés à l'égard de la classe politique, sans trop de distinction entre les partis. En effet, bien que largement suivies par la plupart de nos interlocuteurs, les déclarations et professions de foi des hommes politiques, proférées au cours de la période électorale, ne les ont guère convaincus.
- 13 Plusieurs d'entre eux expriment leur totale défiance en mettant en cause la personnalité même des hommes politiques, qui, selon eux, n'auraient comme unique ressort que l'ambition et l'égoïsme : *« Ils parlent pour leur pomme, comme on dit, pas de ce qu'ils vont faire, eux, de ce que ça va rapporter pour les jeunes, pour le chômage », dit Yamina. Ou Zina : « Surtout, ils veulent donner une image pour l'élection, et puis après, ils retournent à leurs histoires. »*
- 14 D'autres accusent les hommes politiques de duplicité et de manque d'idéal, comme Florian : *« La politique, ça me barbe. Il y en a très peu qui soient dignes de confiance. J'espère pas, j'attends pas grand-chose des politiques, voilà »,* et de regretter de ne pas voir prendre en compte ce qu'il appelle « les bulletins de non-confiance ». Quant à Nathalie, elle

déplore : « Il me semble qu'on ne ressent plus le devoir de participer à la vie, d'élire quelqu'un qui va nous représenter. Il n'y a plus d'idéal... [L'élection présidentielle] aurait pu être un événement important, et puis maintenant, c'est tellement peu crédible, on a l'impression qu'on se fiche de nous, quoi. » Et Pilar estime que les hommes politiques « ne sont vraiment pas convaincants ».

- 15 Cette impression de tromperie volontaire à l'égard du citoyen est encore plus nettement définie quand Léa ou Mokrane parlent avec dégoût et regret « des magouilles » existant dans le système politique, de la « loi de la jungle », du « chacun pour soi et Dieu pour tous ». Dans le même état d'esprit, Omar s'en prend également aux structures du pouvoir politique, et notamment aux partis, qu'il accuse de manipulation des citoyens : « Mais quelque part, il y a la main de l'État dedans. Il y a une petite manipulation, que ce soit de l'État ou d'un parti politique quelconque. Et puis moi, les partis politiques... je déteste. C'est des structures par rapport auxquelles je ne m'identifie pas du tout, quoi... Parce que c'est des gens qui en fait nous disent pas réellement ce qu'ils ont derrière la tête. Ils utilisent les gens. Moi je préfère militer dans une organisation de quartier. »
- 16 Le sentiment d'un rapport de force inégal entre la classe politique et les citoyens de base contribue également à entretenir la défiance ; Mounira tire profit de sa lecture de Machiavel pour exprimer cette lutte impuissante entre pot de terre et pot de fer en politique : « Comme il dit [Machiavel], il y a des rapports de force ; au départ, on ne se rend pas compte, on est bien minoritaire par rapport aux chefs d'État qui eux... qui utilisent bien les lois à leur gré. » Désiré, lui, ne trouve que des solutions qui lui semblent désespérées : « C'est difficile ; la seule chose qu'on peut faire, c'est aller dans la rue et manifester, mais on l'a déjà vu, les jeunes descendent et ils ne sont pas écoutés. » Pour Nathalie : « Il n'y a plus de possibilités », et Nora semble lui faire écho : « Les jeux sont faits, et puis voilà. On choisit et ce sera le même résultat de toute façon. » Et la même de poursuivre : « Par exemple, niveau chômage, je crois que ça ne peut pas être pire. »
- 17 Le reproche le plus argumenté fait à la classe politique est son éloignement du vécu quotidien ainsi que son élitisme. Malik l'exprime clairement quand il dit que les événements d'actualité le touchent, en ajoutant : « La mort de Bérégovoy m'a beaucoup touché à l'époque, parce que pour moi, c'est quelqu'un qui est venu du peuple, qui n'a pas fait l'ENA ou une grande école, qui était arrivé tout en haut. Et je crois que c'est le fait de ne pas avoir fait les grandes écoles qui était à l'origine de sa "chute", enfin, chute entre guillemets. Tant que les politiciens viendront d'en haut et pas des gens qui sont à la base, ça pourra pas vraiment marcher. C'est comme l'éducation, tant que les règles viendront des ministres et pas des enseignants, je ne vois pas tellement comment ça peut marcher. »
- 18 Les politiques sont en effet généralement perçus comme incapables de proposer des solutions efficaces à des problèmes concrets, leur activité se limitant trop souvent, selon plusieurs de nos interlocuteurs, à proférer des discours, et, circonstance aggravante, des discours identiques. Cette impression est durement ressentie par de jeunes adultes, taradés par les réalités du chômage et de l'exclusion : « Quand je vois les élections qui arrivent et qu'il n'y a personne qui propose quelque chose, ça me fout les glandes », dit Nicolas. Et Agiba de méditer ainsi sur le discours politique : « La politique, ça m'intéresse, mais c'est un discours. Ce discours, on l'a entendu... enfin, j'ai 24 ans et j'ai l'impression de l'avoir entendu toute ma vie, mais c'est toujours la même chose. Personne n'a de solution et c'est de pire en pire. La vocation d'un homme politique, elle est noble, mais là, par contre, vraiment il y a une personne qui l'a, ou alors, ils le cachent bien. » L'impéritie des hommes

politiques s'étend aux institutions publiques : « *Les institutions, je ne sais pas... je ne vois pas ce qu'elles pourraient faire.* »

- 19 Dans la même ligne de pensée concernant l'usure des hommes politiques, Jacques-Alain explique leur incapacité à saisir les problèmes du temps par le fait qu'ils sont d'une autre génération, d'un temps où la conjoncture était bien différente : « *Le fait de connaître un peu l'histoire récente, de savoir de quelle génération sont certains hommes politiques actuels, ça permet de savoir que s'ils connaissent les problèmes, ils ne les vivent plus. Ils sont d'une autre génération, ils sont de la génération des Trente Glorieuses, pratiquement tous...* » Et Jacques-Alain de rire... avant de poursuivre, désabusé : « *Non, la politique, je la suis, mais de loin. J'en entends les échos. On ne peut pas ne pas la connaître, surtout à l'approche des élections présidentielles, des municipales, c'est inévitable. Même si je n'écoute pas 7/7, je sais ce qu'ils disent : ils disent la même chose, de quelque bord qu'ils soient.* »
- 20 Le matraquage des sondages et des justificatifs chiffrés qui caractérise notre époque alimente également la méfiance de ces jeunes à l'égard de la politique, car ils y voient une dissimulation de la vérité au moyen d'arguments « scientifiques » fallacieux. C'est ainsi que Florian, dont on a déjà mentionné qu'il préconisait les « bulletins de non confiance », les justifie par une critique des sondages, qui ne reflètent pas, à son avis, une vue exacte et précise de l'opinion : « *Que ce soit par rapport aux 43 % de Balladur, comme l'indiquaient les sondages, il faudrait que dans ces valeurs-là soient pris les bulletins de non confiance. Ça donnerait déjà une nouvelle vision de la France. Tant de personnes n'ont choisi personne, parce qu'elles n'avaient pas confiance ou alors qu'elles n'étaient pas intéressées. Savoir les motivations des gens.* »
- 21 L'ensemble de ces réflexions désenchantées montrent néanmoins que nos jeunes interlocuteurs, tout critiques qu'ils soient, le sont précisément à la mesure de l'intérêt qu'ils portent à la chose publique en France, y compris parmi ceux qui, n'étant pas de nationalité française, pourraient peut-être y attacher moins d'importance...

## Critiques, mais électeurs

- 22 « *J'irai voter, même si je vote blanc...* » ont répondu la plupart des jeunes adultes auxquels nous avons posé la question de leur inscription sur les listes électorales et de leur participation aux différents scrutins.
- 23 « *Voter est un droit et un devoir* » : telle est la réponse souvent invoquée quand on leur a demandé leur motivation à cette participation. La notion du « devoir » est étroitement associée au fait que ce « droit au vote » est historiquement considéré comme chèrement acquis, que ce soit pour certains étrangers au passé obscurci par des souvenirs de dictature, ou pour les Français qui ne l'ont acquis que tardivement : ainsi, Pilar, d'origine espagnole, fait-elle référence au passé de ses parents pour expliquer son intention de voter : « *On va voter parce qu'on est des citoyens. On a gagné ça. Ça aussi, c'est important. Ces jeunes qui ne comprennent pas... Et quand je vois mes parents, pendant la répression de Franco, il faut voir ce qui s'est passé.* »
- 24 Pour ceux dont les parents sont nés en France, la démarche de voter est étroitement associée à l'histoire. Ainsi, Marie ne renonce pas à une conquête : « *Même si à la limite on va voter blanc. On ne l'a que depuis quarante-cinq, le droit de vote, alors on ne doit pas l'abandonner* » ; Laure précise pour sa part : « *Oui, j'ai l'intention de voter. C'est la moindre des choses et c'est un devoir. C'est tellement riche en histoire, le droit de vote !* » Pour certains, ce devoir fait partie intégrante de leur éducation, c'est un véritable héritage : « *Ah oui,*

*oui, ça, je tiens ça de mes parents, alors là, ils ont fait des centaines de kilomètres pour voter, par principe, et moi aussi, j'ai toujours voté. C'est important* » (Jean-Michel).

- 25 Aller voter, c'est aussi pour beaucoup, quelle que soit leur origine, une responsabilité à l'égard de la communauté nationale ; Mokrane, français d'origine marocaine, en est hautement conscient : « [Participer aux élections], je pense que c'est un choix. Chaque personne est responsable. Il ne faut pas après se leurrer ou se plaindre : un tel est venu au pouvoir... on est responsable. » Et Khaled, de même origine, fustige en ces termes ceux qui négligent de s'inscrire sur les listes électorales : « Il y a beaucoup de jeunes qui s'abstiennent ou alors carrément qui ne s'inscrivent pas sur les listes électorales. C'est vrai que c'est obligatoire, mais ce n'est pas sanctionné. Le fait de ne pas s'inscrire, moi, personnellement, je dirais que c'est irresponsable. Parce qu'on vous donne, on a la possibilité de s'exprimer, de participer à la démocratie, participer à la prise de décision, etc. Même voter blanc, ça change, ça peut changer les résultats. »
- 26 La participation aux élections est pour un certain nombre de ces jeunes adultes une marque de respect pour la démocratie : c'est ce qu'exprime Mounir, algérien en attente de naturalisation, quand il affirme que s'il le pouvait, sans aucune illusion sur l'influence de sa démarche, il voterait « parce que je me rends compte que tout le monde peut critiquer le système de démocratie, mais ça reste le moyen, comme disait Churchill, le moins mauvais sans doute ».
- 27 Participer dans l'attente de voir leur vie un peu transformée par les résultats des élections, c'est l'espoir, plus ou moins exprimé, de ces jeunes à l'avenir souvent si bouché : « Moi, j'ai envie de voter pour quelqu'un avec qui je peux avoir des avantages », dit naïvement Désiré. Non moins naïvement, dans sa grande jeunesse, Mourad clame sa hâte d'avoir l'âge de voter, avec une vision très manichéenne et quasiment magique des résultats qui peuvent sortir d'une élection : « Par exemple, quand on est à gauche, si un de gauche passe, par exemple Jospin, il va tout faire pour qu'il y ait moins de chômage, pour que les métiers, ce que j'appelle les métiers bas... Il va essayer d'augmenter leur salaire, d'augmenter les heures de travail, de faire quelque chose de mieux pour les gens qui sont bas, quoi. Alors que si la droite elle passe, c'est plutôt les riches. Ils vont tout faire pour que ça les arrange. Si par exemple ils augmentent les prix de tout, ça arrange les riches. C'est pas que ça les arrange, mais ça leur fait rien. Mais nous, ça arrange pas... »
- 28 Mais par leur participation au vote, ces jeunes espèrent surtout parer à une situation qui serait pour eux pire que la situation présente. C'est ce sentiment qui anime Ahmed : « Bon, je vote à gauche, parce qu'à droite, c'est... La différence, elle se fait au niveau de l'immigration, sans plus. Ça ne va pas plus loin. Mais les options économiques, c'est kif kif Tout en sachant que je n'attends rien d'eux. C'est à celui qui fera le moins de mal. » De même, le suffrage de Jérémie est un vote d'évitement du pire : « Ah oui, je veux aller voter, j'irai voter... Là, quand j'entends autour de moi "je ne sais pas quoi voter, donc j'irai pas voter"... Le Front national, par exemple, c'est une chose qui me sort par les yeux. Le fait de ne pas voter, eh bien c'est inconsciemment approuver ça. »
- 29 Chez les jeunes issus de l'immigration, qu'ils aient acquis ou non la nationalité, le désir de participer, de s'exprimer est quasi général. Sans doute les étrangers qui désirent se fixer en France ressentent-ils une très grande frustration de ne pouvoir voter, car ils ont l'impression d'être obligés de subir, de n'avoir aucune prise sur leur vécu.
- 30 Voter et avoir une carte d'électeur, c'est, pour certains, face aux réactions d'hostilité dont ils sont trop souvent victimes, une preuve matérielle de leur appartenance à la communauté nationale, de leur juste droit d'être « ici » ; c'est la revanche de Malika

contre le racisme qu'elle subit : « *Quand on nous dit : "Retournez chez vous", on peut dire : "Regardez ! J'ai une carte d'électeur, quand même, hein".* » Ce n'est pas le cas de Farida, qui pourtant a dû faire la démarche de demander une naturalisation qui ne lui était pas acquise par « le droit du sol », qui se sent « *touriste* » au Maroc, qui dit avoir été « *marquée par Molière, aimer Victor Hugo, Rimbaud, Verlaine, Prévert et Lamartine [qu'elle lit] en pensant en Française* ». Malgré les objurgations de son frère qui la pousse à s'inscrire sur les listes électorales et à aller voter, elle ne parvient pas à franchir le pas, inhibée par la peur d'un regard malveillant : « *Je sais que c'est un droit et aussi un devoir, parce que le fait d'avoir acquis la nationalité, donc j'ai ce droit-là que je n'avais pas avant, mais ça me fait bizarre, parce que j'ai peur d'être mal... Honnêtement je crois que j'ai peur de me retrouver avec des gens racistes et de me retrouver de la petite minorité, surtout si je me retrouve la seule étrangère.* »

- 31 Toutes les attitudes de refus ou de contrainte dégoûtée face au vote que nous avons enregistrées viennent de jeunes dont les parents sont nés en France. Si beaucoup vont voter par sentiment d'accomplir un devoir et par désir de s'exprimer, le dégoût de certains face à la classe politique paraît bien près de les pousser à l'abstention : « *Maintenant on se sent obligé de voter, on ne le ressent plus comme un devoir de citoyen* », dit Nathalie, qui décrit sa démarche plutôt comme un automatisme que comme un acte raisonné : « *Se sentir obligé de voter, c'est comme par exemple, vous allez vous garer dans un parking, vous allez être obligé de mettre un ticket pour ne pas avoir une amende. Eh bien là, c'est presque pareil, les gens se sentent obligés d'aller voter, parce que tout le monde fait ça, et puis il faut le faire et puis c'est tout. Il me semble qu'on ne ressent plus le devoir de participer à la vie, d'élire quelqu'un qui va nous représenter.* » Quant à Sophie, pour les présidentielles qu'elle juge « *merdiques* » : « *Oui je vais voter, mais c'est dégoûtant.* » Et Nicolas, lui, baisse totalement les bras : « *Honnêtement, je n'irai pas voter, ça sert à quoi de voter !* »

## Des jeunes préoccupés par l'état du monde, mais des sources d'information souvent peu diversifiées

- 32 L'intérêt pour la politique ne se limite pas aux strictes limites des jeux de pouvoir à l'intérieur de l'Hexagone : les faits de société en France, les conflits et la misère dans divers pays ou continents, en résumé « l'état du monde », sont évoqués par un grand nombre de nos interlocuteurs, et souvent de façon passionnée.
- 33 Les jeunes se sentent particulièrement concernés par les faits de société qui se déroulent en France, notamment par la montée du chômage, l'exclusion et le sort des sans-logis, ainsi que par la drogue, la violence, la montée du racisme, le sida, autant de sujets d'inquiétude et de scandale qui reviennent au fil des entretiens. Et les Maghrébins, surtout ceux d'origine algérienne, sont particulièrement touchés par les dramatiques événements qui se déroulent depuis des années en Algérie ; pour certains d'entre eux, ils représentent un obstacle à leur désir d'un retour, provisoire ou définitif, dans leur pays d'origine. Mais la gravité de ces événements n'échappe pas non plus à bon nombre de ceux dont les parents sont nés en France. D'ailleurs, les guerres et les violences qui se manifestent dans d'autres pays, les massacres au Rwanda, au Zaïre, les conflits en Bosnie, en Tchétchénie, les événements en Israël et en Palestine sont autant de sujets de préoccupation.

- 34 Reviennent aussi les famines en Afrique ou en Inde, l'exploitation des enfants au Pakistan ou au Brésil. Ainsi cette phrase d'Allala donne-t-elle une synthèse de l'état d'esprit de beaucoup des jeunes rencontrés : « *Moi, c'est tout ce qui est en relation avec l'humanitaire : l'exclusion, la faim, la pauvreté, la misère. Pour moi, c'est quelque chose qui devrait plus exister... Quand je vois un conflit qui arrive, j'essaye de connaître l'histoire du pays pour savoir comment on en est arrivé là. L'histoire de la Seconde Guerre mondiale, ça m'intéresse aussi. La Pologne aussi : les problèmes qu'elle a connus pour exister, ça a pas toujours été facile. Ou sinon, pour comprendre les personnes dans un pays... J'essaye de voir les différents points de vue.* » Et au cours de l'entretien, elle dit également s'être documentée sur le sida et sur les événements d'Algérie pour tenter d'en comprendre la signification. Quant à Dalia, elle affirme : « *En fait, on se sent concerné obligatoirement par tout. Indirectement ou directement.* »
- 35 Mais si ces jeunes se passionnent pour l'état du monde, beaucoup se plaignent de ne pas recevoir toutes les réponses à leur curiosité : « *Je pense qu'en fait, on est très mal informé de ce qui se passe dans le monde. Donc, c'est difficile de porter un jugement* » (Michaëla).
- 36 Il faut dire que l'audiovisuel est leur première source d'information au quotidien, et la télévision beaucoup plus que la radio. En ce qui concerne la radio, seuls quelques « mordus » de l'information puisent à toutes les sources. Les autres auditeurs déclarés sont des personnes qui n'ont pas un accès totalement libre à la télévision, comme ce jeune qui vit en foyer, ou ceux dont les horaires d'activité ne leur permettent pas de regarder les journaux télévisés. Les stations nationales, *France Info*, *France Inter* et *France Culture* sont les plus écoutées. Mais la source d'information de loin la plus fréquentée par tous ces jeunes est la télévision : journaux télévisés, émissions telles qu'*Envoyé spécial*, *La Marche du siècle*, *Faut pas rêver*, *Bas les masques*, *Capital*, *7/7*, *L'Heure de vérité* sont les plus cités. Et les reportages d'Arte ou de la 5 semblent également être appréciés de plusieurs de ces jeunes téléspectateurs.
- 37 Tous regardent les chaînes françaises, mais la parabole, fréquemment présente dans les familles maghrébines et turques, permet aussi de maintenir un lien avec la terre et la culture d'origine. Toutefois, il semble que les émissions venues du Maghreb ou de Turquie retiennent surtout l'intérêt des parents ; les enfants, imprégnés de la langue et de la culture françaises, s'y intéressent de plus loin et davantage par attachement sentimental que par intérêt concret immédiat. Plusieurs disent préférer au poste de télévision branché sur la parabole, souvent installé dans la salle de séjour et regardé par les parents, un second poste sur lequel ils captent les chaînes françaises ou éventuellement des chaînes de pays autres que le Maghreb. Ils invoquent aussi leur manque de maîtrise de l'arabe. C'est ce que dit Farid : « *Récemment, mon père vient d'acheter une antenne parabolique et c'est vrai qu'il martèle bien, là. Tous les soirs, il met la Tunisie, l'Algérie ou l'Égypte. Moi, je regarde très peu parce que, bien que je parle l'arabe, je l'écris un peu, le parler, je comprends pas très bien ce que les acteurs disent et c'est pour ça que je la regarde très peu. C'est pas des émissions que je regarde. Sporadiquement.* »
- 38 D'une façon proche, en dépit des réticences de sa mère, Samia, étudiante en histoire, déclare sa nette préférence pour Arte plutôt que pour la télévision maghrébine dont ses parents sont des spectateurs assidus. Malik semble en quelque sorte « confisquer » à ses parents la télévision branchée sur l'antenne parabolique quand il dit : « *Au départ, c'était pour capter la télévision maghrébine, mais bon, mes parents ne la regardent pas très souvent. Ils la regardent quand nous ne sommes pas là, parce que, quand nous sommes là, c'est vraiment impossible de la regarder, parce que nous, nous regardons les satellites européens.* » De cette

façon et grâce à sa connaissance de plusieurs langues, ce jeune homme élargit ainsi sa vision et son évaluation de l'information : *« Moi je regarde CNN ou les informations anglaises, certaines chaînes allemandes aussi que j'aime bien regarder. Je comprends pas tout tout, mais c'est intéressant d'avoir leur point de vue aussi... Ça vous remet à votre place peut-être, parce que les Français sont un peu nombrilistes parfois, et c'est bien d'avoir le point de vue de l'étranger sur les événements. Pendant la présidentielle, c'était vraiment intéressant d'avoir le point de vue des Allemands ou, sur Euronews, d'avoir le point de vue des Italiens. Ça leur donne leur vraie dimension. »*

- 39 Reflet de la méfiance à l'égard de la politique, la quête d'information à la télévision peut prendre une forme inattendue. Mounir, par exemple, se déclare si écœuré par la presse audiovisuelle, que seule une émission satirique d'inspiration politique trouve grâce à ses yeux : *« Je ne regarde qu'une émission politique en fait, qui me plaît et qui est complètement en phase avec mon esprit, c'est Les Guignols de l'info. Eux, c'est bien ; mais si vous voulez en fait avoir une information, paradoxalement, vous regardez Les Guignols. On peut discuter sur le message qu'ils veulent donner à travers un sketch ou bien une information, mais l'information, elle est donnée. »*
- 40 C'est que les informations diffusées par l'audiovisuel sont loin de satisfaire ces jeunes. D'abord le foisonnement de nouvelles très souvent violentes et douloureuses, exposées de façon brute et sommaire et martelées à longueur d'antenne, est une véritable épreuve : *« Parfois, j'éteins ; c'est trop mauvais comme informations. Si j'écoutais les informations 24 heures sur 24, je ne pourrais plus, moi ! Ce matin, je prends mon petit déjeuner, j'allume France Info... Je vois que les informations sont mauvaises, ils fournissent les informations nécessaires. Et puis je ne regarde pas le journal du midi parce que les informations, c'est trop mauvais. J'ai pas envie de voir les images ; les titres et les commentaires, ça me suffit ! »*
- 41 Pour Karin, à cette saturation devant les images d'horreur s'ajoute le scandale de l'absence de hiérarchie dans la présentation des informations : *« Quand on parle de toutes les guerres, de toutes les famines, de tout ce genre de choses, moi, à chaque fois que je vois une image de ça ou que j'en entends parler, ça me touche, mais tellement que je sature au bout d'un moment. Je me dis que... qu'on est tellement impuissant que je n'ai plus envie d'entendre ces choses-là, puisque je sais qu'elles se passent. J'ai une espèce de refus, un peu, de l'information, à cause de ça. Parce que ça me choque tellement, au journal télévisé, de voir qu'on parle d'une guerre et de massacres en Bosnie et puis qu'après on nous parle des résultats du foot en nous disant que c'est une catastrophe... Je ne supporte pas. Je ne peux pas supporter. Et... ça m'énerve ! J'ai envie de casser la télé. »* Virginie éprouve un même sentiment de révolte à être ainsi renvoyée à une impuissance : *« Je trouve qu'on monte en épingle certaines affaires comme les meurtres par exemple. Je ne vois pas l'intérêt de parler pendant quinze jours d'un meurtre. C'est sûr que ça me touche mais on se sent vraiment impuissant, donc on ne peut rien y faire. Je voudrais qu'on parle des choses qui peuvent évoluer. »*
- 42 Mais le procès le plus grave et le plus fréquent fait aux journalistes de l'audiovisuel est de ne pas diffuser une information exacte, de faire du voyeurisme, et même en ce qui concerne certains d'entre eux, de *« trafiquer des témoignages »*. Mounir est très virulent à l'égard de ces journalistes dont il a pu apprécier de près les procédés : *« Il y a eu des événements ici, dans le quartier, il y a deux ans, des cameramen de chaînes sont venus, ils voulaient du sensationnel, ils voulaient une tête d'immigré typique devant eux, qui ne sait pas parler. Quelle était en fait leur préoccupation ? C'était d'avoir quelqu'un qui colle bien à leur image. Ils voyaient des jeunes turbulents, ils allaient vers eux, les aguichaient : "Vous voulez*

passer à la télévision ?” Et voilà ! » Matoub porte contre la télévision la même accusation de manipulation et s’estime lui aussi écoeuré du mépris que traduisent ces pratiques à l’égard du public : « *La télévision française... nous passe souvent des images pour nous dire : “Regardez ce qui se passe ailleurs, ça va jamais arriver en France.” Depuis des années on voit les mêmes choses et ça permet toujours de se disculper aussi, on assiste aujourd’hui à des manipulations, que ce soit dans les journaux de télévision ou dans des émissions où on méprise les gens.* »

- 43 Mais Matoub comme Mounir, si critiques à l’égard de l’information télévisée, sont des lecteurs réguliers de la presse écrite ; et Mounir pousse même sa quête d’une information la plus objective possible en allant jusqu’à comparer les bulletins de différentes agences de presse. Il est vrai que ces deux jeunes Algériens ont des fortes personnalités, et ils doivent à leur maturité, à une vive intelligence et à leur acharnement au travail un niveau culturel élevé.
- 44 Beaucoup d’autres jeunes gens, bien que non dupes du caractère souvent trop sommaire de l’information audiovisuelle, ne pensent pas à aller l’approfondir et la compléter dans la palette plus vaste de l’information écrite, notamment en recourant aux quotidiens. Sans doute entre-t-il parfois dans cette attitude un certain parti pris de « facilité », comme l’admet Cédric : « *Je prends toujours ce qu’il y a de plus facile, quoi... La télé, il n’y a qu’à regarder et écouter.* » Mais il est probable que l’explication d’Hadrien joue encore davantage pour un grand nombre de jeunes vivant dans les quartiers défavorisés, et elle met en même temps en lumière le rôle que peuvent avoir les bibliothèques dans la diffusion de l’information écrite : « *Mes parents n’avaient pas de journaux chez eux, ils n’en ont toujours pas. Donc pas de contact avec l’article, avec la petite annonce qui traîne, avec ce genre de rencontre au quotidien, chez soi, sans le vouloir... C’est un objet bizarre, le journal. Acheter un journal le matin pour le lire. Je l’aborde pas au quotidien. Je dirais que je dois lire le journal une fois tous les quinze jours, je vais acheter le journal une fois tous les quinze jours. Il m’arrive de le lire en bibliothèque en passant, ou de jeter un coup d’œil. Les informations, je les suis, mais le journal, ce n’est pas un objet que je pratique.* »
- 45 Certains, comme Léa, ont conscience de la lacune que peut constituer l’absence de la presse écrite dans la quête de l’information : « *Oui il y a également les journaux que je ne lis pas tellement. Je pense que si je m’attardais plus au rez-de-chaussée [de la bibliothèque] pour lire les journaux, je comprendrais un peu plus tout ce qui se passe. Parce que des fois je regarde les vidéos et je ne comprends pas tout. Et quand j’ai le temps de lire un journal, j’ai l’impression que tout est plus clair.* »

## **La bibliothèque, source de documentation sur des thèmes politiques**

- 46 Le rôle de la bibliothèque dans la fréquentation de la presse écrite n’est en effet pas négligeable. Parmi les lecteurs de presse que nous avons pu identifier, il en est relativement peu qui achètent régulièrement le journal. La plupart disent consulter la presse soit sur leur lieu de travail, soit à la bibliothèque ; et il arrive que cette consultation les incite ensuite à l’achat d’un journal ou d’une revue. C’est le cas de Mounira, qui, à la bibliothèque, consulte *Le Monde*, *Le Monde diplomatique*, *Le Nouvel Observateur* et *Politis*, puis se les procure si un sujet attire particulièrement son attention. La bibliothèque peut aussi devenir un lieu d’initiation à la lecture de la presse, même par la seule consultation d’un journal local, comme l’explique Mokrane : « *Je feuilletais L’Yonne républicaine pour voir un peu ce qui se passait dans la région... et puis*

*je me suis intéressé à ce qui se passait au niveau national et c'est comme ça que c'est parti. »* Étudiant en économie, il consulte régulièrement les journaux à la bibliothèque, notamment les *Cahiers français* et dit qu'il aimerait se constituer « une bibliothèque de presse ».

- 47 *Le Monde* est le quotidien national le plus souvent cité par ceux qui déclarent lire la presse écrite : une douzaine de ceux que nous avons rencontrés l'ont mentionné, des étudiants la plupart du temps. Ils déclarent aussi consulter des périodiques : *Le Monde diplomatique*, *Le Nouvel Observateur*, *L'Express*, *Le Canard enchaîné*, et aussi *Jeune Afrique*, plusieurs fois cité. Il semble que ces journaux soient davantage parcourus que lus en entier.
- 48 Enfin quelques jeunes puisent souvent dans les rayons de la bibliothèque des livres pour compléter leurs informations sur l'état du monde. Il peut s'agir de livres politiques, comme c'est le cas pour Jean-Michel, qui explique qu'il aime lire les biographies des hommes politiques avec une analyse critique de leur parcours : « *Dans la biographie des hommes politiques, c'est intéressant de voir leur évolution et l'influence du milieu social. Parce que regardez, par exemple, Mitterrand... sa famille a fréquenté tout de même du beau linge, il y a eu quand même des coups de pouce. Chirac, c'est pareil, parce que son père a sauvé la vie de Dassault. Et il a été poussé par Dassault à un certain moment. Bon, il est extrêmement brillant, ce sont tous des gens qui sont hors du commun, au départ, mais en plus, ils avaient quand même des sacrés coups de piston. »* Quant au *Dictionnaire politique* qu'il aime consulter à la bibliothèque, il y puise un certain amusement : « *J'ai regardé sur le Dictionnaire politique, c'est un bouquin qui est assez ancien, donc le dernier a dû être fait en 75 ou même en 81. J'ai revu s'il y avait Balladur, ils parlent même pas de Balladur... alors ça, j'ai bien rigolé. Je peux vous dire qu'il y a des tas de noms dont j'ai jamais entendu parler. Ils parlent aussi de la Trilatérale, j'adore ça. La Trilatérale, c'est une sorte d'association, une organisation internationale de tous les hommes puissants. »*
- 49 Peut-être la formation de Jean-Michel, un DEA de droit, a-t-elle contribué à aiguïser cet intérêt pour la politique. Il en va sans doute de même par exemple pour Luc, étudiant à l'Institut français de presse : il s'est forgé, par les livres, une opinion politique qui, en opposition avec le reste de sa famille, fait l'objet de débats passionnés et houleux avec ses frères, durant les déjeuners dominicaux... Il déclare « *aimer les livres de journalistes, un petit peu comme Pierre Péan* ». Toutefois, il indique que ce qui l'a fait diverger des idées familiales, « *ce sont les grandes idées... Je ne sais pas, les Droits de l'homme, la non-violence d'une certaine manière, des choses comme ça. Sans à mon avis absorber bêtement ce que je peux lire... Je suis très attaché aux principes républicains* ».
- 50 Quant à Omar : « *J'ai une lecture plutôt politique, parce que j'ai une petite sensibilité marxiste-léniniste. Alors, je lis beaucoup dans ce domaine-là. Et puis il y a les livres d'histoire, aussi, j'aime beaucoup lire tout ce qui a trait à l'histoire...* » Mourad, le benjamin de nos interlocuteurs, cherche, lui, à travers ses lectures, à se forger une opinion : « *Par exemple, quand moi, je lis les livres politiques, là, avant de lire, je sais pas où je suis : je sais pas si je suis pour la gauche ou pour la droite. Une fois que je prends un livre de politique, je sais pas où me situer et tout ça. Mais une fois que tu lis le livre, tu fais ; "Ah ! c'était ça la droite ! Finalement j'aime pas trop. Je préfère aller à gauche." Et ça nous montre, on est qui, on est où. Parce qu'il y a des gens, quand ils vont grandir, ils seront situés là, dans la politique. Donc, ça, c'est des livres qui te servent... Depuis quatorze ans, on s'intéresse à la politique, alors c'est partout qu'on lit... On vient ici, on prend des livres de politique, on lit, c'est partout, quoi, on la voit partout la politique. »*

- 51 De même, c'est à la bibliothèque municipale que Mounir a pu satisfaire sa curiosité précoce pour les questions politiques : « *J'étais plutôt attiré par les sujets disons que j'étais plus avancé par rapport aux autres – par les problèmes politiques, sociaux, de racisme, etc., ce sont ces sujets qui m'intéressaient.* » Et cet intérêt ne s'est pas démenti au cours des années, parce qu'actuellement, ses lectures favorites, « *à part les biographies, ça peut être les essais politiques, sur des problèmes de fond que connaît le monde ou la société française ou bien d'autres pays comme l'Algérie.* ». Les livres historiques rencontrent aussi un réel succès auprès des jeunes lecteurs ; pour plusieurs d'entre eux, notamment les jeunes qui cherchent des réponses aux questions qu'ils se posent sur la guerre d'Algérie, c'est surtout pour comprendre le monde contemporain, ou même leur propre histoire.
- 52 Par la mise à disposition de la presse, par le prêt d'ouvrages documentaires, les bibliothèques municipales jouent donc d'ores et déjà un certain rôle dans la formation politique des jeunes citoyens. Mais la dispersion de la documentation susceptible de répondre à cet objectif est telle qu'elle ne peut toucher que les plus curieux, ceux qui sont en « recherche active ». Pour les nombreux jeunes qui ne sont que téléspectateurs, trouver une documentation complémentaire par la lecture d'ouvrages spécialisés n'est pas évident, car établir une bibliographie est déjà un travail d'initié. Les bibliothèques pourraient contribuer à donner un regard élargi sur les émissions de reportages les plus regardées, excitant la curiosité des téléspectateurs : cela pourrait se faire en exposant chaque semaine sur une ou deux tables des livres, essais ou romans, des vidéos, des revues en rapport avec un ou deux des grands sujets traités à la télévision, qu'il s'agisse d'événements politiques ou de faits de société, comme ceux diffusés par exemple dans *Envoyé spécial* ou *La Marche du siècle*. C'est d'ailleurs ce que suggère Nicolas qui aime beaucoup les tables de présentation de la FNAC et qui estime que le principe devrait en être étendu aux bibliothèques : « *Vous vous baladez et vous regardez, ça peut attirer l'œil.* »
- 53 Image et imprimé, en effet, ne s'opposent pas : de la même façon que c'est quelquefois après avoir vu un film que des jeunes en sont venus à la lecture du livre qui l'avait inspiré (ou inversement), des lectures en rapport avec l'actualité pourraient être amorcées par des émissions vues à la télévision. Et le prêt de reportages de qualité sur des thèmes proches pourrait enrichir aussi le regard porté sur un sujet.

## **Des jeunes solidaires, fortement impliqués dans la vie associative**

- 54 Vivement intéressés par ce qui se passe dans le monde, mais n'attendant guère des politiques la solution aux difficultés qu'ils côtoient dans leur vie quotidienne, la plupart des jeunes que nous avons rencontrés tentent de transformer un horizon souvent restreint ou inquiétant en se jetant eux-mêmes dans l'action. Pour cela, ils s'insèrent soit dans le cadre d'un groupe informel, soit au sein d'une association déjà existante ; et il arrive que les plus entreprenants se lancent dans la création d'une structure associative spécifique. Ici encore, on remarque que l'implication est plus fréquente parmi ceux qui sont d'origine étrangère que parmi les autres, et parmi ceux qui habitent dans les villes les plus importantes. Généralement, elle s'effectue de façon bénévole. Quelques-uns y trouvent aussi l'occasion de percevoir une rémunération,

souvent modique, voire un salaire régulier. Et on peut noter que les bibliothèques municipales, de façon suivie ou sporadique, étaient quelquefois ces engagements.

- 55 La solidarité à l'égard des plus jeunes est particulièrement forte et illustrée, notamment, par une participation assez massive au soutien scolaire, assurée soit dans le cadre de l'environnement scolaire, soit dans celui d'associations de quartiers. Nombreux sont les étudiants qui consacrent quelques heures d'un emploi du temps chargé pour aider les enfants à surmonter leurs problèmes scolaires. Parmi eux, quelques jeunes dont les parents sont nés en France s'adonnent à cette tâche, mais surtout des jeunes issus de l'immigration, ayant eu eux-mêmes à affronter des difficultés durant leur vie de collégien ou de lycéen et ayant parfois bénéficié d'un tel soutien.
- 56 La bibliothèque municipale peut jouer un rôle dans ce type d'aide, notamment dans le cadre d'annexes fréquentées par des jeunes en grande difficulté. Il arrive aussi que la fréquentation de la bibliothèque municipale suscite des réseaux d'entraide spontanés, comme le montre l'exemple de Hava : *« En français, ils avaient des difficultés. Moi, je les entendais parler puis je rigolais dans mon coin. Je me suis dit : autant que je les aide. Je leur ai expliqué. Et moi, j'avais des problèmes en maths. Ça tombait bien. En parlant comme ça, j'ai appris que c'étaient des scientifiques. C'est parti de là. Maintenant, je les vois régulièrement. »*
- 57 L'animation est, avec le soutien scolaire, une tâche qui retient un grand nombre de nos jeunes interlocuteurs impliqués dans la vie associative. Ils tentent de pallier les conséquences qu'engendre l'enfermement dans des quartiers souvent vides de structures de loisirs : *« Les jeunes, on s'apercevait qu'ils fonçaient droit dans la délinquance et la drogue, et puis ils ne voyaient que leurs murs de béton. Alors on s'est dit on va essayer de proposer autre chose. Il y a autre chose dans la vie que ça »,* explique Samirah, qui, avec une de ses amies, a créé une association de lutte contre la drogue. Fonctionnant tant bien que mal depuis deux ans, cette structure associative qui organise des soirées est même parvenue à offrir à ses adhérents un voyage dans le sud de la France, *« pour leur montrer qu'il existe autre chose »*.
- 58 Pour s'évader du cadre trop étroit de leur ville de résidence, quelques-uns choisissent d'adhérer à des associations organisant des petits voyages touristiques dans d'autres villes françaises, ce qu'ils ne pourraient peut-être pas faire de façon individuelle. D'autres s'adonnent à des activités sportives. Pour certains comme Philippe, passionné de sport et entraîneur bénévole de jeunes enfants dans un club de football, au-delà du divertissement, cette fonction a une dimension sociale, pour lui objet de fierté : *« Justement ça me permet aussi d'être responsable de quelque chose. Comme là, les gamins je les entraîne, ça me permet d'être reconnu en tant qu'entraîneur et d'être responsable, et d'avoir des responsabilités envers eux, parce que c'est des gamins de 8-10 ans, c'est des poussins, donc, eux aussi j'essaye de leur passer un petit message... Et surtout ce que j'ai voulu leur faire passer, c'est l'esprit d'équipe. La camaraderie. C'est très important. Pour qu'une équipe gagne, il faut qu'il y ait un esprit d'équipe. De ce côté-là, je crois que j'ai réussi. Au début il y avait un peu des frictions entre eux, maintenant dès qu'ils se voient ils sont tout contents, ils se sautent dessus... De ce côté-là, je suis assez fier. »* Philippe a aussi découvert, un peu par hasard, qu'outre le sport, l'activité théâtrale peut être un plaisir. Les associations de danse et surtout de théâtre semblent d'ailleurs rencontrer un grand succès, et pas seulement auprès des jeunes filles.
- 59 Pour quelques jeunes filles issues de l'immigration, l'appartenance à une association ouvre une possibilité de se libérer un peu d'un carcan culturel pesant<sup>3</sup> : par exemple, les

quelques sorties autorisées à Rabia et à ses sœurs, sous étroite tutelle de leurs frères aînés, se font dans le cadre d'une association. Mais en outre, l'activité théâtrale qu'elles exercent dans ce cadre n'est pas de pur divertissement : elle donne voix aux difficultés que rencontrent les femmes maghrébines en France. Car il s'agit d'un théâtre-forum où sont représentés de courts sociodrames, conçus par les acteurs eux-mêmes, à l'issue desquels s'instaure un débat avec les spectateurs.

- 60 La condition féminine est objet de préoccupation pour plusieurs autres adhérentes d'associations. À Hérouville, le passage de l'association parisienne Les Nanas beurs a fortement marqué l'une des jeunes femmes que l'on a rencontrées, qui envisage d'implanter une antenne dans sa ville. Sous une forme différente, Hava, bien qu'arrivée assez tardivement en France, fait de l'animation dans le cadre d'un centre de quartier pour aider les enfants, mais surtout les filles de sa communauté à sortir, en dépit de difficultés matérielles et de la réprobation des parents : *« J'ai fait ça avec des enfants turcs en difficulté. Au début, c'était pour les filles. On était parti pour dire qu'on allait faire sortir les filles turques le plus possible. Mais le problème, c'était qu'on n'avait pas de local. On était dans un parc, et on faisait du badminton, volley. Et, le problème, c'étaient les parents turcs. »*
- 61 Zohra, elle, a milité dans le cadre de l'Association des femmes françaises. Issue d'une famille nombreuse et très émue du vieillissement prématuré de sa mère, elle profite des contacts qu'elle a avec de nombreuses femmes pour les informer de leurs droits afin qu'elles évitent des maternités non désirées : *« Il faut faire avancer ces questions-là auprès des femmes. Le renforcement de la pilule, le remboursement de l'IVG. Celles qui avortent sont en général des femmes défavorisées... Ça c'est des luttes importantes parce qu'elles sont liées à la survie des femmes. Quand il n'y avait pas l'avortement, c'est vrai que les femmes mouraient dans des cabinets privés où on faisait tout et n'importe quoi. »*
- 62 Mais si les jeunes filles musulmanes sont particulièrement concernées par la condition féminine, des Françaises n'y sont pas insensibles, comme on l'a vu dans un autre chapitre, et Isabelle, par exemple dénonce *« le machisme, même en France »*. Aussi voudrait-elle agir en participant à une association d'aide aux femmes.
- 63 La solidarité va parfois bien au-delà du quartier. Beaucoup de nos interlocuteurs rêvent de s'impliquer dans l'aide humanitaire, à l'échelle du monde. C'est ce que déclare par exemple Omar : *« J'ai un autre projet qui me tient vraiment à cœur, c'est que j'aimerais bien m'investir dans une association à but non lucratif j'aimerais bien faire de l'assistance à d'autres personnes qui sont dans le besoin, comme les organismes comme Médecins sans frontières. Voilà, j'aimerais bien ce travail. »* Et quand on lui demande qui il aimerait aider, il répond : *« Tous ceux qui sont dans le besoin. Pas spécifiquement des gens en Afrique. Partout dans le monde, parce que des gens dans le besoin, il y en a partout. C'est vrai, j'en rêve... J'aimerais bien contribuer comme ça dans une association, ou bien en créer une moi-même. »*
- 64 Dans ce même esprit, les activités d'un groupe de jeunes d'Hérouville-Saint-Clair dont Christian est un membre très actif, sont exemplaires. Un stage de coopération de deux mois et demi dans une communauté villageoise sénégalaise, réalisé dans le cadre d'un jumelage, avait confirmé le goût de ce très jeune homme pour l'aide humanitaire. Il continue à animer l'association Jam-Tan, destinée à conserver des liens étroits avec la communauté sénégalaise et à monter d'autres projets. Christian explique : *« Jam-Tan, c'est une formule de salutation en sénégalais. Et tout ça, ça nous a permis de garder des liens avec les Sénégalais. Donc aujourd'hui, il y a des projets qui se montent grâce à Jam-Tan. Il y a eu un projet qui a été fait récemment, qui a été l'invention d'un poulailler, et puis ça marche très très bien. »* Ce jeune homme préside aussi une seconde association, locale, dénommée

Jeunes en danger. Le but de cette seconde association, « *c'est tous les jeunes qui ont des difficultés, on essaye de voir ce qu'on peut faire avec eux. Donc là on a envisagé de faire un projet de loi basé sur un article des Droits de l'homme, parce que je suis quelqu'un qui vit énormément avec les Droits de l'homme... On a réuni des jeunes, et on a pu discuter avec eux sur les Droits de l'homme, et savoir ce qui était logique en France, ce qui n'était pas logique. Donc à partir de là, on a eu envie de construire un projet de loi* ».

- 65 Et alors que beaucoup des jeunes qui souhaiteraient monter une association butent souvent sur les démarches administratives et les moyens financiers nécessaires pour réussir, Christian et ses compagnons n'hésitent pas à recourir aux grands moyens, y compris l'appel aux hommes politiques locaux et même de niveau national pour faire aboutir leurs projets. Et leur sens de la communication n'est pas en défaut : « *Il va y avoir un journal qui va se créer prochainement, donc ça permet aussi aux jeunes d'avoir une correspondance, de s'exprimer sur ce qu'ils ressentent par rapport à leur quartier, parce qu'il y a des jeunes qui ont des difficultés par rapport à leur quartier. Nous, on est basé beaucoup sur l'article 25 des Droits de l'homme qui parle de la santé, du bien-être. Quand il y a un problème au niveau de la santé, ça leur permettra, dans le journal, de parler de la santé, s'il y a un problème sur les finances, qu'ils arrivent pas à toucher trop d'argent pour se nourrir, ça leur permettra de le dire aussi. Tout ça, il faut le dire, il faut se dire que les jeunes, il faut qu'ils puissent s'exprimer. L'association qu'on est en train de faire servira à ça.* »
- 66 Christian ne manque pas de souligner la part de la bibliothèque municipale dans le succès de cette initiative : « *Donc tout ça c'est venu de la création de Jam-Tan et aussi par l'invitation de la bibliothèque qui nous a permis de faire une soirée ici.* » Mais cette part est encore plus grande, car la préparation de Christian à cette aventure s'est effectuée dans le cadre de cette bibliothèque : « *Donc moi je me suis renseigné énormément sur la bibliothèque pour savoir ce qu'était l'Afrique, c'est pour ça que je suis venu ici plus d'une fois. Et puis après, il y a eu des rencontres qui ont été faites. Mais suite à ça, j'ai pu exposer par rapport à des associations sur des choses que je savais grâce aux bouquins de la bibliothèque.* » Car ce jeune homme, autodidacte, puise beaucoup de ses informations, tant pour sa formation professionnelle que citoyenne, dans les livres en grande partie empruntés à la bibliothèque municipale.
- 67 L'association à laquelle appartient Christian est une association très active, ayant un impact concret et sans doute en existe-t-il ailleurs d'aussi efficaces. Mais il semble nécessaire de s'interroger sur le foisonnement de la vie associative dans les quartiers, et de se demander si toutes remplissent un rôle effectif de transformation de la vie sociale, ou si certaines ne servent pas de paravents pour masquer un vide, ou pire, pour servir d'autres intérêts que ceux pour lesquels elles avaient été conçues.
- 68 En effet, il en est que ce mode d'action a déçu, comme Matoub, qui pourtant a été un militant actif, mais qui dénonce une récupération : « *J'ai traversé ma période SOS-Racisme, très décevante. Nous avons servi de charrette à Julien Dray pour devenir député, à Mitterrand pour se faire mousser un peu, pour avoir quelques voix des jeunes beurs. Ensuite j'ai participé à des manifestations de Act up. Act up, c'est un mouvement qui contestait les pratiques... comment la France lutte contre le sida. La population est essentiellement homosexuelle, mais on arrivait à trouver quelques hétérosexuels comme moi. Mais maintenant je les trouve insupportables. Pour moi le jour où ils ont mis les capotes géantes avec Benetton...* » Il n'en conclut pas moins que l'action commune lui paraît la seule susceptible d'être efficace.

- 69 D'autres jeunes pensent pouvoir agir de façon plus individuelle, comme Léa, jeune Zaïroise, qui veut être médecin : *« De toute façon si je vais être médecin, c'est pour l'humanitaire. La médecine pour moi, je la vois dans une optique pour faire l'humanitaire. »*
- 70 « Aider », tel est donc le mot qui revient la plupart du temps dans la bouche des jeunes, même chez ceux qui n'envisagent qu'une action individuelle. Peu nombreux sont ceux qui ont un discours « égoïste », sauf peut-être davantage parmi ceux qui habitent des villes de petite taille, comme Nyons. Dans les quartiers des grandes villes, beaucoup des jeunes utilisateurs des bibliothèques manifestent leur désir d'être « utiles ».
- 71 Pour Mokrane, cette aspiration est même « vitale » : *« Au début, j'envisageais de faire des études de médecine, parce que ça m'intéressait beaucoup. Parce que dans mon esprit, c'est surtout humanitaire, des fois je me remets en question, je me dis : si je venais à mourir du jour au lendemain, qu'est-ce que je vais avoir fait dans ma vie ? »* Et il va jusqu'à entrevoir l'image positive qu'il pourrait ainsi renvoyer à sa postérité ! *« Quand on voyait il y a un an ou deux ans tous les problèmes de guerre, de famine, la Somalie et tout ça, bon, franchement, j'étais prêt à partir. Du jour au lendemain, on m'aurait dit : "Tu pars", je serais parti. Pour moi, après, quand on me demanderait, ne serait-ce que mes enfants plus tard, je pourrais dire j'ai fait ça. »*
- 72 Comme beaucoup d'enfants de parents immigrés, Mokrane est tout à fait conscient des efforts, du travail et des capacités d'adaptation à un milieu culturel étranger, et souvent hostile, dont son père et sa mère ont dû faire preuve pour faciliter son intégration dans la société française. Les parents de ces jeunes, dans leur très grande majorité, sont venus directement des campagnes de Kabylie, du Constantinois ou d'Anatolie aux banlieues françaises. L'esprit de solidarité que manifestent tout particulièrement leurs enfants ne serait-il pas aussi, au-delà du désir de pallier les carences politiques et sociales, l'écho lointain de formes de solidarité paysanne ?

## La citoyenneté, un concept complexe au gré de vécus divers

- 73 Intérêt pour la politique, participation à la vie nationale par un exercice assez généralisé du droit de vote pour ceux auxquels l'âge et la nationalité autorisent un tel droit, et pour les autres, aspiration fréquente à ce type de participation, esprit de solidarité souvent concrétisé par une contribution active, telles sont autant de composantes de la citoyenneté déjà observées. Mais cette citoyenneté, comment les jeunes eux-mêmes la conçoivent-ils ?
- 74 Souvent, quand nous avons demandé à nos interlocuteurs de donner leur définition de la citoyenneté, une réponse rapide fusait : *« des droits et des devoirs »*. Cette réponse elliptique, qui résonne comme une évidence, est celle presque unanime de ceux dont les parents sont nés en France, la participation aux consultations électorales représentant pour eux le symbole de ce « droit-devoir ». Or celui-ci est intimement lié à la composante traditionnellement la plus manifeste de la citoyenneté, la nationalité. S'ils ont cette réponse quasiment réflexe, c'est que pour eux, l'appartenance à la communauté française fait partie de leur « héritage » familial, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit dans trois éléments : le sol, le temps et la famille<sup>4</sup>.
- 75 Cette citoyenneté par héritage, si elle est partie intégrante de l'individu dont les ascendants sont français depuis plusieurs générations au point de lui apparaître « naturelle », peut ne pas être exempte de problèmes pour d'autres. Ainsi, pour ce

jeune Alsacien, conscient que comme tout héritage, cette citoyenneté est la résultante du hasard : « *Moi je dis que citoyen c'est un grand mot, j'aurais pu être né à 600 kilomètres de là et être citoyen allemand.* » Du fait des discontinuités de l'histoire alsacienne, ses parents préfèrent s'accrocher à une référence immuable : « *Quand on leur dit par exemple : vous êtes Français, ils disent non, on est Alsaciens. Parce qu'il y a un certain conflit entre les gens de la France et de l'Alsace. Puisqu'il y en a certains qui nous considèrent pas comme Français, qui nous considèrent comme des Allemands.* » Lui refuse cette confusion, et voit dans la position frontalière une richesse : « *Je sais que je suis Français, que je vis en France et je trouve ça bien justement d'être à côté d'autres cultures.* » Est-ce pour cette raison que sa définition de la citoyenneté est plus explicitée ? : « *C'est avoir la chance d'avoir une culture comme la bibliothèque, la radio, et puis après renvoyer la pareille... c'est renvoyer la pareille du système scolaire qui vous a formé depuis petit, si vous êtes boursier encore plus, moi je ne suis pas boursier. Être citoyen c'est donc avoir des devoirs, c'est pas que des avantages. C'est un peu l'idée de communauté, c'est une communauté de Français, je parle géographiquement, et dont tout le monde a la chance d'appartenir à cette communauté, si on accepte les règles ; si on n'est pas d'accord on les change et on tend à vouloir les modifier mais il faut la respecter... donc être membre de cette communauté c'est être citoyen, aller voter.* »

- 76 Pour la plupart des enfants dont les parents ont immigré d'autres pays d'Europe, la citoyenneté reste encore une notion « simple », qui ne leur pose pas trop de problèmes. La définition qu'en donne Miguel, par exemple, Français d'origine espagnole et portugaise, se rattache à la conception « des droits et des devoirs » des Français de souche : « *Pour moi c'est être libre sans dépasser certaines limites. Il y a beaucoup de choses que vous ne pouvez pas faire. Il faut mettre des bornes. Entre les deux bornes tu fais ce que tu veux, tu rencontres qui tu veux mais il y a des choses à ne pas dépasser.* » Et il déclare son attachement à la nation France : « *Je ne sais pas, c'est pas le fait d'être patriotique mais si j'ai l'opportunité de vivre ailleurs, je ne vivrai pas ailleurs. Je trouve que la France est un bon pays. J'ai eu l'occasion de parler avec des gens qui ont visité plusieurs pays, c'est vrai que la France est un bon pays.* » Il est vrai que son père semble lui avoir inculqué une haute idée des devoirs qui incombent à ceux qui se réclament d'une nationalité : « *Mon père m'a toujours dit : "Tu sais on n'est pas Français par ses origines, on est Français par ses actes".* »
- 77 Pour Luigi, d'origine italienne, être citoyen, c'est « *s'identifier au pays, les mœurs, tout ça. Je pense que c'est ça.* ». Né en France, y ayant toujours vécu, il semble même avoir une médiocre curiosité pour le pays d'origine de ses parents, et il dit choisir ses lieux de voyage dans de tout autres pays que l'Italie. En revanche, Pilar, venue d'Espagne à l'âge de cinq ans, recherche avidement ses racines – ce qui n'est peut-être pas sans rapport avec le fait que son père ait eu un discours de rejet à l'égard de son pays d'origine. Et pour ne pas avoir à opter sentimentalement entre les deux pays, elle se raccroche à une notion élargie de la citoyenneté en l'étendant à l'appartenance européenne, élaborée au fil de lectures : « *Alors là, j'ai dévoré toute l'histoire de l'Espagne. Et c'est là, je trouve qu'on se sent très européen, parce qu'on se rend compte qu'il y a plein de choses similaires qu'on a vécues : aussi bien les monarchies que le Baroque, la Renaissance.* »
- 78 Pour ces jeunes Français d'origine européenne, la proximité des cultures et la moindre « visibilité » de leurs différences ont pu sans doute faciliter, non pas une intégration, mais une véritable assimilation<sup>5</sup>. Pour les jeunes issus des immigrations autres qu'européennes, si les composantes de la citoyenneté que sont le droit d'expression par la participation aux élections et la solidarité sont assez généralement bien intégrées, la question du choix de la nationalité est une source de difficultés et d'angoisses, même

chez ceux qui ont acquis la nationalité française et adhèrent le plus aux valeurs de la communauté française. D'ailleurs, leurs réponses quand on leur demande leur définition de la citoyenneté sont plus complexes. Certes, ils ne nient pas la définition simple « droits et devoirs », mais elle est, en général, plus explicitée et surtout, elle est formulée souvent en termes plus affectifs, l'attachement aux valeurs et à la culture apparaissant comme l'élément le plus important. La définition d'Omar est imprégnée de cette affectivité : « *Je peux vous dire que pour moi, être citoyen d'un pays, c'est d'abord vivre dans ce pays, aimer ce pays... Aimer ce pays, donc s'identifier aux valeurs de ce pays, à ce qui fait la culture de ce pays... Pour moi, être citoyen, c'est ça.* »

- 79 La liberté de penser et de s'exprimer compte parmi les valeurs de la citoyenneté française particulièrement prisées, notamment par les jeunes femmes issues de pays où elle leur est traditionnellement refusée, et à plus forte raison, par celles qui ont vécu dans un pays où cette précieuse liberté a été bâillonnée par un régime politique tyrannique. Écoutons une jeune Française d'origine cambodgienne : « *Être citoyen français, déjà, comme je suis de deux cultures différentes, je me sens déjà plus française que cambodgienne parce que je suis venue là depuis que j'étais petite, donc j'ai une mentalité plutôt française, et c'est vrai que quand je compare les deux cultures, il y a des inconvénients et des avantages. J'ai tendance à piocher les meilleurs, mais j'ai pas toujours réussi. C'est pas toujours facile non plus de faire, de comparer l'une à l'autre. Ce qui est bien par rapport à mon pays, c'est le droit à la parole aux femmes. Là-bas, les femmes, elles s'expriment pas beaucoup. La liberté, c'est fondamental. Moi, j'ai traversé une période de guerre, je me rends compte que la liberté, c'est ce qu'il y a de plus fondamental. Et aussi la parole pour s'exprimer librement, parce que là-bas, on a fui le Cambodge parce que mon père était enseignant, et comme tout début de guerre, on fait une chasse à tout ce qui est l'intelligentsia, donc on a fui à cause de cela. C'est vrai que plus je fais des études, plus je me rends compte que le droit à la parole est à défendre. Tout le monde peut avoir des opinions différentes mais il faut les laisser parler et les écouter. Je trouve qu'en France, citoyen français, c'est un peu lié à ça pour moi. On a beaucoup de fois l'occasion de s'exprimer, ce qui n'est pas tellement le cas au Cambodge.* »
- 80 Pour Fatima, la citoyenneté est un « principe actif », où la prise en charge de son propre sort est importante : « *Ça c'est un bon débat la citoyenneté. Je crois qu'aujourd'hui ça serait pas d'être citoyen français, mais ça serait plutôt de le devenir, parce que ça se perd complètement, je crois que les gens ne se sentent pas responsables de ce qui leur arrive. Il y a une sacrée démission. Je dirais que déjà faire partie d'une ville à part entière, la faire vivre, aller participer à ce qui est proposé, du genre les expos, des réunions, des trucs dans le cadre des locataires, c'est déjà être citoyen. Aller voter aussi ça se perd beaucoup.* »
- 81 Mais l'ostracisme dont trop souvent les jeunes issus de l'immigration sont victimes peut également influencer sur leur conception de la citoyenneté. C'est ce qu'exprime une étudiante française d'origine tunisienne quand on lui demande comment elle conçoit l'intégration au sein de la communauté nationale : « *J'ai fait beaucoup de droit constitutionnel, donc... J'ai même dû connaître la Constitution par cœur. Pour les examens. Donc, c'est pas tellement par la bibliothèque mais par la fac, parce qu'il fallait apprendre, mais c'est pas tellement lié avec la réalité quotidienne, quand on lit le préambule. Je ne pense pas que ce soit à ce niveau-là qu'on s'intègre dans la société française... Il y a à la fois s'intégrer et être intégré par les autres. Ça dépend où on tombe. Moi je sais que j'ai eu un parcours assez différent ; dans certains endroits, ça se passe assez naturellement puis dans d'autres, ça se passe pas bien. Les deux parties. Mais ça vient aussi de l'éducation qu'on a reçue.* »

- 82 Être reconnu comme membre à part entière par la communauté nationale, c'est ce que revendique également un jeune Français d'origine maghrébine, dont le frère occupe une charge municipale : *« Ce que je trouve un peu mal placé, c'est qu'il y ait certaines personnes qui se considèrent sur un piédestal un peu élevé, et puis qui nous parlent comme à des moins que rien. Alors ça, ça m'est arrivé plusieurs fois, et puis, calmement, j'essaie de les remettre en place en leur disant qu'on a une carte d'identité française et puis bon, on a les mêmes droits. »* Il n'est pas sans intérêt de relater<sup>6</sup> que dans la ville où il réside, le Monoprix situé au centre, parce qu'il a été victime de vols, « a interdit l'entrée de son magasin à tous les jeunes beurs, avec dispositif de filtrage par des vigiles dont un maître-chien ». On peut imaginer combien de telles pratiques discriminatoires, non seulement humiliantes, mais illégales, peuvent mettre à mal la notion de citoyenneté dans l'esprit des jeunes qui en sont les victimes ! C'est aussi ce qu'explique Mounir, en parlant des « incontestables » Français que sont les Antillais : *« Ils ne se considèrent pas comme Français, parce qu'on ne les considère pas comme des Français. »* Il convient en effet, au vu de ces exemples, de se demander si quelques esprits « hexagonaux » ont bien conscience de l'entité que représente la notion de citoyenneté, et s'ils ne conçoivent pas une citoyenneté de seconde zone, au rabais...
- 83 Aussi, les lois Pasqua sur la nationalité ont-elles été vécues comme une discrimination équivalant à une humiliation et à un rejet : *« Les lois concernant le code de la nationalité proposées par Monsieur Pasqua ne me donnent aucune envie de la demander. Vous savez lorsque vous vous présentez à trois heures du matin pour passer... – pour faire toujours un lien avec la lecture – même si vous êtes Joyce, si vous avez une personne devant vous qui vous prend pour un être inférieur, seulement parce qu'elle a un petit pouvoir que l'administration lui a donné... C'est une première humiliation. Je n'ai aucune envie que ces gens-là me posent des questions sur ma vie privée, sur mes penchants à savoir, s'il y avait une guerre entre l'Algérie et la France, de quel côté je serais. »*
- 84 D'autres ont de la citoyenneté une approche beaucoup plus utilitariste. La fermeture de l'emploi aux étrangers est en effet une des motivations de plusieurs accédants à la nationalité française – qu'ils aspirent à entrer dans une carrière du secteur public, ou à ouvrir les frontières dans la recherche d'un emploi du secteur privé. C'est le cas d'un jeune Algérien qui envisage de devenir professeur de sport ou d'aller vivre dans un pays de la Communauté européenne : *« Moi, franchement, au niveau de la carte d'identité française, c'est pour l'avenir que je vois ça... Je me dis que si je fais ma carte d'identité française, ou si je me fais naturaliser comme vous voulez, ça me permettrait soit d'aller vers un objectif c'est-à-dire d'être fonctionnaire, parce que, si je la fais, c'est dans ce but-là ; j'ai encore aucun projet à la faire ; ou sinon, ça me permettrait plutôt, vu que maintenant il y a l'Europe, c'est au niveau de l'ouverture des frontières. »* Et un autre jeune homme dit abruptement faire une demande de naturalisation *« par intérêt, ce n'est pas une adhésion par le cœur »*.
- 85 Certains enfin avouent franchement, tout en ayant un certain attachement au pays d'origine de leur famille, que le mode de vie dans ce pays leur est totalement étranger et qu'ils ne pourraient donc pas y vivre, ou même, encore plus directement : *« Et puis bon, pour être franc, pour répondre franchement, la vie est plus facile ici. Quand on arrive à avoir un travail et tout, c'est plus facile ici qu'en Afrique. »*
- 86 C'est que dans l'alchimie qui aboutit à l'adhésion de ces jeunes à la communauté nationale, donc à une citoyenneté pleine et complète, de cœur et d'esprit, la nationalité constitue l'élément perturbateur. On l'a vu dans un chapitre précédent, les enfants issus de l'immigration se trouvent confrontés au conflit entre deux cultures, entre deux

fidélités, une fidélité aux racines familiales, et en même temps un attachement aux valeurs acquises au quotidien, au cours des années cruciales de la construction de la personnalité. Aussi le changement de nationalité est-il vécu comme une trahison, même si les parents ne sont pas réticents et poussent au contraire leurs enfants à ce changement. Pour ceux auxquels les conventions internationales permettent une double nationalité, l'acquisition de la nationalité française est certainement moins dramatique. Mais chez les autres, il y a toujours partage et il en reste un traumatisme, qui leur fait dire par exemple que « *c'est pas le bout de papier qui va changer quelque chose aux origines* ».

- 87 Si les problèmes de religion interfèrent dans le trouble que peuvent éprouver des jeunes Turcs à l'égard du changement de nationalité, la naturalisation française peut être ressentie plus encore comme une trahison par les jeunes dont les parents sont originaires de pays autrefois soumis à la colonisation française. C'est particulièrement vrai pour les enfants d'Algériens, pour lesquels la guerre, de quelque bord qu'ils aient combattu, a laissé des séquelles ineffaçables. Parfois, ce sont les parents qui ne peuvent accepter de voir leurs enfants devenir français. C'est le cas, par exemple, d'une jeune Algérienne dont le souhait de se faire naturaliser française est entravé par le veto paternel : « *Parfois mon père il dit que c'est une honte d'oser faire une autre nationalité, moi je crois qu'on peut faire une nationalité française en étant tout Algérien au fond de lui.* » Et elle avoue son désarroi quand on lui demande son appartenance de cœur : « *Rien du tout, j'ai pas vraiment un truc...* »
- 88 Zohra, elle, a rencontré la réprobation totale de ses parents quand elle a pris la nationalité française, parce que pour elle, « *la citoyenneté c'était dire, à un moment donné, qu'on a une place ici. Donc le dire officiellement et l'inscrire quelque part* ». Mais cette décision, longuement réfléchie, a été douloureuse, car la guerre d'indépendance a durement frappé sa famille : « *Quand je suis devenue Française et que je l'ai annoncé à mes parents ça a été terrible. Pourtant j'étais adulte, j'avais 27-28 ans. Il avait du mal, mon père, à accepter l'idée que je devenais française. Parce que c'était un retour – mes parents ont eu des papiers français dans les années cinquante, quand ils étaient sous l'oppression française. Il faut les comprendre. J'ai eu des oncles torturés, j'ai eu de la famille qui a énormément souffert. Mais en même temps il faut se dire qu'on est là, à un moment donné il faut prendre des décisions qui auraient dû être prises par mes parents il y a longtemps. Parce qu'ils n'ont pas eu le courage de le faire. C'est à nous, enfants, de leur montrer le chemin, pourquoi être français. Parce qu'être français, pour moi, c'était faire un travail qui m'intéressait, dans un domaine public, qui me permettait de passer des concours, qui me permettait de m'intégrer plus facilement. En étant algérienne je ne pouvais pas passer les concours. J'étais beaucoup moins rémunérée que mes collègues français pour le même travail. Moi qui luttais sur le plan syndical, qui disais : "à travail égal, salaire égal", "il faut se battre pour que à formation égale on ait la même rémunération", je me trouvais en contradiction par rapport au discours, parce que je n'avais pas admis qu'à un moment donné il fallait faire le pas. Et puis j'avais plus de projet de retour au pays. Vers 22-23 ans je me suis dit on ne retournera plus. C'est pas la peine et je n'avais pas envie.* »
- 89 Le refus de jeunes Algériens de devenir Français, en dépit des facilités que pourrait leur apporter l'acquisition de cette nationalité, est d'ordre éthique, comme l'explique l'un d'eux : « *Je suis né après l'indépendance, je trouve déplacé de demander la nationalité d'un pays dont mon peuple a voulu se séparer parce que c'était un État colonialiste, il exploitait les terres, il exploitait les populations, mais donc ça n'a rien à voir avec un esprit de revanche contre les Français, simplement contre le symbole. Parce qu'il y a un symbole dans cette nationalité.* »

- 90 Tant que l'on recevait la nationalité française du simple fait du droit du sol, on pouvait s'en accommoder, ou même s'en réjouir discrètement. Aujourd'hui, où il faut « demander » cette nationalité, déclarer que l'on choisit « le camp des Français », on risque d'être assimilé à un harki. En effet, comme l'explique une jeune fille dont le père était du côté des Algériens ayant lutté pour l'indépendance, « *pendant un certain temps, être Français en étant Algérien, c'était être vendu. C'était être quelqu'un qui avait collaboré dans la guerre d'Algérie* ». Pour les enfants de harkis, le problème de la nationalité n'est pas moins tourmentant, on l'imagine, car leurs parents sont perçus par les autres Algériens comme des traîtres.
- 91 Pour les jeunes gens venus d'Afrique subsaharienne, l'histoire humiliante de l'esclavage s'ajoute à la lourdeur du passé colonial, ce qui induit chez quelques-uns, tel ce jeune Sénégalais, un rejet violent, non seulement d'une identité française, mais même européenne : « *Personne ne veut être Français. Qu'est-ce que c'est d'être Français actuellement, concrètement ?... L'Europe a construit les châteaux, ainsi de suite. À chaque fois qu'il y avait une guerre, c'était les Africains qui allaient se battre dans des camps, vous vous rendez compte le nombre d'Africains qui sont morts, parce qu'ils n'étaient pas habitués à ça. Ils sont partis se battre. Avant il y a eu l'esclavage, le colonialisme, ainsi de suite. Après il y a eu le prolétariat, après on leur dit qu'ils ne sont pas Français. Mais c'est aberrant. Je veux dire, je viens chez toi, je te vole, je t'exploite, tu fais mes guerres mais tu n'es pas Français. Pour moi si c'est ça la citoyenneté française, je n'en veux pas. Mais c'est ça la nationalité française. Ça veut dire que vous avez beau appartenir à une génération, à un long arbre généalogique qui a servi la France... et ne pas être reconnu Français, vous n'êtes pas Français parce que vous n'êtes pas né en France.* » Et sa colère est telle que quand on lui demande s'il a la nationalité française, il répond, suffoqué : « *Il manquerait plus que je ne l'aie pas...* »
- 92 La langue française étant pour lui « *la langue dans laquelle je réfléchis* », ce jeune autodidacte cultivé ne renie pourtant pas sa culture occidentale, ce qui lui permet d'être d'autant mieux critique à son égard, mais il refuse de reconnaître aux auteurs qu'il admire une dimension « occidentale », préférant leur attribuer une dimension universelle : « *[Si je dis] Kafka, Orwell, Proust, Faulkner, Joyce ne sont pas bons parce qu'ils sont occidentaux, je fais exactement ce que eux ils ont fait avec les autres civilisations, avec les autres continents, et ça je suis contre. Je suis contre l'Occident dans sa politique, dans sa théorie de domination hégémonique. Je ne serai jamais contre la culture, les activités artistiques, c'est purement culturel. Pour moi c'est l'homme avant tout.* »

## Citoyens, mais où ?

- 93 Les difficultés d'adhésion de ces jeunes à une nationalité sont si grandes que parfois, comme Manu, ils préfèrent se raccrocher à la seule certitude qu'ils aient, celle d'être intégré au lieu, à la banlieue, sa « petite patrie », où il a toujours vécu, au point d'inventer un mot pour se définir : « *Disons que déjà on est des "citaniers" du genre de la banlieue...* »
- 94 Toutefois, l'intégration locale n'est pas non plus toujours une évidence. La perception du lieu où l'on vit varie beaucoup selon les sites dans lesquels ont été menées les enquêtes. C'est dans la petite ville de Nyons que les jeunes semblent le plus fortement intégrés à leur région, et ils ont souvent une crainte d'encourir le risque de la quitter. « *À Nyons, il n'y a peut-être pas grand-chose, mais je suis quand même fier de ma ville. Quand je suis à Grenoble, je parle de ma ville. Donc, c'est que j'y tiens. Ah ! j'adorerais rester ici, mais je ne*

*sais pas si ce sera possible. Je me dis que dès que je trouve un moyen pour revenir ici, je reviendrai ici. »*

- 95 Les jeunes rencontrés à Auxerre ne semblent pas davantage prêts à quitter leur région. Il arrive même que ceux qui l'ont quittée un temps y reviennent. Et ceux qui sont d'origine étrangère ne paraissent pas envisager de partir ailleurs. Une jeune fille d'origine maghrébine, par exemple, hésite à aller à la faculté à Dijon, par peur de l'image de la grande ville telle qu'elle est véhiculée par la télévision, et elle se déclare attachée à Auxerre.
- 96 Dans les plus grandes agglomérations, les positions peuvent être beaucoup plus partagées et complexes. Ajoutons que sur ce point les éléments dont on dispose à partir des entretiens sont disparates, et qu'il ne s'agit donc que de « tendances », qui demanderaient à être vérifiées plus avant.
- 97 À Hérouville, un attachement à la ville est sensible chez plusieurs jeunes, qui se disent contents d'y habiter, et apprécient des réalisations de la municipalité. La bibliothèque est d'ailleurs l'une de ces réalisations, et certains, qui ont déménagé dans une autre partie de l'agglomération caennaise, y reviennent régulièrement. D'autres – ou quelquefois les mêmes –, évoquent en revanche un certain repli des « communautés » sur elles-mêmes, la prégnance du contrôle social, du « téléphone arabe ».
- 98 À Bron, et plus encore peut-être à Mulhouse, il ne semble pas y avoir, sauf pour quelques-uns, d'attachement particulier à leur quartier et à la ville, mais bien plutôt une indifférence résignée, voire, parfois, un désir de partir vers des lieux plus accueillants, même s'ils ont du mal à s'imaginer ailleurs que dans cet environnement où ils ont leurs repères. C'est qu'en effet, pour ceux qui sont issus de l'immigration, la xénophobie est plus sensible dans ces villes que dans les autres sites de l'enquête. Elle se marque, à Mulhouse, dans les taux de vote élevés en faveur du Front national lors des dernières élections. Plus qu'ailleurs, c'est là aussi que l'on dit se sentir relégué, que l'on se plaint de la ségrégation spatiale, comme on l'a évoqué dans un chapitre précédent. Des frontières, tangibles ou invisibles, séparent nettement de la grande ville voisine – Lyon, dans le cas de Bron –, ou du centre – dans celui de Mulhouse.
- 99 Ce jeune homme d'origine maghrébine, par exemple, à l'occasion d'un voyage en Angleterre, a pu comparer la différence de l'accueil, et ne rêve que de quitter Lyon, sans être fixé sur une destination précise : *« C'est surtout le climat sur Lyon que j'aime pas beaucoup ; je crois que les Lyonnais sont très réservés, très froids. Je crois que les Parisiens pensent la même chose des Lyonnais ; c'est vraiment un club fermé, et j'ai pas tellement envie de me battre pour rentrer dans ce club. »* Pour se diriger où ? Il ne sait pas trop : *« L'Angleterre... ou le Sud peut-être ; non, pas forcément le Sud. J'ai fait des demandes vers le Sud mais au bord de la mer, parce que j'aime beaucoup la mer. »* Et il évoque aussi des horizons lointains, l'Australie, l'Amérique du Sud ou le Japon, mais ne rejette pas l'idée de rester en France, alors que l'idée de retourner dans son pays natal ne l'attire pas du tout.
- 100 Cet autre garçon ne rêve aussi que d'un ailleurs, sans savoir si c'est tout à fait ailleurs, ou quelque part ailleurs en France : *« Oui, ce serait un pays asiatique, ça c'est sûr... Parce que j'aime bien. Ou même tropicaux. Même la France ! Moi, j'ai envie de voyager. Et je ne me vois pas rester en France, m'établir en France. Je me vois ailleurs. Je ne sais pas où, mais ailleurs ! »*
- 101 À Mulhouse, certains accepteraient de rester dans la ville, mais en quittant le quartier où ils vivent actuellement : *« Dans Mulhouse, mais dans un quartier, je dirais pas, calme,*

mais où on se ferait pas insulter tout le temps. » D'autres rêvent à une autre ville d'Alsace, au sud de la France, ou à un « Sud » plus mythique. Quelques jeunes refusent pourtant l'image négative plaquée sur leurs quartiers. Curieusement, ce sont d'ailleurs ceux qui vivent dans des lieux particulièrement peu attrayants. Peut-être est-ce le seul moyen de les rendre supportables...

102 À Bobigny, la situation est plus contrastée encore. Certains détestent y vivre, et éprouvent le désir d'un ailleurs, même si l'énoncé de ce souhait est parfois tempéré par un petit regret, celui principalement de devoir ainsi quitter leurs amis. Les motivations de ces jeunes sont diverses : il s'agit souvent de prendre une liberté par rapport à un environnement qui les étouffe. C'est ce qu'exprime ce jeune homme qui souhaiterait voir « éclater les banlieues » : « Moi je préférerais aller dans un autre environnement, faire autre chose. Parce que déjà à Bobigny... généralement au lycée, on se sent emprisonnés, on se sent cernés par les règles et en plus on connaît tout le monde. Je préférerais aller dans une école où il y a des gens que je ne connais pas. Connaître des gens différents. Peut-être la fac c'est pas la même chose parce qu'on devient plus indépendant. » D'autres sont, là aussi, dans une indifférence résignée : « C'est vrai que c'est pas une ville très attrayante. Quand j'ai des amis qui viennent me voir, ils me disent : "Comment tu fais pour vivre ici ?", ils n'aiment pas du tout. »

103 D'autres disent un attachement, et mettent en avant les équipements de leur ville et ses orientations politiques : « On a beau dire mais on a une belle bibliothèque, un cinéma, un centre commercial. On a des aides que d'autres villes n'ont pas. Parce que c'est une ville communiste » ; « Je suis une fille de la banlieue ; je travaille sur la banlieue et tout mais j'aime bien tout ce qui se passe. Ce qui se fait à Bobigny, et tout le 93, je trouve qu'il y a des choses intéressantes au niveau culturel... au niveau des prestations publiques, c'est une ville de gauche ; c'est mieux qu'une ville de droite, je crois qu'il faut privilégier ça parce que ça a tendance à disparaître, donc par rapport à tous ces trucs-là, j'aime bien. »

104 Plus encore qu'à la commune, c'est à la « banlieue », et à sa « culture », que plusieurs déclarent leur affection, comme ce jeune homme : « Bobigny, Drancy, est-ce que j'aime en général la banlieue ? Énormément. Parce que ici c'est très riche... En banlieue on est confronté à une réalité qu'on n'a pas forcément quand on habite dans une capitale comme Paris. En banlieue on est plus proche. Je me rappelle que je savais quand il y a eu un braquage, ou quelqu'un qui s'est fait tirer dessus, ainsi de suite. Il y a une proximité qui se fait, il y a un contact et par cette diversité d'ethnies aussi, c'est quelque chose de difficile à expliquer. » Et après avoir été tenté par Paris pour ses multiples potentialités culturelles, il déclare se sentir davantage chez lui en banlieue, notamment parce que les changements y sont davantage perceptibles : « Au début je voulais absolument aller à Paris. Mais je me suis rendu compte que non, ça ne me convenait pas. La banlieue me convient parfaitement. Parce qu'ici je me rends compte d'une réalité, dans le sens que si je fais des choses, je vois si ça avance ou ça n'avance pas. Je sais où j'en suis, ici. »

105 Toutes les nuances que nous avons dû noter dans ce chapitre sur la citoyenneté montrent combien ce concept mérite d'être constamment éclairci et mis à jour. Ayant déjà beaucoup évolué au cours de l'histoire, il ne cesse de se compliquer depuis les vingt dernières années, du fait notamment des changements importants intervenus dans la population française par l'immigration massive de populations non européennes. Si les bibliothèques municipales ont assimilé bien souvent ce changement dans sa dimension sociale, en ouvrant par exemple des annexes dans les quartiers défavorisés afin de mettre leur fonds à la portée des populations qui y vivent, en faisant

même parfois du soutien scolaire, elles n'ont peut-être pas encore pleinement appréhendé le rôle qu'elles pourraient jouer dans la prise de conscience et la mise en œuvre de la citoyenneté. Ne serait-il pas souhaitable qu'elles s'attachent désormais à tirer leur activité davantage dans le sens de la Cité, de la *polis*, cette communauté responsable orientée sur le « bien public », ce qui suppose à la fois éthique, connaissance et esprit critique ?

---

## NOTES

1. Cité par Jean Baudoin, « Citoyenneté et souveraineté : la contribution d'Habermas », in *De la citoyenneté*, Geneviève Koubi (dir.), Paris, Litec, 1995.
2. C'est à une conclusion proche qu'aboutissent, à partir de contributions diverses, les responsables du numéro d'*Hommes et migrations* consacré à « Jeunesse et citoyenneté » (n° 1196, mars 1996) : « Reste à savoir si l'on assiste vraiment, depuis quelques années, à une crise de la citoyenneté, en particulier parmi les nouvelles générations. En fait rien n'est moins sûr. Il n'est que de considérer leur engagement au service des causes humanitaires pour réaliser à quel point elles continuent de se soucier de la bonne marche de la société et du monde, pour avoir la certitude qu'elles ne dédaignent pas la chose publique » (p. 3).
3. Dans les années quatre-vingt, les femmes ont eu un rôle important dans le mouvement beur. Voir dans le livre d'Adil Jazouli, *Les Années-banlieues* (Paris, Le Seuil, 1992), le chapitre sur l'intégration au féminin.
4. Cf. Sophie Duchesne, « Être quelqu'un, mais quelque part », *Espace-Temps*, 57-58, 1995, pp. 26-35.
5. Encore que, comme Dominique Schnapper l'a souvent rappelé, l'intégration des immigrants d'origine européenne ne se soit pas faite sans conflits, parfois violents.
6. *L'Yonne républicaine*. 11 mars 1996.

## Chapitre 5. D'un seuil à l'autre

Isabelle Rossignol

---

« Tout ce monde impatient qui n'en peut plus de se contenir d'avoir son dedans dans le dedans de l'espace sans jamais pouvoir se dégager sans jamais trouver de faille le moindre passage pour s'écouler ailleurs s'infiltrer dans l'autre et le faire sien. »

*Jean-Louis Giovannoni*<sup>1</sup>

« Passer le seuil signifie s'agréger à un monde nouveau. »

*Arnold Van Gennep*<sup>2</sup>

« Plus que d'une limite ou d'une frontière étanche, il s'agit ici d'un seuil ou d'un vestibule qui offre à tout un chacun la possibilité d'entrer, ou de rebrousser chemin. "Zone indécise", entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur, ni vers l'extérieur, lisière. »

*Gérard Genette*<sup>3</sup>

- 1 Si l'on a pu cerner, jusqu'ici, les usages et les recours auxquels la bibliothèque donne lieu, il faut désormais s'interroger sur ce qui en a permis l'accès. Qu'est-ce qui a rendu possible ou difficile le passage d'une étape à une autre ? Le franchissement de ces différents seuils n'est-il pas soumis à un certain nombre de difficultés auxquelles les usagers peuvent se heurter ?
- 2 L'entrée tout d'abord. Lorsque nous avons commencé cette étude, un certain nombre des jeunes que nous rencontrions nous ont en effet conviées à aller voir ceux qui ne venaient pas à la bibliothèque. « *Nous, on vient. Allez les interviewer, eux !* », disaient-ils, comme si « eux » détenaient une vérité qu'en tant qu'usagers, ils ne voulaient plus dire, ou avaient oubliée ; comme si l'entrée à la bibliothèque avait bien constitué une première étape qu'ils étaient conscients d'avoir franchie, quand d'autres ne pouvaient rester qu'à la porte.

- 3 La circulation dans la bibliothèque, ensuite. De pièce en pièce, de livre en livre, n'y a-t-il pas là un espace où se perdre ? Comment l'usager peut-il passer d'une salle à une autre, d'un livre à un autre, et finalement d'un registre de lecture à un autre, c'est ce que nous avons cherché à repérer.
- 4 C'est donc à une réflexion sur ces passages que nous voudrions nous livrer. Dans cette réflexion, nous ne saurons oublier le caractère ambivalent de la notion de franchissement. En même temps qu'il y a avancée (on entre dans), il y a sortie (on quitte le lieu d'où l'on vient) : on ne passe ainsi qu'au prix d'un abandon.
- 5 Il s'agit finalement de se demander ce qui permet aux usagers de faire ces pas successifs et de savoir s'ils ne s'accompagnent pas d'ouvertures vers des univers plus singuliers.

## L'entrée dans la bibliothèque : la découverte d'un autre monde

« L'accueil aux gens et les attirer à venir, c'est ça, il faudrait réfléchir à tout ça »  
(Nicolas).

- 6 La première entrée en bibliothèque se fait rarement seul. Que cette entrée ait eu lieu au cours de l'enfance ou plus tard, la grande majorité des usagers que nous avons interviewés sont venus la première fois accompagnés dans la bibliothèque où nous les avons rencontrés. S'ils y sont entrés seuls, c'est qu'une autre bibliothèque avait été fréquentée auparavant, dans la même ville ou dans une autre ville.
- 7 Presque tous ont eu contact avec la bibliothèque dès l'école primaire, voire maternelle. C'est alors l'instituteur qui les accompagnait. Lorsque ce n'était pas l'instituteur, c'étaient le plus souvent les frères ou sœurs aînés, ces derniers fréquentant eux-mêmes la bibliothèque grâce à un instituteur. Responsables de leurs frères et sœurs plus jeunes, les aînés trouvaient dans la bibliothèque le moyen de lire et de travailler tout en sachant leurs cadets occupés. On assiste ainsi à un effet boule de neige où un instituteur fait entrer un enfant, qui lui-même fait entrer un frère ou une sœur, qui eux-mêmes feront entrer leurs plus jeunes frères et sœurs, de telle sorte qu'une fratrie entière peut se succéder en bibliothèque sous l'impulsion d'un seul médiateur. Dans d'autres cas, moins nombreux, c'est la mère qui accompagnait les enfants en bas âge. Il s'agit généralement de mères ayant le goût des livres et qui souhaitent le communiquer à leurs enfants<sup>4</sup>.
- 8 Certains en revanche sont venus pour la première fois à la bibliothèque à l'âge du collège. Ils ont en ce cas subi l'influence d'un professeur (de français, mais aussi de mathématiques, d'allemand, ou de latin) ou de copains. Il y a dans ce dernier cas un phénomène de chaîne assimilable à celui que nous décrivions avec les frères et sœurs : un jeune en attire un autre. Certains usagers y ont été sensibles, Mourad par exemple : « *Il y en avait un qui venait, tout le monde venait. C'était comme une mode.* » De la même façon, Saliha explique : « *Je voyais des livres, je voyais des gens, des copines qui venaient, ma mère qui venait [...] alors j'ai commencé à fréquenter la bibliothèque.* »
- 9 Dans le cas où l'entrée se fait à l'école primaire, les bibliothécaires jouent un rôle de médiation essentiel. Si les premiers médiateurs font entrer, les bibliothécaires font découvrir les lieux. C'est à eux qu'il incombe de fidéliser les enfants en leur rendant le lieu bibliothèque familial. Un bibliothécaire de Mulhouse est régulièrement donné en

exemple par les usagers à ce sujet. Tous se souviennent encore de son accueil chaleureux qui leur signifiait : « *Vous êtes ici chez vous.* »

- 10 Ce premier contact avec la bibliothèque reste un souvenir très prégnant chez ces jeunes. Le bon accueil du bibliothécaire ou le travail agréable avec l'instituteur est sans aucun doute assimilé à une autorisation, non seulement au lieu mais aux livres. Ainsi, Ridha se souvient de son accueil en bibliothèque : « *On m'a montré quelque chose. On m'a fait entrer quelque part. [...] On m'a ouvert une porte, une possibilité, une alternative.* » À l'égard de ses instituteurs, Nicolas éprouve la même reconnaissance : « *C'est en venant à la bibliothèque qu'il y a eu un déclenchement [dans la lecture], je ne sais pas, comme un moteur, je ne sais pas qui a tourné la clé, mais eux [ses instituteurs] ils ont été l'essence qu'on a amenée suffisamment pour continuer.* »
- 11 Au moment où ils franchissent le seuil de la bibliothèque, ils entrent donc en relation avec des personnes. C'est grâce à cette rencontre qu'il y a déclic, « déclenchement » comme le disait Nicolas. Ce déclic ne se produit toutefois qu'accompagné d'autres. Dès l'entrée dans la bibliothèque, comme on l'a vu dans un précédent chapitre, c'est en général une « ambiance particulière » qui les retient. Daoud décrit tout à fait cela lorsqu'il explique ses premières impressions : « *Quand vous entrez dans cette bibliothèque, il y a déjà quelque chose d'artistique, le livre vit ici, il respire. [...] Le fait qu'il y ait des bibliothèques comme celle-là, ça m'a permis d'entrer, de venir.* »
- 12 Afida explique aussi l'importance de son entrée dans la bibliothèque. Après avoir raconté qu'un dimanche, avec une copine, elle était allée pour la première fois dans une église et, qu'assise à côté d'une vieille dame, elle avait eu « *très chaud au fond de son cœur* », elle dit : « *Entrer dans la bibliothèque la première fois, c'est peut-être aussi comme la première fois où je suis rentrée dans une église.* » Avec ce parallèle, cette jeune fille qui par ailleurs se dit « *pas du tout croyante en ce qui concerne les trucs musulmans* », suggère bien ce que l'entrée dans le lieu bibliothèque a pu avoir de bouleversant, au sens où quelque chose a été bousculé.
- 13 Qu'elle soit artistique ou qu'elle « donne chaud au cœur », la bibliothèque est donc vécue comme différente des lieux habituels. Cette différence est capitale pour de nombreux usagers. Il y a là une rupture avec l'extérieur qui semble particulièrement souhaitée, comme si la bibliothèque devait être ce que dit Malika : « *Un moyen de s'évader dans sa tête, de voir autre chose.* »
- 14 Entrer dans la bibliothèque, c'est donc pour beaucoup « *comme si on entrait... je n'irais pas dire au paradis quand même... comme si on entrait dans un autre monde* » (Jacques-Alain). Cet « *autre monde* », auquel ils sont nombreux à faire allusion, est caractérisé de différentes façons : une entrée dans le « *monde de l'imaginaire* », une entrée dans un « *monde à soi* », ou dans un « *monde à sa mesure* », c'est-à-dire où les tables et les chaises sont à la hauteur d'un enfant. Dans un monde, en tout cas, qui est « à part ».
- 15 Cette caractéristique, qui, pour ceux qui ne viennent pas en bibliothèque, semble être inhibante, est au contraire synonyme d'ouverture pour les jeunes usagers que nous avons rencontrés. Par exemple, le nombre impressionnant de livres sur les rayons est vécu par une majorité d'entre eux comme une « fascination » et une « possibilité de découverte ». La bibliothèque, dit Charly, c'était « *la découverte d'un lieu où on pouvait consulter le monde* ». Ainsi, on peut faire l'hypothèse que ce qui fait peur aux absents est ce qui attire les autres.

- 16 Mais ceci ne signifie pas que les usagers interviewés n'aient pas éprouvé ce sentiment de peur. Dans l'expérience d'Afida ou dans la fascination de Charly, en effet, les références au sacré ne sont peut-être pas très éloignées de ce sentiment. On pourrait ici faire le parallèle avec ce que Françoise Dolto décrit de l'enfant face à la première conscience du mystère de la vie : il y a ceux, explique-t-elle, qui sont tellement angoissés par cette découverte qu'« ils veulent oublier qu'ils ne comprennent pas ce qu'est vivre, et ils fuient » ; et il y a ceux qui ne laissent pas tomber ce premier mystère : « tout ce qui est mystérieux fait partie de ce qui les fait vivre : ils aiment ce qui est mystérieux, ce qu'on ne peut pas toucher, ce qu'on ne comprend pas<sup>5</sup> ». Chez ces deux catégories d'enfants, explique encore Françoise Dolto, la peur demeure au fond identique, mais chacun la traite d'une manière différente. De même, il semble que l'entrée dans la bibliothèque et le sentiment d'étrangeté qu'elle génère, peuvent engendrer deux attitudes contraires, dictées par le même sentiment.
- 17 Ainsi, par cette thématique de l'autre monde, la bibliothèque prend souvent des allures de château magique dans lequel il suffirait d'entrer pour être emporté. On peut se demander si cette caractéristique n'est pas plus forte lorsque la bibliothèque est située dans une cité. Beaucoup d'usagers nous ont en tout cas confié, de façon plus ou moins violente, combien leur isolement dans les cités qu'ils habitent était lourd à supporter. « *Qu'est-ce qu'on a ici ? On n'a rien, on n'a rien, on n'a rien. À part la bibliothèque, on n'a rien d'autre* », disait par exemple Omar. Parce qu'elle est promesse de la découverte d'autres mondes, la bibliothèque apparaît donc comme un univers possible.
- 18 Le livre, ouvert et lu à voix haute, constitue un troisième déclencheur. L'heure du conte, ce moment où une personne (généralement un ou une bibliothécaire) vient lire à haute voix une histoire, est en effet très souvent présenté par les jeunes usagers comme l'un des éléments marquants de l'entrée. Ils sont nombreux à se rappeler le nom du bibliothécaire qui lisait, ou encore à évoquer le décor (les coussins surtout) et la façon dont cette lecture se déroulait. En outre, le livre dont il est question n'est pas celui de l'école : celui-là est offert, proposé. Plus que proposé, il est échangé. La voix qui le lit le donne en partage et, comme le dit Nader : « *Déjà, on s'imaginait des choses.* » Cet imaginaire fait basculer : le château magique est bien réel et il est, en plus, doté d'un magicien !
- 19 Le contact physique avec le livre peut, à son tour, être considéré comme un élément déclencheur. On pense ici aux travaux que certains bibliothécaires confient aux enfants (coller des étiquettes sur les livres ou participer au rangement, voire choisir avec les bibliothécaires les livres de la section jeunesse), mais aussi aux rencontres avec des artistes (écrivains ou dessinateurs). Ces activités ou ces rencontres donnent aux enfants une importance qu'ils ont sans doute peu ailleurs, et la bibliothèque devient ainsi un lieu essentiel à leur développement.
- 20 Dans ces différents cas, on le voit, le livre ne reste pas muet. Les jeunes usagers prennent place, se saisissent du livre comme d'un cadeau, échangent avec des adultes qui les considèrent et leur font confiance. Leur font confiance en effet puisqu'ils vont même jusqu'à leur prêter des livres ! Le geste de l'enfant qui prend sa carte et emprunte un livre constitue un autre élément déclencheur. « *Ce qui était bien, raconte Fethi, c'est quand on venait avec la classe et quand on avait emprunté. On se sentait déjà autrement.* »
- 21 La thématique de l'autre monde est toujours présente, mais cette fois, c'est du sujet qu'il s'agit. Parce que Fethi est entré dans un monde différent, il se sent lui-même

différent : il peut se distinguer, envisager le monde comme un possible. Possible, c'est-à-dire que l'avenir n'est plus tracé. La voie d'un garçon né dans une cité et de parents analphabètes n'est plus forcément celle du chômage, ou pire.

- 22 Dans un certain nombre de parcours, l'entrée dans la bibliothèque pourrait ainsi donner l'idée d'une entrée dans la construction d'une histoire singulière ; c'est en tout cas, ce qu'à ce stade, on peut penser. Mais cette histoire singulière a bien entendu commencé avant l'entrée en bibliothèque. Ces voies nouvelles, non tracées, renvoient à des déterminations antérieures.

## Être autorisé ou s'autoriser de soi-même

« On ne peut pas se permettre de ne pas apprendre » (Zuhail).

- 23 La plupart des jeunes que nous avons rencontrés expliquent qu'une personne, généralement issue du cercle familial, les a aidés ou poussés à fréquenter la bibliothèque. Ceux-ci y viennent parce que leurs parents considèrent qu'elle est un lieu autorisé.
- 24 Il faut toutefois noter que des différences de comportement, qui renvoient notamment à des différences de rapport au livre, existent chez ces parents. Dans un cas, c'est parce que le livre est présenté comme un outil de savoir que la famille encourage à sa fréquentation ; dans un second cas, c'est parce que le livre participe de l'univers familial que les parents veulent faire partager à leurs enfants les valeurs qu'il possède.
- 25 Dans la grande majorité des cas, les parents (d'origine étrangère surtout) poussent leurs enfants à aller plus loin qu'eux dans la vie. C'est alors en « aveugles » qu'ils font confiance à la bibliothèque, puisqu'eux-mêmes en restent le plus souvent absents. Comme leurs enfants, ils sont convaincus que la bibliothèque emporte ailleurs, c'est-à-dire plus loin. Yacher exprime très nettement cette position des parents : « *Mes parents, ils jettent mes sœurs là-bas.* » Comme on envoie les enfants à l'école, on les « jette » à la bibliothèque pour assurer leur avenir.
- 26 L'objectif de ces parents est clair : ils veulent que leurs enfants réussissent. Puisqu'ils ne se sentent pas les moyens de les aider, ils voient en la bibliothèque la source qui palliera leur manque. Comme l'explique Malika : « *Ils ont su que par les livres, c'était un bon moyen d'acquérir des connaissances.* » Ces jeunes-là avancent sur les marches du savoir, poussés par des parents qui en ont une représentation valorisée.
- 27 Mais il y aurait beaucoup à dire sur le devenir que ces parents souhaitent à leurs enfants, puisque la majorité d'entre eux attendent que leur fils ou leur fille décroche un diplôme mais reste proche de sa culture d'origine. Par ailleurs, ils prônent surtout l'aspect utilitaire du livre. Généralement analphabètes, les parents d'origine étrangère notamment ne peuvent encourager leurs enfants à une lecture plaisir. Ainsi, dans certains parcours de lecteurs, on pourra observer une prégnance du livre fonctionnel.
- 28 Lorsque l'autorisation d'aller en bibliothèque ne vient pas des deux parents, elle vient le plus souvent de la mère. Chez ceux dont les parents sont nés en France, mais aussi pour quelques Africains ou Maghrébins, le rôle de la mère a été décisif. Pour les mêmes raisons que précédemment, les mères d'origine étrangère ont un discours centré sur l'aspect fonctionnel du livre : le livre est ce qui permet d'apprendre<sup>6</sup>. Omar s'en souvient : « *Étant plus jeune, [ma mère] m'obligeait à lire à chaque fois... Parce que tous les mois, j'avais un livre, et à la fin, je devais faire un compte-rendu, un petit résumé pour qu'elle*

*vérifie que j'avais réellement lu le livre.* » Les mères nées en France sont quant à elles présentées comme ayant un rapport aux livres situé du côté du plaisir. C'est ce plaisir qu'elles cherchent à communiquer à leurs enfants.

- 29 Le père incite à fréquenter une bibliothèque dans un nombre limité de cas. Lorsqu'il tient ce rôle, c'est que dans son propre parcours, il a eu affaire au savoir, notamment par des recherches autodidactiques. « *Je crois que le goût du savoir, je l'ai par lui, explique Pilar, parce qu'à la maison, il adorait feuilleter des livres d'histoire et de géographie.* » Et Philippe de déclarer : « [Mon père], *il est avide de connaissances, il veut toujours apprendre plus, plus, plus.* »
- 30 Tous ces parents ouvrent l'accès au savoir à leurs enfants. Ainsi autorisés, ces derniers peuvent être « *mus par cette envie de connaissance* » dont parle Ridha.
- 31 Parmi les autres membres de la famille qui encouragent à fréquenter la bibliothèque, on retrouve les frères et sœurs, les aînés surtout, aînés de la fratrie, mais aussi aînés des enfants du même sexe dans la fratrie. Ce sont souvent de bons élèves à qui les autres rêvent de ressembler. Par imitation, les plus jeunes suivent leur itinéraire, et si ceux-ci sont passés par la bibliothèque, ils emprunteront eux-mêmes ce chemin. La relation école-livre-réussite-bibliothèque est, ici, très marquée.
- 32 Lorsqu'il n'y a pas de frères et sœurs aînés qui ont réussi scolairement, d'autres membres de la famille, tels les cousins, peuvent quelquefois servir de référents. Mourad, par exemple, suit l'exemple de ses cousins qui, au Maroc, dans une situation plus difficile que la sienne en France, et avec moins d'argent et de confort, sont devenus professeurs. Lorsqu'il parle d'eux, c'est avec admiration. Et il précise : « *Ils étaient tout le temps à la bibliothèque.* »
- 33 Certains au contraire ont expliqué que rien ni personne dans leur famille proche ne les avait poussés à entrer dans la bibliothèque. On trouve parmi eux des jeunes à qui les parents proposent un environnement livresque, et d'autres pour qui le livre a été totalement absent de leur univers familial.
- 34 Les usagers issus de familles où le livre est présent, s'expliquent tous avec les mêmes termes. « *Il y a toujours eu une bibliothèque chez moi* » (Luc) ; « *J'ai toujours eu des livres chez moi* » (Luigi) ; « *Ils ne m'ont jamais poussé, mais à force de les voir* » (Laetitia). Les parents qui ne poussent pas directement leurs enfants à la lecture ou à la bibliothèque seraient des parents qui auraient totalement intériorisé le livre, à tel point que celui-ci n'aurait plus à se communiquer.
- 35 Le non-encouragement à la lecture se retrouve dans des familles où le livre est absent. Le discours des jeunes qui sont dans ce cas est ainsi semblable à celui des précédents, tout au moins au début. Ils expliquent qu'on ne les a poussés à rien, qu'on ne leur a rien dit, mais certains peuvent ajouter ce que précise Mounira : ils lisent par revanche. On trouve ici le poids d'un héritage, même s'il prend la forme d'une injonction implicite. Mounira précise en effet : « *Je prends sur moi ce que mes parents ont raté.* »
- 36 Lorsqu'on observe les parcours de ces jeunes, on remarque toutefois qu'un référent extérieur à la famille nucléaire a pu jouer un rôle. Il n'est pas cité comme tel, mais est décrit comme un être marquant à un moment de l'histoire de ces jeunes. Il ouvre souvent des horizons en répondant à des questions qu'ils se posent sur le monde ou sur eux-mêmes. D'un professeur à Gisèle Halimi en passant par une pionne, une maîtresse, une tante ou une grand-mère, tous ont en commun d'être sujets d'admiration, d'être investis comme des modèles.

- 37 L'institutrice est admirée car elle est « *sérieuse, rigoureuse, juste* ». De même pour Gisèle Halimi qui défend des causes justes, ou pour cette tante avec qui Virginie s'ouvre à « *des choses qu'(elle) ne découvrirait pas autrement* ». Le cas est encore plus frappant pour Frédéric. Il a une grand-mère bourguignonne chez qui il passe les vacances scolaires. Celle-ci habite à la campagne et parle le patois bourguignon, si bien qu'à chaque rencontre, Frédéric dit entrer dans un autre univers. Par cette grand-mère, il a « *élargi son champ de pensée* », car la langue et la façon de vivre de la vieille femme lui ont proposé un « *autre éventail* » qui l'a confronté à une autre culture. C'est ainsi qu'il explique sa curiosité du monde et sa soif des livres : « *Moi, ce que je vous dis, je serais peut-être resté seulement dans ce quartier, je n'aurais peut-être pas eu un champ aussi vaste, si j'étais pas allé chez, ma grand-mère, à la campagne.* »
- 38 Parmi ceux qui n'ont pas été incités à lire par leur famille, certains, comme Ahmed, disent avoir « *tracé la tranchée tout seul* ». C'est le cas de cinq garçons, dont trois sont issus de familles analphabètes. Dans leur cas, c'est une volonté personnelle qui semble les avoir motivés à entrer dans la bibliothèque. Rien dans leurs propos ne met en effet en évidence la présence d'un médiateur initial, même si pour Daoud, par exemple, le père a joué indirectement un rôle<sup>7</sup>, et s'il a rencontré des professeurs, des bibliothécaires, qui l'ont beaucoup aidé par la suite. Il souligne d'ailleurs, le plus souvent qu'il le peut, le sérieux et la passion des bibliothécaires qu'il a connus.
- 39 Chez trois de ces garçons, il semble que la volonté personnelle, à laquelle nous faisons précédemment allusion, existe depuis toujours. Khaled explique par exemple qu'il veut réussir depuis qu'il est tout petit. À l'âge de onze ans, il a obtenu un prix et à dater de ce jour, il a toujours voulu être le premier : « *Quand j'étais petit, je me disais qu'il fallait que je réussisse... Pour moi, c'était un but.* » Ahmed, d'une façon proche, dit avoir très vite eu conscience qu'il devait s'élever. Son désir était de se couper de son milieu d'origine, entendons de son quartier. Pour cela, il a demandé à sa famille de l'envoyer en pension : « *Moi, je suis allé en internat. J'ai demandé à mes parents à aller en internat. J'ai toujours eu ce discernement, ce fameux discernement. [...] Et là, j'ai vu des fils de personnes établies.* » La confrontation avec ces personnes, différentes de celles qu'il avait connues jusqu'alors, lui a permis de se créer un autre rapport au monde : « *Déjà, on se forge une certaine idée : eux sont capables de le faire, moi je suis capable.* »
- 40 Chez ces deux jeunes, c'est la recherche d'une singularisation qui semble être à l'origine de leur avancée. Avec Daoud, le cas est encore plus frappant. Il raconte qu'il a eu un « *déclat livre* » alors qu'il était seul chez lui, un après-midi d'été : « *Il s'est passé que je devais partir en vacances et mes deux postes de télévision sont tombés en panne en même temps. Mes parents sont partis et j'étais seul dans l'appartement avec mon grand frère. On s'ennuyait et comme par hasard, il traînait des livres. [...] Je me suis mis à lire.* » Et il explique qu'à partir de ce moment-là, non seulement, il a commencé à lire, mais aussi qu'il a voulu « *aller ailleurs* » et être différent : « *Moi, j'ai su être anticonformiste, aller ailleurs, c'est ça ma place.* »
- 41 Ces récits de jeunes « *ayant tracé la tranchée tout seul* » ne sont pas sans faire penser à ce que Richard Hoggart écrivait de son propre trajet : « *Tel un têtard plus tenace que la moyenne qui se dirige vers la surface en agitant la queue comme un fou, un individu de plus, motivé par un mélange de pulsions sociales et personnelles, avait frayé son chemin à travers le système<sup>8</sup>.* » Dans le désir de ces jeunes, il nous semble pouvoir dire que l'on retrouve cette ténacité dont parle Hoggart, pour devenir un individu à part

entière et trouver une place à soi. Ainsi, dit Farid : « *Je viens toujours seul à la bibliothèque, égoïstement.* »

- 42 Mais qu'ils aient été encouragés ou non à entrer dans la bibliothèque, les jeunes usagers que nous avons rencontrés se trouvent désormais dans une voie qui ne manque pas d'autres passages. Il sera parfois tentant de renoncer à franchir les nouvelles étapes. Il sera même tentant d'abandonner la fréquentation de la bibliothèque.

## Des parcours entre besoins scolaires et plaisir de lire

« Sitôt que je peux, je viens à la bibliothèque, mais plus je grandis, moins j'y vais »  
(Nora).

- 43 Si l'on consulte les *Bulletins d'informations de l'Association des bibliothécaires français* de ces dernières années, on observe un intérêt marqué des bibliothécaires pour ce qui concerne les adolescents. C'est que l'entrée au collège ou au lycée engendre des changements importants dans la vie des jeunes usagers, qui peuvent avoir des répercussions sur leur fréquentation de la bibliothèque, et sur leur façon d'utiliser ce lieu.
- 44 Parmi ceux que l'on a rencontrés, certains ont à ce moment-là marqué un temps d'arrêt dans leur venue à la bibliothèque. D'autres ont fait état, durant un certain laps de temps, d'allées et venues entre le centre de documentation et d'information (CDI) de leur établissement scolaire et la bibliothèque municipale. Mais en fait, en suivant ces jeunes, on peut inventorier un grand nombre de parcours. Même si, fréquemment, l'usager vient en bibliothèque dans l'enfance par l'école, a alors accès à la littérature de jeunesse et à une lecture plaisir, puis reste en bibliothèque pour travailler à ses devoirs où, là, il associe lectures scolaires et lectures personnelles, on ne peut se permettre de tenir ce parcours pour représentatif, tant il existe de contre-exemples. On peut dire en revanche qu'il existe deux types d'utilisations de la bibliothèque, qu'il peut être difficile de faire coexister : pour des besoins scolaires ou liés aux études, pour des besoins personnels (lecture plaisir, écriture, envie de découverte).
- 45 Ce sont surtout les collégiens et les lycéens, et ceux qui sont revenus à la bibliothèque après avoir repris des études, qui utilisent cet espace comme un lieu de travail. Ces usagers sont entrés à la bibliothèque lorsqu'ils étaient enfants et y ont donc d'abord eu recours pour une lecture plaisir. Dans un grand nombre de cas, ils ont marqué une pause dans leur parcours au moment de leur entrée au collège ou au lycée. La plupart du temps, cette pause signifie un arrêt de fréquentation de la bibliothèque initiale, mais pas un abandon des bibliothèques.
- 46 À cette étape-là, en effet, les adolescents sont en train de modifier leur utilisation du livre. Si jusqu'à la fin de l'école primaire, ils venaient à la bibliothèque pour lire, (« *Avant treize ans, je voyais pas la bibliothèque pour faire les devoirs, c'était que pour les livres* », Mourad), à l'entrée au collège, poussés par des enjeux scolaires plus importants, ils viennent pour travailler, et le livre se transforme en un outil de travail. Pourtant, ces modifications ne semblent pas parfaitement bien vécues. L'interruption dans la fréquentation de la bibliothèque semble être en réalité l'expression de difficultés à passer d'une étape à une autre.
- 47 Pour un adolescent en effet, les entrées au collège et au lycée représentent des passages difficiles : il faut apprendre à se situer et à accepter des règles nouvelles. Dans la bibliothèque, cette difficulté va être en quelque sorte projetée. Les jeunes usagers se

sentent contraints de porter un autre regard sur la bibliothèque, car l'école leur fait percevoir la lecture différemment. La bibliothèque, qu'ils avaient jusqu'alors identifiée comme lieu de plaisir, devient un lieu adapté aux objectifs de l'école. Un certain laps de temps (une phase de deuil en quelque sorte) serait nécessaire avant qu'ils puissent réinvestir *autrement* la bibliothèque initiale.

- 48 La bibliothèque étant désormais investie comme un lieu de travail, ces jeunes peuvent se demander à quoi elle pourra leur servir lorsqu'ils n'auront plus besoin d'y faire leurs devoirs. Si durant leurs années scolaires en effet, ils ont encore des raisons d'y venir, pour travailler et pour réussir leurs études, après, il se peut qu'il n'y ait plus aucun sens à le faire. C'est ce que Mourad, avec le naturel qui le caractérise, exprime bien : « *Je suis revenu à la bibliothèque. On est obligé de revenir. On n'a pas le choix* », et il commente ses dires en dénombrant les jeunes de son quartier qui se sont arrêtés au CAP et ont cessé de venir : « *Peut-être, eux, ils vont bien s'amuser. Ils vont travailler six heures-deux heures ; à deux heures, ils seront tranquilles. [...] À la fin du mois, moi, je ramène le bulletin, lui il ramène le chèque, mais quand moi, j'aurai ma place et mon diplôme, ça aura rien à voir avec lui. Mon salaire, je crois, il sera dix fois plus que le sien. [...] Il va rigoler avant moi, mais il va souffrir après moi.* » Ahmed quant à lui s'interroge : « *Quand j'aurai terminé mes études, la bibliothèque, je le ferai peut-être plus.* »
- 49 En dehors de son intérêt pour la course à la « réussite », la bibliothèque ne semble pas, pour ces jeunes-là, être en mesure de les retenir. On a ainsi rencontré quelques jeunes qui avaient totalement arrêté de fréquenter la bibliothèque et de lire à leur sortie de l'école. Plus la relation école/bibliothèque est présente, plus il semble difficile que la bibliothèque soit investie autrement.
- 50 Pourtant, parmi ceux que nous avons interviewés, beaucoup ont conservé, à cette étape, une activité personnelle de lecture : la bibliothèque n'est utilisée exclusivement pour l'accompagnement scolaire que dans un nombre de cas très limité. Même si cette activité baisse au lycée ou à la faculté, même si elle est infime, notamment l'année du baccalauréat, la lecture pour soi existe presque toujours. Parmi les plus âgés, qui sont revenus pour leurs études, la plupart lisent également pour leur plaisir.
- 51 Certains usagers, en revanche, n'utilisent pas du tout la bibliothèque pour leurs études. Ce peut être de jeunes autodidactes, de jeunes artistes, des jeunes à la recherche d'un travail ou en situation de mutation (arrêt dans un cursus universitaire, femme qui élève pendant quelque temps son enfant), des jeunes encore qui ont une activité professionnelle avec laquelle ils ont besoin de couper, comme Marie depuis qu'elle travaille dans l'exploitation agricole de ses parents. Ce peut être encore des étudiants qui distinguent la bibliothèque municipale de la bibliothèque universitaire. Si la dernière est synonyme de travail, la première est synonyme de détente.
- 52 Ceux qui viennent pour leur plaisir se rendent en bibliothèque pour lire le journal, des bandes dessinées ou des livres, mais aussi pour écrire, apprendre le français, consulter des ouvrages pratiques, « *regarder le monde* », ou flâner. Pour ceux-là, la bibliothèque est attirante parce qu'elle offre un cadre reposant, ou bien parce qu'elle leur est familière ou encore parce qu'on y rencontre du monde. Dans notre corpus, ils comptent parmi les plus âgés.
- 53 Cela montre que la bibliothèque peut être encore présente dans la vie de ceux qui ne sont plus en contact avec les études, et qu'elle peut être investie comme un lieu de plaisir. Mais pour ceux qui sont encore scolarisés, il peut être difficile de faire coïncider les deux utilisations de la bibliothèque. À ces moments critiques où les formes

d'utilisation changent, les jeunes devraient sans doute être plus accompagnés. En effet, s'il est vrai qu'un gros travail est entrepris avec les enfants au moment de leur entrée en bibliothèque, moins de choses existent par la suite. Or, de nombreux seuils sont encore à franchir, et si l'on veut que le jeune usager poursuive son parcours, il doit être encore aidé. Cela est d'autant plus vrai que ces changements dans les formes d'utilisation s'accompagnent la plupart du temps d'un changement de lieu : nous pensons particulièrement au passage en section adulte ou au passage à une autre bibliothèque.

## La section adultes, l'autre bibliothèque : de nouveaux mondes difficiles à approcher

« Disons que ce qui est un peu oublié dans la plupart des bibliothèques... bon, il y a le coin adultes, le coin enfants, mais entre les deux ? »

« Quand on est habitué à une bibliothèque, on est quand même attaché au lieu » (Virginie).

- 54 Dans le passage à la section adultes ou à une autre bibliothèque, on retrouve la thématique de « l'autre monde ». Pourtant, si nous avons observé que celui que l'on découvre au moment de l'entrée était source de bonheur, cet autre monde-là est plutôt source de difficultés.
- 55 Enfant, l'usager est encadré. Au seuil de la section adultes, il est seul. Est-ce parce que l'on suppose qu'à son âge, il est moins nécessaire de l'accompagner, subodorant par là qu'il y aurait un âge pour être prêt ? C'est pourtant un pas identique au premier que l'usager doit faire. Il lui faut à nouveau sortir, donc abandonner un monde et entrer dans l'inconnu. Beaucoup ne parlent d'ailleurs pas de « section adultes » mais de « bibliothèque adultes », ce qui révèle assez bien qu'ils assimilent ce passage à une entrée dans un espace totalement différent.
- 56 La pratique de Malik est particulièrement intéressante à ce propos. Il nous a expliqué que, dans sa première bibliothèque, il ne pouvait plus que lire, et ce, dans la section jeunesse. Pour le reste, travailler essentiellement, il devait se rendre dans d'autres bibliothèques. Il semblerait donc que Malik conserve sa place d'enfant dans « sa » bibliothèque et qu'il lui faille aller ailleurs, au sens strict, pour avoir une place d'adulte. Est-ce une difficulté générée par la bibliothèque (par exemple, qu'on l'ait empêché de grandir en le considérant toujours en enfant), ou est-ce lui qui, sur les lieux où il a été enfant, ne veut pas changer, nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'il faut garder à l'esprit que l'adolescent, par rapport à la thématique du passage, est en grande difficulté.
- 57 L'adolescent vit en effet intérieurement et physiquement un changement qui lui fait rechercher simultanément de l'inconnu et des repères stables. De façon imagée, on pourrait dire que l'adolescent est à califourchon sur le monde, et que le passage à une section nouvelle lui renvoie l'image de ce qu'il vit à chaque instant. Virginie exprime bien cette double difficulté : « *Je savais pas trop où aller, dit-elle du moment où elle avait treize-quatorze ans. La salle adulte, j'osais même pas y entrer... et la salle enfant, c'était pour les bébés.* »
- 58 Concrètement, à quoi correspond le passage à la section adulte ? En premier lieu, à un changement de livres. À ce stade, le rôle d'« interprète » du bibliothécaire, tel qu'il est décrit par Jacques Faule<sup>9</sup>, est fortement sollicité car la première difficulté des jeunes

usagers face à une section nouvelle consiste à trouver les livres qui vont leur convenir, soit, pour une majorité d'entre eux, des « livres qui parlent de la même chose qu'[eux] ». Quelques-uns estiment que les livres pour adultes sont trop difficiles, trop « existentialistes » comme le dit Pilar. Leur attitude n'est pas sans rappeler ce que décrit Martine Burgos des adolescents européens qui ont lu *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof<sup>10</sup>. Elle observait en effet qu'un grand nombre de jeunes garçons et filles avaient de la difficulté à entrer dans le monde fictionnel dès lors que ce monde ne correspondait pas à une expérience vécue par eux.

- 59 Ce qui semble en fait le plus difficile renvoie à ce que nous énoncions plus haut, à ce désir d'en rester à un âge d'enfant. Allala, qui ne voulait pas quitter la section jeunesse, l'explique par ces mots : « *Je n'avais pas envie de grandir, quoi !* » Et dans son cas, ce sont les bibliothécaires qui l'ont poussée à la section adulte : « *C'est même eux qui m'ont demandé de venir ici [en section adultes],* » Ridha exprime lui aussi sa difficulté à sortir de la section jeunesse. Il y a chez lui une angoisse un peu assimilable à celle de l'enfant qui doit entrer dans la cour des grands : « *Il y avait toujours en moi cette envie de sécurité que j'avais en sixième.* »
- 60 On constate rapidement que ces difficultés sont conjointes. Ce qui transparaît est la crainte d'entrer dans un monde qui serait éloigné de ce que sont les usagers, et qui serait par conséquent froid et insécurisant. La section adultes est en quelque sorte vécue comme une représentation de l'âge adulte. Ceci explique que les jeunes usagers qui souhaitent vite grandir, y accèdent facilement.
- 61 Ainsi, les facilités de passage à la section adultes paraissent donc être la réplique inverse des difficultés. À la description froide de la section adultes correspond une description de repos, de calme et de paix ; à l'envie de ne pas changer d'âge correspond l'envie de se transformer, d'accéder à quelque chose de différent. « *Je voulais changer* », explique Afida et elle poursuit : « *Vu que j'allais entrer au lycée, je voulais déjà avoir lu des grands livres.* » Philippe et Frédéric évoquent à leur tour leur désir de lire des ouvrages pour grands. Frédéric veut des livres plus « *poussés* » dans le domaine des sciences, et Philippe « *des livres d'adulte* » comme ceux que lit son père.
- 62 Dans ces difficultés ou facilités, on constate que le passage à un autre espace et le passage à un autre type de lecture peuvent être liés. On observe en outre qu'il n'y a passage que s'il y a désir de changement personnel. On retrouve là ce que nous disions à propos de ces jeunes usagers qui sont entrés en bibliothèque par volonté personnelle. Sans ce désir, ou cette « *ténacité* », pour parler comme Richard Hoggart, le lecteur semble rester dans la section et la lecture qu'il connaît, et s'il accepte de découvrir une autre lecture, il souhaite que celle-ci ne l'éloigne pas trop de lui-même. Il cherche en d'autres termes une lecture de transition qui lui permettrait de ne pas tout à fait sortir du monde de l'enfance tout en commençant à entrer dans l'âge adulte. Une lecture d'identification ou, selon les termes de Vincent Jouve, de « *confirmation de soi*<sup>11</sup> », semble constituer le bon objet « *de transition* ».
- 63 Zohra, qui est devenue bibliothécaire, raconte qu'elle a retrouvé un jour un carnet sur lequel, à l'adolescence, elle écrivait les livres qu'elle empruntait : « *Je ne lisais que des romans d'amour, dit-elle. Je crois que j'avais envie de me bercer dans de belles histoires.* » Les *best-sellers* (à tendance biographique ou non) sont en effet adaptés à une lecture d'identification, puisque toute l'habileté de ce type d'ouvrage consiste à répondre à des normes et des valeurs reconnues. Selon Vincent Jouve, « *de la même façon que le public enfantin aime à se projeter dans Cendrillon ou Le Petit Poucet, nombre de lecteurs adultes*

se reconnaissent volontiers dans le prince Malco de la série S.A.S. ou dans telle héroïne passionnée de la collection *Harlequin*<sup>12</sup> ». Ces lectures-ci, que revendiquent Afida, et bien d'autres, ont donc la grande qualité d'être rassurantes... ce qui fait directement écho au désir de protection évoqué par Ridha.

- 64 Ainsi, on peut penser qu'à travers les difficultés à grandir ou à ne plus être protégé d'Afida et de Ridha, on est au cœur même de ce qui permet ou ne permet pas le passage de la lecture d'enfant à la lecture d'adulte. Le passage à la section adultes a tout à voir avec des questions d'ordre identitaire<sup>13</sup>. Le lecteur (adolescent, mais ce pourrait être un adulte) qui cherche à consolider l'image qu'il a de lui-même, serait amené à rechercher des lectures du type de celles que nous évoquions<sup>14</sup>, et il peut s'y installer durablement si rien d'autre ne lui est proposé.
- 65 On retrouve cette même difficulté à laisser ce qui est derrière soi (qui est par conséquent défini et reconnaissable), dans les obstacles que certains usagers rencontrent lors de leur sortie de la bibliothèque première. De nombreux jeunes ont insisté sur les points négatifs des autres bibliothèques. Elles sont décrites comme étant « bizarres », « anonymes » ou « trop sérieuses ». L'accueil y est systématiquement mauvais, le sourire y est absent et l'ambiance est celle du supermarché. En outre, « il faut [y] prendre des initiatives », comme le dit Hava. Mais c'est l'absence de traces et de repères qui est le plus difficile à vivre. Les uns se plaignent de se perdre dans un lieu trop grand : « On ne sait pas où se situer », ou bien de perdre leur temps en ayant à réapprendre tout.
- 66 Inversement, la bibliothèque première (d'origine ?) est décrite en des termes positifs. Elle est « familière », « chaleureuse », « accueillante », « amicale ». Elle donne le sentiment d'être chez soi : « On connaît bien les gens », dit Malika ; « On est entre nous », précise Rabah. L'on s'y sent donc « relax », « détendu » et même « pris en charge » car les bibliothécaires connaissent les habitudes de chacun, surtout lorsqu'il s'agit de bibliothèques de quartier. On n'y perd pas de temps car tout y est « habituel » et « automatique ». « On sait comment chercher », explique Nathalie. Enfin, et c'est le plus important pour certains, cette première bibliothèque abrite leurs premières lectures : « On m'a appris presque à lire dans celle-là. Les premières lectures, on les a faites sur ces livres » (Mourad).
- 67 Cette simple énumération met en évidence les difficultés que les jeunes rencontrent en quittant leur bibliothèque première : l'attachement affectif y est tel que l'autre bibliothèque ne peut être que décevante. Lorsqu'elle ne l'est pas, la bibliothèque première reste tout de même favorite. Un garçon se trouve par exemple tout à fait satisfait de la bibliothèque de Bobigny, néanmoins il préfère rester inscrit à la bibliothèque de Tremblay : « Quand j'ai déménagé, que je suis venu habiter ici, je revenais toujours à la bibliothèque de Tremblay. Et puis je me suis renseigné auprès de la gardienne de notre immeuble, et elle m'a dit qu'il y avait une bibliothèque à côté. Depuis, je fréquente là... Mais j'ai pas pris ma carte. Vu que j'ai déjà une carte à Tremblay. »
- 68 Un grand nombre d'usagers se disent attachés à leur bibliothèque première parce qu'elle constitue pour eux un repère (« On a grandi ici »). Lors des entretiens, nous avons parfois demandé ce qui se passerait pour l'utilisateur si la bibliothèque disparaissait, et Mourad avait répondu : « On n'aurait aucune idée sur notre enfance. » La bibliothèque première serait ainsi une sorte de village de naissance que l'on ne pourrait jamais tout à fait quitter, ou bien un arbre, comme celui qui naguère marquait le centre du village et en représentait le cœur et la mémoire.

- 69 Ceux qui abandonnent facilement la première bibliothèque évoquent les mêmes arguments que ceux qui passent facilement en section adulte. C'est la recherche de livres plus spécialisés ou plus précis qui incite à aller voir ailleurs. Ceux qui « *veulent aller plus loin* », comme ils le disent, partent dans une bibliothèque où il y a davantage de documents. Mais ceci n'empêche pas qu'ils puissent revenir dans la première bibliothèque, lorsqu'ils veulent consulter un journal par exemple.
- 70 Changer de section ou de bibliothèque soulève donc des difficultés similaires. Sans la volonté de franchir des obstacles nouveaux, on a observé que le passage était difficile, voire impossible : « *aller plus loin* » équivaut à aller vers du différent, et la rencontre avec l'altérité n'est pas toujours souhaitée. Cette difficulté est propre aux usagers qui sont dans l'adolescence, mais pas seulement. En outre, elle est surtout repérable chez ceux qui ont évolué dans la même bibliothèque depuis leur enfance. Pour ceux qui sont entrés à l'âge adulte et qui utilisent la bibliothèque à des fins plus personnelles, il est difficile de savoir quand et pour quelles raisons le passage de la lecture d'enfance à la lecture d'adulte s'est opéré.
- 71 À cet égard, le rôle des bibliothécaires s'avère particulièrement important. Une rencontre avec un professionnel peut en effet avoir un impact décisif lors du franchissement de ces seuils. Il reste qu'au regard des éléments fournis par l'enquête, il est difficile de cerner la part réelle du bibliothécaire dans la décision de l'utilisateur.

## Des repères fragiles dans l'univers des livres

« Une bibliothèque idéale ? Peut-être où c'est tout mélangé. J'aimais bien quand c'était mélangé. Je pouvais passer de l'un à l'autre » (Tai-Li).

- 72 Lorsqu'Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard définissent la bibliothèque comme un espace qu'il faut apprendre à lire<sup>15</sup>, on comprend toute la difficulté que l'utilisateur va rencontrer pour circuler entre les livres de la bibliothèque. Sans doute est-ce pour cette raison que Florian estime que « *quand on vient à la bibliothèque, il faut être mûr* ». Être mûr pour savoir quoi lire, pour savoir chercher un livre, pour demander conseil si on ne le trouve pas ou si on ne sait pas quoi lire... Il semblerait ainsi qu'autonomie et maturité soient posées comme des prérequis à l'utilisation de la bibliothèque. En l'absence de ces prérequis, que peut toutefois la bibliothèque ?
- 73 Il est difficile pour un nouvel usager de choisir parmi les quelques milliers de livres qui lui sont proposés, car ce choix nécessite de savoir se repérer spatialement mais aussi culturellement dans l'univers livresque. Or, chez la plupart de ceux que l'on a rencontrés, ces repères sont fragiles. « *J'ai l'impression d'avoir tellement de lacunes que j'ai du mal à choisir* », déclare Fanny.
- 74 Sans détailler ici les modalités du choix, car les éléments fournis par les entretiens sont disparates, on relèvera que lorsque les usagers n'ont pas une idée précise de ce qu'ils cherchent, beaucoup disent « *choisir au hasard* ». Mais en fait, par « *hasard* », il semble qu'il faille entendre « *choix en fonction de l'apparence extérieure du livre* » : l'extérieur de l'ouvrage représente un seuil qu'il faut passer pour entrer ou ne pas entrer dans le livre. « *Je vois un truc qui retient mon attention, qui retient mon œil, et je le prends, sans savoir souvent ce qui est dedans* », dit Jacques-Alain. Le « *truc* » qui retient son attention est en réalité un critère de repérage, mais il n'est pas identifié comme tel. À l'instar d'autres jeunes, Jacques-Alain se croit guidé par son « *instinct* » (« *Choisir un livre ? Ah ! c'est presque, je dirais, par instinct* »), et ce choix fait à partir de la couverture,

ou « *physique du livre* », ou « *aspect du livre* », est celui qui leur semble le plus « instinctif ». « *La couverture, c'est la première vision qu'on a du livre* », dit Saliha. Il en est de même pour les disques. Aïcha, par exemple, choisit ses disques en fonction des instruments reproduits sur la pochette et de « *la tête des musiciens* ». Les couvertures et les pochettes permettent en effet à l'usager d'identifier le livre ou le disque comme un objet qui lui est ou non familier. S'il lui est familier, il peut entrer en contact avec lui.

- 75 Ce qui permet à beaucoup d'entre eux de choisir, c'est aussi « *le petit résumé derrière* », parce qu'il met en rapport avec « *les choses du livre* », il est un avant-goût de ce que l'ouvrage contient, et cet avant-goût est très réclamé. Afida par exemple exprime son désappointement lorsqu'il n'y a pas de résumé en quatrième de couverture : « *Il y a parfois des livres où il y a le titre qui me plaît bien, puis quand il n'y a pas de résumé et quand on regarde on sait pas du tout à quoi... c'est un peu énervant.* » En revanche, pratiquement aucun n'a dit feuilleter un livre, ou en lire un passage, pour avoir un tel avant-goût.
- 76 Mais s'ils choisissent un livre « *en fonction des couleurs ou des photos* », comme dit Luc, ou du résumé en quatrième de couverture, ils choisissent peut-être surtout en fonction de l'image qu'ils ont d'eux-mêmes en tant que lecteurs<sup>16</sup>. Beaucoup semblent en effet s'être construit des repères que l'on pourrait traduire ainsi : ils ne cherchent et ne trouvent que ce pour quoi ils se croient faits, ou ce qu'ils croient être fait pour eux. Le trajet parmi les livres existe, mais c'est un trajet dans un chemin bien balisé. Peu d'entre eux semblent avoir vécu un déplacement dans leurs lectures. Plusieurs préfèrent même rester dans les livres qu'ils ont déjà lus et qui leur ont plu. Telle Malika, qui relit Tolkien depuis qu'elle est enfant, ou Cédric qui en revient toujours à Stephen King, malgré ses multiples tentatives de lecture des classiques.
- 77 Si la plupart ont des difficultés à sortir d'une littérature que l'on qualifie traditionnellement de « facile », quelques-uns ont pourtant accédé à une littérature dite légitime. Un déclic a eu lieu grâce à un livre ou à une personne (un enseignant, le plus souvent) « *qui a su faire passer sa passion* ». Lorsque Malik a découvert les classiques au collège, contrairement à beaucoup de jeunes, il y a eu pour lui une révélation : « *Ça m'a fait faire un bond* », constate-t-il. Pourquoi ce bond ? Parce qu'il observe qu'entre les classiques et ses anciennes lectures (« *des petits romans d'aventure, des petits romans policiers* »), « *il y avait une grosse différence de style, de niveau, presque de qualité* ».
- 78 Pour d'autres, ce déclic s'est produit en dehors de l'école, et il n'est pas sans importance de relever que des auteurs comme Proust, Joyce, Faulkner, Shakespeare, Borges ou Cortazar ont été cités par des jeunes au parcours scolaire atypique, ou par des étudiants au caractère particulièrement indépendant. Ceux-là ont non seulement accédé à la littérature légitime, mais ils ont découvert « *quelles œuvres en particulier agissent sur eux* », en dehors d'« un quelconque schéma ou programme culturel », pour parler comme Hermann Hesse<sup>17</sup>.
- 79 En fait, choisir un livre « autre » signifie sans doute que l'on peut déjà être un « autre ». Finalement faudrait-il croire que ceux qui accèdent à des lectures plus autonomes sont des jeunes qui, comme le dit Mounir, « *veulent aller plus loin* » ? Si l'on en restait aux expériences de quelques-uns, on pourrait répondre de façon affirmative. Mais la vérité est que, si nous avons pu percevoir ce qui empêche d'avancer, nous ne savons pas précisément ce qui incite à aller plus loin, sinon cette volonté personnelle ou ces rencontres faites çà et là. Nous savons en revanche qu'un parcours de lecteur se construit grâce à des étapes successives.

- 80 Ces étapes, il est clair que la bibliothèque les prend en compte au début de l'entrée dans le livre, mais elle donne ensuite le sentiment de les oublier ou de considérer que ce n'est plus son affaire. Pourtant, des déclics sont à susciter sans cesse chez les jeunes usagers, sinon certains s'arrêtent en chemin : « quelque chose » ne s'accomplit pas. Et plus ils sont issus de milieux éloignés du livre, plus il est nécessaire de travailler avec eux sur le livre, de chercher à les conduire plus loin que là où ils iraient d'eux-mêmes.
- 81 Si la bibliothèque ne tient pas compte de ces étapes, l'utilisateur risque fort de rester dans le vestibule qu'évoque Gérard Genette dans notre phrase d'exergue... et il risque alors d'être « non pas exclu, mais comme quelqu'un qui n'entrerait nulle part<sup>18</sup> ».

## NOTES

1. *L'Invention de l'espace*, Paris, Lettres vives, 1992.
2. *Les Rites de passage*, Paris, Picard, 1981.
3. *Seuils*, Paris, Le Seuil, 1987, pp. 7-8.
4. Ceci concerne surtout de femmes dont les parents sont nés en France, mais on peut compter quelques mères maghrébines.
5. *Enfances*, Paris, Points actuels, 1986, p. 9.
6. Certaines mères (six au total dans notre corpus) tiennent le livre, et l'ouvrage littéraire en particulier, pour dangereux. Deux d'entre elles ont toutefois évolué dans leur rapport aux livres et une troisième a, vis-à-vis de la lecture, une ambivalence certaine : en même temps qu'elle met en garde contre la lecture, elle suggère à sa fille qu'elle devrait écrire un livre ! (Cf. *supra*, « Bibliothèque et construction de soi », p. 113).
7. Daoud fait une école de cinéma, et fréquente assidûment les bibliothèques : « *Mon père, je sais qu'il a jamais lu, par contre, il a une culture cinématographique. Il n'aimait que ça.* »
8. *33 Newport Street*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 238.
9. Jacques Faule reprend les termes de Michelet pour définir les fonctions du bibliothécaire. Selon lui, le bibliothécaire a trois fonctions : il réunit, catalogue et interprète. Cf. « Le bibliothécaire informateur », *Bulletin d'informations de l'Association des bibliothécaires français*, 164, 3<sup>e</sup> trimestre 1994.
10. « La lecture comme pratique dialogique et son interprétation sociologique », Jean-Marie Privat et Yves Reuter (dir.), *Lectures et médiations culturelles*, Lyon, PUL, 1990, pp. 41-57.
11. *La Lecture*, Paris, Hachette, 1993, p. 96.
12. *Lecture*, Paris, Hachette, 1993, p. 96.
13. ... et non pas seulement avec des questions d'architecture. Cf. les articles du *Bulletin d'informations de l'Association des bibliothécaires français*, 165, 4<sup>e</sup> trimestre 1994 : Marie-Claude Brun, « Un secteur adolescents : l'expérience de Chambéry » ou Hélène Jacobsen, « Section des jeunes / section des adultes : décroisonner, pourquoi ? ».
14. Comme l'écrit Vincent Jouve à nouveau : « Ce que recherchent d'abord la plupart des lecteurs, ce n'est pas une expérience déstabilisante, mais au contraire une confirmation de ce qu'ils croient, savent, attendent » (*ibid.*).
15. *Discours sur la lecture 1880-1980*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1989, p. 116.

16. Dans le domaine de l'écriture, différentes études, et notamment celle menée par Rozenn Guibert (CNAM, Paris), mettent en avant le fait que tout scripteur a une certaine image de lui-même, qui peut être facilitante si elle est positive, handicapante si elle est négative. Elle est construite à partir des différentes expériences vécues dans le domaine de l'écriture, mais aussi à partir de différentes représentations sociales de l'écrit. Lorsque quelqu'un veut aborder un travail d'écriture et que ce travail a du mal à se faire, on essaye de découvrir quelles sont les représentations qu'il a de lui en tant que scripteur. Généralement, on observe qu'il est gêné dans son écriture parce qu'il a accumulé un certain nombre d'images de lui-même en train d'écrire, qui sont des images d'échec. Elles peuvent être confortées par des représentations sociales : écrire est difficile, pour bien écrire, il faut être doué, le style ne s'apprend pas, etc. À ces représentations s'ajoutent celles qui sont liées à l'appartenance sociale. Il est bien clair qu'un ouvrier qui se confronte à l'écriture a comme premier handicap le fait que l'écriture n'est pas une activité socialement reconnue « pour lui » : elle ne sera donc pas reconnue par lui. C'est en permettant aux scripteurs de modifier leurs représentations personnelles et sociales de l'écrit qu'on les aide à dépasser leurs difficultés. Tout comme un scripteur a une représentation de soi en tant que scripteur, un lecteur a une représentation de lui-même en tant que lecteur. Tout comme l'ouvrier sait qu'*a priori*, l'écriture n'est pas pour lui, il sait que la lecture n'est pas *a priori* pour lui. De même, un jeune Maghrébin de Bobigny sait que Proust n'est pas *a priori* pour lui. Ainsi, en travaillant de la même façon qu'avec l'écriture sur les représentations personnelles et sociales de la lecture, il est possible de diversifier les registres de lecture chez une même personne.

17. « Une bibliothèque de littérature mondiale », *Magie du livre, écrits sur la littérature*, Paris, José Corti, 1994, p. 234.

18. Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 15.

# Conclusion

Michèle Petit

---

« De tous les nombreux pièges à éléphants qui nous attendent, la fosse la plus grande et la plus dangereuse serait l'adoption d'une mentalité de ghetto. Oublier qu'il existe un monde au-delà de la communauté à laquelle nous appartenons, nous enfermer à l'intérieur de frontières culturelles étroitement définies, serait à mon avis entrer volontairement dans cette forme d'exil intérieur qu'en Afrique du Sud on appelle *homeland*. »

Salman Rushdie<sup>1</sup>

- 1 Écoutons encore un peu ces jeunes. Le premier qui parle c'est Fethi, il a seize ans, il est lycéen : « *La bibliothèque, c'est une boîte à idées, une boîte à découvertes. Quand j'étais petit, chaque fois que j'y allais et que je ressortais, j'avais la sensation d'avoir découvert quelque chose, je me sentais plus grand. Par la lecture on se développe, on a un mode de vie différent des autres, on est devenus différents. La bibliothèque, c'est de l'eau.* » Afida a le même âge, elle aussi est lycéenne : « *C'est presque les livres qui m'ont fait grandir. La bibliothèque, c'est un deuxième chez moi, je m'y retrouve. C'est un endroit que je n'oublierai jamais de ma vie.* » Pour Daoud, qui lui, en a 24 : « *L'essentiel c'est qu'il existe un lieu où les gens, dès qu'ils ont envie de se cultiver ou de changer, dès qu'ils ont envie d'être autre chose, puissent aller. Quelque chose que la société puisse mettre à la disposition des gens. Je crois qu'il faudrait repenser la société comme une sorte de bibliothèque. Tel qu'est fait le système, c'est les gens qui sont à la disposition de la société.* » Quant à Matoub, qui a le même âge, et qui est étudiant en lettres : « *Je lis non pas pour m'évader, parce qu'on ne peut pas s'évader. Je vais faire une phrase d'auteur : je lis pour apprendre ma liberté.* »
- 2 Quelques phrases, parmi tant d'autres, qui disent ce qu'une bibliothèque, et les biens qu'on y trouve, ont pu représenter pour des jeunes initialement éloignés de la culture lettrée. Et peut-être, avant toute autre chose, faut-il relever cela : l'espoir, la confiance, qu'ils ont mis dans cette culture, et dans la bibliothèque ; la conviction de beaucoup d'entre eux d'y avoir trouvé des opportunités de compenser un peu les handicaps qui

hérissaient leur parcours, de s'ouvrir à d'autres possibles, et cela par des biais, des façons de faire multiples.

## Des usages multiples

- 3 Ce qui frappe, en effet, c'est la pluralité des usages, des formes d'appropriation. Par leur analyse, on repère les domaines où les bibliothèques jouent déjà un rôle tangible dans la lutte contre les processus d'exclusion et de relégation, mais encore ceux où des utilisations moins visibles, plus « sauvages », laissent présager que ces équipements publics pourraient développer leur action.
- 4 Au rang des usages les plus manifestes, les plus fréquents, c'est d'abord celui de l'accompagnement scolaire qui retient l'attention. Point d'appui essentiel dans des stratégies de poursuite ou de reprise des études, la bibliothèque contribue là, de façon indubitable, à l'infléchissement des parcours scolaires et quelquefois professionnels. Et cela autant par l'ambiance propice à l'étude qu'y trouvent les jeunes usagers, par ce cadre structurant où ils se soutiennent les uns les autres, que par les documents dont ils peuvent disposer, ou les conseils et l'encouragement des bibliothécaires.
- 5 Autres formes d'utilisation patentes, souvent liées aux précédentes, celles qui font de la bibliothèque un véritable espace d'appartenance, où s'esquisse une alternative à la bande, où s'ébauchent d'autres formes de sociabilité : s'il est un aspect sur lequel beaucoup insistent, c'est bien sur ce rôle de la bibliothèque comme « club », lieu de retrouvailles et de rencontres, où ils sentent qu'ils participent d'un ensemble, où chacun trouve place en étant respecté. Et nombreux sont ceux qui aspirent à ce qu'elle devienne, plus encore, une sorte de forum, qui permette une plus grande interactivité avec l'espace extérieur. Leur souhait que la bibliothèque soit, avant tout, le lieu d'échanges humains, leur rejet de tout ce qui enferme ou fait obstacle, leur peur que les bibliothécaires ne deviennent des « caissières de supermarchés » trouvent d'ailleurs un écho dans une préoccupation réitérée des professionnels que l'on a rencontrés : que les bibliothèques qu'ils animent soient des espaces « tous publics ».
- 6 Mais en fait, la bibliothèque, c'est un espace privilégié pour articuler autrement le pluriel et le singulier. Car de façon plus discrète, mais tout aussi fondamentale, pour nombre de ces jeunes elle contribue à la construction de soi, à l'élaboration d'un monde à soi, d'un univers symbolique où trouver place, et ce quelquefois dès l'enfance. Elle est le lieu de l'ouverture de l'imaginaire, qui peut être si étroit quand on n'a pour tout horizon que les quelques rues où l'on passe ses jours. De l'élargissement du répertoire des identifications possibles. De la symbolisation, de ces mots qu'on trouve au creux des livres, qui permettent de dessiner un peu ses contours, de tenir dans l'adversité, d'affronter l'âpreté des relations et ce mal de vivre si fréquemment évoqué. Elle est encore le lieu d'un temps pour soi, d'un pas de côté, d'une prise de distance, d'où mettre en perspective son histoire, s'ouvrir à d'autres points de vue, conforter son esprit critique et son art d'argumenter, notamment pour se différencier des proches sans trop le vivre comme une trahison. Ce qui est encore plus difficile pour celles et ceux dont les parents ont immigré.
- 7 À ceux-là, la bibliothèque permet, quelquefois, de faire jouer des appartenances plurielles, de se rendre maître de quelques éléments de leur culture d'origine, plutôt que d'en être les otages culpabilisés. Elle contribue alors à un travail d'intégration du passé, au sens psychanalytique du terme, de là d'où ils viennent, et du trajet qui a

conduit là où ils sont. Et peut-être l'« intégration sociale » n'est-elle pas possible sans cette intégration-là... C'est ce que suggère Ridha : « *Je dis que j'ai eu un passé et pour moi, intégrer, c'est accepter. J'accepte ce passé, pour moi c'est l'intégration. J'accepte mon origine et je n'ai aucune raison de ne pas l'accepter, parce qu'elle est ce qu'elle est, je viens de là et c'est tout. J'aurais pu venir d'ailleurs [...] L'élément essentiel je crois, c'est d'arriver à faire en sorte, et c'est pas nouveau, les gens le savent, que les populations qui sont arrivées ici se sentent chez elles, ce qui veut dire qu'elles aient accepté la situation dans laquelle elles sont. C'est-à-dire qu'elles aient accepté que l'histoire a fait ci, a fait ça et qu'elles aient accepté de vivre là, dans cet endroit.* »

- 8 Là où le concours de la bibliothèque semble plus incertain, en revanche, c'est pour tout ce qui a trait à la formation d'une intelligence historique, politique, susceptible de soutenir le fort désir d'inscription citoyenne que l'on a rencontré chez ces jeunes. Seuls les plus avancés dans leurs études semblent y trouver accès à des sources d'information diversifiées, tandis que les autres, pour la plupart, ne s'en remettent qu'au média télévisuel. Et beaucoup se disent là désireux de formes d'animation, de conversation, de débat, qui permettent l'exercice d'une liberté de parole, et la mise en œuvre de leur désir d'expression civique, politique. Comme s'il était dans la vocation même de la bibliothèque, qui recueille des voix plurielles d'hier ou d'aujourd'hui, d'appeler des échanges langagiers inédits. D'être, dans tous les sens du terme, le lieu du langage partagé. Or, dans leurs formes actuelles, les animations destinées aux publics adultes ne répondent pas à leurs désirs, et la plupart du temps ils n'y vont pas.

## Des passages difficiles

- 9 Ce que l'on remarque aussi, à analyser les parcours de ces jeunes, c'est que tous n'ont pas accès à ces différents usages, que tous ne jouent pas de la même palette. Et les déplacements auxquels ouvre la fréquentation de la bibliothèque sont ainsi de différents ordres. Une partie d'entre eux ne viendront que pour faire leurs devoirs, tout en se réchauffant un peu le cœur auprès de ceux qui leur ressemblent. Ce n'est pas rien, loin de là, mais on regrette que certains semblent si peu altérés par le lieu qu'ils n'y cherchent jamais autre chose que les documents induits par la demande scolaire, et qu'ils n'y acquièrent, au bout du compte, que des bribes de savoir, de capital culturel, qui pourront former une sorte de costume d'emprunt, sans avoir donné lieu à une véritable appropriation. On le regrette d'autant que l'accompagnement scolaire, s'il constitue un viatique très important, n'est pas suffisant pour garantir l'intégration sociale. Déjà, pour une part, parce que quand on sort de la bibliothèque, et que l'on veut trouver un emploi, encore faut-il qu'on vous fasse de la place. Et c'est là où les appartenances sociales vous rattrapent au collet, là où la xénophobie se fait sentir avec violence. Encore faut-il aussi que « la tradition » ne vous enjoigne pas de rentrer au bercail.
- 10 Pour contourner ou affronter ces obstacles... et les autres embûches, de tous ordres, qu'ils trouveront sur leur chemin, celles et ceux que nous avons rencontrés n'ont pas les mêmes ressources. Certains sont aidés par le fait que, contrairement aux précédents, ils ont trouvé en bibliothèque les moyens de passer à un autre rapport au savoir et à la culture livresque, plus affranchi de la parole d'un maître, où la curiosité personnelle a sa part. Ils y ont découvert des textes, des mots, qui ont contribué à ce travail si important d'élaboration de sa subjectivité, sur lequel on ne saurait trop

insister. Et, dans le cas des jeunes filles en but à des risques d'enfermement, des armes qui les confortent dans une émancipation active.

- 11 Pourquoi les seconds réussissent-ils à diversifier leurs façons d'utiliser la bibliothèque, et pas les premiers ? Cette recherche ne permet pas d'apporter d'éléments définitifs sur ce thème, et il faudrait là creuser plus avant. On relèvera juste une aporie, revenue à plusieurs moments de ce livre, autour de la notion d'*autonomie* : tout se passe, on l'a vu, comme si on présupposait à l'usager une autonomie dont on attend, en même temps, que la bibliothèque l'aide à la construire. À celui qui a « envie de changer », qui a « envie d'être autre chose », comme le dit Daoud plus haut, la bibliothèque permet beaucoup. Mais c'est bien plus incertain pour celui qui est peu assuré de ce désir.
- 12 Pour l'un comme pour l'autre, pourtant, l'encouragement d'un bibliothécaire peut être décisif. Car pour s'approprier les contenus d'une bibliothèque, il faut non seulement en franchir la porte, et être accueilli dans ce monde qui diffère des lieux connus, mais encore, au fil des années, accomplir une sorte de gymkhana, où, à chaque passage – de la section jeunesse à la section adultes, d'une bibliothèque à une autre, d'un registre de lecture à un autre... –, la confrontation ambivalente à la nouveauté est réactivée. Or, si dans les premiers pas qu'il effectue en bibliothèque, le jeune usager est accompagné, soutenu, et l'étrangeté du lieu ainsi apprivoisée, aux autres étapes il se retrouve souvent abandonné à lui-même. Et la question n'est pas seulement d'intégrer des repères spatiaux, de se familiariser à des techniques ou des outils permettant de savoir où se trouve ce qu'on désire. Mais d'être, à chaque nouveau moment de ce parcours où rien n'est acquis, autorisé par des passeurs à « aller plus loin », au-delà des marques familières, à élargir le champ de ce qu'on pourrait choisir. Faute de quoi l'usager risque de se rabattre finalement sur ce qu'il connaît déjà, qu'il s'agisse de sa bibliothèque de quartier, d'un rayon, d'un type d'ouvrages.
- 13 Il ne s'agit pas, loin de là, de glisser vers une médiation de type pédagogique. Mais de saisir l'importance que peut prendre un rapport *personnalisé* avec un professionnel. Ce n'est pas la bibliothèque, ou l'école, qui donnent le goût de lire, d'apprendre, d'imaginer, de découvrir. C'est un enseignant, un bibliothécaire qui, fort de sa passion, la transmet, dans un rapport singulier<sup>2</sup> : on en a eu des exemples, à tous les âges, dans différents domaines, au fil de ce livre, et on a pu noter combien la plupart des jeunes que l'on a rencontrés étaient sensibles à l'attention discrète, à l'implication personnelle des bibliothécaires. Aucun goût de lire ne peut surgir d'une simple fréquentation matérielle des livres<sup>3</sup>. *A fortiori* avec ces jeunes peu autorisés à s'aventurer dans la culture lettrée du fait de leurs origines sociales, la dimension de la rencontre, des échanges, des paroles « vraies » est essentielle – bien plus que celle des techniques ou des méthodes. Ce qui fonde ici le travail des bibliothécaires, c'est beaucoup la relation, dans un processus qui s'apparente parfois au transfert psychanalytique. Le professionnel, c'est alors celui ou celle qui légitimera un désir de lire mal assuré. Et celui ou celle qui pourra faire passer à autre chose, qui sera dans une position clé pour que l'usager ne reste pas coincé entre quelques titres passe-partout présélectionnés. Pour déplacer cette vieille ligne de partage qui a longtemps réservé aux nantis le droit à la différenciation, à l'intériorité, à la singularité, tandis que les loisirs des pauvres étaient traités « à la grosse », sur un mode homogénéisant, à des fins d'édification.
- 14 D'un tel clivage, on trouve peut-être encore la trace dans le fait que, sauf exception, les univers livresques des jeunes que l'on a rencontrés s'avèrent assez limités, fréquemment proches les uns des autres, et largement induits par les programmes

scolaires et les assignations des grands diffuseurs et prescripteurs<sup>4</sup>. Or, on peut penser qu'il y va de la mission même des bibliothèques d'être des chemins de traverse vers des lectures moins programmées. Et rêver que chacun puisse y découvrir des mots qui soient des révélateurs de sa vérité subjective et de son humanité partagée, en y étant aidé par des fonds vivants, et les conseils de médiateurs. Tout comme on ne dira jamais assez l'heureux effet des identifications multiples, si l'on veut garder en soi un peu de jeu et ne pas être assujéti à la parole d'un seul<sup>5</sup>, on ne saurait trop insister sur cette caractéristique du livre, la *pluralité*, et sur l'importance de cette pluralité, pour pouvoir élaborer sa propre histoire, et ne pas s'engouffrer dans des identités plaquées. Et on engagera aussi les bibliothécaires à imaginer des passerelles, loin de tout dogmatisme, pour que les plus beaux textes, d'hier ou d'aujourd'hui, n'effraient pas. C'est très difficile, mais pas impossible : pensons à François Bon, apportant dans l'atelier d'écriture de la petite bibliothèque de Lodève les *Illuminations* de Rimbaud, *Nuits d'octobre* de Nerval, ou les écrits d'une Japonaise du XI<sup>e</sup> siècle, Sei Shonagon<sup>6</sup>...

## Tirer le « social » vers la Cité...

- 15 Cette tension entre repli et ouverture, cantonnement dans le proche, le déjà connu, ou élargissement de l'horizon de référence, on la trouve dans un autre domaine, celui du type d'échanges que les bibliothèques rendent possible à ceux qui vivent dans ces quartiers : échanges localisés, cloisonnés, limités aux proches, aux semblables, dans des lieux refuges qui protègent de la rue et de ses galères, mais qui deviennent des territoires de l'entre-soi ; ou échanges plus larges, qui permettent également le brassage avec d'autres publics, l'ouverture sur d'autres espaces, et sur la Cité.
- 16 À cet égard, peut-être faudrait-il interroger les limites d'un traitement *social et territorial* de l'exclusion, car c'est dans ce cadre que les bibliothèques municipales ont dû définir leur action auprès des populations « défavorisées ». Et prendre la mesure des risques qu'il y aurait à couper l'intégration sociale de la citoyenneté, à glisser vers des politiques d'insertion qui ne seraient pas éloignées des stratégies de moralisation de la classe ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle. À ne traiter la question de la lutte contre l'exclusion que par l'assistance et le contrôle social, on jouerait sans doute un jeu dangereux. Aux États-Unis, l'exclusion des Noirs de l'exercice concret de la citoyenneté a permis au champ religieux de se substituer au champ politique<sup>7</sup>. En France, le développement des associations de réislamisation est à mettre en rapport avec le fait que la participation politique et civile n'a cessé de diminuer dans les quartiers dits « sensibles », si l'on en croit des travaux récents<sup>8</sup>.
- 17 Cela ne signifie évidemment pas que l'amélioration du cadre de vie, des conditions de l'existence quotidienne et des formes de la sociabilité dans les cités ne soient pas des priorités. Mais il est tout aussi important d'imaginer des voies de traverse pour que celles et ceux qui y habitent soient plus reliés au reste de la ville, du pays, du monde. Tout aussi urgent d'inventer des façons de tirer le « social » ou le socioculturel vers la Cité, la *polis*. La curiosité du monde souvent manifestée par les jeunes que nous avons rencontrés, c'est aussi une façon d'élargir leur espace de référence. Car si quelques-uns montrent un attachement à leur quartier, beaucoup ont dit leur colère face à la ségrégation spatiale. Et même parmi ces bons élèves, un certain nombre se risquent rarement au centre des villes, dont ils se sentent séparés par des frontières invisibles, et où tant de choses leur signifient qu'ils n'en sont pas. Or, être cantonné dans un

quartier, c'est déjà être stigmatisé, identifié par son image négative. C'est aussi devoir vivre entre soi. Un des drames des espaces de relégation, c'est qu'on y ajuste ses façons de faire par l'imitation, la surveillance mutuelle, qui peut s'exercer de façon très forte.

- 18 Bien évidemment, alors que les processus ségrégatifs s'accusent, on peut s'inquiéter de la faible marge de manœuvre dont disposent les bibliothécaires. Aussi impliqués, aussi imaginatifs soient-ils, ils ne peuvent pas tout, et leurs tentatives peuvent être mises en impasse, ou au contraire encouragées, par le contexte. Seuls, la plupart du temps, ils ne peuvent même rien : c'est toujours dans une configuration que la bibliothèque trouve sa place, et son efficace. Mais il ne s'agit pas seulement du travail en partenariat – qui, sauf exception, n'est d'ailleurs engagé que timidement.
- 19 En fait, à partir de ces entretiens, c'est toute la question d'un projet de ville qui est très vite posée. Et de société... Si l'on veut que les bibliothécaires n'en soient pas réduits à animer des ghettos, et à faire face, toujours plus, à ces situations de violence qui sont aussi leur lot. Car, ne l'oublions pas, tout ce qui a été évoqué au fil de ce livre, ce n'est qu'un aspect de la réalité, et, délibérément, l'aspect le plus positif. Ce n'est pas « représentatif » des rapports que l'ensemble des jeunes qui vivent dans ces quartiers ont avec les bibliothèques, et avec celles et ceux qui les animent. La réalité, ce sont aussi, quelquefois, des bibliothèques qui flambent, ou qui sont mises à sac. Des professionnels contraints, la rage au cœur, de faire appel à la police ou à des vigiles. Et de supporter ces insultes que certains vous lancent au visage et qui vous lapident, plus encore les jours où vous êtes vulnérable, vous faisant alors douter du sens même de votre métier.
- 20 Mais pour ne pas conclure sur une note alarmiste, on ajoutera qu'à écouter ceux que l'on a rencontrés, on mesure pourtant qu'un bibliothécaire peut, à certains moments, jouer un rôle essentiel, et que d'un seul pas, le point de vue d'où ces jeunes voyaient le monde a été déplacé, et l'imagination d'autre chose rendue possible. Et puis pour s'intégrer, on l'a déjà dit, encore faut-il qu'on vous fasse de la place. Faire de la place à l'autre, le reconnaître, ce n'est parfois l'affaire que de quelques paroles échangées autour d'un livre emprunté, d'un disque, d'une vidéo, comme le remarque Hadrien, qui mesure bien l'importance de tels instants : « *Rétrospectivement, je me rends compte que des petits riens, qui semblent anodins comme ça dans les contacts avec les gens, le fait d'interpeller quelqu'un à la fin d'un cours, ça correspond exactement au fait d'aborder quelqu'un ici sur un bouquin qu'il vient de rendre, c'est le même principe. C'est de faire réagir. C'est là où se créent véritablement les fondements de l'individu pour plus tard. C'est dans ces moments inattendus de communication.* » Et de fait, cette rencontre, même si elle est fugace, même si, la plupart du temps, le bibliothécaire n'aura aucun écho de ce qu'elle aura provoqué, peut quelquefois contribuer à faire changer le destin.

---

## NOTES

1. *Patries imaginaires*, Paris, 10/18, 1993, p. 30.

2. On ne peut dès lors que s'inquiéter de ce que relève Anne-Marie Bertrand : « On constate que les tâches de conseil, qui étaient naguère une activité très valorisante et très valorisée dans les bibliothèques, semblent avoir perdu de leur importance » (*Bibliothécaires face au public*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1996, p. 59).
3. Anne-Marie Chartier, C. Clesse et Jean Hébrard ont insisté sur ce point dans *Lire. Écrire, I, Entrer dans le monde de l'écrit*, Paris, Hatier, 1991.
4. Remarquons que d'une façon proche, au terme de la recherche sur la lecture en milieu rural, on se demandait si des clivages renforcés n'opposaient pas les espaces ruraux où on était cantonné aux seules lectures très « programmées », et ceux où l'on pouvait facilement accéder à des lectures plus différenciées... Cf. Michèle Petit, « Le village et le monde... », *Lecteurs en campagnes*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993, pp. 207-219.
5. Jean-Bertrand Pontalis, *L'Amour des commencements*, Paris, Folio, 1994, p. 24.
6. François Bon, *C'était toute une vie*, Lagrasse, Verdier, 1995.
7. Gilles Kepel, *À l'ouest d'Allah*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 34.
8. Cf. par exemple François Dubet et Didier Lapeyronnie, *Les Quartiers d'exil*, Paris, Le Seuil, 1992, chapitre 7. Reprenant une stratégie bien éprouvée en Grande-Bretagne, comme l'a montré Gilles Kepel, les associations de réislamisation jouent à fond la carte locale. Et leur implantation, le contrôle qu'elles aspirent à exercer sur des populations, ont pu être vus favorablement par certains maires, à qui elles garantissaient, à court terme, la paix sociale.

---

## Annexe

---

## Liste des jeunes usagers avec qui des entretiens ont été effectués

---

- 1 ABDALLAH<sup>1</sup>, 19 ans, Français d'origine tunisienne, étudiant en licence de physique et applications.
- 2 AFIDA, 16 ans, Algérienne, lycéenne en première (scientifique). Elle voudrait faire une formation à une profession de santé.
- 3 AGIBA, 24 ans, Française d'origine tunisienne, étudiante en quatrième année de droit.
- 4 AHMED, 27 ans, Français d'origine algérienne ; il termine le second cycle d'expertise-comptable et travaille comme surveillant dans un collège.
- 5 AÏCHA, 20 ans, Française (de mère française et de père algérien) ; elle est étudiante en kinésithérapie.
- 6 AÏCHÉ, 23 ans, Turque ; elle est animatrice interculturelle, et veut reprendre des études pour devenir avocate.
- 7 ALI, 21 ans. Algérien, lycéen en terminale (scientifique).
- 8 ALLALA, 18 ans, de père tunisien et de mère algérienne, lycéenne en première ; elle souhaiterait exercer un métier dans la gestion.
- 9 AZIZA, 18 ans, Tunisienne, lycéenne en terminale (scientifique).
- 10 BORIS, 18 ans, Français (parents d'origine russe), lycéen en terminale (économique et sociale).
- 11 CARÈNE, 17 ans, Française, lycéenne en terminale (littéraire) ; elle veut devenir institutrice.
- 12 CATHERINE, 26 ans, Française, infirmière.
- 13 CÉDRIC, 20 ans, Français, étudiant dans une école d'ingénieurs en prévention de risques industriels.
- 14 CHARLY, 17 ans, Français, lycéen en terminale.
- 15 CHRISTIAN, 19 ans, Français ; il a fait un CAP de floriculture.
- 16 CHRISTINE, 26 ans, Française, programmeuse d'exploitation.

- 17 CYRIL, 26 ans, Français. Après avoir fait des études de cinéma, il gère une entreprise familiale.
- 18 DAOUD, 24 ans. Français d'origine sénégalaise ; il travaille dans une association municipale.
- 19 DALIA, 19 ans, Française (de mère marocaine et père tunisien), lycéenne en terminale.
- 20 DÉSIRÉ, 19 ans, Français d'origine sénégalaise, lycéen en première (langues).
- 21 EGLANTINE, 17 ans. Française (parents d'origine espagnole), lycéenne en terminale (littéraire).
- 22 FARID, 19 ans, Tunisien, lycéen en terminale (gestion).
- 23 FARIDA, 26 ans, Française d'origine marocaine ; elle a un BEP d'agent administratif, et travaille dans une bibliothèque.
- 24 FATIMA, 36 ans, Française d'origine algérienne ; elle a une maîtrise en iconographie et documentation et est au chômage.
- 25 FETHI, 16 ans, Français d'origine algérienne, lycéen en première ; il veut devenir ingénieur.
- 26 FLORIAN, 20 ans, Français ; il cherche un emploi de magasinier ou de manutentionnaire.
- 27 FRÉDÉRIC, 26 ans, Français ; il a terminé des études d'analyste-programmeur et cherche un emploi.
- 28 GUILLAUME, 24 ans, Français, chômeur ; il voudrait faire un brevet d'éducateur sportif.
- 29 GUO LONG, 24 ans, Laotien d'origine chinoise, ouvrier coffreur.
- 30 HADRIEN, 25 ans, Français (de mère italienne et de père français) ; il a fait un double DEUG (Culture et communication et Sciences du langage), puis l'École de photographie (Arles), et prépare le concours de la Formation européenne des métiers de l'image et du son (FEMIS).
- 31 HALIA, 21 ans. Française (de mère française et de père marocain), étudiante en maîtrise d'administration économique et sociale.
- 32 HALJÉA, Marocaine, 27 ans. Elle est en France depuis son mariage, il y a deux ans.
- 33 HAVA, 20 ans, Française d'origine turque, lycéenne en terminale littéraire. Elle voudrait devenir institutrice.
- 34 HOCINE, 18 ans, d'origine algérienne, lycéen en première.
- 35 HOURIA, 17 ans, Marocaine, lycéenne en première, section technique.
- 36 IRÈNE, 19 ans, Française d'origine sri-lankaise, lycéenne en seconde.
- 37 ISABELLE, 26 ans, Française, professeur d'école.
- 38 JACQUES-ALAIN, 20 ans, Français, étudiant en DEUG d'histoire ; il souhaite préparer l'agrégation.
- 39 JEAN-MICHEL, 28 ans, Français, marié, un enfant ; il a fait un DEA de droit et cherche un emploi.
- 40 JÉRÉMIE, 17 ans, Français, lycéen en première (scientifique) ; il voudrait devenir chirurgien.
- 41 KARIN, 21 ans, Française, étudiante en lettres.
- 42 KHALED, 19 ans, Français d'origine marocaine, étudiant en sciences économiques.

- 43 LÆTITIA, 22 ans, Française, étudiante dans les métiers du livre.
- 44 LAURE, 26 ans, Française, musicienne dans une association départementale.
- 45 LÉA, 17 ans, Zaïroise, lycéenne ; elle voudrait devenir médecin.
- 46 LEÏLA, 22 ans, Française d'origine algérienne, en terminale (secrétariat).
- 47 LIZA, 24 ans, Française d'origine cambodgienne, étudiante en architecture.
- 48 LUC, 23 ans, Français, étudiant à l'Institut français de presse.
- 49 LUIGI, 27 ans, Français d'origine italienne, employé à la RATP.
- 50 MAGALI, 27 ans, Française, mariée ; elle élève ses deux enfants.
- 51 MALIK, 23 ans, Algérien (Kabyle), termine une maîtrise de droit international.
- 52 MALIKA, 19 ans, Française d'origine algérienne ; elle fait un DEUG de traduction scientifique et technique.
- 53 MANU, 21 ans, Français d'origine malienne, lycéen en première (langues).
- 54 MARIE, 22 ans, Française ; elle travaille sur l'exploitation agricole de ses parents.
- 55 MATOUB, 24 ans, Algérien, étudiant en lettres modernes, agent de sécurité.
- 56 MEDHI, 18 ans, d'origine marocaine, lycéen en première.
- 57 MICHAËLA, 22 ans, Française, étudiante en sociologie ; elle voudrait devenir metteur en scène de théâtre.
- 58 MIGUEL, 25 ans, Français d'origine espagnole et portugaise ; il fait une licence en comptabilité et est auteur-compositeur de rap.
- 59 MOKRANE, 20 ans, Français d'origine marocaine, étudiant en économie, surveillant dans un lycée.
- 60 MOUNIR, 27 ans, Algérien, commence une thèse de gestion tout en enseignant l'informatique à l'université et en travaillant à mi-temps.
- 61 MOUNIRA, 20 ans, Algérienne, lycéenne en terminale ; elle voudrait devenir avocate.
- 62 MOURAD, 15 ans, d'origine marocaine, collégien en troisième ; il voudrait devenir professeur de mathématiques.
- 63 MUSTAPHA, Marocain. 19 ans, lycéen en terminale.
- 64 NADER, 22 ans, Algérien, lycéen en terminale (électrotechnique).
- 65 NAÏMA, 16 ans, d'origine marocaine, collégienne en classe de troisième.
- 66 NATHALIE, 20 ans, Française, étudiante en licence d'administration sociale et économique.
- 67 NEJMA, 25 ans, Française d'origine tunisienne, assistante de production dans une société d'ingénierie culturelle.
- 68 NICOLAS, 22 ans, Français, étudiant en DEUG de géographie.
- 69 NORA, 20 ans, Française d'origine tunisienne, lycéenne en terminale (scientifique) ; elle souhaite faire un BTS Commerce international.
- 70 OMAR, 24 ans, Sénégalais, étudiant en droit.
- 71 PHILIPPE, 21 ans, Français, objecteur de conscience ; il prépare son bac en candidat libre et aimerait devenir professeur de sport ou expert-comptable.

- 72 PILAR, 34 ans, Française d'origine espagnole. Elle a plusieurs enfants, et est documentaliste.
- 73 RABAH, 18 ans, d'origine algérienne, lycéen en première.
- 74 RABIA, 21 ans, Française d'origine tunisienne, lycéenne en terminale (littéraire) ; elle souhaiterait faire une formation à un métier social.
- 75 RIDHA, 22 ans, Français d'origine algérienne, étudiant en deuxième année d'anglais, objecteur de conscience.
- 76 SALIHA, 16 ans, Algérienne, lycéenne en seconde (sciences des techniques biologiques et paramédicales) ; elle voudrait faire des études de biologie.
- 77 SAMIA, 20 ans, Française d'origine algérienne, étudiante en première année de DEUG d'histoire/géographie.
- 78 SAMIRAH, 26 ans, Algérienne ; elle travaille dans un centre de formation et fait du soutien scolaire.
- 79 SOPHIE, 22 ans, Française (de mère française et père latino-américain), étudiante en deuxième année de DEUG d'histoire.
- 80 SYLVIE, 27 ans, Française, a fait des études de psychologie ; elle travaille actuellement comme formatrice dans un GRETA auprès de publics en difficulté.
- 81 TAI-LI, 18 ans, Française d'origine chinoise, étudiante en première année de DEUG d'administration économique et sociale.
- 82 VALÉRIE, 26 ans, Française ; elle est surveillante dans un collège et prépare le CAPES de documentaliste.
- 83 VÉRONIQUE, 20 ans, Française (de mère espagnole pied-noir et de père français d'origine algérienne), animatrice dans un centre de loisirs éducatifs.
- 84 VIRGINIE, 24 ans, Française ; elle vient de terminer un DEUST de documentation, et commence à travailler dans une bibliothèque.
- 85 WASSILA, 25 ans, Française d'origine tunisienne ; elle suit une formation aux métiers de l'animation.
- 86 YACHER, 25 ans, Turc, marié, deux enfants ; au chômage, il souhaite créer une pizzeria.
- 87 YAMINA, 21 ans, Française d'origine algérienne, lycéenne en terminale (commerce et services).
- 88 ZINA, 17 ans, Marocaine, lycéenne en première (économique et sociale).
- 89 ZOHRA, 33 ans, Française d'origine algérienne, mariée, un enfant ; elle est bibliothécaire.
- 90 ZUHAL, 23 ans. Turque, mariée, un enfant ; elle prépare le diplôme d'accès aux études universitaires, tout en travaillant dans un hôtel.

---

## NOTES

1. Ces prénoms sont des pseudonymes. Et c'est volontairement que les villes où habitent ces jeunes n'ont pas été mentionnées, afin de limiter les risques d'identification. De même, dans le corps du texte, quand il est fait mention du lieu, le prénom est généralement supprimé. Il a également été omis volontairement quand un jeune s'exprime sur un sujet « sensible ».

# Bibliographie sélective

---

## Sur les bibliothèques

BARBIER-BOUVET Jean-François, POULAIN Martine, *Publics à l'œuvre : pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1986.

BERTRAND Anne-Marie, *Bibliothécaires face au public*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1996.

BERTRAND Anne-Marie, *Bibliothèques municipales : acteurs et enjeux*, Paris, Cercle de la Librairie, 1994.

BERTRAND Anne-Marie, « Le développement des bibliothèques municipales », *Histoire des bibliothèques françaises*, tome 4, dirigé par Martine POULAIN, Paris, Promodis/Cercle de la Librairie, 1993.

BERTRAND Anne-Marie, « Les bibliothèques municipales dans les années 80 : un développement spectaculaire mais inachevé », *Bulletin des bibliothèques de France*, 4, 1992.

*La Bibliothèque dans la cité*, Colloque de Poitiers, 4-7 décembre 1992, APPEL/BPI, 1993.

*Bibliothèques au service de la communauté*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993.

*Bulletin des Bibliothèques de France*.

*Bulletin d'informations de l'Association des bibliothécaires français*.

CHARENTREAU Anne-Marie, LEMAITRE Renée, *Drôles de bibliothèques... Le thème de la bibliothèque dans la littérature et le cinéma*, Paris, Cercle de la Librairie, 1993.

*Le Débat*, « Sauver les bibliothèques », 48, janv.-fév. 1988.

*Esprit*, « Lectures et bibliothèques », mars-avril 1991.

*Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Promodis/Cercle de la Librairie, 1988-1993, 4 tomes.

KUPIEC Anne (dir.), *Bibliothèques et évaluation*, Paris, Cercle de la Librairie, 1994.

LANG Aline (dir.), *Bibliothèques municipales*, statistiques 1990, Paris, ministère de la Culture, Direction du livre et de la lecture, 1990.

POISSENOT Claude, *Les Jeunes et la bibliothèque municipale : la fréquentation d'un lieu de lecture publique*, Thèse de doctorat, Paris-V, 1994.

POISSENOT Claude, « Les raisons de l'absence », *Bulletin des bibliothèques de France*, 39, 1, 1994.

RICHTER Noé, *La Lecture et ses institutions : la lecture publique, 1919-1989*, t. 2, Plein chant, bibliothèque de l'Université du Maine, 1989.

SEIBEL Bernadette, *Au nom du livre... Analyse sociale d'une profession : les bibliothécaires*, Paris, La Documentation française, 1988.

SEIBEL Bernadette, *Bibliothèques municipales et animation*, Paris, Dalloz, 1983.

VERON Eliséo, *Espaces du livre : perception et usage de la classification dans les bibliothèques*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1989.

VIDAL-NAQUET Jacques, « Les horaires d'ouverture des bibliothèques municipales », *Bulletin des bibliothèques de France*, 38, 6, 1993.

## Sur la lecture

BARTHES Roland, « Sur la lecture », *Le Bruissement de la langue, Essais critiques, IV*, Paris, Le Seuil, 1984.

BARTHES Roland, *Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France*, prononcée le 7 janvier 1977, Paris, Le Seuil, 1978.

BARTHES Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, 1973.

BOURDIEU Pierre et CHARTIER Roger (entretien), « La lecture, une pratique culturelle », *Pratiques de la lecture*, CHARTIER Roger (dir.), Marseille, Rivages, 1985, pp. 218-239.

CERTEAU Michel de, « La lecture absolue », *Problèmes actuels de la lecture*, DALHENBACH Lucien et RICARDOU Jean (dir.), colloque de Cerisy, 21 au 31 juillet 1979, Clancier-Guénaud, 1982, pp. 65-80.

CERTEAU Michel de, « Lire : un braconnage », *L'Invention du quotidien, 1) Arts de faire*, Paris, 10/18, 1980, pp. 279-296.

CHARTIER Anne-Marie, CLESSE E. et HÉBRARD Jean, *Lire-Écrire, 1, Entrer dans le monde de l'écrit*, Paris, Hatier, 1991.

CHARTIER Anne-Marie et HÉBRARD Jean, *Discours sur la lecture : 1880-1980*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1989.

CHARTIER Anne-Marie et HÉBRARD Jean, « L'invention du quotidien : une lecture, des usages », *Le Débat*, 49, mars/avril 1988, pp. 97-108.

CHARTIER Roger, *L'Ordre des livres*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992.

CHARTIER Roger, *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987.

CHARTIER Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, 1987.

CHARTIER Roger (dir.), *Histoire de la vie privée*, tome III, Paris, Le Seuil, 1987.

CHARTIER Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Rivages, Marseille, 1985.

CHARTIER Roger et HÉBRARD Jean, « Les imaginaires de la lecture », *Histoire de l'édition française*, CHARTIER Roger et MARTIN Henri-Jean (dir.), Paris, Promodis/Cercle de la Librairie, 1986.

CHAUDRON Martine et SINGLY François de (dir.), *Identité, lecture, écriture*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993.

DONNAT Olivier, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994.

DONNAT Olivier et COGNEAU Denis, *Les Pratiques culturelles des Français, 1973-1989*, Paris, La Découverte/La Documentation française, 1990.

DUMONTIER Françoise, SINGLY François de et THÉLOT Claude, « La lecture moins attractive qu'il y a vingt ans », *Économie et statistique*, 223, juin 1990, pp. 63-80.

DUMONTIER Françoise et VALDELIÈVRE Hélène, *Les Pratiques de loisirs vingt ans après, 1967/1987-1988*, Paris, INSEE, 1989, série INSEE résultats, 13.

- ESCARPIT Robert, *Sociologie de la littérature*, Paris, PUF, 1968.
- Esprit*, « Lecture I », décembre 1974, « De Lecture I à Lecture II », novembre 1975 et « Lecture II », janvier 1976.
- FRAISSE Emmanuel (dir.), *Les Étudiants et la lecture*, Paris, PUF, 1993.
- FURET François et OZOUF Jacques, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 1977, 2 tomes.
- GOODY Jack, *La Raison graphique*, Paris, Minuit, 1979.
- HÉBRARD Jean, « Les gestes de la lecture », *Atlas des littératures*, Encyclopaedia Universalis, 1990.
- HÉBRARD Jean et JOUHAUD Christian, « Lectures et publics », *Atlas des littératures, op. cit.*
- ISER Wolfgang, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985.
- JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.
- JOHANNOT Yvonne, *Tourner la page. Livres, rites et symboles*, Jérôme Millon, 1994.
- KUNDERA Milan, *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993.
- LACAN Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 237-322.
- LEENHARDT Jacques et JOZSA Pierre, avec la collab. de Martine BURGOS, *Lire la lecture, essai de sociologie de la lecture*, Paris, Sycomore, 1982.
- Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français en 1989*, Paris, ministère de la Culture/Documentation française, 1990.
- Nouvelle revue de psychanalyse*, 37, printemps 1988, « La lecture ».
- PARMONTIER Patrick, « Les genres et leurs lecteurs », *Revue française de sociologie*, XXVII, 1986.
- PASSERON Jean-Claude, « Le polymorphisme culturel de la lecture », *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991.
- PATUREAU Frédérique, *Les Pratiques culturelles des jeunes*, Paris, La Documentation française, 1992.
- PERONI Michel, *Histoires de lire, lecture et parcours biographique*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1995.
- PICARD Michel, *La Lecture comme jeu*, Paris, Minuit, 1986.
- PICARD Michel, *La Lecture littéraire*, Clancier-Guiraud, 1984.
- POULAIN Martine, « Les sociologies de la lecture », *Atlas des littératures, op. cit.*
- POULAIN Martine, « Lectures et lecteurs », *Lire en Europe*, VIDAL-BENEYTO José et CASSEN B. (dir.), Strasbourg, Amela/Conseil de l'Europe, 1988.
- POULAIN Martine (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Cercle de la Librairie, 1993.
- POULAIN Martine (dir.), *Pour une sociologie de la lecture : lectures et lecteurs dans la France contemporaine*, Paris, Cercle de la Librairie, 1988.
- Pour Rushdie, Cent intellectuels arabes et musulmans pour la liberté d'expression*, Paris, La Découverte/Carrefour des littératures/Colibri, 1993.
- Les Pratiques de loisirs, enquête 1987-1988*, Paris, INSEE, 1989, série « Résultats », 3.
- PRIVAT Jean-Marie et REUTER Yves (dir.), *Lectures et médiations culturelles*, Villeurbanne, PUL, 1991.
- PROUST Marcel, *Sur la lecture*, Arles, Actes Sud, 1988.
- RICŒUR Paul, « Le temps raconté », *Temps et récit*, tome III, Paris, Le Seuil, 1985, pp. 228-263.
- SEIBEL Bernadette (dir.), *Lire, faire lire*, Paris, Le Monde, 1996.

SINGLY François de, *Les Jeunes et la lecture*, ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, Dossiers Éducation et formations, 24, janvier 1993.

SINGLY François de, « Réussir à lire : la lecture chez les collégiens », *Cahiers de l'économie du livre*, 3, mars 1990.

SINGLY François de, *Lire à douze ans*, Paris, Nathan/Observatoire France-Loisirs, 1989.

*Textuel*, « Lire pour lire », 23, 1990, Université Paris-VII.

*Villa Gillet*, 1, « Sur la lecture », Lyon, novembre 1994.

WINNICOTT Donald W., *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

## Sur la lecture et le rapport à l'écrit en milieu « populaire »

BAHLOUL Joëlle, *Lectures précaires : étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1988.

CHARLOT Bernard, ROCHER Jean-Yves, GAUTIER Élisabeth, *École et savoir dans les banlieues... et ailleurs*, Paris, Armand Colin, 1992.

CONILH Jean, « Les exclus de la lecture », *Esprit*, Lectures II, *op. cit.*, pp. 39-55.

ERNAUX Annie, *Les Armoires vides*, Paris, Gallimard, 1974.

FABRE Daniel (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L/BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993, 377 p.

GRIGNON Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le Savant et le populaire*, Paris, Gallimard/Le Seuil/EHES, 1989.

HOGGART Richard, *33 Newport Street, autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1991.

HOGGART Richard, *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.

LABOV William, *Le Parler ordinaire : la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Minuit, 1978.

LADEFROUX Raymonde, PETIT Michèle, GARDIEN Claude-Michèle, *Lecteurs en campagnes*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993, 248 p.

LAHIRE Bernard, *Tableaux de familles*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1995.

LAHIRE Bernard, *La Raison des plus faibles : rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, PUL, 1993.

LION Antoine et MECA Pedro de, *Culture et pauvreté*, ministère de la Culture et de la Communication et Centre Thomas More, La Documentation française, 1988.

MARCOIN Francis, *À l'école de la littérature*, Paris, Éd. ouvrières, 1992.

NAFFRÉCHOUX Martine, « Des lecteurs qui s'ignorent : les formes populaires de la lecture », Paris, *Bulletin des Bibliothèques de France*, 32, 5, 1987, pp. 404-419.

POLIAK Claude F., *La Vocation d'autodidacte*, Paris, L'Harmattan, 1992.

RANCIÈRE Jacques, *La Nuit des prolétaires*, Paris, Fayard, 1981.

ROBINE Nicole, *Les Jeunes travailleurs et la lecture*, Paris, La Documentation française, 1984.

ROBINE Nicole, « Les obstacles à la fréquentation des bibliothèques chez les jeunes travailleurs », *Bulletin d'informations de l'Association des bibliothécaires français*, 125, 4e trimestre 1984.

*Les Sauvages dans la cité. Auto-émancipation du peuple et instruction des prolétaires au XIX<sup>e</sup> siècle*. Champ Vallon, 1985.

SCHWARTZ Olivier, *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990.

SEIBEL Bernadette, « La lecture cheminote », *Bulletin des Bibliothèques de France*, 36, 1, 1991.

THIESSE Anne-Marie, « Organisation des loisirs et temps dérobé (1830-1930) », *L'Avènement des loisirs*, 1850-1960, Alain CORBIN (dir.), Paris, Aubier, 1995.

VULBEAU Alain, *Du Tag au tag*, Paris, Desclée de Brouwer, 1992.

WILLIS Paul, « L'école des ouvriers », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 24, nov. 1978.

## Sur l'illettrisme

ARALE, Actes du Colloque *Illettrisme et psychanalyse*, 23-24 novembre 1991, Grenoble, Université Pierre Mendès-France.

BÉNICHOU Jean-Pierre, ESPÉRANDIEU Véronique, LION Antoine, *Des Illettrés en France*, Rapport au Premier ministre, Paris, La Documentation française, 1984.

BESSE Jean-Marie, GAULLMYN M.-M. de, GINET D., LAHIRE Bernard, *L'Illettrisme en question*, Lyon, PUL, 1992.

DARDY Cl., *Identités de papier*, Paris, Lieu commun, 1990.

FRÈNKEL Béatrice, *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1993.

JOHANNOT Yvonne, *Illettrisme et rapport à l'écrit*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994.

LABOV William, « Peut-on combattre l'illettrisme ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 100, déc. 1993, pp. 37-50.

POULAIN Martine, « L'illettrisme, fausses querelles et vraies questions », *Esprit*, septembre 1989, pp. 46-58.

*Pour*, « Illettrisme et exclusion sociale », 120, janvier-mars 1989.

VÉLIS Jean-Pierre, *Lettre d'illettrie. Nouvelles d'une contrée récemment redécouverte dans les pays industrialisés*, Paris, La Découverte/Unesco, 1990.

## Sur l'exclusion, l'intégration, la citoyenneté

BAROU Jacques, *La Place du pauvre. Histoire et géographie sociale de l'habitat HLM*, Paris, L'Harmattan, 1992.

BODY-GENDROT Sophie, *Ville et violence*, Paris, PUF, 1993.

BOURDIEU Pierre, *La Misère du monde*, Paris, Le Seuil, 1993.

BOURDIEU Pierre et CHAMPAGNE Patrick, « Les exclus de l'intérieur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 91/92, mars 1992, pp. 71-75.

BRUN Jacques et RHEIN Catherine (dir.), *La Ségrégation dans la ville. Concepts et mesures*, Paris, L'Harmattan, 1994.

CENTRE D'ÉTUDE DES REVENUS ET DES COÛTS, *Précarité et risque d'exclusion en France*, Paris, La Documentation française, 1993.

CHOQUET Marie, LEDOUX S., *Les 11-20 ans et leur santé*, Paris, La Documentation française, 1990 (tome 1) et 1991 (tome 2).

*Cohésion sociale et prévention de l'exclusion*. Rapport de la commission du XI<sup>e</sup> Plan, Paris, La Documentation française, 1993.

*Démocratie et liberté*, Actes du colloque organisé par ATD-Quart Monde, Paris, Quart Monde/Albin Michel.

DATAR, *148 quartiers. Bilan de développement social des quartiers du IX<sup>e</sup> Plan*, Paris, 1990.

- DONZELOT Jacques (dir.), *Face à l'exclusion, le modèle français*, Paris, Esprit, 1991.
- DUBET François, *La Galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.
- FERREOL Gilles (dir.), *Intégration et exclusion*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992.
- FORRESTER Viviane, *L'Horreur économique*, Paris, Fayard, 1996.
- FOUCAULD Jean-Baptiste de, PIVETEAU Denis, *Une société en quête de sens*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- FOUQUE Antoinette, *Il y a deux sexes*, Paris, Le Débat/Gallimard, 1995.
- GALLAND Olivier, *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie active*, Paris, Armand Collin, 1991.
- Géographes associés, « À la découverte des pauvretés et exclusions. Regards croisés », 14-15, 1994.
- GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1973.
- HAUT CONSEIL À L'INTÉGRATION, *Être français aujourd'hui et demain*, 1993 ; *La Connaissance de l'immigration et de l'intégration*, 1993 ; *Conditions juridiques et culturelles de l'intégration*, 1992 ; *Pour un modèle français d'intégration*, 1991 ; Paris, La Documentation française.
- KRIEGL Blandine, « La crise de la citoyenneté », *La Politique de la raison*, Paris, Payot, 1994.
- LENOIR René, *Les Exclus*, Paris, Le Seuil, 1974.
- MAUGER Gérard (dir.), « Hippies, loubards, zoulous : jeunes marginaux de 1968 à aujourd'hui », *Problèmes politiques et sociaux*, 660, Paris, La Documentation française, 1991.
- NICOLE-DRANCOURT Chantal et ROULLEAU-BERGER Laurence, *L'Insertion des jeunes en France*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1995.
- OBSERVATOIRE RÉGIONAL DE L'INTÉGRATION, « Intégration, insertion, assimilation. Quelle citoyenneté ? Quel modèle français de l'intégration ? », Strasbourg, Actes de la journée d'information, de formation et de réflexion du 1<sup>er</sup> février 1994, *Les Cahiers de l'Observatoire*, 12.
- PAUGAM Serge (dir.), *L'Exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1996.
- PAUGAM Serge, *La Société française et ses pauvres. L'expérience du revenu minimum d'insertion*, Paris, PUF, 1993.
- PAUGAM Serge, *La Disqualification sociale, Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, PUF, 1991.
- PAUGAM Serge, ZOYEM J.-P., CHARBONNEL Jean-Michel, *Précarité et risque d'exclusion en France*, Paris, La Documentation française, 1993, Documents du CERC, 109.
- RANCIÈRE Jacques, *La Méésentente, Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995.
- ROMAN Joël (dir.), *Ville, exclusion et citoyenneté. Entretiens de la ville II*, Paris, Éditions Esprit, 1993.
- « Réussir l'intégration », *Projet*, 221, 1991.
- SCHNAPPER Dominique, *La Communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 1994.
- SCHNAPPER Dominique, *La France de l'intégration, sociologie de la nation en 1990*, Paris, Gallimard, 1991.
- SCHWARTZ Bertrand, *L'Insertion professionnelle et sociale des jeunes*, Paris, La Documentation française, 1983.
- « Sujet et citoyenneté », *Intersignes*, 8/9, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 1994.
- VANT André, *Marginalité sociale, marginalité spatiale*, Paris, Éditions du CNRS, 1986.
- Villes, démocratie, solidarité : le pari d'une politique*, Rapport du groupe « villes » pour la préparation du XI<sup>e</sup> Plan, Paris, Le Moniteur/La Documentation française, 1992.
- « Ville, citoyenneté et exclusion », *Esprit*, 1993.
- WIEVORKA Michel, *La France raciste*, Paris, Le Seuil, 1992.

WITHOL DE WENDEN Catherine, *La Citoyenneté*, Paris, Edilig, 1988.

## Sur l'immigration

AÏCHOUNE Farid, *Nés en banlieue*, Paris, Ramsay, 1992.

*Annales*, « Les sociétés plurielles », avril 1986.

BEGAG AZOUZ, *Le Gone de Chaâba*, Paris, Le Seuil, 1986.

BEGAG AZOUZ, *La Famille immigrée et l'espace urbain*, Paris, PUF, 1991.

BEGAG AZOUZ, *L'Immigré et sa ville*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1984.

BOULOT Serge et BOYZON-FADET Danielle, *Les Immigrés à l'école : une course d'obstacles*, Paris, L'Harmattan/CIEMI, 1988.

CCI-CENTRE GEORGES-POMPIDOU, *Des Immigrés et des villes*, Paris, 1983.

COSTA-LASCOUX Jacqueline, *De l'immigré au citoyen*, Paris, La Documentation française, 1989.

*Les Étrangers en France*, INSEE, Contours et caractères, Paris, 1994.

*Le Genre humain*, « Émigrer, immigrer », 19, Paris, Le Seuil, 1989.

GUILLOIN Michelle, *Étrangers et immigrés en Île-de-France*, Thèse de doctorat d'État, Paris-I, 1992.

*Hommes et migrations*, « Jeunesse et citoyenneté », 1196, mars 1996 ; « Le Livre et l'immigration », 1112, avril-mai 1988.

INTERNATIONAL DE L'IMAGINAIRE, *Le Métis culturel*, 1, Babel/Maison des cultures du monde, 1994.

JAZOULI Adid, *Les Années-banlieues*, Paris, Le Seuil, 1992.

LACOSTE-DUJARDIN Camille, *Yasmina et les autres, de Nanterre et d'ailleurs. Filles de parents maghrébins en France*, Paris, La Découverte, 1992.

LAPASSADE Georges et ROUSSELOT P., *Le Rap ou la fureur de dire*, Paris, Loris Talmart, 1990.

LAPEYRONNIE Didier, *L'Individu et les minorités. La France et la Grande-Bretagne face à leurs immigrés*, Paris, PUF, 1993.

LAPEYRONNIE Didier, « Assimilation, mobilisation et action collective chez les jeunes de la seconde génération de l'immigration maghrébine », *Revue française de sociologie*, XXVIII, 2, 1987, pp. 287-318.

LEVEAU Rémy, KEPEL Gilles (dir.), *Les Musulmans dans la société française*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1988.

LORREYTE Bernard (dir.), *Les Politiques d'intégration des jeunes issus de l'immigration*, Paris, CIEMI et L'Harmattan, 1989.

MECHERI Hervé-F., *Les Jeunes immigrés maghrébins de la deuxième génération et/ou la quête de l'identité*, CIEMI et L'Harmattan, Paris, 1984.

NOIRIEL Gérard, *Le Creuset français, Histoire de l'immigration, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Le Seuil, 1988.

ROY Olivier, « Les immigrés dans la ville », Joël ROMAN (dir.), *Ville, exclusion et citoyenneté*, Paris, Esprit, 1993.

SAYAD Abdelmalek, *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck Université, 1991.

SCHNAPPER Dominique, *L'Europe des immigrés. Essai sur les politiques d'immigration*, Paris, François Bourin, 1992.

TODD Emmanuel, *Le Destin des immigrés. Assimilation et ségrégation dans les démocraties occidentales*, Paris, Le Seuil, 1995.

TRIBALAT Michèle, *De l'immigration à l'assimilation*, Paris, La Découverte, 1996.

TRIBALAT Michèle, *Faire France*, Paris, La Découverte, 1995.

TRIBALAT Michèle, « Les immigrés et les populations liées à leur installation en France au recensement de 1990 », *Population*, juin 1994.

TRIBALAT Michèle, *Cent ans d'immigration. Étrangers d'hier, Français d'aujourd'hui*, Paris, 1991, Travaux et Documents de l'INED.

WITHOL DE WENDEN Catherine, « Naissance d'une bourgeoisie, L'évolution du mouvement associatif issu de l'immigration de culture musulmane », *Migrations et sociétés*, 2, 8, mars/avril 1990, pp. 9-16.

Revue *Hommes et migrations*, *Migrations et sociétés*, *Revue des migrations internationales*.

## Sur les « banlieues »

*Alternatives économiques*, « Crise des banlieues ou crise de société », Hors-série, 1er trimestre 1994.

*Annales de la recherche urbaine*, « Développement social des quartiers », 26, 1985 ; « Jeunes urbains ès-qualités », 27, 1985 ; « Violences dans les villes », 54, 1992.

BECKOUCHE Pierre, « Une région parisienne à deux vitesses. L'accroissement des disparités spatiales dans l'Île-de-France des années quatre-vingt », *Strates*, 7, Paris, URA 142-CNRS, 1992/3.

BEGAG AZOUZ, DELORME Christian, *Quartiers sensibles*, Paris, Le Seuil, 1994.

COMMISSION NATIONALE POUR LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL DES QUARTIERS, *Ensemble, refaire la ville*, Paris, La Documentation française, 1983, Rapport du président H. Dubedout.

DELARUE J.-M., *Banlieues en difficulté : la relégation*, Paris, Syros Alternatives, 1992.

DUPREZ Dominique, HEDLI Mahieddine, *Le Mal des banlieues ? Sentiment d'insécurité et crise identitaire*, Paris, L'Harmattan, 1992.

DUBET François et LAPEYRONIE Didier, *Les Quartiers d'exil*, Paris, Le Seuil, 1992.

*Esprit*, « La France des banlieues », février 1991.

IAURIF, *Quartiers d'habitat social en Île-de-France. Synthèse cartographique*, Paris, 1994.

KEPEL Gilles, *Les Banlieues de l'Islam*, Paris, Le Seuil, 1991.

KEPEL Gilles, *À l'Ouest d'Allah*, Paris, Le Seuil, 1994.

LALLAOUI Mehdi, *Du Bidonville au HLM*, Paris, Syros, 1993.

MASPERO François, *Les Passagers du Roissy-Express*, Paris, Seuil, 1990.

*Panoramiques*, « Intégration ou explosion ? Banlieues », coordonné par Catherine Withol de Wenden et Zakya Daoud, Paris, 12, 1993.

PETONNET Colette, *Espaces habités, ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 1982.

ROULLEAU-BERGER L., *La Ville-intervalle : jeunes entre centre et banlieues*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1993.

SEGALEN Martine, *Nanterriens*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1990.

VIEILLARD-BARON Hervé, *Les Banlieues françaises ou le ghetto impossible*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1994.

ZOÏA Geneviève et VISIER Laurent, « En banlieue résonnent tous nos malaises », *Esprit*, 1996, 10, pp. 94-109.